
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01993920 5 9





VOYAGE
EN ITALIE

OUVRAGES DE H. TAINE

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

ESSAI SUR TITE-LIVE; 8e édition. Un vol. in-16, broché. . . . 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE; 12e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

NOUVEAUX ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE; 9e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

DERNIERS ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE; 4e édition. Un vol. in-16, broché . . . . 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE; 13e édition. Cinq vol. in-16, brochés. . . . . 17 fr. 50

LA FONTAINE ET SES FABLES; 19e édition. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

LES PHILOSOPHES CLASSIQUES DU XIXe SIÈCLE EN FRANCE; 11e édition. Un vol. in-16, broché . . . . 3 fr. 50

VOYAGE AUX PYRÉNÉES; 19e édition. Un vol. in-16, broché. . . 3 fr. 50
Le même, avec gravures. Un vol. in-16, broché. . . . . . . 4 fr. »

NOTES SUR L'ANGLETERRE; 14e édition. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50
Le même, avec gravures. Un vol. in-16, broché. . . . . 4 fr. »

NOTES SUR PARIS, vie et opinions de M. Fréd.-Th. Graindorge; 18e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

CARNETS DE VOYAGE : notes sur la province; 2e édition. Un vol. in-16, broché . . . . 3 fr. 50

UN SÉJOUR EN FRANCE DE 1792 A 1795; 7e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

VOYAGE EN ITALIE; 15e édition. Deux vol. in-16, brochés . . . 7 fr. »
Le même, avec gravures. Deux vol. in-16, brochés. . . . . . 8 fr. »

DE L'INTELLIGENCE; 12e édition. Deux vol. in-16, brochés . . . 7 fr. »

PHILOSOPHIE DE L'ART; 14e édition. Deux vol. in-16, brochés . . 7 fr. »

LES ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE; 27e édition. Douze volumes . . . . 39 fr. 50

1re partie. — L'ANCIEN RÉGIME. Deux volumes. . . . . 7 fr. »

2e partie. — LA RÉVOLUTION. Six volumes. . . . . 21 fr. »
L'Anarchie. Deux volumes.
La Conquête jacobine. Deux volumes.
Le Gouvernement révolutionnaire. Deux volumes.

3e partie. — LE RÉGIME MODERNE. Trois volumes. . . . . . 10 fr. 50
Napoléon Bonaparte. Deux volumes.
L'Eglise, l'Ecole. Un volume.

TABLE ANALYTIQUE. Un volume. . . . . 1 fr. »

CORRESPONDANCE; 4e édition. Quatre volumes. Chaque volume. 3 fr. 50

PAGES CHOISIES, par M. V. GIRAUD. Un volume . . . . 3 fr. 50

VOYAGE
EN ITALIE

PAR

H. TAINE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME I

NAPLES ET ROME

QUINZIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1914

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

LA ROUTE ET L'ARRIVÉE

A M. ... A PARIS

15 février 1864.

Connais-tu rien de plus désagréable que les entr'actes? On se tortille sur son fauteuil, et l'on se détire les membres en bâillant avec discrétion. On a mal aux yeux ; on regarde pour la centième fois les figures tirées des musiciens, le premier violon qui fait des grâces, la clarinette qui reprend haleine, la contrebasse patiente qui ressemble à un cheval de louage dételé après un relais. On se retourne vers les loges; on aperçoit au-dessus des épaules décolletées une grosse tache noire, la lorgnette énorme qui semble un morceau de trompe et cache les visages ; un air malsain, épais, pèse sur la fourmilière de l'orchestre et du parterre ; dans un poudroiement de lumière crue, on démêle une multitude de têtes inquiètes et grimaçantes, des sourires faux ; la mauvaise humeur perce sous la politesse et la décence. On achète un journal, qu'on trouve stupide, on va jusqu'à lire le *libretto*, qui est encore plus stupide, et on

finit par se dire tout bas qu'on a perdu sa soirée : l'entr'acte est plus ennuyeux que la pièce n'est amusante.

Il y a une infinité d'entr'actes en voyage : ce sont les heures vides, celles de la table d'hôte, du coucher, du lever, l'attente aux stations, l'intervalle entre deux visites, les moments de fatigue et de sécheresse. Pendant tout ce temps-là, on voit la vie en noir. Je ne sais qu'un remède, c'est d'avoir un crayon et d'écrire des notes....

Prends ceci comme un journal auquel il manque des pages et, de plus, tout personnel. Quand une chose me plaira, je ne prétends pas qu'elle te plaise, encore moins qu'elle plaise aux autres. Le ciel nous préserve des législateurs en matière de beauté, de plaisir et d'émotion! Ce que chacun sent lui est propre et particulier comme sa nature ; ce que j'éprouverai dépendra de ce que je suis.

A ce propos même, je dois commencer par un petit examen de conscience ; il est prudent de regarder la construction de son instrument avant de s'en servir. Expérience faite, cet instrument, âme ou esprit, éprouve plus de plaisir devant les choses naturelles que devant les œuvres d'art ; rien ne lui semble égal aux montagnes, à la mer, aux forêts et aux fleuves. Dans le reste, la même disposition l'a suivi ; en poésie comme en musique, en architecture ou en peinture, ce qui le touche par excellence, c'est le naturel, l'élan spontané des puissances humaines, quelles qu'elles soient et sous quelque forme qu'elles se manifestent. Pourvu que l'artiste ait un sentiment profond et passionné, et ne songe qu'à l'exprimer tout entier, tel qu'il l'a, sans hésitation, défaillance ou réserve, cela est bien ; dès qu'il est

sincère et suffisamment maître de ses procédés pour traduire exactement et complètement son impression, son œuvre est belle, ancienne ou moderne, gothique ou classique. A ce titre, elle représente en abrégé les sentiments publics, les passions dominantes du temps et du pays où elle est née, en sorte que la voilà elle-même une œuvre naturelle, l'œuvre des grandes forces qui conduisent ou entrechoquent les événements humains. — L'instrument ainsi construit a été promené dans l'histoire, surtout parmi les œuvres littéraires, longtemps aussi parmi les œuvres d'art, les seules qui par leur relief sensible conservent à la postérité le corps vivant et toute la personne humaine, à travers les estampes et les musées de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne. Comparaison faite, il s'est trouvé sensible d'abord et au-dessus de tout à la force héroïque ou effrénée, c'est-à-dire aux colosses de Michel-Ange et de Rubens, — ensuite à la beauté de la volupté et du bonheur, c'est-à-dire aux décorations des Vénitiens, — au même degré et peut-être plus encore au sentiment tragique et poignant de la vérité, à l'intensité de la vision douloureuse, à l'audacieuse peinture de la fange et de la misère humaines, à la poésie de la lumière trouble et septentrionale, c'est-à-dire aux tableaux de Rembrandt. C'est cet instrument que j'emporte aujourd'hui en Italie; voilà la couleur de ses verres; tiens compte de cette teinte dans les descriptions qu'il produira. Je m'en défie moi-même, et j'ai tâché de me munir d'autres verres pour m'en servir à l'occasion; la chose est possible, l'éducation critique et historique y pourvoit. Avec de la réflexion, des lectures et de l'habitude, on réussit par degrés à reproduire en

soi-même des sentiments auxquels d'abord on était étranger; nous voyons qu'un autre homme, dans un autre temps, a dû sentir autrement que nous-mêmes; nous entrons dans ses vues, puis dans ses goûts; nous nous mettons à son point de vue, nous le comprenons, et,à mesure que nous le comprenons mieux, nous nous trouvons un peu moins sots.

Marseille et la Provence.

C'est déjà ici le vrai pays méridional; il commence aux Cévennes. La terre du Nord est toujours mouillée et noirâtre; même en hiver, les prairies y restent vertes. Ici tout est gris et terne : montagnes pelées, rocs blanchâtres, grandes plaines sèches et pierreuses; presque point d'arbres, sauf sur les pentes adoucies, dans les creux encombrés de cailloux, où des oliviers pâles, des amandiers abritent leurs files souffreteuses. La couleur manque, c'est un simple dessin, délicat, élégant comme les fonds du Pérugin. La campagne ressemble à quelque grande étoffe d'un gris de lin, rayée, uniforme; mais le doux soleil pâle luit amicalement dans l'azur; une brise faible arrive aux joues comme une caresse; ce n'est point l'hiver, c'est une attente, l'attente de l'été. — Et tout d'un coup s'étalent les magnificences du Midi, l'étang de Berre, admirable nappe bleue, immobile dans sa coupe de montagnes blanches; puis la mer, ouverte à l'infini, la grande eau rayonnante, paisible, dont la couleur lustrée a la délicatesse de la plus charmante violette ou d'une pervenche épanouie; tout alentour des montagnes rayées, qui semblent couvertes

d'une gloire angélique, tant la lumière y habite, tant cette lumière, emprisonnée dans les creux par l'air et la distance, semble être leur vêtement. Une fleur de serre dans une vasque de marbre, les veines nacrées d'un orchis, le velours pâle qui borde ses pétales, la poussière de pourpre violacée qui dort dans son calice, ne sont pas à la fois plus splendides et plus doux.

Le soir, sur la route qui longe la mer, un air tiède venait au visage ; les senteurs des arbres verts se répandaient de toutes parts comme un parfum d'été, l'eau transparente était semblable à une émeraude liquide. Les formes vagues des montagnes demi-perdues dans l'obscurité, les grandes lignes des côtes, étaient toujours nobles, et tout au bord du ciel une éclaircie, une bande de pourpre ardente laissait deviner la magnificence du soleil.

Embarquement à dix heures.

Ce port silencieux, ce grand bassin noir luisant sont étranges. Les agrès, les cordages, le sillonnent de raies encore plus noires. Trois falots luisent dans le lointain comme des étoiles, et la longue traînée de lueur qui tremblote sur l'eau semble un collier de perles qui se défait. Le navire s'ébranle avec lenteur, comme un saurien colossal, quelque monstre antédiluvien qui ronfle; sur les deux flancs, dans le sillage, les renflements et les abaissements de l'eau font une horrible nageoire noirâtre ; on croirait voir la membrane d'une grenouille monstrueuse. Au-dessous de soi, on sent l'hélice qui infatigablement troue la mer de sa tarière ; les côtes

du navire en tremblent; jusqu'au matin, on sent ce percement puissant et monotone, comme d'un plésiosaure devenu esclave, et employé à remplacer le travail des hommes.

En mer.

Ce matin, le temps est doux, brumeux et calme. Les crêtes des petits flots parsèment de leurs blancheurs le brouillard ardoisé; des nuées moites pendent et s'égouttent aux quatre coins de l'horizon. Mais comme ces vagues de velours terni seraient belles si le soleil s'étalait sur leur dos! J'ai vu le ciel et cette mer en plein été, dans leur splendeur. Il n'y avait point de mots pour exprimer la beauté de l'azur infini, qui de tous côtés s'allongeait à perte de vue. Quel contraste avec le dangereux et lugubre Océan! Cette mer ressemblait à une belle fille heureuse dans sa robe de soie lustrée, toute neuve. Du bleu et encore du bleu rayonnant jusqu'au bout, jusqu'au fond, jusqu'au bord du ciel, et çà et là des franges d'argent sur cette soie mouvante. On redevenait païen, on sentait le perçant regard, la force virile, la sérénité du magnifique soleil, du grand dieu de l'air. Comme il triomphait là-haut! Comme il lançait à pleines poignées toutes se flèches sur la nappe immense! Comme les flots étincelaient et tressaillaient sous la pluie de flammes! On pensait aux Néréides, aux conques sonnantes des Tritons, à des cheveux blonds dénoués, à des corps blancs lavés d'écume. L'ancienne religion de la joie et de la beauté renaissait au fond du cœur, au contact du paysage et du climat qui l'ont nourrie....

Toujours le même ciel tiède et triste. La mer roule lentement, demi-rougeâtre et demi-bleuâtre, avec cette teinte d'ardoise foncée qu'on voit dans les carrières profondes. Parfois le soleil affleure entre les nues, et on voit reluire au loin tout un morceau de mer.

Vers le soir, apparaissent des pics neigeux, une longue bordure de montagnes; puis, de plus près, les âpres dunes bosselés, la côte brune de la Corse. Cela est grand à force de simplicité, mais cette nudité est stérile. On se récite involontairement les vers d'Homère sur « l'Océan infécond, indomptable. » Cette grande eau sauvage n'est bonne à rien; on ne peut pas l'apprivoiser, la soumettre, l'accommoder aux usages de l'homme.

Civita-Vecchia.

Le bateau s'est arrêté. Tout à coup, dans la clarté grise de l'aube, on aperçoit un môle rond, une ligne crénelée de maisons, des toits plats et rougeâtres nettement tranchés sur la surface tranquille de l'eau. — Vers la pleine mer, un beau navire à voiles avance, demi-penché comme un oiseau qui plane. — Rien de plus; deux ou trois lignes noires sur un fond clair, avec la blancheur et la fraîcheur de la mer et de l'aube. On dirait d'une marine esquissée au crayon par un grand maître.

On entre dans la ville, et l'impression change : une triste ville, mélange de ruelles infectes et de bâtiments administratifs qui ont la platitude et la correction de l'emploi. Quelques-unes de ces ruelles ont cinq pieds de large, et les maisons s'appuient les unes sur les autres

par des contre-forts mis en travers. Le soleil n'y arrive jamais ; la boue est gluante. Parfois l'entrée est une vieille bâtisse du moyen âge avec un porche et des sortes de créneaux. On entre avec hésitation dans ce boyau, et des deux côtés apparaissent des bouges noirs où des enfants crasseux, de petites filles ébouriffées enfilent leurs bas et tâchent de rattacher ensemble leurs haillons. Jamais une éponge n'a passé sur les vitres, ni un balai sur les escaliers ; la saleté humaine les a imprégnés et en suinte ; une âcre odeur saumâtre monte aux narines. Plusieurs fenêtres semblent croulantes ; les escaliers disjoints rampent autour des murs lépreux. Dans les rues transversales, parmi la fange, les tronçons de choux et les pelures d'oranges, quelques échoppes, plus basses que le pavé, entre-bâillent leur trou, et l'on y voit s'agiter des ombres : un boucher qui étale de la viande saignante et des quartiers de veau pendus au mur ; un fruitier qui a l'air du plus farouche sicaire; un énorme moine, sale, l'air effronté, qui rit largement les mains posées sur sa bedaine ; un chaudronnier noblement drapé, calme et fier comme un prince ; et tout alentour une quantité de figures expressives, quelques-unes parfaitement belles, presque toutes énergiques, avec des attitudes d'acteur, souvent avec une sorte de gaieté bouffonne et une promptitude extrême à prendre l'expression grotesque. Nos Français du bateau, nos vingt jeunes soldats avaient l'air bien plus doux et bien moins emphatique ; c'est une race de fabrique moins forte et plus fine.

C'est ici que notre pauvre Stendhal a vécu si longtemps, les yeux tournés vers Paris. « Mon malheur, écrivait-il, c'est que rien n'excite la pensée ; quelle dis-

traction puis-je trouver au milieu des cinq mille marchands de Civita-Vecchia? Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats : impossible d'en faire ma société. Les femmes n'ont qu'une seule pensée, celle de se faire donner un chapeau de France par leur mari. » Il reste encore ici un ami de Stendhal, un archéologue : à ce titre, il passe pour libéral ; depuis vingt ans, il n'a pu obtenir la permission d'aller passer trois heures à Rome.

Çà et là dans les rues, sur les places, s'étale la vie méridionale. Un chaudronnier, des cordonniers ambulants travaillent en plein air. — Des gamins, pieds nus, le museau barbouillé, jouent aux cartes sur une charrette. — A l'angle d'une ruelle ignoble, sous un bec de lampe, une madone entourée de cierges, de fleurs, de couronnes, de cœurs coloriés, sourit sous son verre, et les passants se signent. — Deux pêcheurs arrivent sur la place avec trois corbeilles ; un marché s'improvise, vingt personnes s'assemblent alentour avec curiosité comme devant un spectacle, gesticulant et fumant ; des demi-messieurs emportent leur poisson dans leur foulard. — Une quantité de polissons déguenillés et de grands gaillards drapés dans leurs manteaux noirs ou bruns vaguent dans les coins, respirent l'odeur des fritures, regardent la mer ; certainement il y a dix ans qu'ils couchent par terre dans leur manteau, jugez de la teinte ; l'orteil perce à travers les souliers crevés Le pantalon a passé cinq ou six fois à travers les couleurs claires et sombres, du gris au noir, du noir au brun, du brun au jaune, troué de plus et rapiécé ; on ne saurait trouver une chose plus composite. Cela leur est indifférent ; ils flânent philosophiquement, en contem

platifs, en épicuriens ; ils se laissent vivre ; ils récreent leurs sens par le spectacle des belles choses et la conversation oiseuse ; ils laissent le travail aux lourdauds A l'embarcadère, il a fallu cinq quarts d'heure pour enregistrer vingt-cinq malles. Sur six hommes employés, deux travaillaient, les quatre autres délibéraient et regardaient ; pour les faire aller, il fallait se mettre en colère. Aucun ordre ; une malle passait d'autant plus vite que les propriétaires avaient crié *bestia* d'une voix plus rude. Plus la nature est belle et bonne, moins l'homme est obligé d'être actif et soigneux. Le Hollandais, le paysan de la Forêt-Noire seraient trop malheureux, si leur intérieur n'était pas agréable et propre. Ici le travail et la discipline sont superflus, la nature se charge de fournir le bien-être et la beauté.

De Civita-Vecchia à Rome.

On longe la mer, qui s'étend à l'infini, toute plate, d'un bleu terne, avec un faible roulement monotone ; on ne cesse pas de la voir à droite, pendant des lieues, bordant le sable d'une grosse frange toute blanche. Sur la campagne plane toujours le grand voile de brume tiède.

A gauche, les collines se suivent, montant, s'abaissant, avec d'aimables teintes d'un vert effacé et comme amorti. Elles n'ont point de vrais arbres, mais des genêts, des genévriers, des lentisques, des ajoncs, d'autres arbres encore à feuilles tenaces. Tout cela est désert ; à peine si dans tout le trajet, de loin en loin, au bord d'un creux, on aperçoit une ferme. Des ruisseaux

descendent, tordant leur lit, puis s'étalent en flaques; la mer les repousse; cela fait un pays malsain, hostile à l'homme. Quelques chevaux libres, des bœufs noirs, aux longues cornes, paissent sur les pentes; on se dirait dans les landes de Gascogne. De temps en temps on voit le long du wagon un bois de grands arbres gris, dénudés, mélancoliques comme des malades.

Voici enfin la campagne de Rome; rien que des collines nues, sans arbres ni arbustes, avec un mauvais tapis d'herbes vieilles et jaunâtres; point d'aqueducs encore, rien qui rompe la monotonie lugubre; puis des jardins, des haies d'épine noire liées par de grands joncs blanchâtres, des plantes potagères, des dômes à l'horizon, un vieux rampart de briques et de bastions noircis, un long aqueduc comme un mur immense, Sainte-Marie-Majeure avec un campanile et deux dômes. Au débarcadère, une cohue de fiacres, des criailleries de cochers, de conducteurs, de guides, qui à toute force s'approprient votre bagage et votre personne, un flot roulant de figures hétéroclites, Anglais, Allemands, Américains, Français, Russes, tous se heurtant, s'entassant, se renseignant avec tous les accents et dans toutes les langues; sur tout le trajet jusqu'à l'auberge, l'aspect d'une ville de province, mal tenue, mal rangée, baroque et sale, avec des rues étroites et boueuses, avec des taudis, des galetas, des fritures en plein vent, du linge qui sèche aux cordes, et quantité de hautes maisons monumentales, dont les fenêtres treillissées, les grillages énormes, les barreaux croisés, boulonnés, multipliés, donnent l'idée d'une forteresse et d'une prison.

Rome.

J'avais une journée, j'ai voulu voir le Colisée et Saint-Pierre. Certainement il est imprudent de noter ici ses premières impressions, telles qu'on les a ; mais, puisqu'on les a, pourquoi ne pas les noter ? Un voyageur doit se traiter comme un thermomètre, et.à tort ou à raison, c'est ce que je ferai demain comme aujourd'hui.

Au Colisée d'abord. Tout ce que j'ai vu de la calèche était rebutant : des ruelles infectes pavoisées de linge sale ou de linge qui sèche, de vieilles bâtisses suintantes, noirâtres, tachées d'infiltrations graisseuses, des tas d'ordures, des échoppes, des guenilles, tout cela sous une petite pluie. Les ruines, les églises, les palais qu'on aperçoit sur le chemin, tout l'ancien appareil me semblait un habit brodé il y a deux siècles, mais vieux de deux siècles, c'est-à-dire dédoré, flétri, troué et peuplé d'une vermine humaine.

Le Colisée apparaît, et l'on est subitement secoué. On l'est véritablement : cela est grand, on n'imagine rien de plus grand. Personne dans l'intérieur ; un profond silence ; rien que des blocs de pierre, des herbes pendantes, et de temps en temps un cri d'oiseau ; on est content de ne pas parler, et on demeure immobile ; les yeux montent, et redescendent, et remontent sur les trois étages de voûtes et sur l'énorme mur qui les domine ; puis on se dit que c'était là un cirque, qu'il y avait sur ces gradins cent sept mille spectateurs, que tout cela criait, applaudissait, menaçait à la fois, que cinq mille bêtes étaient tuées, que dix mille captifs

combattaient dans cette enceinte, et l'on prend une idée de la vie romaine.

Cela fait haïr les Romains ; personne n'a plus abusé de l'homme ; de toutes les races européennes, aucune n'a été plus nuisible : il faut aller chercher les despotes et les dévastateurs orientaux pour leur trouver des pareils. Il y avait là une monstrueuse ville, grande comme Londres aujourd'hui, dont le plaisir consistait à voir tuer et souffrir. Pendant cent jours, plus de trois mois de suite, ils venaient tous les jours ici pour voir tuer et souffrir. Et c'est là le trait propre, distinctif de la vie romaine : le triomphe d'abord, le cirque ensuite. Ils avaient conquis une centaine de nations, et trouvaient naturel de les exploiter.

Sous un pareil régime, les nerfs et l'âme devaient arriver à un état extraordinaire. Nul travail ; on les nourrissait avec des distributions ; ils vivaient oisifs, se promenaient dans une ville de marbre, se faisaient masser dans les bains, regardaient des mimes, des acteurs, et, pour se distraire, allaient contempler la mort et les blessures ; cela les secouait, ils y passaient des journées. Saint Augustin a éprouvé et décrit cet attrait terrible, tout le reste paraissait fade ; on ne pouvait plus s'en arracher. Au bout d'un temps, parmi ces habitudes d'artistes et de bourreaux, l'équilibre humain s'est renversé, il s'est produit des monstres extraordinaires, non pas seulement des brutes sanguinaires ou des assassins calculateurs comme au moyen âge, mais des curieux et des *dilettanti*, des Caligula, des Commode, des Néron, sortes d'inventeurs maladifs, poëtes féroces, qui, au lieu d'écrire ou de peindre leurs fantaisies, les ont pratiquées. Beaucoup d'artistes modernes leur ressemblent,

mais par bonheur ne sortent pas du papier noirci. Alors comme aujourd'hui l'extrême civilisation produisait l'extrême tension et les convoitises infinies. On peut considérer les quatre premiers siècles après le Christ comme une expérience en grand dans laquelle l'âme a recherché par système la sensation excessive. Tout ce qui était moindre lui paraissait plat.

Du centre, quand le gladiateur voyait les cent mille figures et les pouces relevés qui demandaient sa mort, quelle sensation! C'est celle de l'écrasement sans pitié ni rémission. Ici s'achève le monde antique; c'est le règne incontesté, impuni, irrémédiable de la force. Comme il y avait des spectacles pareils dans tout l'empire romain, on comprend que sous une pareille machine l'univers soit devenu vide. — De là, et par contraste, le christianisme.

On revient et on regarde. La beauté de l'édifice consiste dans sa simplicité. Les voûtes sont le cintre le plus naturel et le plus solide, avec une bordure unie. L'édifice s'appuie sur lui-même, inébranlable, combien supérieur aux cathédrales gothiques avec leurs contre-forts qui semblent les pattes d'un crabe! Le Romain trouve son idée suffisante, il n'a pas besoin de la décorer. Un cirque pour cent mille hommes et qui dure indéfiniment, cela est assez. Il agit là comme dans ses inscriptions, dans ses dépêches[1], supprimant les phrases. Le fait parle assez haut et se fait entendre par lui seul. En cela consiste sa grandeur : des actions et non des paroles, une sorte de sereine et hautaine confiance en soi, l'or-

1. Réponse du sénat au roi d'Illyrie après la victoire de Pydna. Tite Live.

gueil calme, la conscience de pouvoir faire et supporter plus que les autres hommes. — Mais le sentiment de la justice et de l'humanité lui a toujours manqué, non-seulement dans l'antiquité, mais encore à la Renaissance et au moyen âge. Les Romains ont toujours compris la patrie à la façon antique, comme une ligue fermée, utile pour opprimer et exploiter autrui. Bien plus, au moyen âge, cette patrie n'a été pour eux qu'un champ clos où chaque homme fort tâchait par ruse et violence d'asservir les autres. Je ne sais plus quel cardinal, passant d'Italie en France, disait que si l'on prend pour marque du christianisme la bonté, la douceur, la confiance mutuelle, les Italiens sont deux fois moins chrétiens que les Français. Voilà l'objection que je me suis toujours faite en lisant Stendhal, leur grand admirateur, que j'admire tant. Vous louez leur énergie, leur bon sens, leur génie ; vous dites avec Alfieri que la plante homme naît en Italie plus forte qu'ailleurs, vous vous en tenez là, cela vous paraît l'éloge le plus complet, vous n'imaginez pas qu'on puisse souhaiter autre chose à une race. C'est prendre l'homme isolément, à la manière des artistes et des naturalistes, pour voir en lui un bel animal puissant et redoutable, une pose expressive et franche. L'homme pris tout entier est l'homme en société et qui se développe ; c'est pourquoi la race supérieure est celle qui est apte à la société et au développement. A ce titre, la douceur, les instincts sociables, le sentiment chevaleresque de l'honneur, le bon sens flegmatique, la sévère conscience puritaine, sont des dons précieux, peut-être les plus précieux de tous. Ce sont eux qui au delà des Alpes ont produit des sociétés et un développement : c'est le manque de ces

dons qui de ce côté des Alpes a empêché la société de s'établir et le développement de se faire. Un certain instinct de subordination prompte est un avantage dans une nation en même temps qu'un défaut dans un individu, et peut-être est-ce la puissance de l'individu qui a barré ici le chemin à la nation.

Au centre du cirque est une croix : un homme en habit bleu, un demi-bourgeois, s'est approché au milieu du silence, a ôté son chapeau, replié son parapluie vert, et avec une dévotion tendre a baisé trois ou quatre fois de suite, à baisers pressés, le bois de la croix. On gagne par baiser deux cents jours d'indulgence.

Le ciel s'est éclairci, et à travers les arcades, tout à l'entour, on voyait des escarpements verts, de hautes ruines panachées de buissons, des fûts de colonnes, des arbres, des amas de décombres, un champ de longs roseaux blanchâtres, l'arc de Constantin posé en travers, le plus singulier mélange d'abandon et de culture. C'est ce que l'on trouve partout en traversant Rome : des restes de monuments et des morceaux de jardins, une friture de pommes de terre sous des colonnes antiques, près du pont d'Horatius Coclès l'odeur de la vieille morue, et sur les flancs d'un palais trois savetiers tirant leur alêne, ou bien un plant d'artichauts.

On laisse ses jambes aller, et on flâne. Point de cicerone, c'est le moyen de ne rien voir et d'être assourdi. Je demande mon chemin à un demi-monsieur, fort complaisant, qui fait la conversation avec moi. Il est allé à Paris, admire fort la place de la Concorde et l'arc de l'Étoile ; il a visité Mabille, et en a gardé un souvenir profond. Les photographies des danseuses et des lorettes illustres de Paris sont ici affichées aux vitres ; j'a

vu partout à l'étranger que ces dames faisaient notre principale réputation. Ah ! que la France est agréable, et qu'il fait bon de se promener sur le boulevard Montmartre !

Le ciel était devenu tout à fait clair, l'air était tiède et le pavé sec. Du café où j'ai déjeuné, je ne sais plus sur quelle place, je voyais une quarantaine de drôles assis sur le trottoir, ou appuyés aux angles des maisons, occupés à ne rien faire ; ils fumaient, flânaient, faisaient des commentaires sur le temps et les passants. Trois ou quatre, en guenilles qui laissaient voir la chair aux genoux, sales comme de vieux balais, dormaient contre le mur, à plat sur les cailloux. Une demi-douzaine, les plus actifs, jouaient à la *morra*, ouvrant et fermant la main, et criant le nombre des doigts fermés ou ouverts. Le plus grand nombre ne disait rien et ne bougeait pas. Assis en file sur le rebord du trottoir, le menton sur la main, le manteau ramené sur les cuisses, ils étaient contents d'avoir chaud, et point trop chaud ; cela leur suffisait. Quelques-uns, les voluptueux, mâchonnaient des lupins ; sauf ce va-et-vient des mâchoires, ils n'ont point remué pendant une grande heure.

Sur toute la longueur de la rue, les fenêtres s'ouvrent, et les femmes, les jeunes filles se montrent aux balcons et prennent l'air. On ne peut pas imaginer un contraste plus étrange : belles pour la plupart, de vigoureuses têtes expressives, des cheveux noirs lustrés, soigneusement relevés sur les deux tempes, des yeux brillants, la forte et franche couleur florissante de la santé, une robe fraîche, un peigne doré, une chaîne, des bijoux, et tout cela encadré dans le mur d'un bouge. Les plâtras se sont disjoints ; la vieille boue éclabousse les devantu-

res, et sur toute la rue allonge sa traînée noirâtre. Si l'on approche, on voit une entrée borgne, des toiles d'araignées qui pendent aux barreaux descellés, un escalier qui tourne comme un boyau, et à l'intérieur toutes les vilenies du ménage, du linge en un tas, une casserole à terre, des enfants en chemise. Ce ne sont point de malhonnêtes femmes; mais leur bonheur consiste à bien s'habiller, à passer leur après-midi sur leur balcon, comme un paon sur son perchoir.

Au bout d'une longue rue, Saint-Pierre se découvre. Nulle beauté plus solide et plus saine que celle de cette grande place ; notre Louvre, la place de la Concorde ne sont en comparaison que des décorations d'opéra. Elle va montant, et se découvre ainsi d'un coup d'œil tout entière. Deux superbes colonnades l'enserrent de leur courbe. Au centre, un obélisque, et sur les flancs deux fontaines agitant leurs panaches d'écume peuplent son énormité. Quelques points noirs, des hommes assis, des visiteurs qui montent, une file de moines, rayent la blancheur de ses gradins, et,au sommet de tous ces escaliers, sur un entassement de colonnes, de frontons, de statues, s'élève le gigantesque dôme.

On a pourtant fait tout ce qu'il fallait pour le cacher. Au second regard, il est clair que la façade l'écrase ; c'est celle d'un hôtel de ville emphatique; on l'a construite dans un temps de décadence. On a compliqué les formes, multiplié les colonnes, prodigué les statues, entassé les pierres, en sorte que la beauté a disparu sous l'encombrement. On entre, et à l'intérieur la même impression reparaît. Un mot reste sur les lèvres : grandiose et théâtral. Cela est puissant, mais cela est emphatique. Il y a trop de dorures et de sculptures, trop

de marbres de prix, trop de bronzes, d'ornements, de caissons et de médaillons. A mon gré, toute œuvre architecturale ou autre doit être comme un cri, comme une parole sincère, l'extrémité et le complément d'une sensation, rien d'autre : par exemple, tel Titien ou tel Véronèse fait pour occuper voluptueusement et magnifiquement les yeux pendant un festin d'apparat ou une représentation officielle, ou bien encore un intérieur de vraie cathédrale gothique, celle de Strasbourg avec son énorme nerf noirâtre traversée de pourpre ténébreuse, avec ses files de piliers muets, avec sa crypte sépulcrale engloutie dans l'ombre, avec ses rosaces lumineuses qui, parmi toutes ces terreurs chrétiennes, semblent une percée sur le paradis.

Au contraire, il n'y a pas de sensation franche et simple qui aboutisse à cette église ; c'est une combinaison, comme notre Louvre. On s'est dit : « Faisons la plus magnifique et la plus imposante décoration qu'il se pourra. » Bramante a pris les grandes voûtes du palais de Constantin, Michel-Ange le dôme du Panthéon, et, de ces deux idées païennes, agrandies l'une par l'autre, ils ont tiré un temple chrétien.

Ces voûtes, cette coupole, ces puissantes courbures, tout cet appareil est magnifique et grand. Et pourtant il n'y a en somme que deux architectures, la grecque et la gothique ; les autres en sont des transformations, des déformations ou des amplifications.

Les gens qui ont fait Saint-Pierre étaient des païens qui avaient peur d'être damnés, rien de plus. Ce qu'il y a de sublime dans la religion, l'effusion tendre devant un Sauveur compatissant, l'effroi de la conscience devant le juste juge, l'enthousiasme lyrique et viril de l'Hébreu

devant la face du Dieu foudroyant, l'épanouissement du libre génie grec devant la beauté naturelle et heureuse, tous ces sentiments leur manquaient. Ils faisaient maigre le vendredi et peignaient un saint pour obtenir ses bons offices. Michel-Ange, en manière de récompense, reçut du pape je ne sais combien d'indulgences, à la condition de faire à cheval le tour des sept basiliques de Rome. Ils avaient de fortes passions, une énergie intacte, ils ont atteint la grandeur parce qu'ils sortaient d'une grande époque ; mais le vrai sentiment religieux, ils ne l'ont point eu. Ils ont renouvelé l'ancien paganisme, mais une seconde pousse ne vaut jamais la première. La petite superstition, la dévotion étroite sont venues vite déformer et affadir la puissante inspiration primitive. On n'a qu'à regarder la décoration intérieure pour voir vers quels vices ils penchent. Bernin a infesté l'église de statues maniérées qui se déhanchent et font des grâces. Tous ces géants sculptés qui se démènent avec des visages et des habits demi-modernes, et qui pourtant veulent être antiques, font le plus piteux effet. On se dit, en voyant cette procession de portefaix célestes : « Beau bras, bien levé. Mon brave moine, tu tends vigoureusement la cuisse. Ma bonne femme, ta robe flotte convenablement, sois contente. Mes petits anges, vous vous enlevez aussi lestement que sur l'escarpolette. Mes chers amis, vous surtout, les cardinaux de bronze, et vous, les vertus symboliques, vous êtes des figurants réussis qui posez pour l'expression dramatique. »

Je reviendrai : probablement aujourd'hui je suis injuste ; mais, pour la sincérité du sentiment, je suis sûr qu'elle manque. On se sent pris de mauvaise humeur devant ces danseurs sentimentaux que Bernin a rangés

en file sur le pont Saint-Ange. Ils veulent avoir l'air tendre ou coquet, et tortillent leur vêtement grec ou romain comme une jupe du dix-huitième siècle. Aucune de ces œuvres d'art n'est pure ; trois ou quatre sentiments contraires y viennent heurter leurs disparates. Le sujet est un personnage ascétique ayant pour occupation de jeûner et de donner les étrivières, et on lui donne un corps, un vêtement païens, toute sorte de traits qui expriment l'attache à la vie présente. Rien de plus déplaisant pour moi qu'un gril, un cilice, des yeux mystiques dans un vigoureux jeune homme, dans une jeune femme bien portante, qui, en somme, ne songent qu'à faire l'amour. Impossible ici de ressentir aucun des attendrissements, aucune des terreurs qui sont le propre de la cathédrale gothique et de la vie chrétienne; l'édifice est trop doré, trop bien éclairé, les voûtes et les piliers ont une beauté trop forte. Impossible d'y trouver cette fraîcheur de sensations simples, cette sérénité riante, ce souffle d'éternelle jeunesse que l'on respire dans un temple antique et dans la vie grecque. Les croix, les tableaux de martyres, les squelettes d'or et le reste rappellent par trop d'emblèmes les mortifications et les renoncements mystiques. En somme, il n'y a ici qu'une salle de spectacle, la plus vaste, la plus magnifique du monde, par laquelle une grande institution étale aux yeux sa puissance. Ce n'est pas l'église d'une religion, mais l'église d'un culte.

Promenade dans Rome de dix heures à minuit.

Les rues sont presque désertes, et le spectacle est grandiose, tragique comme les dessins de Piranèse. Très-peu de lumières ; il n'y en a que juste ce qu'il faut pour montrer les grandes formes et faire ressortir l'obscurité. Les saletés, les dégradations, les mauvaises odeurs ont disparu. La lune luit dans un ciel sans nuages, et l'air vif, le silence, la sensation de l'inconnu, tout excite et secoue.

Cela est grand, voilà l'idée qui revient sans cesse. Rien de mesquin, de commun ou de plat : il n'y a pas de rue ni d'édifice qui n'ait son caractère, un caractère tranché et fort. Aucune règle uniforme et comprimante n'est venue niveler et discipliner ces bâtisses. Chacune a poussé à sa guise sans se soucier des autres, et leur pêle-mêle est beau comme le désordre de l'atelier d'un grand artiste.

La colonne Antonine dresse son fût dans la nuit claire, et autour d'elle les solides palais s'asseyent fortement, sans lourdeur. Celui du fond, avec ses vingt arcades éclairées et ses deux larges baies rondes toutes luisantes, semble une arabesque de lumière, quelque étrange féerie qui flamboie dans l'ombre.

La fontaine de la piazza Navone ruisselle magnifiquement dans le silence, et ses eaux jaillissantes renvoient en cent mille reflets les clartés de la lune. Sous cette lumière qui vacille, dans l'ondoiement incessant, les statues colossales semblent vivantes; l'apparence théâ-

trale s'efface : on ne voit plus que des géants qui se tordent et qui s'élancent parmi des bouillonnements et des lueurs.

Les corniches des fenêtres, les vastes balcons saillants, les rebords sculptés des toits, rayent les murs de puissantes ombres. A gauche et à droite, on voit s'ouvrir des ruelles lugubres, béantes comme un antre ; çà et là se dresse le flanc noir d'un couvent qui paraît abandonné, quelque haute maison surmontée d'une tour qui semble un reste du moyen âge ; les lumières lointaines tremblotent misérablement, et les ténèbres s'épaississant semblent dévorer toute vie.

Rien de formidable comme ces énormes monastères, ces palais carrés, où pas une lumière ne brille, et qui se lèvent isolés dans leur masse inattaquable, comme une forteresse dans une ville assiégée. Les toits plats, les terrasses, les frontons, les âpres formes enchevêtrées tranchent avec leurs fortes arêtes sur le ciel clair, tandis qu'à leurs pieds les portes indistinctes, les bornes, les tournants rampent dans l'ombre.

On avance, et tout reste de vie s'efface. On se croirait dans une ville abandonnée et morte, squelette d'un grand peuple soudainement anéanti. On passe sous les arcades du palais Colonna, le long des murs muets de ses jardins, et l'on n'entend plus, on ne voit plus rien d'humain ; seul, de loin en loin, au fond d'une rue tortueuse, dans la noirceur vague d'un porche qui semble un soupirail, un réverbère mourant vacille avec son cercle de lueur jaunâtre. Les maisons fermées, les hautes murailles allongent leur file inhospitalière comme une rangée d'écueils au flanc d'une côte, et au sortir de leur ombre, de grands espaces s'ouvrent tout d'un coup

blanchis par la lune, pareils à une plage de sable déserte.

Voici enfin la basilique de Constantin et ses arcades énormes avec leur chevelure de plantes grimpantes. Les yeux s'arrêtent devant leur courbe puissante, puis soudainement, entre leurs rebords lézardés, on aperçoit le bleu pâle, l'étrange azur nocturne, comme un pan de cristal incrusté de pointes de flammes. On fait trois pas, et la divine coupole du ciel, le grand épanchement de clarté sereine, les mille pierreries scintillantes du firmament, apparaissent dans le Forum vide. On marche le long des colonnes gisantes dont le tronc semble encore plus monstrueux. Appuyé contre un de ces fûts dont l'épaisseur monte jusqu'à la poitrine, on regarde le Colisée. La paroi qui est demeurée entière est toute noire et se lève d'un seul élan, colossale. On dirait qu'elle penche vers le dehors et va tomber. Sur la portion ruinée, la lune verse une lumière si vive qu'on démêle la teinte rougeâtre des pierres. Dans ce ciel limpide, la rondeur du cirque devient sensible ; il forme une sorte d'être complet et formidable. Au milieu de cet étonnant silence, on dirait qu'il existe seul, que les hommes, les plantes, toute vie passagère n'est qu'une apparence ; j'ai éprouvé autrefois cette sensation dans les montagnes ; elles aussi semblent les vrais habitants de la terre ; on oublie la fourmilière humaine, et, sous le ciel qui est leur tente, on devine le dialogue muet des vieux monstres, possesseurs immuables et dominateurs éternels.

Au retour, au pied du Capitole, les basiliques lointaines, les arcs de triomphe, surtout les nobles et élégantes colonnes des temples ruinés, les unes solitaires, les autres encore assemblées en files fraternelles, sem-

blent vivantes. Ce sont aussi des êtres calmes, mais en outre beaux et simples, comme des éphèbes grecs. Leur tête ionienne porte un ornement de chevelure, et la lune pose un reflet sur le poli de leur corps de marbre.

De Rome à Naples.

Un long aqueduc sur la droite ; de loin en loin à l'horizon une ruine ; çà et là sur le passage une arche isolée, tombante, et à perte de vue, tout alentour, la plaine jaunâtre et verdâtre, onduleuse, sous un vieux tapis d'herbes flétries que la pluie lave et que le vent ébouriffe. Les nues grises et violacées pendent lourdement sur le ciel, et la fumée de la machine roule des ondes blanches qui vont se mêler aux nuages. Mille après mille, l'aqueduc monotone reparaît comme une digue de rochers dans une mer d'herbes mouvantes. Vers l'orient, des montagnes noirâtres se hérissent, à demi blanchies par les neiges ; vers le couchant, s'étend une campagne cultivée, avec les petites têtes et les mille tiges fines des arbres à fruit dépouillés ; un ruisseau jaune y fraye sa route en ravinant les terres.

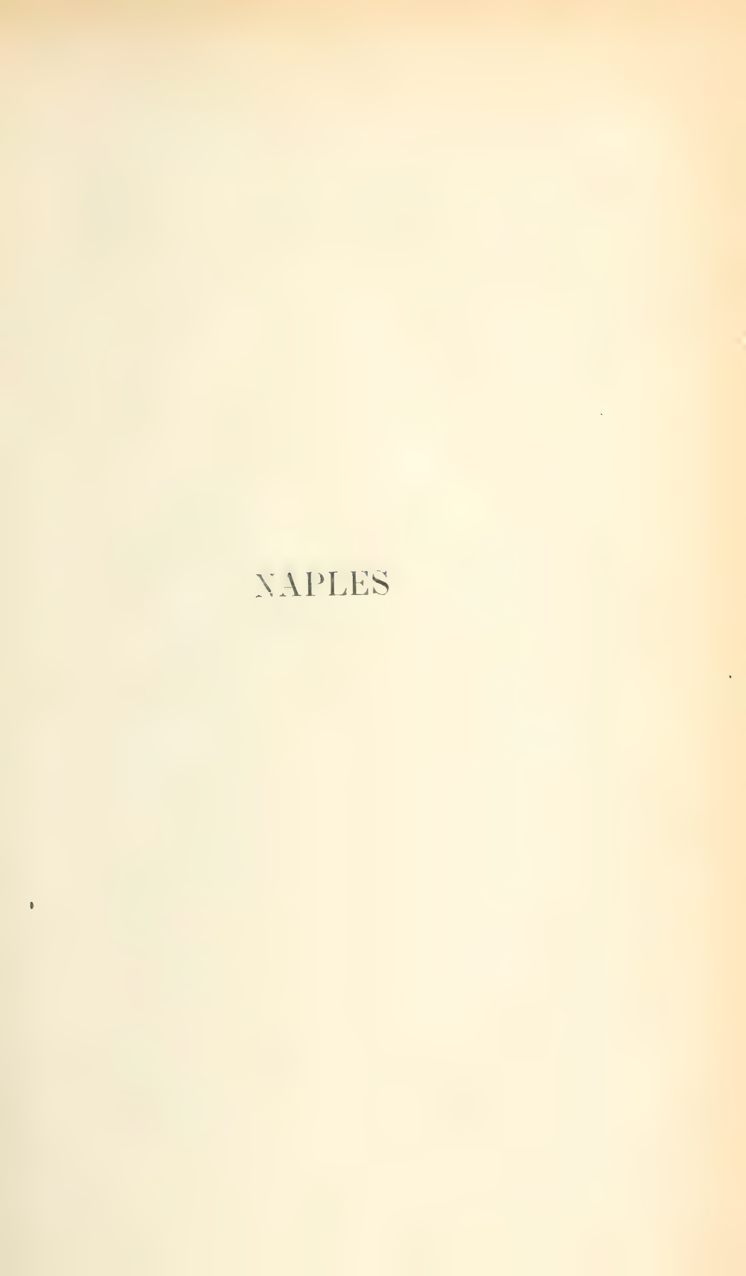
Tout cela est triste, et les stations le sont encore davantage. Ce sont de misérables cabanes en bois où l'on allume un feu de fagots pour réchauffer les voyageurs. Quelques mendiants, de jeunes garçons se pressent à l'entrée, implorant une baïoque, une demi-baïoque, une pauvre petite demi-baïoque pour l'amour de Dieu, et de la madone, et de saint Joseph, et de tous les saints du paradis, avec l'insistance, l'âpreté et les petits cris tendres ou violents de chiens qui voient un os et n'on

pas mangé depuis huit jours. Je ne sais pas ce qu'ils ont aux pieds ; ce ne sont pas des sandales, encore moins des souliers : cela semble un paquet de linges, de vieux chiffons ramassés dans les ruisseaux et qui clapotent avec eux dans la boue. Le chapeau à larges bords plié et défoncé, la culotte, le manteau sont indescriptibles ; rien n'y ressemble, sauf les torchons de cuisine, les vieux linges infects qu'on entasse dans les entrepôts de chiffons pour faire du papier.

J'ai regardé beaucoup de figures, et celles que j'ai vues depuis que j'ai mis le pied en Italie me sont revenues en memoire. Tout cela se groupe autour de trois ou quatre types saillants. — Il y a d'abord la jolie et fine tête de camée, parfaitement régulière, spirituelle, à l'air vif et alerte, capable de tout comprendre à l'instant, faite pour inspirer l'amour et pour bien parler d'amour. — Il y a aussi la tête carrée plantée sur un coffre solide, avec de fortes lèvres sensuelles et une expression de grosse joie, de verve bouffonne ou satirique. — Il y a l'animal maigre, noir, brûlé, dont le visage n'a plus de chair, tout en traits saillants, d'une expression incroyable, avec des yeux de flamme, des cheveux crépus, semblable à un volcan qui va faire explosion. — Il y a enfin l'homme beau et vigoureux, fortement bâti et musclé, sans lourdeur, au teint chaudement coloré, qui vous regarde fixement en face, tout à fait complet et fort, qui semble attendre l'action et l'expansion, mais qui en attendant ne se prodigue pas, demeure immobile.

Tout ce chemin et ce paysage jusqu'à Naples doivent être bien beaux, mais par un ciel clair et en été : quantité de montagnes nobles et variées, point énormes et ce-

pendant grandes, demi-boisées ; parfois une ville blanche et grise qui couvre une colline entière, ronde comme une ruche d'abeilles.... Mais la pluie et le brouillard confondent les formes, l'hiver salit tout : il n'y a point de verdure ; les feuillages, secs et roussis, pendent aux arbres comme un vieux vêtement, les torrents bourbeux défoncent la terre. C'est un cadavre, au lieu d'une belle fille florissante.



NAPLES

Naples, 20 février

C'est un autre climat, un autre ciel, presque un autre monde. Ce matin, en approchant du port, quand l'espace s'est élargi et que l'horizon s'est découvert, je n'ai plus vu tout d'un coup que des blancheurs et des splendeurs. Dans le lointain, sous la brume qui couvrait la mer, les montagnes s'étageaient et s'allongeaient, lumineuses et satinées comme des nuages. La mer s'avançait à grandes ondes blanchissantes, et le soleil, versant son fleuve de flammes, faisait comme une traînée de métal fondu jusqu'à la plage.

J'ai passé une demi-journée sur la Villa-Reale; c'est une promenade plantée de chênes et d'arbustes toujours verts, et qui longe la côte. Quelques jeunes arbres, transpercés par la lumière, ouvrent leurs petites feuilles tendres et épanouissent déjà leurs fleurettes jaunes. Des statues, de beaux jeunes gens nus, Europe sur le taureau, penchent leurs corps de marbre blanc entre le vert léger des plantes. Des flaques de clarté viennent s'étaler sur les gazons, des herbes grimpantes s'entrelacent autour des colonnes; çà et là éclate la pourpre vive des fleurs nouvelles, et les calices délicats,

veloutés, tremblent sous la brise tiède qui arrive entre les troncs des chênes. L'air et la mer sont bienfaisants; quel contraste, si l'on se rappelle les côtes de l'Océan, nos falaises de Normandie et de Gascogne, battues par les vents, flagellées par la pluie, où les arbres rabougris se cachent dans les creux, où les ajoncs, le gazon rasé, se collent misérablement contre les pentes! Ici le voisinage des flots nourrit les plantes; on sent la fraîcheur et la douceur du souffle qui vient les caresser et les ouvrir. On s'oublie, on écoute le petit bruit des feuilles qui chuchotent, on regarde leurs ombres qui remuent sur le sable. Cependant, à six pas, la mer roule avec un bourdonnement profond, à mesure que ses nappes écumeuses viennent s'amincir et s'arrondir sur le sable. La brume s'évapore sous le soleil; entre les feuillages, on aperçoit le Vésuve et ses voisins, toute la chaîne des monts qui se dégagent. Ils sont d'un violet pâle, et, à mesure que le jour baisse, ce violet devient plus tendre. A la fin, la plus fine teinte de mauve, une corolle de fleur est moins charmante; le ciel s'est épuré, et la mer calmée n'est plus qu'azur.

Impossible de rendre ce spectacle. Lord Byron a bien raison : on ne peut pas mettre de niveau les beautés des arts et celles de la nature. Un tableau reste toujours au-dessous et un paysage toujours au-dessus de l'idée qu'on s'en peut faire. Cela est beau, je ne sais pas dire autre chose, cela est grand et cela est doux; cela fait plaisir à tout l'homme, cœur et sens; il n'y a rien de plus voluptueux et il n'y a rien de plus noble. Comment se donner l'embarras de travailler et de produire quand on a cela devant les yeux? Ce n'est pas la peine d'avoir une maison bien ordonnée, de construire labo-

rieusement ces vastes machines qu'on appelle une constitution ou une église, de chercher des jouissances de vanité ou de luxe : on n'a qu'à regarder, à se laisser vivre ; on a toute la fleur de la vie avec un regard.

J'étais assis sur un banc ; je voyais le soir gagner, les teintes s'effacer, et il me semblait que j'étais dans les Champs-Élysées des anciens poëtes. Les formes élégantes des arbres se dessinaient dans l'azur clair. Les platanes dépouillés, les chênes nus, eux-mêmes, semblaient sourire. La sérénité délicieuse du ciel, rayé par le fin treillis de leurs branches, se communiquait à eux. Ils ne paraissaient point morts ou engourdis comme chez nous, mais assoupis, et, sous l'attouchement de cet air tiède, prêts à entr'ouvrir leurs bourgeons, à confier leurs pousses au printemps voisin. Çà et là une étoile s'allumait, la lune commençait à verser sa lumière blanche. Les statues, plus blanches encore, semblaient vivantes dans cet aimable jour mystérieux et nocturne. Des groupes de jeunes femmes dont les robes ondulaient légèrement avançaient sans bruit, comme des ombres heureuses. Il me semblait que j'assistais à l'antique vie grecque, que je comprenais la finesse de leurs sensations, que l'harmonie de ces formes effilées et de ces teintes effacées suffirait à m'occuper toujours, que je n'avais plus besoin de coloris ni de splendeur. J'entendais réciter les vers d'Aristophane ; je revoyais son jeune athlète, chaste et beau, content, pour tout plaisir, de se promener, une couronne sur la tête, parmi les peupliers et les smilax en fleur, avec un sage ami de son âge. Naples est une colonie grecque, et, plus on regarde, plus on sent que le goût et l'esprit

d'un peuple prennent la forme de son paysage et de son climat.

Vers huit heures il n'y avait plus un souffle de vent. Le ciel semblait de lapis-lazuli ; la lune, comme une reine immaculée, luisait seule au milieu de l'azur ; son ondée tremblait sur la grande eau, et paraissait un fleuve de lait. Il n'y a pas de mot pour exprimer la grâce et la douceur des montagnes enveloppées dans leur dernière teinte, dans le vague violet de leur robe nocturne. Le môle, la forêt des barques, par leur noirceur profonde, les rendaient encore plus charmantes, et Chiaja, vers la droite, arrondissant autour du golfe sa ceinture de maisons illuminées, lui faisait une guirlande de flammes.

De toutes parts, les fanaux brillent ; les gens, en plein air, causent haut, rient et mangent. Ce ciel à lui seul est une fête.

A travers Naples et au hasard dans les rues.

Quelles rues on traverse ! Hautes, étroites, sales, bordées à tous les étages de balcons qui surplombent, une fourmilière de petites boutiques, d'échoppes en plein vent, d'hommes et de femmes qui achètent, vendent, bavardent, gesticulent, se coudoient, la plupart rabougris et laids, les femmes surtout, petites et camardes, la face jaune et les yeux brillants, malpropres et fripées, avec des châles à ramages et des fichus violets, rouges, orangés, toujours de couleur voyante, et des bijoux de cuivre. Aux environs de la *piazza del Mercato* s'enchevêtre un labyrinthe de ruelles dallées et tortueuses, en-

crassées de poussière ancienne, jonchées d'écorces d'oranges et de pastèques, de restes de légumes, de débris sans nom : la foule s'entasse, noire et grouillante, dans l'ombre palpable, au-dessous de la bande claire du ciel. Tout cela remue, mange, boit, sent mauvais ; on dirait des rats dans une ratière : c'est l'air épais, la vie débraillée et abandonnée des *lanes* de Londres. Par bonheur, ici le climat est favorable aux galetas et aux guenilles.

Parfois, au milieu de ces taudis, s'élève l'encoignure énorme, la porte monumentale d'un ancien hôtel ; on aperçoit, par une ouverture, de larges escaliers à balustres qui montent et s'entre-croisent, des terrasses intérieures soutenues par une colonnade, les restes de la vie murée et grandiose telle qu'elle apparut sous la domination espagnole. Les seigneurs habitaient là avec leurs gentilshommes, leurs domestiques armés, leurs carrosses, quêtant des pensions, donnant des fêtes, assistant aux cérémonies, seuls apparents, seuls importants, pendant que dans les ruelles la canaille des marchands et des artisans regardait leurs somptueuses parades, elle-même aussi dédaignée et aussi piteuse que jadis le troupeau des serfs tolérés autour du donjon féodal.

Quantité de moines trottent dans la boue avec des sandales ou des souliers sans bas ; plusieurs ont une tête narquoise et bouffonne, comme d'un Socrate croisé de Polichinelle ; la plupart sont vraiment peuple : ils pataugent dans leur vieux froc râpé, et marchent des épaules avec une allure de cocher. Un d'eux se penchait, accoudé à un balcon, pour nous mieux voir, charnu, pansu, joufflu, gros frocard avisé comme en peint Rabelais, bien étalé dans son importance et sa graisse, tel qu'un

porc curieux et défiant qui regarde. D'autre part, dans de meilleures rues, on rencontrait de jeunes abbés élégants, tout en noir, tirés à quatre épingles, avec une expression de réserve intelligente et diplomatique. Haut et bas, il y en a pour les salons et pour les gargotes.

Cinq ou six églises sur la route ; les statues de la Vierge y sont peintes comme des poupées de coiffeurs, et, de plus, habillées comme des dames, l'une avec une grande robe rose, de larges rubans bleus, une coiffure savante, et six épées dans la poitrine. Le petit Jésus, les saints, sont aussi vêtus à la façon moderne ; quelques-uns portent un froc véritable, d'autres montrent leur peau de cadavre et des stigmates saignants. Impossible de parler plus physiquement aux yeux et à tous les sens [1]. Une vieille femme à genoux gémissait devant la Vierge. Ainsi habillée et ensanglantée, la Madone est aussi réelle que telle princesse veuve ; on lui parle du même ton, et on pleure pour l'attendrir.

Santa-Maria della Pietra, Santa-Chiara, San-Gennaro. La première est une bonbonnière brillante : on y montre une statue de la Pudeur sous son voile ; mais le voile est si mince, si collant, si bien tendu par la gorge et les nudités du corps, qu'elle est plus que nue. Au fond d'une crypte est un Christ mort enveloppé dans

1. Un de mes amis me cite une madone qu'il a vue en Sicile ; on lui a plaqué sur la poitrine un grand ex-voto d'argent qui représente la partie du corps guérie par son intercession. Le malade avait des hémorrhoïdes. — A Messine, le 15 août, on promène dans les rues, en l'honneur de la Vierge, une machine composée de cerceaux tournants ; de petits enfants qui figurent les anges y sont attachés, ils tournent ainsi sept heures, et la plupart sont détachés morts ou mourants. Les mères se consolent en disant que la Vierge a emporté le petit ange dans le Paradis. (*Mystères des couvents de Naples*, page 39, par Enrichetta Caracciolo, ex-bénédictine.)

son linceul ; le gardien allume une bougie, et dans cette teinte blafarde, dans l'air humide et froid, les yeux, les sens, tout l'être nerveux se trouble comme au contact d'un cadavre. Ce sont là les tours de force de la superstition et de la sculpture ; il y a de quoi faire briller l'artiste, amuser l'épicurien et faire frémir le dévot. Je ne parle pas du luxe des peintures, des ornements prodigués, de la décoration prétentieuse ; cela est encore bien plus visible à Santa-Chiara dans les énormes feuillages d'argent qui encombrent l'autel, dans la quantité de balustrades en cuivre doré, dans les pompons, les petites boules d'or, les cierges enguirlandés, les autels surchargés de colifichets, comme ceux que les petites filles arrangent et enjolivent à la Fête-Dieu. Il en est de même dans une quantité d'églises dont j'oublie les noms. Ce catholicisme païen est choquant : on y découvre toujours un fonds de sensualité sous une apparence d'ascétisme. Les têtes de mort, les sabliers, les invocations mystiques font disparate sur les dorures, les colonnes de marbre précieux et les chapiteaux grecs. Ils n'ont du christianisme que la superstition et la peur. Ici particulièrement, la grandeur manque et l'afféterie règne. Ils font d'une église un magasin de jolies choses. En cherchant bien le sentiment des gens pour qui on a bâti cela, je ne trouve que le désir d'aller prendre le frais dans une boutique d'orfèvrerie, ou tout au plus la pensée qu'en donnant beaucoup d'argent à un saint il vous préservera de la fièvre ; c'est un casino à l'usage des cervelles imaginatives. Pour les architectes et les peintres, ce sont des déclamateurs qui, par leurs trompe-l'œil, leurs voûtes énormes à courbes étranges, essayent de réveiller l'attention blasée. Tout cela indique une

vilaine époque, l'extinction du vrai sentiment, l'enflure d'un art qui se travaille et qui s'use, les pernicieux effets d'une civilisation gâtée et d'une domination étrangère. Et pourtant, dans cette décadence, il y a toujours quelque morceau qui se sent de l'ancien et puissant génie : à San-Gennaro par exemple, de vigoureux corps peints par Vasari au-dessus des portes, des plafonds de Santa-Fede et de Forti, des groupes amples, des personnages de fière tournure et bien lancés, des tombeaux, une grande nef où s'allongent en file des médaillons d'archevêques, et dont la haute courbe monumentale, le fond doré en coquille s'étalent avec la majesté d'une décoration.

Au couvent de San-Martino.

Nous montons par des ruelles sales et populeuses ; je ne puis m'habituer à ces déguenillés qui remuent les bras et bavardent. Les femmes ne sont point jolies ; le visage est d'un ton terreux, même chez les jeunes filles ; le nez épaté gâte la figure : le tout n'est qu'un minois éveillé, parfois piquant, assez voisin des visages chiffonnés du dix-huitième siècle, mais à cent lieues de la beauté grecque qu'on lui attribue.

Nous montons, nous montons encore, nous montons toujours. Cela ne finit pas : escaliers sur escaliers, et toujours des guenilles et du linge pendu aux cordes, puis encore des ruelles, des ânes chargés qui assurent leur pied sur la pente glissante, des ruisseaux fangeux qui dégringolent misérablement entre les cailloux, des gamins en guenilles qui demandent l'aumône, des mé-

nages en plein vent. La montagne est une sorte d'éléphant où se sont nichés des insectes humains qui grattent et tracassent. Telle maison n'a pas de rez-de-chaussée, on y monte par une échelle; ailleurs la porte demeure ouverte, et dans l'enfoncement sombre on voit un homme qui joue d'une guitare parmi des femmes qui épluchent des légumes. Et tout d'un coup, au sortir de cette friperie, de ces trous à rats, de ce campement de pauvres diables, s'ouvre le splendide couvent, parmi toutes les magnificences de la nature et toutes les recherches de l'art.

Une cour surtout, ample, bordée de quatre portiques de marbre blanc, avec une vaste citerne grisâtre au centre, m'a semblé admirable. Des buis hauts et épais, des lavandes bleuâtres, la couvrent de leur simple et saine verdure ; au-dessus brille le blanc luisant des marbres, puis le riche azur du ciel : chaque couleur encadre et fait ressortir l'autre. Comme on comprend ici l'architecture et les portiques! Dans le Nord, ils ne sont qu'un hors-d'œuvre, une importation de pédants ; on n'en a que faire ; on ne se promène pas le soir en plein air, on n'a pas besoin d'abri contre le soleil, ni d'ouvertures pour recevoir la brise de la mer. Et surtout on n'y sent pas le besoin de lignes nettes et tranchées, de couleurs simples, en petit nombre, largement opposées. Il faut être sous le plein azur du ciel, pour jouir du poli et de la blancheur des marbres. L'art est fait pour ce pays. Dans la disposition heureuse où le ciel lumineux et cet air frais mettent l'âme, on aime l'ornement, on est content de voir sous ses pieds des marbres colorés qui forment un dessin, d'apercevoir au bout de la galerie un grand médaillon richement sculpté, de contempler,

au sommet des portiques, des statues demi-nues de beaux jeunes saints, une sainte finement drapée. Le christianisme devient pittoresque et aimable, il réjouit les yeux, il met l'âme dans une attitude riante et noble. Au bout de la galerie s'ouvrent des balcons sur la mer. De là paraît Naples, immensément étalée et prolongée jusqu'au Vésuve par une traînée de maisons blanches, autour du golfe la côte qui se courbe, embrassant la mer toute bleue, et au delà le miroitement d'or, le fourmillement lumineux des flots sous le soleil, qui a l'air d'une lampe suspendue dans la rondeur concave du ciel.

Au-dessous descend une longue pente d'oliviers d'un vert terne ; ce sont les jardins du couvent. Des allées ombragées de treilles s'allongent partout où le sol a pu être de niveau. Des plates-formes avec de grands arbres solitaires, des bâtisses massives qui enfoncent leurs assises dans le roc, une colonnade en ruine, en face le golfe entier, les petites voiles des navires, le Monte-San-Angelo, le Vésuve qui fume . le couvent est un petit monde fermé, mais complet, et combien de beautés dans son enceinte ! On est transporté à cent lieues de notre petite vie étriquée et bourgeoise. Ils vont tête nue, dans un froc brun ou blanc, avec de gros souliers ; mais la beauté les entoure, et je n'ai pas vu de palais de prince qui laisse une impression si noble. Le petit confort manque, et à cause de cela tout le reste est relevé.

J'ai vu dernièrement une des plus riches et des plus élégantes maisons modernes, située comme celle-ci en face de la mer. Le maître est un homme de goût qui a gagné des millions, et qui jette l'argent. Tout est ver-

nissé, et il n'y a rien de grand ; pas une colonnade, pas une haute salle d'apparat ; qu'en ferait-on ? Cela est agréable à habiter ; mais il n'y a pas un coin, ni au dehors, ni au dedans, qu'un peintre eût envie de copier. Chaque objet pris en soi est une merveille de raffinement et de commodité ; il y a six boutons de sonnettes auprès du lit ; les stores sont admirables ; rien de plus doux que les fauteuils. On aperçoit, comme dans les maisons anglaises, quantité de petits ustensiles qui pourvoiront à de petits besoins. L'architecte et le tapissier ont raisonné sur les meilleurs moyens d'éviter le chaud, le froid et le trop grand jour, de se laver, de cracher, mais ils n'ont point raisonné sur autre chose. Les seuls objets d'art sont quelques tableaux de Watteau et de Boucher. Encore font-ils disparate : ils rappellent un autre âge. Est-ce qu'il subsiste encore chez nous quelque reste du dix-huitième siècle ? Est-ce que nous avons de vraies antichambres et la splendide parade de la vie aristocratique ? Tant de laquais nous ennuieraient ; si nous gardons des courtisans, c'est dans nos bureaux ; nous ne voulons chez nous qu'un bon fauteuil moelleux, des cigares choisis, un dîner fin, et, tout au plus pour les jours de représentation, l'étalage d'un luxe neuf qui nous fasse honneur. Nous ne savons plus prendre la vie en grand, sortir de nous-mêmes ; nous nous cantonnons dans un petit bien-être personnel, dans une petite œuvre viagère. Ici on réduisait le vivre et le couvert au simple nécessaire. Ainsi dégagée, l'âme, comme les yeux, pouvait contempler les vastes horizons, tout ce qui s'étend et dure au delà de l'homme.

Un moine jaune, aux yeux brillants, l'air prudent et concentré, nous a conduits dans l'église. Il n'y a pas

un corridor, une échappée de vue qui ne porte l'empreinte d'un artiste. A l'entrée, dans la cour nue, une Vierge du Bernin, tortillée dans ses draperies mignardes, regarde son petit enfant, délicat et joli comme un amour de boudoir; mais elle est grande et se sent de sa race, la race des nobles corps créés par les grands peintres. Quand ils ont décoré ce couvent, au dix-septième siècle, ils n'avaient plus la pure idée du beau, mais alors encore ils ne songeaient qu'au beau. Vous sentirez le contraste, si vous songez à l'intérieur de Windsor, de Buckingham-Palace ou des Tuileries.

L'église est d'une richesse extraordinaire. Ce qu'on y a entassé de marbres précieux, de sculptures, de peintures, est inouï. Les balustres et les colonnes sont des bijoux. Une légion de peintres et de sculpteurs contemporains, le Guide, Lanfranc, Caravage, le cavalier d'Arpino, Solimène, Luca Giordano, y ont prodigué les audaces, les grâces et les mignardises de leur pinceau. A côté de la grande nef, les chapelles latérales et la sacristie déploient des centaines de peintures. Il n'y a pas un coin des plafonds qui n'en soit couvert. Tous ces corps s'élancent et se renversent comme dans l'air libre; les vêtements ondoient et se froissent, les chairs roses et vivantes luisent parmi les soies des tuniques, les beaux membres semblent prendre plaisir à s'étaler et à se mouvoir; plusieurs saints demi-nus sont de jeunes hommes charmants; un ange de Luca Giordano, en robe bleue, les jambes et les épaules nues, ressemble à une jeune fille amoureuse. Les poses sont exagérées, toute cette peinture fait tapage, mais elle est d'accord avec les reflets des marbres colorés, avec les draperies agitées des statues, avec le scintillement des ornements

d'or, avec la magnificence des chapiteaux et des colonnes. Cette décoration n'est pas froidement et platement jesuitique. Le souffle du grand siècle précédent remue encore toute la machine ; c'est de l'Euripide, si ce n'est plus du Sophocle. Quelques pièces sont splendides, entre autres une *Déposition de croix* de Ribera. Le soleil donnait sur la tête du Christ à travers le rideau de soie rouge entre-bâillé. Les fonds noirâtres semblaient plus lugubres, à côté de cet éclair subit des chairs lumineuses, et la douloureuse couleur espagnole, les teintes mystiques ou violentes des figures passionnées dans l'ombre donnaient à toute la scène l'aspect d'une apparition, comme il s'en faisait autrefois dans le cerveau monacal et chevaleresque d'un Calderon ou d'un Lope.

Course à Pouzzoles et à Baïa.

Au bout du souterrain du Pausilippe commence la campagne, sorte de verger plein de hautes vignes, chacune mariée à son arbre. Au-dessous brillent la rosace élégante des lupins verts et je ne sais quelle crucifère jaune. Tout cela dort dans la brume tiède comme une parure dans sa gaze.

Au tournant de la route, la mer paraît, et le chemin la suit jusqu'à Pouzzoles. La matinée est grise et des nuées moites nagent lentement sur l'horizon terni. La brume ne s'évapore pas ; seulement, de loin en loin, elle s'amincit, et laisse arriver une pâle ondée de soleil, comme un imperceptible sourire. Cependant la mer avance ses longues nappes blanches et tranquilles sur

un sable aussi doux qu'elle, puis elle s'en va avec un bruissement monotone.

Une teinte uniforme d'un bleu pâle et comme effacé occupe l'espace immense, tout le ciel et toute la mer Ciel et mer, tous les deux se confondent ; parfois il semble que les petites barques noires soient des oiseaux qui planent dans l'air. Il n'y a point de bruit ; à peine si l'on entend le chuchotement léger des vagues. Les douces nuances de l'ardoise qui pleure dans les creux humides donnent seules l'idée de cette couleur effacée. On se récite tout bas les vers de Virgile, on pense à ces contrées silencieuses où descend la Sibylle, royaumes où flottent les ombres, non pas froids et lugubres comme la contrée cimmérienne d'Homère, mais où la vie évaporée et vague repose, attendant que la force du soleil la concentre et la renvoie couler éclatante dans le torrent de l'être, ou bien encore à ces plages endormies où sont les âmes futures, peuplades bourdonnantes et vaporeuses qui voltigent indistinctes comme des abeilles autour du calice des fleurs. Nisida, Ischia dans le lointain, le cap Misène, ne ressemblent point à des êtres réels, mais à des ombres nobles sur le point d'arriver à la vie. Plus loin, dans toute la campagne, les troncs blancs des platanes, les verdures adoucies par l'hiver et la brume, les tiges minces des roseaux, l'eau immobile du lac Averne, les contours douteux des montagnes, tout le paysage alangui et muet semble se repose de l'être, dormir, non pas écrasé et roidi par la mort, mais enveloppé doucement dans une paix bienfaisante et monotone. C'est de cette façon que les anciens ont conçu l'*au delà*, l'extinction de la vie ; leurs tombeaux ne sont point lugubres ; le mort y repose et n'est point

souffrant ou anéanti ; on lui apporte des mets, du vin, du lait ; il vit encore, seulement du grand jour il est passé au crépuscule. Les idées chrétiennes et germaniques, Pascal et Shakespeare, n'ont point à parler ici.

Rien à dire de Baïa. C'est un pauvre village, où quelques barques s'amarrent autour d'une vieille forteresse. La pluie est venue et en fait un cloaque. Pouzzoles est pire encore. Les porcs fangeux vaguent dans les rues. Quelques-uns, attachés par le ventre avec une ceinture, grognent et se démènent. Les enfants déguenillés semblent leurs frères. Une douzaine de demi-mendiants, une sale canaille parasite s'accroche à la voiture; on les renvoie, on les rebute, rien n'y fait, ils veulent absolument servir de guides. Il paraît qu'il y a trois ans c'était pis. Au lieu de douze à nos trousses, nous en aurions eu cinquante; les cochons erraient dans les rues de Naples comme ici. Ce peuple est encore tout sauvage; quand il vit arriver le roi Victor-Emmanuel, il fut très-étonné, et s'imaginait que Victor-Emmanuel avait détrôné Garibaldi. Plusieurs de ceux-ci n'ont qu'un soulier ; d'autres sont pieds nus, jambes nues dans la boue ; leurs haillons ne peuvent pas être décrits, il n'y en a de pareils qu'à Londres. On aperçoit, par les portes ouvertes, des femmes qui ôtent la vermine de leurs enfants, des grabats, des corps demi-couchés. Sur les places, à l'entrée de la ville, un ramassis de vagabonds petits et grands attendent une proie, un étranger, et se précipitent. Trois d'entre eux se sont montrés plus acharnés que les autres, et mon compagnon s'est mis à les plaisanter. Ils entendent la plaisanterie, et répondent avec un mélange d'humilité et d'effronterie. Même ils se raillent entre eux ; un surtout, montrant son cama-

rade, l'accuse d'avoir une maîtresse difforme, et décrit avec détails cette difformité. Quelle est la malheureuse qui peut avoir pour amant un pareil homme? Je suppose qu'elle a perdu l'odorat. Dans tout le souterrain du Pausilippe et en général dans tout Naples, on a envie de se boucher le nez ; c'est bien pis en été, dit-on. Et cela est universel dans le Midi, à Avignon, à Toulon, comme en Italie; on prétend que les sens des méridionaux sont plus délicats que ceux des gens du Nord ; réduisez cette prétention aux yeux et aux oreilles.

Nous allons voir un temple de Sérapis, où trois belles colonnes demeurent debout ; à l'entour sont des bains antiques, des sources sulfureuses ; toute la côte est pleine de débris romains. Les arcades des villas, les restes des celliers, les substructions maritimes font une chaîne presque continue. La plupart des riches de Rome avaient là une maison de campagne ; mais je ne suis pas aujourd'hui d'humeur archéologique.

J'ai tort, l'amphithéâtre surtout en vaudrait la peine. Les voûtes récemment dégagées de la terre sont toutes fraîches et semblent d'hier. Un énorme sous-sol servait de logement aux gladiateurs et aux bêtes. Le cirque tiendrait trente mille spectateurs. Point d'ancienne ville romaine de Metz à Carthage, d'Antioche à Cadix, qui n'ait eu le sien. Pendant quatre cents ans, quelle consommation de chair vivante ! Plus on regarde les cirques, plus on voit que toute la vie antique y aboutit ; la cité était une association pour la chasse et l'exploitation de l'homme ; elle a usé, puis abusé des captifs et des esclaves ; aux temps de sobriété, on a subsisté de leur travail ; aux âges de débauche, on s'est amusé de leur mort.

Dans ces vastes caves, dans cette cité souterraine gisent des colonnes précipitées par le tremblement de terre, pareilles à d'énormes troncs d'arbres. Les chevelures vertes des arbres pendent le long des parois : l'eau en suinte comme une fontaine qui, goutte à goutte, tomberait des cheveux d'une naïade.

Promenade à Castellamare et à Sorrente.

Le ciel est presque clair ; seulement un banc de nuages pend au-dessus de Naples, et autour du Vésuve de grandes fumées blanchâtres tournoient ou dorment.

Je n'ai point encore vu, même en été à Marseille, cette couleur à la mer, tant le bleu en est profond, presque dur. Au-dessus du fort et luisant azur qui occupe les trois quarts de l'espace visible, le ciel est blanc et semble un cristal. A mesure que l'on s'éloigne, on aperçoit mieux la côte onduleuse, le grand corps de la montagne ; toutes les portions se tiennent comme des membres ; à l'extrémité, Ischia et les promontoires nus reposent dans leur teinte de lilas, comme une dormeuse de Pompéi sous son voile. Véritablement, pour peindre une pareille nature, ce continent violet étendu au bord de la grande eau lumineuse, il faudrait prendre les paroles des anciens poëtes, figurer la grande déesse fertile que l'éternel Océan embrasse et assiége, et au-dessus d'eux la blancheur sereine, l'éblouissant Jupiter : *Hoc sublime candens quem omnes invocant Jovem.*

On rencontre sur la route de belles figures aux traits allongés et fins, tout à fait grecques, quelques belles filles noblement intelligentes, et çà et là de hi-

deux mendiants qui nettoient leur poitrine velue ; mais la race est bien supérieure à celle de Naples, où elle est rapetissée et déformée, où les jeunes filles semblent des grisettes rabougries et blafardes. Les hommes travaillent aux champs. A force de regarder des jambes et des pieds nus, on s'intéresse aux formes ; on est content de voir le muscle du mollet se tendre pour pousser une charrette, s'enfler, embrasser la jambe ; l'œil suit sa courbe et descend jusqu'au pied ; on a plaisir à voir les doigts réguliers bien appuyés sur la terre, la bonne assiette de chaque os, la rondeur de l'orteil, l'aptitude et la force active de tout le membre. C'est de pareils spectacles quotidiens qu'est née autrefois la sculpture. Sitôt que vient le soulier, on ne peut plus parler, comme au temps d'Homère, « des femmes aux beaux talons, » le pied n'a plus de forme, il n'intéresse plus qu'un bottier, il ne fournit plus de modèles qui, se corrigeant par degrés l'un l'autre, laissent entrevoir la forme idéale. Autrefois le Romain, riche ou pauvre, le Grec montrait journellement sa jambe, et aux bains, aux gymnases, tout son corps. L'habitude de s'exercer nu a été le trait distinctif du Grec ; on voit par Hérodote combien cette coutume choquait les Asiatiques et les barbares.

Le chemin de fer longe la mer à trois pas, presque de niveau. Un port paraît, rayé par les formes noires des agrès, puis un môle, un petit fort demi-ruiné qui fait ombre, et dont les arêtes vives tranchent sur cet épanchement de lumière. Tout à l'entour, des maisons carrées, toutes grises et comme brûlées, s'entassent, ainsi que des tortues, sous un toit rond qui leur fait une épaisse carapace. C'est Torre-del-Greco, qui se défend

contre les tremblements de terre et contre la pluie de cendre que lancera le Vésuve. Au delà la mer se brise en grosses lames qui se courbent et retombent comme une écluse. Tout cela est bizarre et charmant ; sur cette terre pleine de cendres et fertile, les cultures s'allongent jusqu'au rivage et font un jardin ; une simple haie de roseaux les défend contre le vent de la mer ; les figuiers d'Afrique, avec leurs raquettes lourdes, grimpent aux pentes ; la verdure commence à courir sur les rameaux ; les abricotiers sourient sous leurs petites fleurs roses ; les hommes demi-nus travaillent sans effort dans le sol friable ; quelques jardins carrés ont des colonnes, et, au milieu, une petite statue de marbre blanc. Partout des traces de la joie et de la beauté antiques. Comment s'en étonner, quand on se sent accompagné de ce divin soleil printanier, de ce ruissellement d'or et de flamme liquide qu'on retrouve toujours à sa droite dès qu'on jette les yeux sur la mer?

Comme on oublie aisément ici toutes les choses laides! Il me semble qu'à Castellamare j'ai vu en passant de vilains bâtiments modernes, une gare de chemin de fer, des hôtels, un corps de garde, une quantité de voitures boiteuses qui se pressaient pour recueillir les étrangers. Tout cela s'est effacé : il n'en reste plus que le souvenir des porches sombres à travers lesquels on entrevoyait des cours éclairées, pleines d'orangers luisants et de jeunes verdures, des esplanades où jouaient des enfants, où séchaient des filets, où de bienheureux oisifs humaient l'air et regardaient les sauts capricieux, les enroulements des vagues.

A partir de Castellamare, la route est une corniche qui serpente au bord de la mer. De grandes roches

blanches ont roulé jusque dans les flots qui éternellement les assiégent. Sur la gauche, la montagne dresse à pic ses assises concassées, ses murs labourés d'entailles, ses saillies âpres, tout son échafaudage de dentelures qui semblent les ruines d'une ligne de forteresses crevassées et branlantes. Chaque arête et chaque bloc font une ombre sur l'uniformité de la muraille blanche, et toute la chaîne est peuplée de formes et de teintes.

Parfois elle est fendue en deux par une rainure, et sur les deux pentes du ravin les cultures descendent en étages. Sorrente est ainsi échelonnée sur trois tranchées profondes. Tous ces fonds sont des jardins où les arbres se serrent et s'entassent. Les noyers, que déjà la séve tourmente, étendent comme des mains noueuses leurs rameaux blanchâtres. Tout le reste est vert ; la mauvaise saison n'a point eu de prise sur ce printemps éternel. Entre les feuillages des oliviers, les orangers avancent leurs fortes feuilles luisantes ; leurs pommes d'or, par milliers, brillent au soleil parmi des raies de citrons pâles. Souvent dans l'ombre des ruelles, sur la crète d'un mur, on voit affleurer leurs feuilles éclatantes. C'est ici leur patrie ; la terre les prodigue jusque dans les cours les plus pauvres, au pied des escaliers délabrés, épanouissant leurs têtes rondes illuminées par le soleil. Une vague senteur aromatique sort de toutes ces pousses vertes ; c'est un luxe de roi, et ici un mendiant l'a pour rien.

J'ai passé une heure dans le jardin de l'hôtel : c'est une terrasse sur le bord de la mer, à mi-côte ; un tel spectacle fait imaginer le bonheur parfait. Un jardin tout vert entoure la maison, peuplé de citronniers et d'orangers aussi chargés qu'un pommier de Normandie.

Les fruits tombent par terre au pied des arbres. D'autres arbrisseaux, des plantes d'un vert pâle ou bleuâtre emplissent les massifs. Aux branches nues des pêchers, les fleurs roses commencent à s'ouvrir, mignonnes et frêles. Le pavé est une faïence bleuâtre qui luit, et la terrasse s'arrondit au-dessus de la mer, dont l'admirable azur emplit tout l'espace.

Je n'ai pas encore voulu en parler, je n'osais toucher à cette sensation, je l'avais depuis Castellamare ; mais elle était trop charmante. Le ciel est clair, d'un azur pâle, presque transparent, et la mer d'un bleu rayonnant, chaste et tendre comme une fiancée et une vierge. Cette largeur infinie d'espace, vêtue si délicieusement comme pour une fête voluptueuse et délicate, laisse une sensation qui n'a pas d'égale. Capri, Ischia au bord du ciel, sont blanches dans leur molle mousseline de vapeur, et l'azur divin luit doucement à perte de vue, encadré dans cette bordure blanche.

Quels mots trouver pour l'exprimer? Le golfe entier semble un vase de marbre arrondi exprès pour recevoir la mer. Une fleur satinée, un large iris velouté, de doux pétales lumineux où le soleil s'étale, et qui viennent affleurer sur une bordure nacrée, voilà les idées qui se pressent dans l'esprit, et qui, vainement entassées, ne suffisent pas.

Au pied des roches, l'eau est verte comme une émeraude transparente, parfois avec des reflets de turquoise ou d'améthyste, sorte de diamant liquide qui change de teinte à tous les accidents de la profondeur ou de la roche, sorte de joyau bigarré et mouvant qui encadre l'épanouissement de la divine fleur.

Le soleil baisse, et au nord le bleu devient si profond

qu'il ressemble à la couleur d'un vin sombre. La côte, bientôt noire, se profile en relief comme un long cordon de jais, pendant que toute la clarté s'épanche et s'étale sur la mer.

Tout le long du chemin je pensais à [illegible] et à ses compagnons, à leurs barques à deux voiles semblables à [illegible] qui dansent comme des mouettes au milieu de l'eau, au rivage riant qu'ils habitaient, aux cyprès verdoyants où le soir fit [illegible] leur [illegible], à l'étonnement vague où les laissaient ces livres nouvelles, au sommeil de leurs membres lassés sur le sable ou sur des promontoires; aux beaux corps bronzés dont la nudité [illegible]. [illegible] marine, [illegible] auprès de ces [illegible]; il ne faut pas grand effort [illegible] pour entendre en esprit leur chant, celui de l'âme enthousiaste. Elle pourrait [illegible] : « Viens, rentre ici, [illegible] dans le hameau, et tous deux [illegible] sur notre [illegible], dès que, [illegible] par notre marche et par l'amour, nous [illegible] l'un dans l'autre. » Les paroles du vieux poète sur la mer pourprée, sur l'Océan qui embrasse la terre, sur les femmes aux bras blancs, résonnaient comme dans leur poésie.

C'est que tout est beau, et que dans cet air [illegible] la vie peut redevenir simple comme au temps d'Homère. Tout ce que trente siècles de civilisation ont ajouté à notre bien-être semble inutile; qu'est-ce qu'il faut à l'homme ici? Une pièce de linge et une paire d'[illegible], comme aux compagnons d'Ulysse, s'il est [illegible] et de bonne [illegible]; le [illegible], le [illegible] ou s'offre de lui-même. En [illegible] on prend [illegible].

les font rôtir sur des charbons, boivent le vin de leurs outres, et, allumant un feu, s'endorment le soir sur le sable. Combien l'homme s'est depuis compliqué et gâté ! Comme on pense volontiers au luxe tel qu'Homère l'imagine pour une déesse ! « Il y avait une grande caverne, et là habitait la nymphe aux beaux cheveux. Un grand feu brûlait dans le foyer, et l'odeur du cèdre bien fendu et du citronnier qui brûlaient se répandait au loin dans l'île. Elle, au dedans, chantant avec une belle voix, parcourait la toile et tissait de sa navette d'or. Autour de la caverne était une forêt verdoyante, l'aulne, le peuplier noir, le cyprès odorant, et dedans nichaient les oiseaux aux longues ailes, les mouettes, les éperviers, les corneilles au bec allongé, tous les oiseaux des rivages, qui chassent sur la mer. Autour de la caverne polie s'étendait une jeune vigne, et elle était toute florissante de grappes. Tout auprès coulaient quatre fontaines avec une eau bouillonnante, voisines l'une de l'autre, et chacune se tournant de son côté. A l'entour fleurissaient des prairies molles d'ache et de violettes ; un dieu qui serait venu là aurait admiré et se serait réjoui dans son cœur. » Elle-même place la table, sert son hôte comme Nausicaa ; au besoin, elle irait avec ses servantes laver ses vêtements dans le torrent voisin ; on fait alors ces sortes d'actions, naturellement, comme on marche ; on n'a pas plus l'idée de se décharger de ce soin que de se décharger de l'autre. Aussi s'entretiennent la force et l'agilité des membres ; c'est un plaisir et un instinct que de les exercer et de s'en servir. L'homme est encore un bel animal, presque pareil aux chevaux de noble race qu'il nourrit dans ses pâturages ; à ce titre, l'emploi de ses bras et de son corps ne lui pa-

raît pas servile. Ulysse lui-même, avec des haches et des tarières, a coupé et travaillé le tronc d'olivier qui sert d'assise à son lit de noces ; les jeunes chefs qui veulent épouser sa femme dépècent et cuisent eux-mêmes les porcs et les moutons qu'ils mangent. Et les sentiments sont aussi naturels que les mœurs ; l'homme ne se contraint pas, il n'est pas tendu tout d'un côté par l'héroïsme farouche comme en Germanie, par la superstition maladive comme dans l'Inde, il n'a pas honte d'avoir peur quelquefois et de le dire, d'être attendri et de pleurer ; les déesses aiment les héros, et s'offrent à eux sans rougeur, comme une fleur s'incline vers la fleur voisine qui doit la rendre féconde. Le désir semble aussi beau que la pudeur, la vengeance que le pardon ; l'homme s'épanouit tout entier, harmonieusement et avec aisance, comme ces platanes, ces orangers nourris par la fraîcheur de la mer, par l'air tiède des gorges, et qui étalent la rondeur de leurs dômes, sans qu'aucune main les élague, ni qu'aucune intempérie force la sève à se retirer d'un de leurs bourgeons. Du milieu de tous ces récits, parmi les images des forêts et des eaux qu'on vient de traverser, on voit se dégager vaguement les corps des héros antiques, cet Ulysse tel qu'il sortait du fleuve, « plus grand de taille et plus large d'épaules » que les autres hommes, « les boucles de ses cheveux retombant sur son col et semblables à la fleur de l'hyacinthe, » ou bien à côté de lui les jeunes filles qui, ôtant leur voile, jouent sur la rive du fleuve, et parmi elles Nausicaa, « la vierge indomptée, plus grande qu'elles de toute la tête. »

Puis ceci n'a plus suffi, et il m'a semblé que pour exprimer ce ciel, cette profondeur blanche et lumineuse

de l'air qui enveloppe et vivifie toutes choses, cette mer rayonnante et heureuse qui est son épouse, cette terre qui vient à leur rencontre, il fallait remonter jusqu'aux hymnes védiques, retrouver en eux, comme nos premiers ancêtres, de vrais vivants, des vivants universels et simples, les dieux éternels et vagues que nous cessons de voir, occupés comme nous le sommes par le détail de notre petite vie, mais qui, en somme, subsistent seuls, nous portent, nous recouvrent et vivent entre eux comme autrefois, sans sentir les mouvements imperceptibles, les grattages éphémères que notre civilisation fait sur leur sein.

Plusieurs journées à Herculanum et à Pompéi.

On voit passer devant soi des milliers et encore des milliers d'objets; tout cela au retour s'agite dans la tête : comment retirer de ce chaos quelque impression dominante, quelque vue d'ensemble?

Ce qui subsiste d'abord, c'est l'image de la ville grise et rougeâtre, demi-ruinée et déserte, amas de pierres sur une colline de roches, avec des files de murs épais et de dalles bleuâtres, tout cela blanchâtre dans l'air éblouissant de blancheur; à l'entour, la mer, les montagnes et la perspective infinie.

Au sommet sont les temples, celui de la Justice, de Vénus, d'Auguste, de Mercure, l'édifice d'Eumachia, d'autres temples encore inachevés; plus loin, et aussi sur une hauteur, celui de Neptune. — Ils avaient ainsi tous leurs dieux à la cime, dans l'air pur qui était lui-même un dieu. Le forum et la curie sont à côté; le

beau lieu pour délibérer et pour faire les sacrifices ! On aperçoit dans le lointain les grandes lignes des montagnes vaporeuses, les têtes tranquilles des pins-parasols, puis à l'orient, sous la brume blonde pleine de soleil, les formes fines des arbres et la diversité des cultures. On se retourne, et sans effort d'imagination on reconstruit ces temples. Ces colonnes, ces chapiteaux corinthiens, cette ordonnance simple, ces pans d'azur découpés par les fûts de marbre, quelle impression un pareil spectacle contemplé dès l'enfance devait-il laisser dans l'âme! Une cité alors était une vraie patrie, et non comme aujourd'hui une collection administrative d'hôtels garnis. Que m'importent à moi aujourd'hui Rouen ou Limoges? J'y ai un logis dans un amas d'autres logis; la vie vient de Paris; Paris lui-même, qu'est-ce, sinon un autre amas de logis, dont la vie vient d'un bureau où il y a des cartons et des employés? Au contraire, les hommes ici faisaient de leur ville leur joyau et leur écrin; l'image de leur acropole, avec ses temples blancs dans la lumière, les suivait partout; les villages de notre Gaule, la Germanie, toute la barbarie du Nord, ne leur semblaient que cloaque et désordre. A leurs yeux, qui n'avait pas de cité n'était pas véritablement un homme, mais une demi-brute, presque une bête, bête de proie dont on ne pouvait faire qu'une bête de somme. La cité est une institution unique le fruit d'une idée souveraine qui a régi pendant douze siècles toutes les actions de l'homme; c'est la grande invention par laquelle il est sorti de la sauvagerie primitive. Elle a été à la fois le château féodal et l'église; combien l'homme l'a aimée, comme il y a rapporté et enfermé toute sa vie, aucune parole ne

peut le dire. Le reste de l'univers lui était étranger ou ennemi, il n'y avait point de droits; ni ses biens ni ses membres n'y étaient en sûreté; s'il y trouvait protection, c'était par grâce; il n'y songeait que comme à un danger ou à une proie; cette enceinte était son refuge et sa forteresse. Bien plus, il y avait ses dieux propres, son Jupiter ou sa Junon, dieux habitants de la ville, dieux attachés au sol, et qui, dans la pensée primitive, n'étaient autre chose que ce sol lui-même avec ses sources, ses bois et son ciel. Il y avait son foyer, ses pénates, ses ancêtres, couchés dans leurs tombeaux, incorporés au sol, recueillis par la terre, la grande nourrice, et dont les mânes souterrains, du fond de leur repos, continuaient à veiller sur lui, en sorte qu'il y trouvait en un faisceau toutes les choses salutaires, sacrées ou belles, qu'il devait défendre, admirer ou vénérer. « La patrie est plus que ton père ou ta mère, disait Socrate à Criton, et, quelque violence ou quelque injustice qu'elle nous fasse, nous devons les subir, sans chercher à y échapper. » C'est de cette façon que le Grec et le Romain ont compris la vie; quand leurs philosophes, Aristote ou Platon, fondent un État, c'est une cité, une cité bornée et fermée, cinq ou dix mille familles, où le mariage, l'industrie et le reste sont subordonnés à la chose publique. Si l'on joint à tous ces traits l'imagination précise et pittoresque des races méridionales, leur aptitude à se représenter les objets corporels, les formes locales, tout le dehors coloré, tout le relief sensible de leur ville, on comprend que cette conception de la cité a dû produire dans les âmes antiques une sensation unique, source d'émotions et de dévouements auxquels nous n'atteignons plus.

Toutes ces rues sont étroites; la plupart sont des ruelles qu'on franchirait d'une enjambée. Le plus souvent elles n'offrent de place que pour un char, et l'ornière est encore visible; de temps en temps de larges pierres permettent au passant de les traverser comme sur un pont. Tous ces détails indiquent d'autres mœurs que les nôtres; évidemment on ne trouvait point ici la grande circulation de nos villes, nos lourdes charrettes chargées, nos voitures de maître qui courent au grand trot. Les chars apportaient le blé, l'huile, les provisions; beaucoup de transports se faisaient à bras et par des esclaves; les riches allaient en litière. Le bien-être était moindre et différent. Un trait saillant de la civilisation antique, c'est le *manque d'industrie*. On n'avait point les provisions, les ustensiles, les tissus, tout ce que les machines et le travail libre fabriquent aujourd'hui en quantités énormes, pour tout le monde et à bon marché. C'est l'esclave qui tournait la meule; l'homme s'était appliqué au beau, non à l'utile; ne produisant guère, il ne pouvait guère consommer. La vie était forcément simple, et les philosophes comme les législateurs le savaient bien; s'ils prescrivaient l'abstinence, ce n'était pas par pédanterie; le luxe était visiblement incompatible avec la société telle qu'elle était. Quelques milliers d'hommes braves et fiers, qui vivent sobrement, qui ont une demi-chemise et un manteau, qui se complaisent à voir sur leur colline un groupe de beaux temples et de statues, qui causent d'affaires publiques, passent leur journée aux gymnases, au forum, aux bains, au théâtre, se lavent, se frottent d'huile, et sont contents de la vie présente : voilà la cité antique. Si leurs besoins et leurs raffinements croissent à l'excès,

l'esclave, qui n'a que ses bras, ne peut plus y suffire. Pour établir une grande organisation compliquée comme nos sociétés modernes, par exemple une monarchie modérée, égalitaire et protectrice, où chacun se propose comme but la tranquillité et l'acquisition du bien-être, le fondement manque; quand Rome voulut en faire une, les cités furent écrasées, les esclaves usés disparurent, le ressort de l'action fut brisé, et tout périt.

Cela devient plus clair encore sitôt qu'on entre dans les maisons, celles de Cornélius Rufus, de Marcus Lucrétius, dans la Casa Nuova, dans la maison de Salluste. Elles sont petites, et les salles encore plus petites. Elles sont faites pour prendre le frais, pour dormir; l'homme passait la journée ailleurs, au forum, aux bains, au théâtre. La vie privée, si importante pour nous, était fort réduite; l'essentiel était la vie publique. Il n'y a point de traces de cheminée, et très-certainement on n'avait que peu de meubles. Les murs sont peints de couleurs noirâtres et rougeâtres opposées, ce qui est doux dans la demi-obscurité; partout des arabesques d'une légèreté charmante, Neptune et Apollon bâtissant les murs de Troie, un triomphe d'Hercule, de petits amours fins, des danseuses qui semblent voler à travers l'air, deux jeunes filles appuyées contre une colonne, Ariadne trouvée par Bacchus; ces jeunes corps sont si franchement jeunes et forts! Parfois le panneau ne renferme qu'une délicate bordure sinueuse, avec un griffon au centre. Les sujets ne sont qu'indiqués, ces peintures correspondent à nos papiers peints; mais quelle différence! Pompéi est un Saint-Germain, un Fontainebleau antique; on voit l'abîme qui sépare les deux mondes.

Presque partout, au centre de la maison, est un jardin grand comme un salon, au milieu un bassin de marbre blanc avec une fontaine jaillissante, à l'entour un portique de colonnes. Quoi de plus charmant et de plus simple, de mieux choisi pour passer les heures chaudes du jour? Les feuilles vertes entre les colonnes blanches, les tuiles rouges sur le bleu du ciel, cette eau murmurante qui chatoie vaguement parmi les fleurs cette gerbe de perles liquides, ces ombres des portiques tranchées par la puissante lumière, y a-t-il un meilleur endroit pour laisser vivre son corps, pour rêver sainement et jouir, sans apprêt ni raffinement, de ce qu'il y a de plus beau dans la nature et dans la vie? Quelques-unes de ces fontaines portent des têtes de lion, des petites statues gaies, des enfants, des lézards, des lévriers, des faunes, qui courent sur la margelle. Dans la plus vaste de toutes ces maisons, celle de Diomède, des orangers, des citronniers, semblables probablement à ceux d'autrefois, font briller leurs pousses vertes; un vivier luit, une petite colonnade enferme une salle à manger d'été; tout cela s'ordonne dans l'enceinte carrée d'un grand portique. Plus on essaye de reformer ces mœurs dans son imagination, plus elles semblent belles, conformes au climat, conformes à la nature humaine. Les femmes avaient leur gynécée dans le fond, derrière la cour et le portique, asile fermé, sans vue sur le dehors, séparé de la vue publique. Elles ne remuaient pas beaucoup dans ces étroites salles; elles y reposaient paresseusement, en Italiennes, ou travaillaient aux ouvrages de laine, attendant que leur père ou leur mari eût quitté les affaires et la conversation des hommes. Elles suivaient vaguement des yeux sur

la muraille obscure, non pas des tableaux plaqués comme aujourd'hui, des curiosités archéologiques, des œuvres d'un pays et d'un art différents, mais des figures qui répétaient et embellissaient les attitudes ordinaires, le coucher, le lever, la sieste, le travail, des déesses debout devant Pàris, une Fortune élégante et svelte comme les femmes de Primatice, un Déidamie qui, effrayée, se laisse tomber sur un siége. Les mœurs, les œuvres, les habits, les monuments, tout partait du même jet, d'un jet unique; la plante humaine n'avait eu qu'une pousse et n'avait point subi de greffe. Aujourd'hui la civilisation dans la même contrée, ici, à Naples, est pleine de disparates, parce qu'elle est plus vieille, et que des races diverses y ont contribué. Beaucoup de traits espagnols, catholiques, féodaux, septentrionaux, sont venus brouiller ou déformer l'esquisse italienne et païenne primitive. Par suite, le naturel, l'aisance se sont perdus; tout grimace. De toutes les choses qu'on voit à Naples, combien y en a-t-il vraiment d'indigènes? C'est le Nord qui a importé le besoin de bien-être, les habits collants, les hautes maisons, l'industrie savante. Si l'homme suivait sa nature, il vivrait ici comme les anciens, à demi nu ou drapé dans un linge. L'ancienne civilisation naissait tout entière du climat et d'une race appropriée au climat; c'est pourquoi elle avait l'harmonie et la beauté.

Le théâtre est sur le sommet d'une colline; les gradins sont en marbre de Paros; en face est la mer avec le Vésuve rayonnant de blancheur matinale. Pour toit, il y avait un voile, et encore ce voile manquait souvent. Comparez cela à nos théâtres nocturnes, éclairés au gaz, remplis d'air méphitique, où l'on s'entasse dans des boi-

tes coloriées, dans des rangs de cages suspendues, et vous sentirez la différence qui sépare la vie gymnastique, naturelle du corps athlétique et la vie compliquée artificielle de l'habit noir. — Même impression dans l'amphithéâtre, grandiose et ouvert au soleil ; mais ici est la tache du monde ancien, la sanglante empreinte romaine. Même impression dans les bains : sur la corniche rouge du *frigidarium*, de petits amours d'une légèreté charmante bondissent à cheval ou conduisent des chars. Rien de plus agréable à l'œil et de mieux entendu que le séchoir avec sa voûte pleine de figurines en relief et de médaillons ornés, avec sa file d'Hercules qui, rangés contre le mur, soutiennent de leurs vigoureuses épaules tout l'entablement. Toutes ces formes vivent et sont saines, rien n'est exagéré ni surchargé. Quel contraste si l'on regarde des bains modernes, leurs fades nudités postiches, leurs figures sentimentales et voluptueuses ! C'est que le bain aujourd'hui n'est qu'un nettoyage; alors c'était un plaisir et une institution gymnastique[1]. On y employait plusieurs heures de la journée ; les muscles y devenaient souples et la peau brillante ; l'homme y savourait la volupté animale qui pénètre la chair, tour à tour resserrée, puis amollie. Il ne vivait pas seulement de la tête comme aujourd'hui, mais de tout le corps.

On redescend et l'on sort de la ville par la voie des Tombeaux : ces tombeaux sont presque entiers ; rien de plus noble que leurs formes, rien de plus sérieux sans être lugubre. La mort n'était point troublée alors par la superstition ascétique, par l'idée de l'en-

1. 'H γυμναστική. Nous n'avons pas de mot pour exprimer cet art qui comprend tout ce qui a rapport à la perfection de l'animal nu.

fer : dans la pensée des anciens, elle était un des *offices* de l'homme, un simple terme de la vie, chose grave et non hideuse, qu'on envisageait en face sans le frissonnement d'Hamlet. On avait dans sa maison les cendres ou les images de ses ancêtres ; on les saluait en entrant, les vivants restaient en commerce avec eux ; à l'entrée de la ville, leurs tombeaux, rangés des deux côtés de la voie, semblaient une première cité, celle des fondateurs. Hippias, dans un dialogue de Platon, dit que « ce qu'il y a de plus beau pour un homme, c'est d'être riche, bien portant, honoré par les Grecs, de parvenir à la vieillesse, de faire de belles funérailles à ses parents quand ils meurent, et de recevoir lui-même de ses enfants une belle et magnifique sépulture. »

La vraie histoire serait celle des cinq ou six idées qui règnent dans une tête d'homme : comment un homme ordinaire, il y a deux mille ans, considérait-il la mort, la gloire, le bien-être, la patrie, l'amour, le bonheur ? — Deux idées ont gouverné cette civilisation antique, la première, qui est celle de l'homme, la seconde, qui est celle de la cité : — faire un bel animal dispos sobre, brave, endurant, complet, et cela par l'exercice corporel et le choix des bonnes races ; — faire une petite société fermée, comprenant en son sein tout ce que l'homme peut aimer ou respecter, sorte de camp permanent avec les exigences militaires du danger continu. — Ces deux idées ont produit les autres.

Au musée de Naples.

La plupart des peintures de Pompéi et d'Herculanum ont été transportées au Musée de Naples. Ce ne sont que des décorations d'appartement, presque toujours sans perspective, une ou deux figures sur un fond sombre, parfois des animaux, de petits paysages, des morceaux d'architecture : très-peu de couleur; les tons sont indiqués à peu près, ou plutôt amortis, effacés, non pas seulement par le temps (j'ai vu des peintures fraîches), mais de parti-pris. Rien ne devait tirer l'œil dans ces appartements un peu sombres; ce qui plaisait, c'est une forme de corps et une attitude; cela entretenait l'esprit dans les images poétiques et saines de la vie active et corporelle. Celles-ci m'ont fait plus de plaisir que les plus célèbres peintures, celles de la Renaissance par exemple. Elles sont plus naturelles et plus vivantes.

Point d'intérêt; le sujet est ordinairement un homme ou une femme à peu près nus, qui lèvent le bras ou la jambe, Mars et Vénus, Diane qui vient trouver Endymion, Briséis emmenée par Agamemnon, et d'autres semblables, des danseuses, des faunes, des centaures, un guerrier qui enlève une femme; la femme est tellement à son aise, ainsi portée! Cela suffit, parce qu'on les sent beaux et heureux. On ne comprend pas, avant de les avoir vus, combien une femme demi-drapée qui vient à travers l'air peut offrir d'attitudes charmantes, combien il y a de façons de relever le voile, de faire flotter la tunique, d'avancer la cuisse, de laisser voir le sein. Ils ont eu cette fortune unique, qui a manqué à

tous, même aux peintres de la Renaissance, de vivre parmi des mœurs appropriées, de voir à chaque instant des corps nus et drapés, au bain, à l'amphithéâtre, et outre cela de cultiver les dons corporels, la force, la vitesse des pieds. Ils parlaient d'une belle poitrine, d'un cou bien emmanché, d'un arrière-bras plein, comme nous parlons aujourd'hui d'un visage expressif et d'un pantalon bien coupé.

Deux statuettes de bronze au milieu de toutes ces peintures sont des chefs-d'œuvre. L'une, qu'on appelle Narcisse, est un jeune pâtre nu, qui porte une peau de chèvre sur une épaule; on dirait un Alcibiade, tant la tête penchée et le sourire sont ironiques et aristocratiques; les pieds sont chaussés d'une cnémide, et la belle poitrine, ni trop maigre ni trop grasse, ondule tout unie jusqu'aux hanches. Tels sont les jeunes gens de Platon élevés dans les gymnases, ce Charmide, un jeune homme des premières familles, que ses compagnons suivaient à la trace, tant il était beau et ressemblait à un dieu. — L'autre statuette est un satyre, plus viril, nu aussi, et qui danse la tête levée en l'air, avec un élan de gaieté incomparable. A côté de ces gens-là, on peut dire que personne n'a compris et senti le corps humain. C'est que cette intelligence et ce sentiment étaient nourris par tout l'ensemble des mœurs environnantes. Il a fallu des conditions particulières pour qu'on prît comme idéal l'homme nu, content de vivre, à qui ne manque pourtant aucune des grandes parties de la pensée. A cause de cela, le centre de l'art grec n'est pas la peinture, mais la sculpture.

Il y a encore une autre raison, c'est qu'alors on pouvait poser. Prendre une attitude est aujourd'hui un travail et

un acte de vanité : autrefois point. Le Grec qui était de loisir et s'appuyait sur une colonne de la palestre pour regarder des jeunes gens ou écouter un philosophe, se posait bien, d'abord parce qu'il avait acquis le plein usage de ses membres, et ensuite par fierté aristocratique. La belle prestance, l'apparence noble et sérieuse dont parlent les philosophes, sont essentielles dans une société noble, parmi des hommes qui ont des esclaves, qui font la guerre et discutent les lois, ils n'ont pas besoin de les chercher, elles ont leur source naturelle et continue dans la conscience que l'homme a de son importance et de son courage, de son indépendance et de sa dignité. Voyez aujourd'hui la belle tenue des jeunes lords intelligents d'Angleterre, des gens bien élevés dans les grandes familles françaises ; mais le monde fait le jeune Anglais trop roide, et le jeune Français trop abandonné : alors il faisait l'adolescent dispos et calme. On a quelque idée de cette aisance lorsqu'on voit Platon opposer aux tracas de l'homme d'affaires, à ses ruses, à ses criailleries, à toutes ses habitudes d'esclave, le laisser-aller de l'homme libre qui discute sans se presser, et seulement sur des questions générales, qui quitte ou reprend le raisonnement selon sa commodité, « qui sait relever son vêtement d'une façon décente, et qui, d'un tact sûr, ordonnant l'harmonie des discours philosophiques, célèbre la véritable vie des dieux et des hommes heureux. »

On marche seul dans les salles silencieuses, et, au bout de quelques heures, on sent approcher l'illusion ; tant de traces du passé le rendent en quelque sorte présent et sensible. Surtout ce peuple de statues blanches, dans l'air gris et froid comme celui d'une galerie souter-

raine, ressemble aux mânes qui sous la terre, dans des royaumes mystérieux, continuaient une vie terne, invisible, ou bien encore à ces habitants des cercles vides que Gœthe, le grand païen, place autour des êtres réels et tangibles. Là sont les héros, les reines, « ceux qui se sont acquis un nom ou qui ont aspiré à quelque but noble, » l'élite des générations éteintes ; ils y sont descendus « avec une démarche sérieuse, et y siégent près du trône des puissances que nul n'approfondit. Même chez Hadès, ils gardent encore leur dignité et se rangent fièrement autour de leurs égaux, intimes familiers de Perséphone, » tandis que la foule ignorée, les âmes vulgaires, « reléguées dans les profondeurs des prairies d'asphodèles, parmi les peupliers allongés et les pâturages stériles, bruissent tristement comme des chauves-souris ou comme des spectres, et ne sont plus des personnes. » Seules, les formes idéales échappent aux engloutissements de la durée, et perpétuent pour nous les œuvres et les pensées parfaites.

On s'oublie parmi tant de nobles têtes, devant ces Junons sévères, ces Vénus, ces Minerves, ces larges poitrines des dieux héroïques, cette sérieuse et humaine tête de Jupiter. Telle tête de Junon est presque virile, comme d'un fier et grave jeune homme. Je revenais toujours à une Flora colossale debout au centre d'une salle, toute vêtue d'un voile qui laisse deviner les formes, mais d'une simplicité austère et hautaine. C'est une vraie déesse, et combien supérieure aux madones, aux squelettes et aux suppliciés ascétiques, saint Barthélemy ou saint Jérôme ! Une pareille tête et une pareille attitude sont *morales*, non pas à la façon chrétienne : elles n'inspirent pas la résignation douloureuse et mystique;

elles vous engagent à supporter la vie avec fermeté, courage et sang-froid, avec la hauteur calme d'une âme supérieure. — On ne peut pas les énumérer tous, ni les décrire l'un après l'autre ; tout ce que je sens, c'est que la sculpture est de tous les arts le plus grec, parce qu'elle montre le type pur, la personne physique abstraite, le corps en lui-même, tel que l'ont formé la belle race et la vie gymnastique, et parce qu'elle le montre sans l'engager dans un groupe, sans le soumettre à l'expression et aux agitations morales, sans que rien vienne distraire de lui l'attention, avant que les passions de l'âme l'aient déformé ou se soient subordonné son action ; c'est ici pour les Grecs l'homme idéal, tel que leur société et leur morale aspirent à le former. Sa nudité n'est point indécente ; elle est pour eux le trait distinctif, la prérogative de leur race, la condition de leur culture, l'accompagnement des grandes cérémonies nationales et religieuses. Aux jeux Olympiques, les athlètes sont sans vêtement ; Sophocle, à quinze ans, se dépouille pour entonner le Péan après la victoire de Salamine. Aujourd'hui nous ne faisons des nudités que par pédanterie ou par polissonnerie ; chez eux, c'était pour exprimer leur conception intime et primitive de la nature humaine. Cette glorieuse conception les suit jusque dans leur débauche. Dans les peintures des mauvais lieux, aux lupanars de Pompéi, les corps sont grands, sains, sans fadeur voluptueuse ni mollesse engageante ; l'amour n'y est point une infamie des sens ni une extase de l'âme : c'est une fonction. Entre la brute et le dieu, que le christianisme oppose l'un à l'autre, ils ont trouvé l'homme, qui les concilie l'un avec l'autre. Voilà pourquoi ils le peignaient et surtout le sculptaient.

Sans doute, et selon l'instinct superstitieux des gens du Midi, ils imploraient les images, comme aujourd'hui leurs descendants implorent les saints. Ils priaient leur Diane, leur Apollon guérisseur; ils brûlaient devant eux de l'encens, ils leur faisaient des libations, comme on apporte aujourd'hui devant la madone et devant saint Janvier des *ex-voto* et des cierges. Comme aujourd'hui, ils avaient leurs statuettes sacrées dans l'intérieur des maisons, dans les petits oratoires particuliers : ils répétaient dans leurs statues des attitudes et des attributs consacrés, une Vénus Anadyomène, un Bacchus au repos, comme au seizième siècle on répétait dans les tableaux sainte Catherine sur la roue, saint Paul tenant son épée; mais l'effet était tout autre, comme le spectacle était tout autre. Dans le coup d'œil jeté en passant, au lieu d'être frappé par une figure osseuse, par un cœur sanglant, ils sentaient une belle épaule ronde, un dos cambré d'athlète, une puissante poitrine de guerrier, et c'était sur ces images accumulées depuis l'enfance que l'esprit travaillait et se forgeait le modèle de l'homme. Tout cela disait : « Voilà comme tu dois être, comme tu dois te draper ; tâche d'avoir ces muscles qui jouent aisément, cette chair ferme et saine. Baigne-toi, va à la palestre, sois fort en toute occurrence pour le service de ta ville et de tes amis. » Aujourd'hui les œuvres d'art ne peuvent plus nous dire rien de semblable ; nous ne sommes ni nus ni citoyens ; ce qui nous parle, c'est Faust et Werther, ou plutôt encore tel roman parisien d'hier et les *Lieder* de Heine.

Il faut pourtant citer quelques œuvres, sans quoi on reste dans le vague. Voici cinq ou six morceaux célèbres :

L'*Hercule Farnèse*, un vigoureux portefaix qui vient de soulever une poutre, et qui pense qu'un verre de vin viendrait bien à point. Beaucoup trop réel et vulgaire. Ce n'est pas un dieu, mais un assommeur.

Le *Taureau Farnèse :* Amphion et Zéthus, pour obéir à leur mère Antiope, attachent Dircé aux cornes d'un taureau. Cela semble appartenir au deuxième ou au troisième âge de la sculpture. Quatre personnages de grandeur naturelle, outre le taureau, des chiens, et un enfant : c'est un tableau, même un drame; le sculpteur a cherché l'intérêt, le pathétique ; tous les arts baissent quand ils dépassent leur limite propre.

Superbe tête de cheval en bronze ; comme tous les beaux chevaux grecs, il n'est pas encore amoindri par l'éducation ; son âme est intacte ; il a le col court, les yeux intelligents, la plénitude de volonté des chevaux libres, qu'on voit encore aujourd'hui dans nos Landes, ou dans le nord de l'Écosse ; ce cheval est une personne; les nôtres sont des machines.

La charmante *Psyché de Naples :* ce torse si fin, cette tête de jeune fille délicate et distinguée n'est pas non plus du grand siècle; encore bien moins la *Vénus Callipyge*, qui semble un ornement de boudoir et rappelle la jolie licence de notre dix-huitième siècle.

Quantités de statues et de bustes, en marbre et en bronze, d'après des personnages réels; — une Agrippine assise, énergique et triste, — les neuf statues de la famille Balba ; un admirable orateur, debout, l'âme tendue par la gravité des choses qu'il va dire, véritable homme d'État, digne de la tribune antique ; Tibère, Titus, Antonin, Adrien, Marc-Aurèle : tous ces empereurs et ces consulaires ont des têtes de politiques et

d'hommes d'affaires, semblables à celles des cardinaux modernes. A mesure qu'on avance vers un âge plus rapproché de nous, l'art tourne au portrait ; ils n'ennoblissent plus, ils copient ; les figures de Sextus Empiricus, de Sénèque, sont anxieuses, tourmentées, laides et frappantes, comme des moulages. Notre musée Campana, à Paris, montre qu'en arrivant aux bas siècles, la sculpture finit par ne plus reproduire que les particularités personnelles et maladives, le tic, la déformation, la singularité triviale, les bourgeois de Henri Monnier pris au vif par la photographie.

Il y a, je crois, sept ou huit cents tableaux. Pour moi, qui ne suis pas peintre, je ne peux donner que les impressions d'un homme à qui la peinture fait beaucoup de plaisir, et qui en outre y voit un complément de l'histoire.

Plusieurs portraits par Raphaël, celui d'un cardinal, du cavalier Tibaldeo, de Léon X. — Ce Léon X est un bon gros papelard assez vulgaire, et sa vulgarité devient plus frappante encore par le contraste de ses acolytes, deux figures avisées, prudentes, ecclésiastiques. — Ce qui est supérieur dans Raphaël, c'est visiblement l'équilibre et la parfaite santé de son esprit. Ses portraits donnent l'essence d'un homme, sans phrases.

Ribera. — Un Silène ivre, avec un ventre débordant, une poitrine de Vitellius, la mine noirâtre, basse et méchante d'un Sancho inquisiteur, d'horribles genoux cagneux, tout cela dans une pleine lumière crue encore avivée par un entourage d'ombres qui font repous-

soir, et, pour trompette de cette trivialité brutale, de cette énergie effrénée, un âne qui brait de tout son gosier.

Guerchin. — Sa charmante Madeleine, nue jusqu'à la ceinture, a la plus gracieuse attitude, les plus beaux cheveux, les plus beaux seins, le plus doux sourire imperceptible de mélancolie tendre et rêveuse. C'est la plus touchante et la plus aimable des amoureuses, et la voilà qui regarde une couronne d'épines! Comme ils sont loin de l'énergie et de la simplicité du siècle précédent! Les pastorales, les sigisbées, la dévotion affadissante ont commencé leur règne; cette Madeleine est parente d'Herminie, de Sophronie, des doucereuses héroïnes du Tasse; elle est née comme elles de la restauration jésuitique.

Léonard de Vinci. — Une Vierge avec son enfant d'une finesse extraordinaire; ses yeux sont baissés, ses lèvres se plissent faiblement avec un étrange et mystérieux sourire; la figure est tourmentée par la délicatesse de l'âme, par le raffinement de la supériorité intellectuelle, et, derrière la tête, un lis blanc s'épanouit. Cet homme est tout moderne, à une distance infinie de son siècle; par lui, la renaissance touche sans intervalle à notre temps. Il était déjà savant, expérimentateur, chercheur et sceptique, avec une grâce de femme et des dégoûts d'homme de génie.

Plusieurs tableaux du Parmesan de la plus exquise distinction, des têtes fines et longues, entre autres une jeune fille pudique, candide, qui regarde d'un air étonné. — Un grand portrait de sa main représente un seigneur du temps, lettré, connaisseur et militaire; il porte une sorte de bérette rouge, et sa cuirasse est dans

un coin ; sa noble figure est fine et rêveuse, ses cheveux et sa barbe sont d'une abondance et d'une beauté admirables, on n'imagine pas une main plus aristocratique, et dans toute son expression on démêle l'étrange douceur d'un contemplatif : c'est un capitaine, un penseur et un homme du monde. Parmesan vivait dans la première moitié du seizième siècle, au commencement du déclin de l'Italie. Que de génie et quelle culture dans les hommes qui alors ont subi l'oppression de la décadence! Il faut lire le *Courtisan* de Castiglione pour voir la belle société inventive, polie, imbue de philosophie, libre d'esprit, qui périt à ce moment.

Ses deux destructeurs sont ici, tous les deux peints par Titien, Philippe II, blafard et gourmé, indécis, clignotant, homme de cabinet et d'étiquette, tel que le dépeignent les dépêches vénitiennes ; l'autre est le pape Paul III dans sa grande barbe blanche, un vieux loup songeur. Un autre pape, par Sébastien del Piombo, belle figure régulière, mais noire comme l'eau d'une rivière sale, a les yeux baissés à demi et le regard oblique. — Divers tableaux conduisent ces idées jusqu'au bout, par exemple celui de Micco Spadaro, la *Soumission de Naples à don Juan d'Autriche*. La guerre est tragique en ce temps-là, et l'on sait comme en Flandre les Espagnols traitent les villes reconquises. Sur la place du marché et sur toute la longue rue, les carrés massifs de soldats, piques en main, les mousquets posés sur les fourchettes, attendent le commandement ; les drapeaux flottent de rang en rang ; la force et la terreur écrasent la cité vaincue. A genoux, humblement, les magistrats présentent les clefs, et sur le piédestal de la statue du vice-roi démolie par la ré-

volution populaire, tout le long des assises blanchâtres, les têtes coupées font des taches de sang. Par derrière, les hautes et mornes maisons allongent lugubrement leur ombre, et dans le fond s'élève l'énorme barrière des montagnes. — Huit ans plus tard, la peste vient, et cinquante mille personnes meurent à Naples ; seule, la Chartreuse est préservée par l'intercession de son fondateur, et un second tableau du même peintre représente cette singulière scène. On voit en l'air saint Martin et la Vierge qui arrêtent le bras vengeur du Christ, pendant qu'un ange, debout sur le sol, écarte la Peste, hideuse femelle. Tout à l'entour, les chartreux agenouillés, têtes finaudes et vulgaires, comptent sur leur patron qui doit se charger de leurs affaires.

Quantité de peintres du second et du troisième ordre, Schidone, Luca Giordano, Preti, Le Josépin, et qui sont de très-grands hommes. Telle charmante jeune femme ample et saine dans un tableau de Lanfranc, chez un élève du Guide, laisse bien loin derrière elle notre peinture contemporaine, si tourmentée, si incomplète, toute composée de tâtonnements insuffisants ou d'imitations pénibles. Leurs personnages se remuent, ils ont des membres qui se tiennent, il y a de l'aisance, de la force et de l'ampleur dans la structure des corps et dans l'ordonnance des groupes. Leur cerveau est plein de couleurs et de formes ; elles sortent d'eux et se répandent naturellement et abondamment sur la toile. Ce Luca Giordano si décrié, si expéditif, est un vrai peintre ; avec ses figures riantes et ses gracieuses formes arrondies, avec ses raccourcis, ses étoffes de soie, avec tout le mouvement, toute la vivacité de sa peinture, il a le génie de son art, je veux dire *qu'il sait faire*

plaisir aux yeux ; il est d'une autre couche pensante que nous ; il n'est pas nourri de philosophie et de littérature, il ne songe pas comme Delacroix à exprimer les tragédies de l'âme, ni comme Decamps à exprimer la vie de la nature, ni comme tant d'autres à mettre en tableaux l'histoire et l'archéologie.

La *Danaé* du Titien. — Celui-ci, certes, n'avait pas d'esthétique et ne songeait qu'à faire une belle créature, une splendide maîtresse de patricien. La tête est bien vulgaire, rien que voluptueuse ; peut-être est-ce une jeune fille de pêcheur, qui a consenti de bon cœur à ne rien faire, à bien manger et à porter un collier de perles. Mais ce ton de chair sur les linges blancs, et ces cheveux d'or qui retombent follement jusque sur la gorge ! Surtout cette main parfaite au bout d'un bracelet de diamants, ces doigts fins, cette taille qui ploie ! — Il y en a une seconde sans nom d'auteur, sur une toile voisine, plus fine, posant la main sur sa tête ; à côté d'elle est une plante fleurie, et dans le fond un paysage de montagnes bleuâtres. Elle est sérieuse, et son sérieux, comme celui des animaux, a une vague expression de tristesse. Voilà ce qui ennoblit cette peinture ; la volupté n'y est jamais indécente, parce qu'elle est toujours naturelle ; l'homme ne descend pas pour y arriver, il est de niveau ; et la grandeur des paysages, la magnificence des architectures, la sérénité du ciel, versent à flots la poésie sur le bonheur. L'homme est complet de cette façon, c'est une des cinq ou six grandes manières de vivre. Celle-ci ne souffre pas de comparaison : elle est comme elle doit être, achevée et parfaite ; la réduire, l'épurer, c'est lui ôter sa beauté propre, gâter une fleur unique, telle que nulle

civilisation n'en a produit de pareille ; autant vaudrait demander à la tulipe d'être moins pourprée, et à la rose d'avoir une senteur moins riche. En face, et de la main d'un peintre inférieur, une Vénus avec Adonis, grasse et blonde, les joues et la bouche un peu empâtées, nue moins un lambeau de mousseline, se pâme, tout entière à ce qu'elle désire, incapable d'imaginer rien de plus haut ; qu'importe ? qui la voudrait autre, sous cette ombre chaude qui emprisonne délicieusement les tons ambrés de son beau corps, sous cette lumière vague qui palpite et qui frissonne comme la clarté d'une eau tiède au soleil couchant, sur ce superbe manteau rouge, près de ce vase d'or qui se renverse avec des reflets fauves ? Chaque grande école a le droit d'être, tout aussi bien que chaque groupe naturel de vivants ; c'est tant pis pour les règles, et c'est tant mieux pour tous.

Conversations.

Au café, en chemin de fer, dans les salons, la politique est maintenant le fond de la langue. Il y a comme un bouillonnement dans les esprits ; la vivacité, l'ardeur, la conviction, sont les mêmes que chez nous en 90. Les journaux, très-nombreux, très-répandus, à très-bas prix, sont du même ton. Voici des exemples :

Première soirée avec un sculpteur et un médecin. Selon eux, les brigands du sud (qui m'empêchent d'aller à Pœstum) sont de simples brigands. Ils tuent, brûlent e volent. C'est un métier, et un bon métier ; ils le prati-

quent même sur les gens de leur parti. Si quelqu'un les dénonce, ils mettent le feu à sa maison ; de cette façon, ils terrorisent les villages. Ajoutez que dans ces montagnes et dans ces fourrés il faut cent soldats pour prendre un brigand. — « Mais n'est-ce pas une Vendée? — Non, ils ne méritent pas cette comparaison. — Pourtant c'est un pays catholique, imaginatif, capable de fanatisme. — Non, ce ne sont que des brigands. » — Là-dessus ils s'échauffent, ils ne voient que leur idée, il se gonflent, comme nos premiers révolutionnaires, avec des phrases de journal; ils ont la colère toute prête, l'espérance infinie.

Selon eux encore, tout le mal à présent vient de la France, qui, en maintenant le pape à Rome, entretient un foyer d'intrigues. Rome est un abcès qui rend tout le corps malade. La France depuis soixante ans a fait des progrès énormes en science, en bien-être, mais aucun en religion, en morale ; elle est aussi bas que jadis par son assujettissement au clergé. Ici ronflent les phrases du dix-huitième siècle.

La lutte en Italie, disent-ils, est entre l'éducation et l'ignorance. Toute la classe intelligente est libérale; entendez toute la classe moyenne. Les nobles boudent ; voyez le grand faubourg aristocratique sur la route d'Herculanum ; toutes les maisons sont closes. La populace de Naples, à qui les Bourbons accordaient toute licence, n'est pas contente, et, si les Autrichiens revenaient, il y aurait des violences ; mais le vrai peuple, les artisans, les hommes qui ont un fonds d'honnêteté et qui travaillent, se rallient peu à peu. S'il y en avait quatre dans le parti rétrograde le lendemain de la révolution, il n'y en a plus que deux aujourd'hui La

liberté fait son effet. L'armée surtout est une école d'union, d'instruction et d'honneur. On enseigne aux soldats à lire et à écrire ; ils entendent parler de Garibaldi, de Victor-Emmanuel, de la patrie. Les familles ne se désolent plus, comme autrefois, lorsqu'on prend leurs enfants. Il y a dans les rangs des hommes de toute classe ; des fils de paysans marchent côte à côte avec des fils de médecins, d'avocats. Le remplacement militaire est difficile ; on exige un homme sachant lire, écrire, compter, si l'autre sait lire, écrire, compter ; tel fils de noble n'a pu en trouver un, et a dû partir en personne. — Ils n'attendent qu'une grande guerre, comme celle de 92, pour souder toutes ces diversités par la confraternité d'armes. » Vous êtes une grande nation, ajoutent-ils, vous êtes sortis d'esclavage, vous ne souffrez plus les cent mille infamies et misères du régime des Bourbons. Comprenez donc que, nous aussi, nous avons besoin de faire notre révolution. »

Conversation en chemin de fer avec un homme de trente ans, commissionnaire en cotons. Il court les environs et achète les récoltes pour les revendre aux Anglais ; la campagne qui entoure le Vésuve est maintenant plantée de cotonniers. Selon lui, depuis trois ans, on a fait de ce côté-là des progrès étonnants. Sous les Bourbons, impossible de rien faire, même de vendre et d'acheter. Point de commerce ; ils n'aimaient pas le contact des étrangers, ils décourageaient l'entrée et la sortie des marchandises. A présent qu'on est libre, tout est changé. Le paysan, sûr de gagner de l'argent, plante et travaille, même en été. A midi, il se repose, la chaleur est trop terrible ; mais le soir, le matin, aux heures supportables, il va à son champ. Sous les Bourbons, on

ne faisait et on ne pouvait faire que trois choses : boire, manger et parfois s'amuser ; sur tout le reste, interdiction complète. Ni études, ni journaux, ni voyages, ni entretiens de religion ou de politique ; les dénonciations étaient perpétuelles, et les prisons affreuses ; on se sentait à chaque mouvement une main d'inquisiteur sur le corps. Qu'on ait seulement vingt ans à soi, et l'on verra le changement du pays.

Il a voyagé dans le midi, et reconnaît que les brigands font une sorte de chouannerie, mais de basse espèce. Le paysan ne leur est pas trop hostile, parce qu'il est ignorant et superstitieux. D'ailleurs impossible d'aller dans les *boschi* où ils se cachent, et on leur envoie sans cesse des recrues de Rome.

Toujours les brigands, on ne parle pas d'autre chose : selon les gazettes libérales, ce sont des scélérats dignes du bagne ; selon les gazettes cléricales, ce sont des insurgés martyrs. J'ai voulu avoir une opinion à moi, et j'ai lu le journal du général Bergès, Espagnol et bourbonien, qui a traversé dernièrement le royaume de Naples dans toute sa longueur, mais qui a été pris et fusillé à quelques lieues de la frontière romaine.

Après cette lecture, on peut compter sur les faits suivants : — Borgès est une sorte de Vendéen; et il y avait d'honnêtes gens avec lui, par exemple ses officiers. — Il rencontre un certain nombre de bourboniens, pâtres, paysans, anciens soldats, mais en petit nombre. — Les bandes qui l'appuient et qui tiennent le pays avant son débarquement sont composées de voleurs et d'assassins,

qui dix fois, à la prise d'un bourg ou d'une ville, pillent, violent, tuent, usent de la guerre en sauvages. — La garde nationale, les gens aisés sont partout contre eux. — Mon hôtesse à Sorrente disait : « Ici et aux environs, il y a trois piémontais pour un bourbonien ; mais tout en bas, dans le midi, il y a trois bourboniens pour un piémontais. » Tout cela s'accorde

Autre conversation à Castellamare, cette fois avec un sous-officier retraité. Celui-ci est un énergumène, et parle avec la verve d'un convertisseur. Il dit que les prêtres sont les auteurs de tout le mal, qu'en France ils sont religieux et honnêtes, mais qu'ici ils sont voleurs et assassins, que le foyer de la conspiration est à Rome. Il cite le fameux général Manhès, qui, sous Murat, pour affamer les brigands, défendait, sous peine de mort, de porter un morceau de pain hors de la ville. Un prêtre étant sorti avec l'hostie pour un mourant, il le fit fusiller, *col santissimo nella mano*. Il me conduit jusqu'à une chapelle célèbre, et au moment d'entrer, hausse les épaules d'une façon significative. N'est-il pas curieux, après soixante-dix ans, de retrouver des jacobins?

Plus je lis de journaux et plus je cause, plus je trouve la ressemblance frappante. Nous aussi, nous n'avions d'abord qu'une bourgeoisie libérale ; il a fallu la vente des biens nationaux et l'invasion étrangère pour rallier nos paysans à la Révolution. — Nous aussi, nous avons combattu une insurrection intestine et vu traîner une guerre civile dans la portion la plus ignorante et la plus religieuse du pays. — Nous aussi, nous avons improvisé des écoles, une garde nationale, une armée, une

justice. — Nous aussi, nous avons vu les nobles émigrer avec le roi, et plus tard bouder dans leurs terres. — C'est ici la petite édition d'un grand livre ; mais le nouveau volume n'est pas encore cousu, les feuilles tiennent mal ensemble, il lui faudra comme au nôtre, pour acquérir de la consistance, dix ans de froissement sous un lourd pilon, j'entends sous la crainte de l'étranger.

Soirée avec des magistrats, des professeurs et des gens de lettres.

La plus grande difficulté ici, pour le gouvernement, vient du grand nombre de privilégiés nourris par les Bourbons, et qui maintenant sont sans place. Par exemple, il y avait une grande manufacture d'ouvrages en fer qui coûtait deux millions par an : elle ne produisait rien ; peu à peu, les ouvriers avaient été remplacés par des fils d'officiers ou d'employés, qui touchaient cinq francs par jour, tel à titre d'ouvrier serrurier, tel comme contre-maître ; ils ne venaient qu'à la fin du mois, et pour recevoir la paye ; un petit nombre faisaient acte de présence dans les bureaux, de onze heures à trois. La révolution arrive, on cesse de les payer. Ils crient, on les paye. On trouve alors la manufacture trop coûteuse, et on la met en adjudication ; personne ne se présente. A la fin, un spéculateur hardi l'accepte pour dix ans et convient de payer par an 48,000 ducats de location. Ce nouveau fermier fait venir les employés et les prétendus ouvriers. « Je vous payerai comme autrefois, mais vous travaillerez la journée complète. » — Cris et réclamations. — « Alors travaillez le temps qu'il

vous plaira, je vous payerai à tant l'heure. » — Ils font une émeute. Les *bersaglieri* sont accueillis à coups de pierres et ripostent à coups de fusil ; depuis, tout est dans l'ordre, et la manufacture commence à marcher, mais les sinécuristes affamés sont furieux. Un d'eux disait : « Voyez ce misérable gouvernement piémontais ; j'avais une place de douze cents francs qui me laissait libre toute la journée, et j'allais à mon autre place chez le banquier ; maintenant ces pingres-là me suppriment mes douze cents francs, et je me suis marié, j'ai deux enfants ! »

De même en 91, tous les officiers de la maison du Roi, de la Reine, du Dauphin, des princes, les menins, les capitaines de levrettes, etc.

Le roi Ferdinand mettait la main dans les fournitures, comme Louis XV dans les affaires de blé. Son armée effective était de quatre-vingt-quinze mille hommes, on en mettait cent mille sur le budget : il touchait l'excédant. En outre, il gardait pour lui, pour ses favoris, pour ses secrétaires, le droit de désigner les employés ; il y en avait ainsi de deux sortes, l'employé gras qui venait une fois par mois au bureau pour recevoir les piastres, l'employé maigre qui faisait la besogne et touchait le quart du traitement.

Tous ces gens-là sont fort irrités, ce qui n'a rien d'étrange ; les prêtres non plus ne sont pas contents, et n'ont pas sujet de l'être. Ils ont perdu de leur crédit, il ne tiennent plus le haut du pavé. Il y a trois ans, il y avait tant de moines et d'ecclésiastiques à Naples, qu'en se mettant à la fenêtre une dame de la maison où je suis, dans une rue fréquentée, en comptait cent par heure ; presque dans chaque famille on avait un fils ecclésiasti-

que ; aujourd'hui ils sont moins nombreux. Après la révolution, ils se sont cachés ; maintenant on les voit reparaître, sortir, se promener par deux ou trois. Ils croient que le gouvernement veut les affamer, qu'en prenant les biens des couvents il se déclare leur ennemi, et ils travaillent contre lui, surtout par les femmes.

Quatorze mille hommes de garde nationale à Naples : cela n'est guère pour cinq cent mille habitants. Ils prétendent qu'ils pourraient en avoir le double ; cela ne serait guère non plus. Ils répondent que la plèbe est ici en quantité énorme, qu'on ne peut encore lui confier des armes ; elle ne compte pas, il faut l'instruire ; d'ailleurs elle n'est pas à craindre, ni capable de faire des barricades ; il y a trois ans, en l'absence de toute autorité, la garde nationale a suffi largement pour maintenir l'ordre. Dans chaque municipalité, il en est de même ; les capitaines aiment mieux n'avoir qu'un nombre d'hommes médiocre ; ils n'enrôlent pas les demi-vagabonds, ni ceux qui se sont compromis avec l'ancien gouvernement. Du reste, tous les paysans sont armés et marchent le fusil sur l'épaule ; c'est une vieille habitude, l'effet des *vendette* et du brigandage invétéré. Quand Victor-Emmanuel arriva, ils se pressèrent tous, ainsi équipés, sur son passage, preuve certaine qu'ils ne se sentaient point conquis ni opprimés. Un ambassadeur étranger qui était là disait : « L'Italie est faite. »

Je reviens sur cette garde nationale de quatorze mille hommes ; ce chiffre n'indique qu'une bourgeoisie gouvernante, et justifie jusqu'à un certain point les déclamations des adversaires, par exemple celles de ce marquis napolitain, provincialiste énergumène, qui à Paris,

devant moi, il y a quinze jours, accusait les gardes nationaux d'être une coterie, les appelait traîtres, suppôts des Piémontais, disant que tout le peuple, tous les nobles, sauf quelques déserteurs, subissent un joug et s'indignent tout bas. — On me répond en me faisant lire des gazettes cléricales, vendues à Naples et dans les rues, qui répètent la même chose, seulement en termes plus forts. cela prouve que personne n'est bâillonné. — Ensuite la garnison de Naples est de six mille hommes; est-ce assez pour comprimer une ville de cinq cent mille âmes qui voudrait se révolter ? — Quant aux moyens de gagner les paysans, ils font remarquer que le gouvernement n'a pas, comme la Convention, une masse énorme de biens nationaux à leur vendre, que, depuis le premier Napoléon, le régime féodal est aboli dans le royaume, et que déjà un grand nombre de paysans possèdent. Cependant on va dépecer les biens des couvents confisqués, et cette vente ralliera à la révolution beaucoup d'acheteurs; d'ailleurs on peut compter sur le défrichement, sur les nouvelles cultures, sur le progrès de la richesse publique. Ce pays-ci est d'une fertilité merveilleuse, il y a des terres qui portent à la fois sept récoltes, racines, fourrages, raisins, oranges, noix, etc. Depuis deux ans, la culture du coton s'est propagée de toutes parts, et les bénéfices ont été énormes ; au lieu de 8 ou 10 ducats, le quintal est monté jusqu'à 32 et 40. Les paysans maintenant tirent la piastre de leur poche en allant au café ; ils payent leurs emprunts, leurs anticipations ; il commencent à acheter la terre, c'est leur passion ; en quelques endroits, la récolte a suffi pour payer le sol. Depuis longtemps, on remarquait qu'il y a moins de brigandage et plus de travail dans les districts où la

petite propriété est répandue, et Murat avait fait des lois dans ce sens; aussi, en plusieurs points, on commence aujourd'hui à aliéner et diviser les terres du domaine. Joignez à cela les biens de mainmorte dont on parlait tout à l'heure, et remarquez en outre que les capitaux étrangers arrivent, que des manufactures se fondent, que les journaux se répandent, qu'un Napolitain, expérience faite, apprend à lire et à écrire en trois mois; il n'y a pas de race plus fine, plus prompte à saisir et à deviner toutes les idées. Le paysan, enrichi et éclairé, deviendra libéral.

Une des personnes présentes conte l'entretien qu'elle a eu récemment avec un soldat. Ce soldat avait servi sous les Bourbons; quand Garibaldi débarqua avec sa petite troupe, le bruit courut qu'il amenait soixante mille hommes; là-dessus, avec la permission de leur capitaine, les soldats de la compagnie posèrent leur fusil et s'en allèrent chacun chez soi, fort tranquillement. Victor-Emmanuel proclamé, notre ami retrouve son homme exempté comme vétéran, lui fait honte, le désigne, en sorte qu'il est repris, bien malgré lui, pour le service. Au bout d'un an, nouvelle rencontre; cette fois l'homme est enchanté, plein de reconnaissance, il a une tournure martiale. « Ah! Excellence, que je suis content! J'ai vu Milan, Turin, toutes sortes de villes, j'ai appris à lire. — Et à écrire? — Pas encore très-bien, mais j'écris mon nom. — Tiens, voici une piastre; quand tu sauras écrire, tu en auras une autre. » Voilà un homme transformé par la vie militaire; elle leur donne des habitudes de discipline, de propreté, le sentiment de l'honneur, de la patrie. Notre ami disait à l'un d'eux : « Vous allez vous battre pour le roi. — Non,

pas pour le roi, mais pour la patrie ; il y a un parlement. » Ils lisent les journaux qui coûtent un sou, ils prononcent les grands mots un peu vides parfois et dont on abuse, mais nobles et vrais en ce moment, et qui ont une si forte prise sur les hommes. J'ai entendu en wagon deux Italiens qui revoyaient Naples après cinq ans d'absence. L'un d'eux disait : « Ils s'améliorent ; aujourd'hui c'est presque un peuple moral. »

Il leur faut du temps ; le temps consolidera tout, même les finances ; elles sont la grande plaie en ce moment. L'an dernier, le déficit était d'un million par jour ; elles se rétabliront peu à peu, à mesure que la nation produira et consommera davantage ; dans l'année qui vient de s'écouler, Naples a vendu pour cent millions de coton, et cette année la récolte sera encore meilleure. Les douanes du midi ne rapportaient presque rien, tout était ouvert aux contrebandiers ; on a mis d'autres douaniers, et le frère d'un de nos amis, inspecteur, dit que cette année l'augmentation sera de sept cent mille ducats.

Autre signe d'apaisement. Le gouvernement fait enlever les madones des coins des rues ; on les trouvait le matin percées de coups de poignard, soit par les mazziniens, soit par les bourboniens. On les transporte à l'église voisine. Dans certains quartiers, les femmes s'attroupent, se désolent, se tordent les bras ; mais, dans beaucoup d'autres, la foule dit que c'est bien, qu'on les profanait en salissant le mur, en jurant devant elles.

Il se fait ici une expérience intéressante et digne d'être suivie de près par les observateurs, celle d'une révolution moins violente que la nôtre, moins dérangée par l'intervention étrangère, la même au fond, puisqu'il

s'agit, comme chez nous, de transformer un peuple féodal en un peuple moderne, mais différente en ce sens que la transformation se fait dans un vase clos, sans explosions ; il est vrai qu'un coup de baïonnette autrichienne mettrait le vase en morceaux.

Même activité et même exubérance dans la science et dans la religion que dans la politique. Il y a dix mille étudiants à l'université, soixante professeurs. Un étudiant se loge pour vingt francs par mois, il vit de macaroni, de fruits, de légumes : on mange peu dans ce pays, les choses nécessaires sont à bas prix. L'érudition et la direction sont allemandes ; on lit Hegel couramment ; M. Véra, son interprète le plus zélé et le plus accrédité, a une chaire. M. Spaventa essaye de découvrir une philosophie italienne, de montrer dans Gioberti une sorte de Hegel italien ; on voit que l'amour-propre et les préoccupations nationales pénètrent jusque dans la spéculation pure. Hier un journal louait un tableau italien moderne exposé au musée, se plaignant de ce que les Italiens n'admirent pas assez leurs artistes et commettent la faiblesse de trop estimer l'art étranger. Tout cela est naïf, mais sincère.

Les jeunes gens, le public s'intéressent extrêmement à ces recherches. Naples est la patrie de Vico, elle a toujours eu une aptitude philosophique. Dernièrement on se pressait à une exposition de la *Phénoménologie* de Hegel. Ils traduisent sans difficulté les mots spéciaux, les abstractions, Dieu sait quelles abstractions ! Du centre, le système se répand dans les diverses branches. Les études de droit surtout sont, dit-on, très-fortes, et tout à fait conduites à la manière allemande. Les étudiants sont encore enfermés dans les formules et les

classifications de Hegel; mais les professeurs commencent à les dépasser, à chercher leur voie par eux-mêmes, chacun à sa façon, et suivant son genre d'esprit. Les idées sont encore vagues et flottantes ; rien n'est formé, tout se forme.

En attendant, on peut se demander si l'aliment qu'ils prennent est bien choisi, et si des esprits nouveaux peuvent s'assimiler une pareille nourriture ; c'est de la viande mal cuite et lourde ; ils s'en repaissent, avec un appétit de jeune homme, comme les scolastiques du douzième siècle ont dévoré Aristote, malgré la disproportion, avec danger de ne pas digérer et même d'étrangler. Un étranger fort instruit, qui vit ici depuis dix ans, me répond qu'ils comprennent naturellement le raisonnement le plus difficile et toutes les dissertations allemandes, mais les livres français beaucoup moins bien. Si on leur fait lire les romans de Voltaire, ils ne s'en amusent qu'à demi. Ils n'en sentent pas la grâce, ils ne voient dans son ironie qu'un moyen d'esquiver la censure. M. Renan, qu'ils admirent infiniment, leur semble timide : « Mais pourquoi prend-il tant de précautions? C'est un restaurateur délicat du christianisme. » Son art achevé, son tact, son sentiment si poétique et si compréhensif leur échappent ; ils ont traduit son livre, ils en ont acheté à Naples dix mille exemplaires, ils considéraient comme un bonheur de voir et de toucher une lettre écrite de sa main ; mais ce qu'ils aiment en lui, c'est le combattant, ce n'est pas le critique. Voilà pourquoi ils ont fait un succès au *Maudit* ; on lit ce titre affiché sur toutes les boutiques de libraires. Cette grosse artillerie les réjouit. Ils demandent une vigoureuse attaque, une rude exposition

des faits ; ils se vengent de leur ancien esclavage.

Point de bons journaux ; la mode des gazettes à un sou s'est établie, et la rédaction est à l'avenant. Ils sautent le matin sur les nouvelles télégraphiques, et veulent les voir appuyées par une grosse tirade. C'est aussi à ce point de vue qu'ils jugent nos journaux français ; ils ne goûtent pas l'éloquence modérée, le style contenu, la fine ironie de M. Prévost-Paradol ; ils préfèrent de beaucoup les premiers-Paris des journaux démocratiques. Rappelons-nous nos propres gazettes de 89, leurs déclamations, leurs gros mots et leur rhétorique vide.

Hier, en déjeunant au café, je trouve dans un journal d'un sou un feuilleton singulier, la quatrième leçon du professeur Ferrari sur la *Philosophie de l'histoire;* il expose les idées de Giannone, ses recherches précoces en matière d'histoire religieuse ; selon Giannone, les premiers chrétiens n'ont point cru au paradis ; leur dogme fondamental était la résurrection des corps ; jusqu'à la résurrection, les morts demeuraient dans une sorte d'inertie et d'expectative ; peu à peu la théologie, se développant, met à part les morts fidèles ; bientôt saint Augustin leur accorde une demi-béatitude préalable ; sous le pape saint Grégoire, ils montent droit au ciel. — Il est évident que de pareilles idées, aussi librement exposées et aussi largement popularisées, doivent faire un grand effet.

Le collége des jésuites est maintenant sous l'invocation de Victor-Emmanuel. Dans la rue, on rencontre les écoliers de divers établissements conduits, non plus par un prêtre, mais par un sergent. C'est sur cette transformation et sur l'accroissement de l'éducation publique qu'ils fondent leurs meilleures

espérances. Ils ont établi cinquante-huit écoles communales à Naples et une dans chaque chef-lieu. Dans la classe moyenne, beaucoup de gens lisent. Tous les livres intéressants ou savants d'Allemagne, d'Angleterre et de France arrivent chez le libraire Detkens; les plus solides ouvrages de physiologie, de droit, de linguistique, surtout de philosophie, trouvent là des acheteurs; sa boutique est le soir une sorte de club littéraire et scientifique. Ils éprouvent une satisfaction infinie à causer librement et sur tous ces grands sujets. « Il y a trois ans, disent-ils, même la porte close, nous n'aurions osé parler. Si on nous avait vus ensemble, nous aurions eu un espion à nos trousses. » Ils sont en ce moment dans toute l'ardeur de la production et de la renaissance. On fouille à force à Pompéi, et on publie les nouvelles découvertes dans de magnifiques livraisons ornées de dessins polychromes. C'est un plaisir que de voir ces fines têtes italiennes, ces yeux expressifs, et de deviner sous les façons réservées l'ardeur intérieure; ils expriment haut ou laissent percer cette joie profonde d'un homme qui remue ses membres après avoir été longtemps en prison. En fait d'idées, ils ne manquent pas de préparation; déjà sous les Bourbons, deux ou trois libraires faisaient fortune par la contrebande, payant le douanier, l'examinateur, cachant les livres sous leur lit et les vendant au quintuple. Ainsi se sont formées de bonnes et belles bibliothèques, même dans les provinces, par exemple celle du père du poëte Leopardi. Tel petit noble, tel bourgeois retiré étudiait, non certes pour la gloire ou le profit (c'était un danger que d'être savant), mais pour apprendre. De cette façon on apprend vite et beaucoup.

J'ai vu un jeune homme de vingt et un ans qui a travaillé ainsi tout seul et pour lui-même, et qui sait le sanscrit, le persan, une dizaine de langues, qui connaît fort bien Hegel, Herbart, Schopenhauer, Stuart Mill et Carlyle, qui est au courant de tous nos écrits français et de toutes les nouveautés allemandes, de tout ce qui tient au droit, aux philosophies, aux études de linguistique et d'exégèse. Son érudition et sa compréhension sont celles d'un homme de quarante ans ; maintenant il va compléter son éducation en passant une année à Paris et à Berlin. Voilà de beaux germes, je souhaite qu'il y en ait beaucoup de pareils et qu'ils se développent; mais ce n'est pas tout d'apprendre à force et d'aimer le choc des idées : il faut produire, se faire une voie propre; sans invention, il n'y a pas de culture véritable. Plusieurs de mes amis témoignent à ce sujet des inquiétudes, jugent cette ébullition superficielle, disent que la nouvelle science est une sorte d'opéra, une grande féerie à laquelle se livrent les cervelles spéculatives. « Quelques érudits, disent-ils, importent et accumulent des montagnes de matériaux étrangers, une foule de curieux se pressent autour des plans, des *facsimile* et des copies des architectures étrangères : qui concevra et exécutera le monument national? »

Dans les rues, à la promenade, au théâtre.

La plupart des femmes sont ordinaires, mais il y a quantité de très-jolis jeunes gens fort élégants, parfaitement habillés. Un de nos amis qui a parcouru l'Italie disait qu'on rencontre dans de toutes petites villes des

gens qui ont dîné d'un morceau de pain et de fromage, mais qui ont des gants frais et semblent sortir de chez Dusautoy. La règle universelle est que plus un homme songe aux femmes, mieux il s'habille.

Beaucoup d'entre eux ont une tête comme celles du Corrége, un air tranquillement voluptueux, un sourire continu de sécurité heureuse. Cela est bien aimable et fait comprendre leur espèce d'amour. Quand ils parlent à une femme, ce sourire devient alors plus engageant et plus tendre : rien de piquant ni de pétulant à la française ; ils ont l'air ravi, ils semblent savourer délicieusement une à une, comme des gouttes de miel, les paroles qui vont tomber de sa bouche. Les petites chansons populaires, la musique nationale, l'opéra de Cimarosa expriment le même sentiment.

Dans le peuple, toute jeune fille de quinze ans a un amoureux ; tout jeune homme de dix-sept ans est amoureux, et les passions sont très-fortes et très-durables. Tous deux pensent au mariage, et l'attendent aussi longtemps qu'il le faut, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'amoureux ait pu acheter la pièce principale du mobilier, un lit immense et carré. Notez qu'il ne vit pas en trappiste pendant l'intervalle. Nulle population n'est plus adonnée au plaisir, plus précoce ; dès treize ans, un enfant est un homme.

La jeune fille est à sa fenêtre, le jeune homme passe, repasse, se tient sous les portes cochères, ils se font des signes. Dans la rue où j'habite est une certaine fenêtre, demi-ouverte ; l'amant en voiture monte et redescend la rue trente fois de suite dans l'après-midi, puis va se promener à la Villa-Reale. Vous pouvez sans inconvénient demander à une jeune fille si elle a un amoureux.

« Certes oui : autrement il faudrait que je sois bien laide ou bien antipathique. — Mais l'aimez-vous ? — Certainement ; vous croyez donc que je n'ai pas de cœur ? »

J'ai vu hier la peinture exacte de ces mœurs au petit théâtre populaire de San-Carlino. Les deux amoureuses sont deux vraies grisettes de Naples, l'une piquante, l'autre *grassota*, toutes deux vulgaires, appétissantes et « fortes en gueule, » assourdissantes d'injures quand elles se prennent de bec. Au milieu de ces façons populaires, l'amour fleurit, comme une rose parmi des tessons et des pots cassés. On n'imagine pas un plus beau sourire que celui d'Annarella, lorsqu'à la fin elle accepte Andrea. Ses belles dents, ses lèvres entr'ouvertes, ses grands yeux pleins d'une complaisance tendre et d'une félicité expansive, tout son être s'épanouit ; elle n'a ni finesse ni pruderie, comme en France ; elle ne minaude pas. Il lui baise la main, et pourtant ce n'est qu'un demi-bourgeois, presque un homme du peuple, mais il l'aime depuis trois ans. Beau geste aussitôt après, familier et tendre : il lui met la main sur les cheveux pour relever une boucle.

Impossible aux gens d'ici de penser à autre chose ; c'est l'idée dominante, elle est suggérée par le climat et le pays. Cela se comprend, bien mieux, cela se sent dès qu'on passe une heure sur cette mer. De la barque, en allant vers Pausilippe, on voit les villas, les palais descendre jusque dans l'eau luisante : quelques-uns ont des soubassements où le flot entre. Les jardins s'abaissent par étages, avec des oliviers, des orangers, des figuiers d'Inde, des chevelures d'herbes grimpantes qui revêtent la nudité de la roche. Dans les hauteurs, les

têtes rondes des pins-parasols se dessinent toutes noires sur le ciel clair.

Naples s'éloigne et n'est plus qu'une vaste fourmilière blanche. Le Vésuve grandit, s'étale dans toute son ampleur. Le bleu couvre tout. Il n'y a qu'azur sur la mer, dans le ciel, sur la terre, et les délicates nuances des tons ne font que rendre plus suave ce concert de couleurs. Les montagnes ressemblent à la gorge d'une tourterelle ; la mer a la couleur d'une robe de soie, et, dans le ciel de velours pâli, la lumière poudroie. Seul, bien loin, un groupe de barques blanches paraît une couvée de mouettes. Un vent doux vient au visage, et la barque danse. On ne pense à rien, on sent cet air caressant et tiède et on regarde l'ondoiement des petites vagues.

Ces amours ne sont pas toujours tranquilles. Avant-hier, j'ai vu descendre de wagon une fille qui avait trois larges estafilades de couteau sur les deux joues ; c'est son amant qui l'a marquée pour l'empêcher de plaire à un rival. Il arrive parfois qu'une fille ainsi balafrée épouse l'homme et l'excuse devant les juges. « C'est ma faute, il était jaloux, je l'ai provoqué. » Il paraît que leurs nerfs sont agacés par toutes les inégalités du climat, qu'ils sont improvisateurs en fait de coups de couteau comme en autre chose. Il y a beaucoup de meurtres de cette espèce, sans préméditation. La punition est de vingt ans de fers.

En toutes choses, la première impression est trop forte chez eux ; la détente à peine touchée part tout d'un coup

avec une exagération quelquefois terrible, le plus souvent grotesque. Les marchands qui crient leurs marchandises ressemblent à des possédés. Ce matin, pendant que je déjeunais, un vendeur de brimborions a dépensé en une demi-heure assez de gestes pour défrayer pendant trois mois deux acteurs comiques. Il fourrait son bric-à-brac dans les mains des assistants, il soufflait dans ses coquilles comme dans une trompette, il soupesait ses montres d'un sou, il faisait semblant d'écouter leur tic-tac absent, il prenait une voix pleurarde et tendre pour obtenir un *grano* de plus; il avait des airs d'admiration enthousiaste devant ses poupées ; il bouffonnait et se démenait autant, je crois, pour son plaisir que dans l'intérêt de son commerce ; c'est une façon de décharger le trop-plein intérieur. — Deux cochers qui se prennent de querelle ont l'air de vouloir sortir de leur peau. Une minute après, ils n'y pensent plus. — Le goût du clinquant part de la même source ; les mulets sont empanachés de pompons, les voitures ont des ornements compliqués de cuivre, le char des morts une bordure dorée ; les femmes ne peuvent pas se passer de chaînes d'or, de pauvres filles mettent par-dessus leurs guenilles un châle rouge à ramages, un foulard incarnat à fleurs ; c'est l'imagination qui petille et fait explosion au dehors.

Aussi font ils toutes choses vite, aisément, sans timidité ni gêne. Mon cocher de Castellamare était orateur ; la seule difficulté était de le faire taire. Une femme du peuple vous tient des discours, vous donne des conseils, corrige votre prononciation ; elle est familière et ne se sent pas inférieure. Parfois des démonstrations de respect, mais point de respect : cette sorte de caractère

n'en comporte pas. L'homme est trop dispos, trop sûr de sa facilité, pour se sentir embarrassé ou contraint devant quelqu'un ou quelque chose.

Beaucoup de bonnes qualités. Deux étrangers qui vivent ici, et dont l'un est chef d'usine, se louent d'eux après les avoir pratiqués depuis dix ans. Ils aiment passionnément leurs enfants : quand le père revient de la pêche, la mère les lui apporte ; il les prend, les baise, les caresse, leur fait toute sorte de mines. Ce sont les enfants qu'ils aiment, et non pas seulement leurs propres enfants. La gentillesse, la beauté innocente de cet âge, les touche ; elle est une poésie, et ils la sentent. Quand M. B... est absent, les ouvriers de la fabrique caressent ses enfants, s'attendrissent sur eux, ont parfois les larmes aux yeux.

La plupart des ménages ont un troupeau d'enfants, six, huit, jusqu'à douze. Ils n'évitent pas d'en avoir ; au contraire, ils en sont contents : ceux qui meurent deviennent de petits anges dans le paradis. Pour les autres, la sécurité des parents est animale ; un ânier de Salerne qui en avait douze, et qu'on plaignait, répondait : « J'espère bien en avoir encore quatre. » Une orange coûte un centime ; avec une chemise, on est vêtu ; les trois quarts de l'année on peut coucher en plein air. — Ils se marient très-jeunes. A vingt ans, même dans la classe bourgeoise, l'homme prend femme. Il y a beaucoup de mariages d'inclination : les filles qui n'ont pas le sou trouvent des maris. On voit des gens du monde épouser des ouvrières ; une grisette italienne n'a pas de peine à paraître une dame.

Les gens du peuple sont très-sobres, dînent avec du pain et un oignon. Tel vieil ouvrier, qui a fait de son fils

un demi-monsieur, ne mange qu'un *grano* de pain par jour (4 centimes). Ils travaillent tout le jour, parfois jusqu'à minuit, sauf la sieste de midi à trois heures. On voit ces cordonniers en plein air tirer l'alène du matin au soir. Les chaudronniers qui, derrière le port, occupent des rues entières, ne cessent jamais de battre. M. B... avait besoin de cinquante femmes pour égrener du coton ; deux cent cinquante firent irruption en passant par-dessus le corps du portier. Cependant ils font moins d'ouvrage que des ouvriers français ou des Italiens du Nord, il faut un surveillant qui les maintienne à leur travail.

Ce sont des enfants brillants, évaporés, enthousiastes, sans équilibre, livrés à la nature. A l'état ordinaire, ils sont aimables et même doux; mais dans les périls ou la colère, en temps de révolution ou de fanatisme, ils vont jusqu'au bout de la fureur ou de la folie.

A San-Carlo. *Il Trovatore*.

Il y a six rangs de loges, et la salle est magnifique, point trop éclairée, point éblouissante. Ils savent ménager les yeux, tous les sens ; les spectateurs ne sont point entassés comme chez nous à l'Opéra ou aux Italiens. Les couloirs sont larges, un pourtour vi le permet de circuler autour du parterre; les siéges sont élevés de plusieurs pieds, afin de donner de la fraîcheur.

En revanche, c'est pour le reste un théâtre de province, vieillot et médiocrement propre. Il n'y a presque pas de toilettes, et cependant la Titiens chante, le prix est doublé. Les décorations, sauf une, sont mesquines; celles du ballet sont ridicules : l'enfer, entre autres,

avec ses roches jaunes, semble un mobilier en velours d'Utrecht emprunté à un hôtel garni. Le ténor est un grotesque enflé, une sorte d'Hercule Farnèse enlaidi ; il porte un de ces vieux casques à mentonnière qu'on ne voit plus que dans la ferraille classique. La basse et Azucena le valent. Les costumes sont surannés : ils entendent le moyen âge comme nous l'entendions sous l'Empire; voyez dans nos auberges de province les troubadours sur les pendules. La Titiens seule est passablement habillée. — Ils ont tous chanté faux, et l'attitude du public était amusante. A la moindre note douteuse, c'étaient des sifflets, des piaulements, des chants de coq, toute une rumeur ; puis, un instant après, si le reste de l'air avait été bien enlevé, des applaudissements à tout rompre. Quelques hommes du parterre chantaient les airs, même les parties de l'orchestre, à demi-voix et très-juste. A la porte, les gens du peuple faisaient de même. Pareillement les chanteuses ambulantes dans les rues ont la voix aigre, mais ne font pas de fausses notes. Ils sont vraiment musiciens, ils comprennent les nuances, les réussites, les fautes en musique, comme à Paris nous comprenons les finesses du comique et de la plaisanterie.

La première danseuse est la *signora* Legrain, une Française, et le ballet est encore plus laid qu'à Paris : ce sont les mêmes tortillements, la même agilité et la même agitation d'araignées grêles. Tout ce qui chez nous soutient le ballet manque ici : ni goût, ni élégance, ni fraîcheur; au moins, nous avons des décors qui valent des tableaux, des costumes qui charmeraient un poëte, des armures qui occuperaient un antiquaire. Certainement notre centralisation, qui nous fait tant de

mal, nous donne toutes nos choses supérieures, l'opéra, la littérature, la conversation et la cuisine.

A San-Carlino.

On y joue ce soir les *Ménechmes* arrangés à la napolitaine. Dans toute l'Italie, ils traduisent des pièces françaises, mais ici le remaniement est une invention; les types, les mœurs, le dialogue, la langue sont propres à Naples et populaires.

Le théâtre l'est tout à fait, c'est une espèce de cave; la foule des grisettes, des ouvriers, des petits marchands en veste de vieux velours, en casquette, s'y serre et s'y entasse. La chaleur est forte, l'odeur aussi, et les puces vous montent aux jambes; mais les acteurs jouent fort bien, ils ont beaucoup de naturel et une grande habitude des planches, ce qui n'est pas étonnant : ils jouent la même pièce deux fois par jour, à midi et le soir.

Plusieurs scènes sont excellentes, entre autres celle du jeune homme amoureux qui est renvoyé par sa maîtresse : point d'amour-propre, mais une vraie douleur désespérée qui éclate en mouvements d'indignation, en supplications passionnées; un Français mettrait ici de la dignité piquée. Presque tous sont des mimes admirables, surtout le cabaretier et sa femme. Leur visage se contracte incessamment, vingt expressions s'y font et s'y défont en une minute, chacune si juste et si complète qu'avec une couche de plâtre on y moulerait un modèle.

L'esprit est grossier, franchement rabelaisien. Le père conte qu'il a eu deux jumeaux le même jour.

« Belle nouvelle ! dit Polichinelle, la truie du voisin en a fait sept. » Cette comédie est toute bouffonne, avec des traits de fantaisie ; d'autres, que j'ai lues, rappellent par la folie des imaginations les grandes bouffonneries d'Aristophane. Polichinelle est parfaitement poltron, flatteur, gourmand, pleurard, vicieux et spirituel ; c'est un drôle qui n'est point méchant au fond, mais qui vit sur le voisin et s'amuse en faisant bon marché de lui-même. — Un philosophe moraliste que j'ai rencontré ici dit que ce portrait est celui du Napolitain tel que l'avaient fait les Bourbons ; c'est un Grec gâté[1], d'une intelligence étonnante, rusé, malicieux à l'excès, mais employant tout cela au mal, démoralisé par le gouvernement qui volait, par les juges qui laissaient les parties suborner les témoins, par la corruption étalée en haut lieu, par la conviction sans cesse vérifiée que l'honnêteté ne conduisait à rien et peut-être était nuisible. Aujourd'hui même, s'ils y arrivent, ce sera plutôt par un calcul d'intérêt bien entendu que par l'éveil de la conscience. Ce qui domine encore en eux, c'est l'esprit obséquieux, la souplesse, l'art d'esquiver et de tourner les difficultés, l'aversion pour l'emploi de la force, le talent de parler, de bouffonner, d'être parasite, entremetteur, domestique. A côté d'eux, comme autrefois à côté des Grecs, les Italiens du Nord sont des lourdauds. Quand les Piémontais, à leur arrivée, ont voulu mettre de l'ordre dans l'administration, on s'est empressé, on a souri, on les a dupés sans difficulté. Comme les Grecs encore, ils ont une aptitude remarquable pour la philosophie ; cela se voit jusque

1. *Græculus*

dans les séminaires, parmi de petits paysans. Comme les Grecs enfin, ils devinent tout et s'instruisent sans maître. Mon guide à Pompéi avait appris l'anglais et le français en deux ans, tout seul, par la conversation des voyageurs, demandant et écrivant sur un vieux cahier de papier gris les mots qu'il ne savait pas. « Je vous dis nos vices, ajoutait mon moraliste; mais le naturel est bon, l'intelligence est riche : elle ne l'est que trop, c'est l'esprit qui chez eux prime le caractère. Pour les conduire, dites-moi quel gouvernement vaut mieux, ou bien un despote qui emprisonne les savants, ou bien une bourgeoisie qui fonde des écoles? »

DE NAPLES A ROME

6 mars 1864, de Naples à San-Germano.

Jusqu'à Capoue, la campagne est un jardin. Une récolte verte, fraîche comme en mai, couvre la plaine; de quinze en quinze pieds, un orme ébranché soutient une vigne tortueuse qui pousse un sarment jusqu'à l'autre tronc; tout le champ fait ainsi une large treille. Au-dessus de ce treillis brun des vignes, au dessus des rameaux blanchâtres des ormes, les pins-parasols, comme une race étrangère et supérieure, élèvent tranquillement leur coupole noire.

Le Vulturne est une médiocre rivière jaunâtre, et Capoue une ville moins qu'ordinaire; mais cette campagne est si riche! Le sol végétal a parfois la hauteur d'un homme, et l'air est si doux qu'on laisse ouvertes toutes les fenêtres du wagon. On se souvient des anciens Samnites, en regardant l'âpre amas de montagnes qui montent derrière la ville. Comment ces loups des gorges et des hauteurs ne seraient-ils pas tombés sur la proie de la plaine? Une pareille ville était une curée. On pense alors aux paroles de Tite-Live, à cette grande scène d'emphase et de sincérité méridionale où les députés, prosternés dans le vestibule de la curie, sup-

pliants, les yeux pleins de larmes, livrent en propriété au peuple romain leurs corps et leurs biens, « la ville de Capoue, le peuple campanien, les champs, les temples des dieux, toutes les choses divines et humaines. » Quel zèle pour l'État, quelles préoccupations politiques chez le moindre artisan, quelle confusion forcée des intérêts privés et des intérêts publics, quand du haut des murs chacun voyait approcher des bandes de pâtres pillards semblables aux brigands d'aujourd'hui, quand toutes les semaines, dans le temple principal, les citoyens délibéraient sur les moyens de n'être pas pillés, tués ou vendus! Nous ne comprendrons jamais la passion d'un ancien pour sa ville.

Ces montagnes sont presque nues, âpres, hérissées de petits rocs qui semblent les ruines d'un écroulement, comme si les cimes et les versants avaient frissonné pendant un tremblement de terre, et que leur écorce fendillée se fût dispersée en lambeaux. La roide arête tranche comme une lame au milieu de l'air. Point d'arbres, quelques buissons maladifs ou tenaces, des mousses, parfois rien. La montagne allonge son triangle ébréché comme un amas de scories; d'autres debout, crevassées comme par la fureur d'un incendie, se dressent, pareilles à une momie pleine de cendres, au milieu de leurs compagnes fauves. Les plus hautes, à l'horizon, ont un panache de neige. De là sortaient les Samnites, les aventuriers des « printemps sacrés », en peaux de bique, les pieds entortillés de cordes, avec la barbe inculte, avec les yeux noirs et fixes des pâtres que voici devant nous. Il faudrait avoir vécu en Californie ou en Nouvelle-Zélande pour se représenter aujourd'hui la situation d'une cité antique.

Le ciel est aussi beau qu'en juin, chaud et splendide. Les montagnes, deux côtés, sont d'un bleu simple et grave [1], et s'ordonnent les unes derrière les autres, en amphithéâtre, comme pour le plaisir des yeux. L'air, épaissi par la distance, pose un superbe vêtement éclatant et diaphane sur ces grands corps, et, au-dessus d'eux, des nuages paisibles étagent leurs volutes de neige.

Il a plu violemment la veille, et des travailleurs de toute espèce déblayent la route, défoncée par les torrents. Pour la première fois, voici des femmes vraiment belles : elles sont en guenilles, et on ne les toucherait pas avec des gants ; mais, à dix pas, elles ressemblent à des statues. A force de porter l'eau, le mortier, tous les fardeaux sur leur tête, elles ont pris l'attitude droite, la démarche noble d'une canéphore. Un épais linge blanc leur couvre la tête et, retombant des deux côtés, les protége contre le soleil. Dans cette blancheur, la chaude couleur de la peau, les yeux noirs, sont d'un éclat admirable. Plusieurs ont des traits réguliers ; une d'elles, un peu pâle, est aussi fine qu'une figure de Vinci. La chemise se chiffonne autour du cou, au-dessus du corset, et semble faite exprès pour la peinture ; la jupe tombe en tuyaux naturellement, parce que le corps se tient droit.

A mesure que le soir approche, les montagnes étagées à l'orient deviennent plus belles. Elles ne sont point trop proches ni trop grandes, accablantes comme les Pyrénées, tristes comme les Cévennes. Entre elles s'étend une large campagne fertile. elles sont toutes

1. *Cœruleus.*

décoratives et servent de second plan au tableau. Leur noblesse est parfaite et aussi leur douceur. Insensiblement elles prennent les teintes de la violette, du lilas de la mauve. Plusieurs semblent une jupe de moire avec ses cassures ; les fortes arêtes, les saillies nues ne sont à cette distance que des plis lustrés. Les villes et les bourgs sur les hauteurs forment des groupes blancs, et l'azur du ciel est si pur, si fort, et cependant si suave, que je ne me souviens pas d'avoir vu une plus belle couleur.

Le Mont-Cassin.

Je connaissais un des supérieurs du Mont-Cassin ; j'y suis monté en passant. Tu as lu ce nom, c'est celui de la principale et de la plus ancienne abbaye des bénédictins. Elle est du sixième siècle, fondée sur l'emplacement d'un temple d'Apollon ; mais les tremblements de terre l'ont plusieurs fois détruite, et aujourd'hui l'édifice est du dix-septième. De ce centre, la vie monastique s'est propagée à travers l'Europe barbare dans les temps les plus noirs du moyen âge. Ce qui restait de la civilisation antique reposait ainsi dans des coins écartés, sous la croûte monacale, comme une chrysalide dans sa gaîne. Les moines copiaient des manuscrits au bourdonnement des litanies : cependant les sauvages du Nord passaient et repassaient dans les vallées, apercevant sur la cime rocheuse les fortes murailles qui protégeaient le dernier asile. Maintes fois ils les ont forcées ; plus tard, convertis, ils baissaient la tête avec une terreur superstitieuse, et venaient toucher les reliques.

Un roi dont l'histoire est peinte sur la muraille a laissé ici sa couronne pour prendre la robe de moine.

Pour monter au couvent, on part de San-Germano; c'est une petite ville sur un pan de montagne, pauvre et laide, où des ruelles caillouteuses, grimpantes, s'échelonnent avec des enfants en guenilles et des porcs errants. Les portes des maisons sont ouvertes ; le porche noir tranche sur la blancheur crue des murailles, et les ustensiles de ménage, vaguement entrevus à travers l'ombre mouvante, poudroient dans la profondeur, pailletés de clartés qui tremblent. Sur la droite, au-dessus d'un entassement extraordinaire de blocs roussis, la montagne disloquée porte un débris de château féodal. Sur la gauche, pendant une heure et demie, une route en zigzag monte jusqu'au sommet : des lentisques, des touffes de graminées luisent entre les quartiers de roche ; à chaque pas, les lézards filent entre les pierres. Plus haut, apparaissent des chênes-verts, des buis, des genêts, de grands euphorbes, et toute la végétation d'hiver qui a pu subsister entre les blocs croulants, sur les mamelons de pierre stérile.

Du côté vide, se déploie l'armée des montagnes ; rien que des montagnes, ce sont les seuls habitants ; elles occupent tout le paysage ; derrière elles, d'autres encore, et ainsi plusieurs files. Une d'elles, la tête déchirée, s'avance comme un promontoire, et son long squelette semble un saurien monstrueux accroupi à l'entrée de la vallée. Un tel spectacle laisse bien loin derrière soi les Colisée, les Saint-Pierre, tous les monuments humains. Chacune a sa physionomie, ainsi qu'un visage animé, mais une physionomie inexprimable, parce qu'aucune forme vivante ne correspond à cette forme

minérale ; chacune a sa couleur, l'une grise et calcinée comme une cathédrale écroulée dans la flamme, d'autres brunes et rayées par les eaux de longs sillons blancs, les plus lointaines bleues et sereines, les dernières blanchâtres dans la plus glorieuse robe de lumière vaporeuse, toutes tachetées magnifiquement par les ombres de leurs voisines et par les noirceurs mouvantes des nuages, toutes, si diverses qu'elles soient, ennoblies par la lumière veloutée qui les couvre et par la grande coupole céleste dont leur énormité les fait dignes. Nulle cariatide ne vaut ces colosses.

A la cime, sur une esplanade, s'étend le grand couvent carré, étageant ses terrasses, assis dans une enceinte de jardins pierreux, et le peuple de sommets nus fait un chœur dont il est le centre.

Au bout d'un long porche en pente, on aperçoit une cour entourée de colonnes. De là, un large escalier élève ses gradins jusqu'à une cour plus haute, munie aussi de ses portiques ; les statues des abbés, des princes, des bienfaiteurs, font autour des murailles une assemblée silencieuse. Au fond s'ouvre l'église ; du portail on suit les rangées de colonnes, la courbe des arcs qui tranchent l'azur, puis au delà, dans la poussière lumineuse du soir, l'ample architecture des montagnes. Pierre et ciel, il n'y a rien d'autre; cela donne envie d'être moine.

Ma chambre est au bout d'un de ces énormes corridors où l'on se perd ; les deux fenêtres donnent chacune sur un horizon distinct de montagnes. Presque point de meubles ; au milieu, en guise de foyer, brûle un *brasero* sous des cendres blanches. Aux murs sont pendues de vieilles estampes d'après Luca Signorelli, de

superbes corps nus posés comme des lutteurs à la façon de Michel-Ange. Dans l'autre pièce sont de vieux petits tableaux noircis, *Tobie et l'Ange*, entre des colonnades. Les moindres objets portent l'empreinte de l'ancienne grandeur.

Les savants de Rome viennent souvent ici passer deux ou trois mois dans les chaleurs de l'été, afin de travailler à leur aise, au frais et en silence. La bibliothèque a quarante mille volumes et une quantité de diplômes. L'hospitalité est complète, il n'y a pas de tronc: à peine si l'on peut donner quelque chose au domestique. L'ordre a gardé ses anciennes traditions, son goût pour la science, son esprit libéral. Les moines ne sont point cloîtrés, séparés du monde; ils peuvent sortir et voyager. Un d'entre eux, le père Tosti, est un historien, un penseur, un réformateur respectueux, mais imbu de l'esprit moderne, persuadé qu'il faut désormais concilier l'Église et la science. Ils travaillent comme autrefois, et ils enseignent. Sur trois cents habitants du monastère, il y a vingt moines et environ cent cinquante élèves qu'on conduit depuis les rudiments jusqu'à la théologie. Le soir, au-dessous de nous, dans un creux plein de genêts et de lentisques, nous entendions les enfants du séminaire crier et courir, et leurs robes noires, leurs chapeaux à larges bords, apparaissaient entre le vert des arbres.

Nous avons dîné seuls dans l'immense réfectoire, à la lumière d'une lampe de cuivre, presque semblable à celles de Pompéi, sans verre; la petite flamme jetait une clarté vacillante sur les dalles, sur la grande voûte de pierre; tous les reflets se noyaient dans l'obscurité envahissante et vague. Sur la droite une fresque énorme

du Bassan, *la Multiplication des pains*, tout un pan de muraille couvert de figures entassées, flottait comme une apparition de vieux fantômes, et, quand le servant arrivait portant les plats, sa forme noire, solitaire au milieu de la pénombre jaunâtre, semblait aussi celle d'une ombre....

Le matin entre par votre fenêtre sans rideaux, et vous éveille. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de choses aussi belles au monde qu'une pareille heure en pareil lieu. On s'étonne au premier regard de retrouver à la même place que la veille cette assemblée de montagnes. Elles sont plus sombres qu'hier, le soleil ne les a pas encore touchées, elles restent froides et graves; mais, dans le grand cirque qui s'évase au pied du couvent, dans les vallées voisines, on voit s'élever et planer des centaines de nuages, les uns blancs comme des cygnes, les autres diaphanes et fondants, quelques-uns accrochés aux rocs comme une gaze, d'autres suspendus, nageant, semblables à la vapeur qui flotte au-dessus d'un cours d'eau. Le soleil monte, et tout d'un coup son rayon oblique peuple les profondeurs. Les nuages illuminés forment un essaim d'êtres aériens, délicats, tous d'une grâce délicieuse; les plus lointains luisent faiblement comme un voile de mariée, et toutes ces blancheurs, toutes ces splendeurs mouvantes font un chœur angélique entre les noires parois des amphithéâtres; la plaine a disparu; on n'aperçoit que les montagnes et les nuages, les vieux monstres immobiles et sombres, et les jeunes dieux vaporeux, légers, qui volent et se fondent capricieusement les uns dans les autres, et prennent pour eux seuls toute la caresse du soleil.

L'église est du dix-septième siècle, peinte par Luca Giordano et par le Josépin. Comme la chartreuse de Naples, on l'a revêtue de marbres précieux incrustés les uns dans les autres, en sorte que le pavé ressemble à un beau tapis, et les murs à un riche papier peint. L'ancienne gravité et l'ancienne énergie de la Renaissance avaient disparu ; on touchait déjà aux mœurs de cour et de salon. Aussi l'architecture est l'œuvre d'un paganisme mondain et montre un dilettantisme de décorateur ; coupoles, arcades, colonnes tordues, corinthiennes, de tout genre, figures sculptées, dorures, ils ont entassé là toutes les ressources de leur art. Les stalles du chœur sont travaillées avec un fini étonnant, couvertes de figurines et de feuillages. Les peintures plafonnent dans la coupole, s'étalent dans la nef, regorgent sur les chapelles, s'emparent des coins, se déploient en compositions énormes sur le portail et sur les voûtes. Le coloris flatte l'œil comme une robe de bal. Une charmante Vérité de Luca Giordano n'est presque vêtue que de ses cheveux blonds ; une autre figure, la Bonté, est, dit-on, le portrait de sa femme. Les autres Vertus, si gracieuses, sont les riantes et amoureuses dames d'un siècle qui, assis dans la paresse et résigné au despotisme, ne songeait plus qu'à la galanterie et aux sonnets. Le peintre froisse la soie, tortille les étoffes, suspend des perles aux oreilles mignonnes, fait reluire des colliers d'or sur la fraîcheur des épaules satinées, et poursuit tellement le brillant et l'agréable que sa fresque de l'entrée, *la Consécration de l'église*, est une somptueuse et tumultueuse parade d'opéra.

L'autel, dit-on, est de Michel-Ange, deux enfants géants le soutiennent. Une pesante crosse d'or est de

Cellini. L'orgue a les jeux les plus compliqués et les plus brillants ; deux moines sont Allemands, et étudient dans les archives les trésors enfouis de l'ancienne musique. On a tout ici, les arts, la science, les grands spectacles de la nature. Voilà ce que le vieux monde féodal et religieux avait fait pour les âmes pensives et solitaires, pour les esprits qui, rebutés par l'âpreté de la vie, se réduisaient à la spéculation et à la culture d'eux-mêmes. La race en subsiste encore ; seulement ils n'ont plus d'asile ; ils vivent à Paris, à Berlin, dans des mansardes ; j'en sais plusieurs qui sont morts ; d'autres s'attristent et se roidissent ; d'autres s'usent et se dégoûtent. La science fera-t-elle un jour pour ses fidèles ce que la religion a fait pour les siens? Y aura-t-il jamais un Mont-Cassin laïque ?



ROME

Rome, 10 mars.

Tu demandes si l'on s'amuse à Rome. S'amuser est un mot français et n'a de sens qu'à Paris. Ici, quand on n'est pas du pays, il faut étudier ; nulle autre ressource. Je passe trois ou quatre heures par jour devant des tableaux et des statues ; j'écris mon impression, telle quelle et sur place, et je n'écris que lorsque j'ai une impression. Ainsi ne cherche pas ici une description complète ni un catalogue ; achète plutôt Murray, Forster ou Valery : ils te donneront les renseignements d'art ou d'archéologie. Encore sont-ils bien secs, et ce n'est pas leur faute ; est-ce qu'avec des mots alignés sur le papier on peut faire voir des couleurs et des formes? Ce qu'il y a de meilleur, ce sont les estampes, surtout les vieilles, par exemple les Piranèse. Ouvre tes cartons, regarde ces grandes places carrées, bordées de hautes fabriques et de dômes, poudreuses, traversées d'ornières, où passe un carrosse Louis XIV chargé de laquais, pendant que des vauriens approchent, quêtant une aumône, ou dorment appuyés contre une colonne. Cela parle plus clairement que toutes les descriptions du monde ; seulement il en faut rabattre : l'artiste a choisi un

beau moment, un effet de lumière intéressant, il n'a pu s'empêcher d'être artiste; de plus, une estampe a l'avantage de ne pas sentir mauvais, et les gueux qu'on y voit n'inspirent ni compassion ni dégoût. Tu m'envies d'être à Rome : je suis content d'y être venu, parce que j'y apprends beaucoup de choses; mais pour le vrai plaisir, le plaisir sans mélange et poétique, je le trouvais plus aisément quand avec toi, sous ta lampe, à onze heures du soir, je fouillais tes vieux cartons.

Quant à la vie, elle n'a rien ici d'intéressant. J'ai loué un petit logement chez de braves gens, demi-bourgeois, tout à fait Romains, qui réservent leur propreté pour leurs hôtes, et leur malpropreté pour eux-mêmes. Un des fils est avocat, un autre employé. La famille vit en louant les chambres qu'elle a sur le devant, et se confine dans les pièces du fond. On ne balaye pas l'escalier, la maison n'a pas de concierge, et, jour et nuit l'allée demeure ouverte ; entre qui veut. En revanche, la porte de chaque appartement est massive et capable de résister à une attaque. Pas de lumière; les locataires emportent le soir des allumettes dans leur poche ; aucun moyen de s'en passer, sauf les jours de lune. Un de nos amis avait placé à ses frais un quinquet sur son palier; le soir, le quinquet était volé; un second et un troisième quinquet ayant eu le même sort, il est revenu aux allumettes. Le matin, on déjeune au café Greco, c'est une longue pièce, basse, enfumée, point du tout brillante ni coquette, mais commode; il paraît qu'il en est ainsi partout en Italie. Celui-ci, qui est le meilleur de Rome, semblerait de troisième ordre à Paris. Il est vrai que presque tout y est bon et à bas prix; le café, qui est excellent, coûte trois sous la tasse. — Cela fait,

je vais dans un musée, dans une galerie, presque toujours seul; sans cela, impossible d'avoir des impressions à soi et surtout de les suivre; la conversation et la discussion font sur les rêves et les images intérieures l'effet d'un coup de balai sur une volée de papillons. Tout en vaguant dans les rues, j'entre dans les églises, mon guide imprimé m'en dit l'architecte et le siècle; cela les remet pour moi dans leur entourage historique et me fait raisonner involontairement sur les mœurs d'où elles sont nées. Rentré chez moi, je trouve sur ma table des livres du temps, surtout des mémoires et des poèmes; je lis une heure ou deux, et j'achève de griffonner mes notes. A mon sens, Rome n'est qu'une grande boutique de bric-à-brac; qu'y faire, à moins d'y suivre des études d'art, d'archéologie et d'histoire? Je sais très-bien pour mon compte que, si je n'y travaillais pas, le désordre et la saleté du bric-à-brac, les toiles d'araignées, l'odeur du moisi, la vue de tant de choses précieuses, autrefois vivantes et complètes, maintenant dédorées, mutilées, dépareillées, me jetteraient dans les idées funèbres. — Le soir venu, on appelle un fiacre et l'on fait des visites. On m'a muni de lettres d'introduction; je vois des personnes de toute opinion et de toutes conditions, et j'ai rencontré beaucoup de politesse et de bienveillance. Mon hôte me parle du temps présent, de religion, de politique; j'essaye de ramasser quelques idées sur l'Italie d'aujourd'hui; elle est le complément de l'Italie d'hier, et comme une dernière pièce dans une série de médailles; toutes ces médailles se commentent et s'expliquent les unes les autres; je fais sur elles mon métier ordinaire; après avoir touché à bien des choses, je trouve qu'il n'y en a qu'une de bonne ou

du moins de supportable, qui est de faire son métier.

Rome, l'arrivée.

Cette Rome hier au soir toute noire, sans boutiques, avec quelques becs de gaz éloignés les uns des autres, quel spectacle mortuaire ! La place Barberini, où je loge, est un catafalque de pierre où brûlent quelques flambeaux oubliés ; les pauvres petites lumières semblent s'engloutir dans le lugubre suaire d'ombre, et la fontaine indistincte chuchote dans le silence avec un bruissement de spectre. On ne peut rendre cet aspect de Rome le soir : le jour, « cela sent le mort[1] ; » mais la nuit, c'est toute l'horreur et la grandeur du sépulcre.

Premier dimanche, messe à la Sixtine.

On fait queue à l'entrée, les femmes sans chapeau, en voile noir, les hommes en habit noir officiel : c'est l'uniforme, mais on met son plus vieil habit ; quelques hommes ont un pantalon brun et un chapeau gris à larges bords : l'assemblée semble composée de clercs d'huissier et d'entrepreneurs de pompes funèbres. On est là par curiosité, comme à une pièce de théâtre ; les ecclésiastiques eux-mêmes causent librement et avec entrain de choses indifférentes.

Il s'établit autour de moi une conversation sur les chapelets. A Paris, ils coûtent trente-six francs la douzaine; ici les meilleurs, au meilleur marché, se trouvent der-

1. Mot de M. de Girardin

rière l'église Santa-Maria sopra Minerva. « Je retiendrai ce nom ; par où faut-il passer? — Vous savez que nous n'aurons pas le pape aujourd'hui, il est souffrant. — Moi, je suis logé via del Babbuino à cinq francs par jour, le déjeuner compris ; mais le vin est faible. — Les singuliers Suisses coloriés et bigarrés! On dirait des figurants d'opéra. — Celui qui vient d'arriver, c'est le cardinal Panebianco, un moine tout gris ; à la première vacance, il sera *papabile*. — Moi, je n'aime pas l'agneau, on ne peut pas avoir ici de vrai gigot. — Vous allez entendre Mustapha le soprano, un homme admirable. — Est-ce qu'il est Turc? — Ni Turc ni homme. — Monsignor Landriani, une belle tête, mais un âne de première qualité. — Les Suisses sont du seizième siècle, regardez leur fraise, leur plumet blanc, leur hallebarde, les raies rouges, jaunes et noires de leur justaucorps ; on dit que le costume a été dessiné par Michel-Ange. — Michel-Ange a donc tout fait ici? — Tout ce qu'il y a de meilleur. — Alors il aurait bien dû améliorer le gigot. — Vous vous y habituerez. — Pas plus qu'au vin, et les jambes commencent à me rentrer dans le corps. »

L'office est une belle cérémonie ; les chapes damasquinées luisent à chaque mouvement ; l'évêque et ses acolytes sont de haute taille, noblement drapés; ils font et défont leurs files avec les attitudes les plus graves et les mieux choisies. Cependant, un à un, les cardinaux se sont avancés, la calotte rouge sur la tête ; deux caudataires portent leur queue violette ; ils s'asseyent, et chacun d'eux a ses caudataires à ses pieds. Beaucoup de têtes sont creusées et profondément expressives, surtout parmi les moines; mais nulle ne l'est plus que celle du prélat officiant : maigre, noir, les deux yeux enfoncés, le front saillant et

superbe, il s'assied comme un dieu égyptien, immobile sous sa haute mitre blanche, dans les plis chatoyants de son étole. — Un général des théatins, en robe brune et casaque blanche, a prononcé un sermon latin, bien accentué, accompagné d'excellents gestes, sans cris ni monotonie. — Ç'aurait été un sujet d'estampe pour Sébastien Leclerc.

Musique vocale : ce sont d'affreux braillements ; il semble que les intervalles étranges, inouïs, aient été accumulés à plaisir. On démêle bien des modulations tristes et originales, mais l'harmonie est brutale, et il y a des coups de gosier de chantre ivre. Ou je n'ai plus d'oreille, ou les notes fausses abondent ; les voix hautes ne sont qu'un glapissement ; le gros chantre du milieu beugle ; on le voit dans sa cage qui sue et se travaille. Il y a eu, après le sermon, un beau chant d'un style élevé et sévère : mais quelles désagréables voix, celles du haut aigres, celles du bas aboyantes !

La sortie est curieuse : on voit au bout de la colonnade chaque cardinal monter en carrosse ; trois laquais sont empilés derrière ; le parapluie rouge posé sur la caisse indique aux soldats qu'ils doivent présenter les armes. La procession des personnages lointains sous les arcades, les Suisses bariolés, les femmes en noir et voilées, les groupes qui se font et se défont sur les escaliers, les fontaines jaillissantes qu'on aperçoit entre les colonnes, forment un tableau, chose inconnue à Paris ; la scène a une ordonnance, un cadre, un effet. On reconnaît les vieilles gravures.

A force d'errer dans les rues, à pied ou en voiture, on finit par trouver ceci qui surnage au milieu de tant d'impressions : Rome est sale et triste, mais non com-

mune. La grandeur et la beauté y sont rares comme partout; mais presque tous les objets sont dignes d'être peints et vous tirent de la petite vie régulière et bourgeoise.

D'abord, elle est sur des collines, ce qui donne aux rues une diversité, un caractère. Selon la pente, le ciel est coupé diversement par les files des maisons.

Ensuite, quantité de choses indiquent la force, même aux dépens du goût; églises, couvents, obélisques, colonnades, fontaines, statues, tout cela révèle, soit un grand parti pris dans la vie, soit la grandeur des richesses accumulées par la conquête matérielle ou spirituelle. Un moine est un animal étrange, d'une race perdue. Une statue ne correspond pas aux besoins d'un bourgeois. Une église, même jésuitique, si emphatique qu'en soit la décoration, témoigne d'une corporation redoutable. Ceux qui ont fait le moine, la statue ou l'église, ont marqué visiblement sur la trame vulgaire de l'histoire, soit par le renoncement, soit par la puissance. Un couvent comme la *Trinita-del-Monte*, avec son air de forteresse fermée, une fontaine comme celle de Trevi, un palais massif, monumental comme ceux du Corso et de la place de Venise, annoncent des vies et des goûts qui ne sont pas ordinaires.

D'autre part, les contrastes abondent; au sortir d'une rue bruyante et vivante, vous longez pendant un quart de lieue un mur énorme, suintant, incrusté de mousse; pas un passant, pas une charrette : de loin en loin une porte à boulons de fer s'arrondit sous une arcade basse : c'est la sortie secrète d'un grand jardin. — Vous tournez à gauche, et vous voilà dans une rue d'échoppes et de galetas, où pullule une canaille débraillée, où les

chiens quêtent parmi les tas d'ordures. — Elle aboutit au portail sculpté, enjolivé d'une église trop ornée, sorte de bijou ecclésiastique, tombé sur un fumier. Au delà, les rues noirâtres et désertes recommencent à développer leurs files. — Tout d'un coup, par une porte entre-bâillée, vous voyez un bois de lauriers, de grands buis taillés, un peuple de statues parmi des jets d'eau vive. Un marché de choux s'étale autour d'une colonne antique. Des baraques recouvertes d'un parapluie rouge se nichent contre la façade d'un temple ruiné, puis subitement, au sortir d'un monceau d'églises et de taudis, vous apercevez des tapis de verdure, des potagers, et au delà tout un pan de campagne.

Enfin, les trois quarts des maisons ont une tournure originale, chacune intéresse par elle-même. Elles ne sont pas un simple massif de maçonnerie, une chose commode où on loge, et qui ne dit rien. Plusieurs portent une seconde maison plus petite, et au-dessus une terrasse couverte, un petit promenoir aérien. Les plus laides, avec leurs barreaux rouillés, leurs corridors noirs, leurs escaliers encrassés, sont rebutantes, mais on les regarde.

Je compare Rome, encore une fois, à l'atelier d'un artiste, non pas d'un artiste élégant, qui, comme les nôtres, songe au succès et fait montre de son état, mais d'un vieil artiste mal peigné, qui en son temps avait du génie, et qui aujourd'hui se dispute avec ses fournisseurs. Il a fait faillite, et les créanciers ont plus d'une fois démeublé son logis; mais ils n'ont pu emporter les murailles, et ils ont oublié beaucoup de beaux objets. En ce moment, il vit de ses débris, sert de cicerone, empoche le pourboire, et méprise un peu les richards

dont il reçoit les écus. Il dîne mal, mais il se console en pensant aux glorieuses expositions où il a figuré, et se promet tout bas, parfois même tout haut, que l'an prochain il prendra sa revanche. Il faut avouer que son atelier sent mauvais, les planchers n'ont pas été balayés depuis six mois, le sopha a été brûlé par les cendres de la pipe, des savates éculées traînent dans un coin ; on aperçoit sur un buffet des pelures de saucisson et un morceau de fromage ; mais ce buffet est de la renaissance : cette tapisserie râpée, qui cache un mauvais matelas, vient du grand siècle ; le long du mur, où monte l'ignoble tuyau de poêle, pendent des armures, de précieuses arquebuses damasquinées. Il faut y venir et n'y pas rester.

Nous avons traversé de longues rues en pente, enfermées entre des murailles énormes, toutes borgnes ou grillées, sur un interminable pavé solitaire qui luit, et nous sommes allés, en passant devant le palais de Lucrèce Borgia, jusqu'à Saint-Pierre-aux-Liens, pour voir le Moïse de Michel-Ange. Au premier aspect, il surprend moins qu'on ne l'aurait cru. On l'a vu gravé ou réduit ; là-dessus l'imagination, comme toujours, a exagéré; de plus, il est poli, fini avec une perfection extrême. Il est dans une église parée et brillante ; on l'a encadré joliment dans une jolie chapelle. Toutefois, à mesure qu'on le regarde, la masse colossale fait son effet ; on sent la volonté impérieuse, l'ascendant, l'énergie tragique du législateur et de l'exterminateur. Par ses muscles héroïques, par sa barbe virile, c'est un barbare primitif, un dompteur d'hommes ; par sa tête allongée, par les saillies des tempes, c'est un ascete. S'il se levait, quel geste, quelle voix de lion !

Ce qu'il y a de plus charmant ici, c'est ce qu'on rencontre en chemin sans s'y attendre : tantôt le palais du Quirinal au sommet d'une colline, tout entier détaché dans l'air grisâtre, en face les chevaux et les colosses de marbre, un peu plus loin les verdures pâles d'un jardin et un horizon immense où fondent les nuages ; tantôt un couvent arménien avec ses eaux d'arrosement qui courent dans des rigoles de pierre, avec ses palmiers jetés au hasard, avec son énorme vigne, qui à elle seule fait un berceau, avec ses beaux orangers si nobles et si tranquilles sous leurs pommes d'or. Des figuiers d'Afrique viennent chauffer leurs plaques épineuses le long des roches ; les branches fines des arbres commencent à verdir ; on n'entend que le bruit presque insensible d'une petite pluie tiède. Qu'on serait bien ici pour être oisif, regarder ses sensations intimes ! Mais il faudrait avoir l'âme toujours gaie ou du moins toujours saine.

LES ANTIQUES

Les statues.

Bien m'en a pris d'emporter dans ma malle quelques livres grecs; rien n'est plus utile, et d'ailleurs les phrases classiques reviennent sans cesse à l'esprit dans ces galeries ; telle statue rend sensible un vers d'Homère ou un début de dialogue dans Platon. Je t'assure qu'ici un Homère et un Platon sont de meilleurs guides que tous les archéologues, tous les artistes, tous les catalogues du monde. Du moins ils sont plus amusants, et pour moi plus clairs. Quand Ménélas est blessé par une flèche, Homère compare son corps blanc, taché par le sang rouge, à l'ivoire qu'une femme carienne a trempé dans la pourpre pour en faire un morceau de frein. « Beaucoup de cavaliers l'ont demandé ; mais c'est une pièce précieuse réservée pour la maison du roi, et qui sera un ornement pour le cheval en même temps qu'un sujet de gloire pour le cocher. Telles étaient, Ménélas, tes cuisses bien formées, tes jambes tachées par le sang qui descendait jusqu'à tes beaux talons. » Cela est vu, vu comme par un peintre et par un sculpteur ; Homère oublie la douleur, le danger, l'effet dramatique, tant il est frappé par la couleur et la forme ; au contraire, qu'y

a-t-il de plus indifférent pour le lecteur vulgaire que la tache rouge coulante et la belle ligne de la jambe, surtout en pareil moment? Flaubert et Gautier qu'on trouve singuliers et novateurs font aujourd'hui des descriptions toutes semblables. Il manque aux anciens d'être commentés par des artistes ; jusqu'à présent, ils ne l'ont été que par des érudits de cabinet. Ceux qui connaissent leurs vases n'en voient que le dessin, la belle composition régulière, le mérite classique; il reste à retrouver le coloris, l'émotion, la vie ; tout cela surabondait; il n'y a qu'à voir la pétulance, les bouffonneries, l'incroyable imagination d'Aristophane, sa profusion d'inventions imprévues et saugrenues, sa fantaisie, sa polissonnerie, l'incomparable fraîcheur, les sublimités soudaines de la poésie qu'il jette au milieu de ses grotesques ; on mettrait ensemble tout l'esprit et toute la verve des ateliers de Paris depuis vingt ans qu'on n'en approcherait pas. La tête humaine était alors bâtie et meublée d'une façon particulière ; les sensations y entraient avec un autre choc, les images avec un autre relief, les idées avec une autre suite. Par certains traits, ils ressemblaient aux Napolitains d'aujourd'hui, par quelques-uns aux Français sociables du dix-septième siècle, par d'autres aux jeunes lettrés des républiques du seizième siècle, par d'autres enfin aux Anglais armés qui s'établissent en ce moment dans la Nouvelle-Zélande; mais il faudrait une vie d'homme et le génie d'un Gœthe pour reconstruire de pareilles âmes. J'entrevois, je ne vois pas.

Il y a ici, outre les collections particulières, deux grands musées de sculptures antiques, celui du Capitole et celui du Vatican. Ils sont fort bien disposés, surtout le second ; les statues les plus précieuses sont dans des cabinets distincts, peints en rouge sombre, en sorte que les yeux ne sont point distraits, et que la statue a tout son jour. L'ornementation est grave et d'une sobriété antique, les traditions se sont conservées ou renouvelées ici mieux qu'ailleurs ; les papes et leurs architectes ont eu de la grandeur dans le goût, même au dix-septième et au dix-huitième siècle.

Pour les deux édifices, je te renvoie encore à ces estampes ; les vieilles sont les meilleures, d'abord parce qu'elles partent d'un sentiment plus vrai, ensuite parce qu'elles sont tristes, ou du moins sévères. Dès qu'un dessin est propre, soigné, surtout dès qu'il se rapproche des élégantes illustrations contemporaines, il représente Rome à contre-sens. Il faut compter qu'un monument, même moderne, est négligé et sale ; l'hiver l'a gercé ; la pluie l'a encroûté de taches blafardes ; les dalles de la cour ne joignent plus, plusieurs sont enfoncées ou rayées de cassures ; les statues antiques qui la bordent ont la moitié du pied amputé et des cicatrices sur le corps ; les pauvres dieux de marbre ont été grattés par le couteau d'un gamin, ou se sentent de leur long séjour dans la terre humide. Surtout, l'imagination prévenue a amplifié ; il faut deux ou trois visites pour la ramener jusqu'à l'impression juste. Qui ne s'est pas émerveillé tout bas en pensant au Capitole ? Ce grand nom trouble par avance, et l'on est désappointé de trouver une place de grandeur médiocre, entre trois palais qui ne sont point grands. Elle est belle cependant ;

un grand escalier de pierre lui fait une entrée monumentale. Deux lionnes de basalte gardent le pied de sa rampe; deux statues colossales en gardent le sommet. Des balustrades rayent l'air de leurs rangées solides. Cependant, sur la gauche, un second escalier, d'une longueur et d'une largeur énormes, échelonne ses gradins jusqu'à la façade rougeâtre de l'église d'Ara-Cœli. Sur les degrés trônent par centaines des mendiants aussi déguenillés que ceux de Callot, et qui se chauffent au soleil majestueusement sous leurs chapeaux bossués, dans leurs souquenilles brunes. Tout ce spectacle se montre d'un regard, couvent et palais, colosses et canaille; la colline, chargée d'architecture, lève tout d'un coup au bout d'une rue sa masse de pierre tachée d'insectes humains qui grouillent. Cela est propre à Rome.

Le Capitole.

Au centre de la place est une statue équestre de Marc-Aurèle en bronze. L'attitude est d'un naturel achevé; il fait un signe de la main droite : c'est une petite action qui le laisse calme, mais qui donne de la vie à toute sa personne. Il va parler à ses soldats, et certainement parce qu'il a quelque chose d'important à leur dire. Il ne parade pas; ce n'est pas un écuyer, comme la plupart de nos statues modernes, ni un prince en représentation qui fait son métier; l'antique est toujours simple. Il n'a pas d'étriers; c'est là une vilaine invention moderne, un attirail qui nuit à la liberté des membres, une œuvre de ce même esprit industriel qui a produit les gilets de flanelle et les socques

articulés. Son cheval est d'une forte et solide espèce, encore parente des chevaux du Parthénon. Aujourd'hui, après dix-huit cents ans de culture, les deux races, l'homme et le cheval, se sont affinées ; ils arrivent à l'air *distingué*. — A droite, dans le palais des conservateurs, est un superbe César de marbre, en cuirasse ; sa pose n'est pas moins virile et naturelle. Les anciens ne faisaient point cas de cette délicatesse à demi féminine, de cette sensibilité nerveuse que nous appelons la *distinction* et qui nous plaît tant. Aujourd'hui, à un homme distingué il faut un salon ; il est dilettante, il parle bien aux femmes ; quoique capable d'enthousiasme, il est enclin au scepticisme ; sa politesse est exquise, il n'aime pas les mains sales et les mauvaises odeurs ; il ne veut pas qu'on le confonde avec le vulgaire. Alcibiade ne craignait pas d'être confondu avec le vulgaire.

Un colosse énorme écroulé a laissé là ses pieds, ses doigts, sa tête de marbre ; les fragments gisent dans la cour entre les colonnes. Mais ce qui frappe le plus, ce sont des rois barbares de marbre noirâtre, énergiques et tristes dans leur grande draperie. Ce sont les captifs de Rome, les vaincus du Nord, tels qu'ils paraissaient derrière le char de triomphe pour finir par la hache au sortir du Capitole.

On ne fait point un pas sans apercevoir un trait nouveau de la vie antique. En face, dans la cour du musée, s'étale une large statue de fleuve au-dessus d'une fontaine, un puissant torse païen qui sommeille à demi nu sous sa chevelure épaisse, dans sa grande barbe de dieu viril et qui jouit de la vie naturelle. Au-dessus, le restaurateur du musée, Clément XII, a placé son charmant petit buste, une fine tête creusée, méditative, de poli-

tique et de lettré de cabinet. C'est la seconde Rome à côté de la première.

Comment décrire une galerie? Il faut tomber dans l'énumération. Laisse-moi seulement nommer quelques statues, comme points de repère, pour donner un corps et un soutien aux idées qu'elles suggèrent.

Salle du *Gladiateur mourant ;* c'est une statue réelle, non idéale ; mais la beauté du corps est encore grande, parce que cette sorte d'hommes passaient leur vie à s'exercer nus.

Autour de lui on voit rangés un admirable Antinoüs, une grande Junon drapée, le Faune de Praxitèle, une Amazone qui lève son arc. — Ces gens-là se représentaient naturellement l'homme comme nu, et naturellement nous nous représentons l'homme comme habillé. Ils trouvaient dans leur expérience personnelle et propre l'idée d'un torse, d'une ample poitrine étalée comme celle d'Antinoüs, de l'enflure des muscles costaux dans un flanc qui se penche, de la continuité aisée de la hanche et de la cuisse dans un jeune corps, comme ce Faune incliné. Bref, ils avaient deux cents idées sur chaque forme et mouvement du nu ; nous n'en avons que sur la coupe d'une redingote et sur l'expression d'un visage. Il faut à l'art l'expérience courante, l'observation journalière ; de là sort le goût public, j'entends la préférence décidée pour telle sorte de type. Ce type dégagé et compris, il se trouve toujours quelques hommes supérieurs qui l'expriment. C'est pourquoi, les objets ordinaires étant changés, l'art change. L'esprit est comme ces insectes qui prennent la couleur de la plante sur laquelle ils vivent. Rien de plus vrai que ce mot : l'art est le résumé de la vie.

Un Faune en marbre rouge. — Celui-ci, visiblement, est ultérieur, mais le second âge ne fait que continuer le premier. Rome hellénisée est une autre Grèce. Même sous les empereurs, sous Marc-Aurèle par exemple[1], l'éducation gymnastique n'est pas sensiblement altérée. Les deux civilisations n'en font qu'une, et sont les deux étages d'une même maison. — Il tient dans chaque main une grappe de raisin et les montre avec un air de bonne humeur charmante et point vulgaire. La joie physique n'est point avilie dans l'antiquité, ni reléguée, comme chez nous, parmi les ouvriers, les bourgeois et les ivrognes. Chez Aristophane, Bacchus est en goguette; poltron, paillard, glouton, nigaud, comme un buveur de Rubens, il est pourtant dieu, et quelle folie d'imagination rieuse !

Deux autres Faunes, bien musclés, qui se tournent à demi, et un Hercule en bronze doré, magnifique lutteur. — Tout l'intérêt de l'attitude est dans le petit rejet du corps en arrière ; cela donne une autre position au ventre et aux pectoraux. — Pour comprendre cela, il ne nous reste que les écoles de natation de la Seine, et Arpin, le terrible Savoyard. Encore, combien ont vu Arpin? et qui n'est désagréablement choqué dans nos grenouillères de corps déshabillés qui barbotent.

Un grand sarcophage représente l'histoire d'Achille : pour dire vrai, il n'y a là aucun intérêt dramatique, mais seulement cinq ou six jeunes hommes nus, deux femmes vêtues au centre, et deux vieillards aux coins. Chaque corps, étant beau et vivant, est assez intéressant par soi; l'action est secondaire, le groupe n'est pas là

[1] Lettres à Fronton par Marc-Aurèle

pour la représenter ; elle n'est là que pour lier le groupe. On passe d'une belle jeune femme vêtue à un beau jeune homme nu, puis à un beau vieillard assis : voilà toute l'intention de l'artiste. On a du plaisir à voir un corps penché, puis un bras levé, puis un tronc fermement assis sur les deux cuisses.

Il est certain que cela est à une distance immense de nos habitudes. Si nous sommes préparés aujourd'hui pour un art, ce n'est pas pour la statuaire, ni même pour la grande peinture, mais tout au plus pour la peinture de paysage ou de mœurs, et bien plus encore pour le roman, la poésie et la musique.

Puisque j'ose parler sans marchander et dire les choses comme je les sens, mon avis décidé est que le grand changement de l'histoire est l'avénement du pantalon : tous les barbares du Nord le portent déjà dans les statues ; il marque le passage de la civilisation grecque et romaine à la moderne. — Ceci n'est point une boutade ni un paradoxe ; rien de plus difficile à changer qu'une habitude universelle et journalière. Pour déshabiller et rhabiller l'homme, il faut le démolir et le refondre. Le trait propre de la Renaissance, c'est l'abandon de la grande épée à deux mains et de l'armure complète ; le pourpoint à crevés, la toque, la culotte collante, montrent alors le passage de la vie féodale à la vie de cour. Il a fallu la révolution française pour nous faire quitter l'épée et la culotte à mollets ; c'est que le plébéien, homme d'affaires et crotté, avec ses bottes, son pantalon, sa redingote, remplace aujourd'hui le courtisan à talons rouges, le beau parleur brodé d'antichambre. — De même, le nu est une invention des Grecs. Les Lacédémoniens l'ont trouvé en même temps

que leur régime et leur tactique; les autres Grecs l'ont adopté vers la quatorzième olympiade. Ils ont dû aux exercices qu'il comporte leur supériorité militaire. A Platée, dit Hérodote, si les braves Mèdes ont été vaincus, c'est d'abord que leurs armes étaient moins bonnes, mais aussi c'est qu'ils étaient embarrassés dans leurs longues robes. Chaque Grec pris à part se trouvait ainsi plus agile, plus adroit de ses membres, plus robuste, mieux préparé pour l'ancien genre de combat, qui s'engageait d'homme à homme et corps à corps. A ce titre la nudité était une portion dans un ensemble d'institutions et de mœurs, et le signe visible auquel la nation se reconnaissait.

Me voici dans la salle des bustes : il serait bien mieux d'en parler en phrases graves et avec des points d'exclamation ; mais le caractère vous saute aux yeux ; impossible de le noter autrement que par un mot cru. Après tout, ces Grecs et ces Romains étaient des hommes ; pourquoi ne pas les traiter comme des contemporains ?

Scipion l'Africain : une large tête sans cheveux, point belle ; les tempes aplaties comme celles des carnassiers, mais le solide menton, les lèvres énergiquement serrées des dominateurs.

Pompée le Grand : ici, comme dans l'histoire, il est du second ordre.

Caton d'Utique : un grimaud aigre, à grandes oreilles, tout tendu et roidi, les joues tirées d'un côté, grognon et d'esprit étroit.

Corbulon : un cou tors qui a la colique, grimé et patelin.

Aristote : une tête ample et complète comme celle de Cuvier, un peu déformée à la joue droite.

Théophraste : un visage labouré et plein d'angoisses; c'est lui qui a dit sur le bonheur le mot désespéré que commentait Leopardi.

Marc-Aurèle : son buste est un de ceux que l'on rencontre le plus souvent, et l'on reconnaît tout de suite ses yeux à fleur de tête. Il est triste et noble, et sa tête est celle d'un homme tout entier dominé par son cerveau : un rêveur idéaliste.

Démosthène : toute l'énergie et tout l'élan d'un homme d'action ; le front est un peu fuyant, le regard est comme une épée ; c'est le parfait combattant, toujours lancé.

Térence : un méditatif incertain, le front bas, peu de crâne, l'air étriqué et triste. Il était client des Scipions, pauvre protégé, ancien esclave, puriste délicat, poëte sentimental, et on préférait à ses comédies des danses sur la corde.

Commode : figure fine et étrange, dangereusement volontaire ; les yeux à fleur de tête, un jeune beau, un élégant qui pourra faire de singulières choses.

Tibère : il n'est pas noble : mais, pour le caractère et la capacité, il peut porter dans sa tête les affaires d'un empire et l'administration de cent millions d'hommes.

Caracalla : tête violente, vulgaire et carrée, inquiétante comme celle d'une bête fauve qui va se lancer.

Néron : un beau crâne plein, mais une vilaine gaieté Il ressemble à un acteur, à un premier chanteur d'opéra, fat et vicieux, malsain d'imagination et de cervelle. Le trait principal est le menton en galoche.

Messaline : elle n'est point belle et s'est attifée savamment d'une double rangée de papillotes recherchées. Elle a un vague sourire fade qui fait mal au cœur. C'est

le siècle des grandes lorettes ; celle-ci avait la déraison, l'emportement, la sensibilité, la férocité de l'espèce. C'est elle qui, attendrie un jour par l'éloquence d'un accusé, se retire pour essuyer ses larmes, et auparavant recommande à son mari de ne pas le laisser échapper.

Vespasien : un homme fort, bien assis sur des facultés complètes, prêt à tout accident, avisé, digne d'être pape à la renaissance.

Voyez encore dans l'autre salle un buste, de Trajan, impérialement grandiose et redoutable ; l'emphase et la fierté espagnole y éclatent. Il faudrait lire ici l'*Histoire Auguste ;* ces bustes sont plus parlants que les mauvais chroniqueurs qui nous restent. Chacun d'eux est l'abrégé d'un caractère, et, grâce au talent du sculpteur qui efface les accidents, qui supprime les particularités indifférentes, on voit à l'instant ce caractère.

A partir des Antonins, l'art se gâte visiblement. Beaucoup de statues et de bustes sont comiques sans le vouloir, d'un comique déplaisant ou même odieux, comme si l'on avait copié la grimace d'une vieille femme étique, le tressaillement d'un homme usé, les expressions basses et douloureuses d'une machine nerveuse détraquée. La sculpture ressemble à la photosculpture ; elle approche de la caricature dans telle grande statue de femme au torse nu, la tête rechignée, coiffée de bouffantes postiches....

Pendant qu'on suit son rêve et que l'on converse intérieurement avec tous ces vivants de pierre, on entend autour de soi bruire et chanter l'eau qui sort par la gueule des lions, et, à chaque tournant des galeries, on aperçoit un morceau de paysage, tantôt un grand pan de mur noirâtre au-dessus duquel brille un oranger.

tantôt un vaste escalier où pendent des herbes grimpantes, tantôt le pêle-mêle des toits, des tours, des terrasses, et l'énorme Colisée à l'horizon....

Je ne veux plus rien voir aujourd'hui ; pourtant est-ce qu'il est possible de ne pas entrer dans la galerie voisine, sachant qu'elle renferme *l'Enlèvement d'Europe* de Véronèse? Il y en a un autre à Venise ; mais celui-ci, tel que le voilà, met la joie au cœur. Les gravures n'en donnent pas l'idée, il faut voir l'ample et florissante servante dans sa robe d'un glauque foncé, qui se penche pour attacher le bracelet de sa maîtresse, la noble taille, le geste calme de la jeune fille qui tend le bras vers la couronne apportée par les Amours, la joie et la volupté délicieuse qui s'exhalent de ces yeux riants, de ces belles formes épanouies, de cet éclat et de cet accord de couleurs fondues. Europe est assise sur la plus magnifique étoffe de soie jaune et dorée, rayée de noir; sa jupe, d'un violet pâle et rosé, laisse sortir son pied de neige; la chemise froncée encadre la molle rondeur de la gorge ; ses yeux noyés regardent vaguement les enfants qui jouent dans l'air ; aux bras, au cou, aux oreilles, chatoient des perles blanches.

Le Forum est à deux pas ; on y descend et on s'y repose. Le ciel était d'une pureté parfaite ; les lignes nettes des murs, les vieilles arcades en ruine, posées les unes sur les autres, se détachaient sur l'azur comme si elles eussent été marquées avec le plus fin crayon ; on prenait plaisir à les suivre, à revenir, à les suivre encore. La forme, dans cet air limpide, a sa beauté par elle-même, indépendamment de l'expression et de la couleur, comme un cercle, un ovale, une courbe réussie sur un fond clair. Peu à peu l'azur est devenu pres-

que vert : ce vert imperceptible est semblable à celui des pierres précieuses et des eaux de source, mais plus fin encore. Il n'y avait dans cette longue avenue rien que de curieux ou de beau : des arcs de triomphe à demi enterrés, posés en travers les uns des autres, des restes de colonnes tombées, des fûts énormes, des chapiteaux sur le bord de la route, sur la gauche, les voûtes colossales de la basilique de Constantin parsemées de plantes vertes pendantes : de l'autre côté, les ruines du palais des Césars, vaste entassement de briques roussies que des arbres couronnent, Saint-Côme avec un portail de colonnes dégradées, Santa-Francesca avec son élégant campanile; au haut de l'horizon, une rangée noirâtre de fins cyprès; plus loin encore, pareilles à un môle en débris, les arcades croulantes du temple de Vénus, et, à l'extrémité, pour fermer la voie, le gigantesque Colisée doré d'une lumière riante.

Sur toutes ces grandes choses, la vie moderne s'est nichée comme un champignon sur un chêne mort. Des balustrades de perches à demi dégrossies comme celles d'une fête de village entourent la fosse d'où s'élèvent les colonnes déterrées de Jupiter Stator. L'herbe pousse sur les pentes éboulées. Des polissons déguenillés jouent au palet avec des pierres. De vieilles femmes avec des enfants crasseux se chauffent au soleil parmi les ordures. Des moines blancs ou bruns passent, puis des écoliers en chapeau noir conduits par un ecclésiastique rogue. Une fabrique de lits en fer tinte et résonne auprès de la basilique. Vous lisez à l'entrée du Colisée une oraison à la Vierge qui procure cent jours d'indulgence; et cette oraison la traite comme une déesse indépendante. Cependant vous découvrez encore de grands traits de

l'ancienne race et de l'ancien génie. Plusieurs de ces vieilles femmes ressemblent aux sibylles de la Renaissance. Tel paysan en guêtres de cuir, avec son manteau taché de terre, a la plus admirable figure, le nez busqué, le menton grec, les yeux noirs qui parlent, tout petillants et luisants de génie naturel. Sous les voûtes de Constantin, j'entendais depuis une demi-heure une voix qui semblait psalmodier des litanies. J'approche, je trouve un jeune homme assis par terre, qui lisait tout haut, d'un ton de récitatif, devant cinq ou six drôles couchés, *l'Orlando furioso*, le combat de Roland et de Marsile. — Vous retournez souper dans la première auberge venue, chez Lepri : un pleutre sale, un coiffeur pommadé avec un vieux toupet gras qui lui tombe jusqu'aux joues, s'installe dans la salle voisine, muni d'une mandoline et d'un petit piano portatif à pédales; avec ses deux bras et ses pieds, il fait le chant, la basse, et vous joue des airs de Verdi, un finale de *la Sonnambula;* la délicatesse, l'élégance, la variété, l'expression de son jeu, sont admirables. Ce pauvre diable a une âme, l'âme d'un artiste et l'on oublie de manger en l'écoutant.

Le Vatican.

C'est ici probablement le plus grand trésor de sculpture antique qu'il y ait au monde. Voici une page de grec qu'il faut avoir dans l'esprit en le parcourant.

« Je les questionnai, dit Socrate, au sujet des jeunes gens, pour savoir s'il y en avait quelques-uns parmi eux éminents en sagesse ou en beauté, ou des deux façons à la fois. — Alors Critias, ayant regardé vers la porte, vit quelques jeunes gens qui entraient et se

disputaient entre eux, et par derrière une foule qui suivait. Il me dit : « Puisque tu parles de beauté, Socrate, tu vas bientôt avoir à juger toi-même, car ceux-là qui entrent sont les avant-coureurs et les amoureux du plus beau jeune homme qu'il y ait aujourd'hui; je crois qu'il est lui-même tout près d'ici et qu'il va venir. — Qui est-ce donc, dis-je, et de qui est-il fils? — Tu le connais, répondit-il, mais il n'était pas encore d'âge avant ton départ : c'est Charmide, fils de Glaucus notre oncle, et mon cousin. — Par Jupiter! dis-je, oui, je le connais; il n'était pas médiocrement beau quand il était enfant, et il doit l'être tout à fait à présent qu'il est jeune homme. — Tu vas voir tout de suite, me dit-il, comme il est devenu beau et grand. » Et en même temps qu'il disait cela, Charmide entra.

« Il me parut admirable pour la taille et la beauté, et tous les autres qui étaient là me semblèrent amoureux de lui, tant ils furent troublés et frappés lorsqu'il entra; beaucoup d'autres, amoureux de lui, étaient encore par derrière ceux qui suivaient. Qu'il fit cette impression sur nous autres hommes, cela est moins étonnant; mais je remarquai que, parmi les enfants aussi, personne ne regardait autre part, pas même les plus petits, et que tous le contemplaient comme une statue.

« Alors Chéréphon, m'appelant : « Que te semble du jeune homme, Socrate? me dit-il. N'est-il pas beau de visage? — Merveilleusement beau, répondis-je. — S'il voulait se dépouiller, dit-il, son visage ne te semblerait plus rien, tant il est parfaitement beau par toute sa forme. » Les autres qui étaient là dirent la même chose que Chéréphon.

« Charmide, dis-je, il est naturel que tu l'emportes sur tous les autres, car personne ici, je pense, ne pourrait montrer dans Athènes deux autres maisons dont l'alliance puisse produire quelqu'un de plus beau et de meilleur que celles dont tu es sorti. En effet, votre famille paternelle, celle de Critias, fils de Dropide, a été célébrée par Anacréon, Solon, et par beaucoup d'autres poëtes, comme excellente en beauté, en vertu, et dans tous les biens où l'on met le bonheur. Et de même celle de ta mère; car personne ne parut plus beau ni plus grand que ton oncle Pyrilampe, toutes les fois qu'on l'envoyait en ambassade auprès du grand roi, ou auprès de quelque autre sur le continent. Cette autre maison ne le cède en rien à la première. Étant né de tels parents, il est naturel que tu sois en tout le premier. »

Avec cette scène dans l'esprit, on peut errer dans les grandes salles, et voir agir et penser les statues, le Discobole, par exemple, et le jeune Athlète, copié, dit-on, d'après Lysippe. Celui-ci vient de courir, il a dans la main un numéro par lequel on voit qu'il est arrivé le cinquième, et il se frotte avec le strigile. La tête est petite, l'intelligence ne va pas au delà de l'exercice corporel qu'il vient de faire; cette gloire et cette occupation lui suffisent. En effet, dans les plus beaux temps de la Grèce, les triomphes gymnastiques paraissaient si importants que beaucoup de jeunes gens s'y préparaient pendant des années, chez des maîtres et avec un régime particulier, comme aujourd'hui les chevaux de course chez les entraîneurs. Il a l'air un peu las, et racle avec son strigile la sueur et la poussière collée sur sa peau. Qu'on me pardonne ce mot, il s'étrille; le mot est choquant en français : il ne l'est pas pour des Grecs qui ne séparent point comme nous la vie humaine de la vie animale. Homère, énumérant les guerriers qui sont devant Troie, met, sans y penser, sur le même rang les chevaux et les hommes. « Ce sont là, dit-il, les chefs et les rois des Grecs. Dis-moi, Muse, quels étaient les meilleurs parmi les hommes et les meilleurs parmi les chevaux? »

Mais, d'autre part, considérez quelles chairs une pareille vie devait faire, quelle solidité de tissu et de ton l'huile, la poussière, le soleil, le mouvement, la sueur, le strigile, devaient donner aux muscles! Dans *les Rivaux* de Platon, le jeune homme adonné à la gymnastique raille amèrement son adversaire qui s'est fait lettré et liseur. « Il n'y a que l'exercice qui entretienne le corps. Vois Socrate, ce pauvre homme qui ne dort pas,

qui ne mange pas, qui a le cou roide et grêle à force de se tracasser l'esprit. » Et tout le monde se met à rire.

Le corps de celui-ci est parfaitement beau, presque réel, car ce n'est pas un dieu ni un héros. A cause de cela, le petit doigt du pied est gâté, l'arrière-bras est assez maigre, la chute des reins est très-marquée : mais les jambes, surtout la droite vue par derrière, auront la détente et l'élan d'un lévrier. C'est devant une pareille statue qu'on sent nettement la différence qui sépare la civilisation antique de la nôtre. Une cité entière choisissait pour la lutte et la course les meilleurs jeunes gens dans les meilleures familles ; elle assistait aux jeux ; hommes et femmes étaient là ; on comparait les dos, les jambes, les poitrines, tous les muscles en mouvement dans les cent mille aspects de l'effort. Un spectateur ordinaire était connaisseur, comme aujourd'hui un cavalier juge les chevaux dans un *derby* ou dans un carrousel. — Au retour, la cité accueillait le vainqueur par une cérémonie publique ; parfois on le choisissait pour général ; son nom était parmi les fastes de la ville, sa statue prenait rang parmi celles des héros protecteurs, le vainqueur de la course donnait son nom à l'olympiade. — Quand les dix mille arrivent en vue de la mer Noire et se sentent sauvés, leur première idée est de célébrer des jeux ; ils ont échappé aux barbares, voilà enfin la vraie vie grecque qui recommence. « Cette colline, dit Dracontios, est un terrain excellent pour courir où l'on voudra. — Mais comment pourra-t-on courir sur un sol si rude et si boisé ? — Tant pis pour qui tombera ! — Pour la course du grand stade, il y eut plus de soixante Crétois ; les autres se présentèrent pour la lutte, le pugilat et le pancrace. Et le spectacle fut beau, car il

y eut beaucoup d'athlètes, et, comme leurs compagnons regardaient, ils firent de grands efforts. »

Un siècle plus tard, au temps d'Aristote, de Ménandre et de Démosthène, quand la culture d'esprit est complète, quand la philosophie et la comédie touchent à leur achèvement et à leur décadence, Alexandre débarquant dans la Troade se met nu avec ses compagnons pour honorer par des courses le tombeau d'Achille. Imaginez Napoléon faisant la même chose à sa première campagne d'Italie. L'action correspondante fut pour lui, je suppose, de boutonner son uniforme et d'assister grave et roide au *Te Deum* à Milan.

On peut voir la perfection de cette éducation corporelle dans le jeune athlète qui lance le disque, dans la courbure de son corps tout penché d'un côté, dans le calcul de tous ses membres qui se tendent ou se ploient pour rassembler le plus de force possible sur un même point. Un mot de Platon est bien frappant à ce sujet; il divise l'éducation en deux branches égales, la gymnastique et la musique. Par gymnastique, il entend tout ce qui touche à la formation et à l'exercice du corps nu. Par musique, il entend tout ce qui est compris dans le chant, c'est-à-dire, outre la musique, les paroles et les idées des hymnes et des poëmes qui enseignent la religion, la justice et l'histoire des héros. Quelle percée et quelle ouverture sur la jeunesse antique! Quel contraste, si l'on met en regard notre éducation de *savantasses* et de culs-de-jatte!

Une grande statue couchée, *le Nil* : la copie en est aux Tuileries. Rien de plus gracieux, de plus fluide que les petits enfants si petits qui jouent sur son large corps; on ne peut mieux exprimer l'ampleur, le calme,

la vie vague et presque divine d'un fleuve. Un corps divin, ces deux mots, dans une langue moderne, hurlent d'être accouplés ensemble, et c'est l'idée mère de la civilisation antique. — Derrière lui sont de charmants jeunes athlètes tout jeunes, ayant en main leur fiole d'huile ; l'un d'eux, qui n'a guère que treize ans, est le Lysis ou le Ménexène de Platon.

De temps en temps, on déterre des inscriptions qui mettent en lumière ces habitudes et ces sentiments si éloignés des nôtres. En voici une, publiée cette année même sur un jeune athlète de Théra, et trouvée sur le piédestal de son effigie. Les quatre vers ont la beauté, la simplicité, la force d'une statue : « La victoire pour le pugile est au prix du sang ; mais cet enfant, le souffle encore chaud de la rude bataille du pugilat, demeura ferme pour le lourd labeur du pancrace, et la même aurore a vu Dorocléides deux fois couronné. »

Mais il faut songer au mal en même temps qu'au bien. L'amour que suggérait la vie des gymnases est une perversion de la nature humaine ; à cet égard, les récits de Platon sont exorbitants. De même encore ces mœurs antiques, qui dans l'homme respectent l'animal, développent par contre-coup l'animal dans l'homme : là-dessus Aristophane est scandaleux. Nous nous croyons gâtés parce que nous avons des romans crus ; que dirions-nous si l'on jouait sa *Lysistrata* sur un de nos théâtres ? Heureusement, ce que la sculpture montre de ce monde singulier, c'est la beauté toute seule. Une canéphore debout, à l'entrée du Braccio-Nuovo, est semblable à celle du Parthénon, quoique d'un travail secondaire. Quand une fille des premières familles n'avait pour vêtement, comme celle-ci, qu'une chemise

et par-dessus une demi-chemise, quand elle avait l'habitude de porter des vases sur sa tête et par suite de se tenir droite; quand, pour toute toilette, elle retroussait ses cheveux ou les laissait tomber en boucles; quand le visage n'était pas plissé par les mille petites grâces et les mille petites préoccupations bourgeoises, une femme pouvait avoir la tranquille attitude de cette statue. — Aujourd'hui il en reste un débris dans les paysannes des environs qui portent leurs corbeilles sur la tête, mais elles sont gâtées par le travail et les haillons. — Le sein paraît sous la chemise; la tunique colle et visiblement n'est qu'un linge; on voit la forme de la jambe qui casse l'étoffe au genou; les pieds apparaissent nus dans les sandales. Rien ne peut rendre le sérieux naturel du visage. Certainement, si l'on pouvait revoir la personne réelle avec ses bras blancs, ses cheveux noirs, sous la lumière du soleil, les genoux plieraient, comme devant une déesse, de respect et de plaisir.

Qu'on regarde une statue toute voilée, par exemple celle de la Pudicité : il est évident que le vêtement antique n'altère pas la forme du corps, que les plis collants ou mouvants reçoivent du corps leurs formes et leurs changements, qu'on suit sans peine à travers les plis l'équilibre de toute la charpente, la rondeur de l'épaule ou de la hanche, le creux du dos. L'idée de l'homme n'est pas alors, comme chez nous, celle d'un esprit pur ou impur, plus un paletot de Dusautoy ou une robe d'Alexandrine : c'est celle d'une poitrine, d'un dos, d'un emmanchement des muscles, d'une échine avec ses vertèbres saillantes, des tendons du cou, d'une jambe roidie depuis le talon jusqu'au reins. On a dit

qu'Homère savait l'anatomie, parce qu'il décrit exactement les blessures, la clavicule, l'os iliaque; il savait simplement de l'homme, de son ventre, de son thorax, ce que tout le monde en savait alors. Le peu que j'ai appris à l'École pratique m'éclaircit les trois quarts des choses; impossible aujourd'hui de comprendre la pensée de ces artistes, si l'on n'a pas touché soi-même l'articulation du cou et des membres, si l'on n'a pas acquis au préalable l'idée de deux parties maîtresses du corps, le buste mobile sur le bassin, si l'on ne connaît pas le mécanisme qui lie tous les muscles, de la plante du pied au mollet, à la cuisse, au creux des lombes, pour dresser un homme et le tenir debout.

Rien de tout cela n'est possible sans le costume antique. Voyez *Diane regardant Endymion*. Sa robe tombe jusqu'aux pieds; elle a, outre cela, l'espèce de seconde robe ordinaire; mais le pied est nu. Dès que le pied est chaussé, comme celui des jolies demoiselles qui se promènent ici un livre à la main, vous ne voyez plus le corps naturel, mais une machine artificielle. Ce qui vous apparaît, ce n'est plus l'être humain, mais une cuirasse articulée, excellente contre les intempéries, et agréablement lustrée pour briller dans une chambre. La femme, par la culture et le vêtement moderne, est devenue une sorte de scarabée, sanglé à la taille, roide dans son corselet luisant, monté sur des pattes sèches et vernissées, chargé d'appendices et d'enveloppes brillantes; les rubans, les chapeaux, la crinoline, ont l'agitation, le chatoiement des antennes et de la double paire d'ailes. Très-souvent, comme un insecte, la figure se réduit aux yeux, à l'expression; le corps entier a l'activité remuante d'un bourdon; la meilleure partie

de la beauté consiste dans la vivacité nerveuse, surtout dans l'arrangement coquet de l'enveloppe lustrée, dans l'appareil compliqué et diamanté qui bruit alentour. — Au contraire, ici le pied nu montre tout de suite que la longue tunique n'est qu'un voile sans importance. La ceinture est une simple corde nouée par le premier nœud venu au-dessous du sein; les deux seins soulèvent l'étoffe; la tunique, agrafée sur l'épaule, n'est pas large à cet endroit de plus de deux doigts, en sorte qu'on sent l'épaule se continuer dans le bras, qui est ample, fort, et ne ressemble pas à ces pattes filamenteuses qui pendent aujourd'hui des deux côtés d'un corset. Dès qu'il y a corset, il n'y a plus de corps naturel; au contraire, tout ce vêtement peut se mettre et se défaire en un instant; ce n'est qu'un linge qu'on a pris et dont on s'enveloppe.

Tout cela est dans le Braccio-Nuovo, et en outre quantité d'autres statues, celle d'Auguste, de Tibère; à côté de chaque grande figure est un buste d'empereur. On ne peut tout noter; je remarque seulement une Julie, fille de Titus. Le corps est encore beau, mais la tête porte les ridicules bouffantes modernes. Ce seul ornement suffit pour détruire l'effet de la sculpture et toute l'idée antique.

De là on suit un long corridor peuplé aussi de débris grecs et romains, et l'on arrive au musée Pio-Clementino, où les œuvres d'art sont séparées et groupées chacune autour de quelque pièce capitale, dans des chambres de moyenne grandeur. Je ne dis rien des objets simplement curieux, de ce tombeau des Scipions si précieux pour les antiquaires, si simple de forme, et dont la pierre semble de la cendre cuite. Les hommes

ensevelis là appartiennent à la génération des grands Romains qui, par la conquête du Samnium et par l'organisation des colonies, ont établi la puissance de Rome sur l'Italie, et par suite sur le monde. Ils sont les fondateurs ; les vainqueurs de Carthage, de la Macédoine, et du reste n'ont fait que continuer leur monument. Ce bloc de peperin est une des premières pierres de l'édifice dans lequel nous vivons encore aujourd'hui, et l'inscription semble la voix grave du mort qui s'y est couché il y a vingt et un siècles :

> Cornelius Lucius Scipio le Barbu,
> Né de son père Gnævus, homme sage et brave,
> Dont la beauté fut égale à la vertu.
> Il fut censeur, consul, édile dans votre cité,
> Prit Taurasia, Cisauna dans le Samnium,
> Soumit toute la Lucanie, et emmena des otages.

C'est ici que sont les chefs-d'œuvre, — d'abord le *Torse*, tant loué par Michel-Ange. En effet, par la vie, l'effort grandiose, la puissante attache des cuisses, la fierté du mouvement, le mélange de passion humaine et de noblesse idéale, il est conforme au style de Michel-Ange. — Un peu plus loin est le *Méléagre*, dont la copie est aux Tuileries. Ce n'est qu'un corps, mais un des plus beaux que j'aie jamais vus. La tête, presque carrée, taillée à pans solides, comme celle de Napoléon, n'a qu'un front médiocre, et l'expression semble d'un homme un peu obstiné ; en tout cas, rien n'y indique la grande capacité et la grande flexibilité d'esprit que nous ne manquons guère de donner à nos statues, et qui suggère tout de suite au spectateur l'idée d'offrir au pauvre grand homme si peu habillé un pantalon et

un paletot. La beauté de celui-ci est dans le col puissant, dans le torse si bien continué par la cuisse; c'est un chasseur et un guerrier, rien de plus : il l'est par les muscles du jarret aussi bien que par la tête. Ces gens-là avaient inventé pour l'espèce humaine le système des haras; de là, leur rang dans l'histoire. Les Spartiates, qui, dans les temps anciens de la Grèce, ont donné le branle aux autres cités, se prêtaient entre eux leurs femmes pour avoir des rejetons d'élite. Là-dessus Platon, leur admirateur, conseille aux magistrats d'arranger les mariages annuels de telle façon que les meilleurs hommes aient les meilleures femmes. Xénophon, de son côté, blâme Athènes, qui n'a rien de semblable, loue l'éducation des femmes spartiates, tout entière arrangée pour qu'elles enfantent à l'âge qu'il faut et qu'elles aient de beaux enfants. « Leurs jeunes filles, dit-il, s'exercent à la course et à la lutte, et cela est sagement ordonné; car comment des femmes élevées, comme on le veut d'ordinaire, à faire des ouvrages de laine et à demeurer tranquilles, enfanteraient-elles quelque chose de grand? » Il remarque que dans leurs mariages tout est réglé dans cette vue; un vieillard ne peut garder sa jeune femme pour soi : il doit choisir, « entre les jeunes gens dont il admire le plus le corps et l'âme, un homme qu'il amènera dans sa maison et qui lui donnera des enfants. » On voit que chez ce peuple, qui a poussé le plus loin l'esprit tout gymnastique et militaire de l'institution nationale, il s'agit avant tout de faire la race.

Une petite rotonde à côté de là renferme les chefs-d'œuvre de Canova tant loués, je ne sais pourquoi, par Stendhal. un *Persée* qui est un élégant efféminé, deux

Lutteurs qui sont des boxeurs rancuniers, des charretiers déshabillés occupés à échanger des gourmades. Nul intermédiaire entre la fadeur et la grossièreté, entre le joli jeune homme de salon et les déchargeurs de la halle. Cette impuissance montre à l'instant la différence de l'antique et du moderne.

En continuant, on trouve le *Mercure* du Belvédère ; c'est un homme jeune et debout comme le Méléagre, mais encore plus beau ; le torse est plus fort et la tête plus fine; sur son visage voltige une légère expression souriante, une grâce et une pudeur[1] de jeune homme bien né, qui sait parler, car il est de race intelligente et choisie, mais qui hésite à parler, parce que son âme est encore neuve. L'éphèbe grec, devant qui Aristophane fait plaider le Juste et l'Injuste, avait assez couru, lutté et nagé, pour avoir cette superbe poitrine et ces muscles souples ; et il était demeuré assez voisin de la simplicité primitive, assez exempt des curiosités, des disputes et des raffinements qui commençaient à s'introduire, pour avoir ce visage calme. Ce calme est si grand, qu'au premier regard on le prendrait pour un air boudeur et un peu triste.

L'*Apollon du Belvédère* est d'un âge plus récent et moins simple. Si beau qu'il soit, il a le défaut d'être un peu élégant ; il devait plaire à Winckelmann, aux critiques du dix-huitième siècle. Ses cheveux crêpés tombent derrière l'oreille avec une distinction charmante, et se relèvent sur le front en une sorte de petit diadème, comme pour une femme ; son attitude donne vaguement l'idée d'un beau jeune lord qui renvoie un importun.

[1] *Infans pudor.*

Certainement cet Apollon a du savoir-vivre et en outre la conscience de son rang ; je suis sûr qu'il a des domestiques.

Le *Laocoon* non plus n'est pas d'un âge très-ancien ; je crois que, si ces deux statues ont été d'abord admirées plus que les autres, c'est qu'elles sont plus que les autres voisines du goût moderne. Celle-ci est un compromis entre deux styles et deux époques, pareille à une tragédie d'Euripide. La gravité et l'élévation du premier style subsistent encore dans la pose symétrique des enfants, dans la noble tête du père qui a perdu force et courage, et qui fronce le front sans crier ; mais l'art nouveau, sentimental et expressif, se montre dans le caractère terrible et touchant du sujet, dans la réalité atroce du corps ondoyant des serpents, dans la faiblesse attendrissante du pauvre petit qui meurt tout de suite, dans le fini des muscles, du torse et du pied, dans l'enflure douloureuse des veines, dans la minutieuse anatomie de la souffrance. Aristophane eût dit de ce groupe, comme de l'Hippolyte ou de l'Iphigénie d'Euripide, qu'il fait pleurer, qu'il ne fortifie pas, qu'au lieu de changer les femmes en hommes, il change les hommes en femmes.

Si les pas des visiteurs ne troublaient la paix des salles, on passerait ici la journée sans s'en apercevoir. Chaque dieu, chaque héros repose dans son oratoire, entouré de statues moindres ; les quatre oratoires font les coins d'une cour à huit pans, autour de laquelle règne un portique. Des cuves de basalte et de granit, des sarcophages chargés de figurines, sont posés çà et là sur le pavé de marbre ; seule, une fontaine s'agite et murmure dans ce sanctuaire de pierres immobiles et de formes

idéales. Un grand balcon s'ouvre sur la ville et la campagne : de cette hauteur, on voit s'étaler l'espace immense, les jardins, les villas, les dômes, de beaux pins-parasols posés un à un dans l'air limpide, des rangées de cyprès noirs sur les blancheurs et les clartés de l'architecture, et, à l'horizon, une longue chaîne de montagnes crénelées, dont les pics neigeux montent dans l'azur.

Je suis revenu à pied derrière le château Saint-Ange, puis le long du Tibre, sur la rive droite ; on ne peut se figurer un pareil contraste. La rive est une longue bande de sable croulant, bordée de haies épineuses, abandonnée. En face, sur l'autre bord, s'allonge une file de vieilles maisons sales, lamentables baraques bossuées et jaunies, toutes tachées par l'infiltration des eaux et le contact de la vermine humaine, quelques-unes plongeant dans le fleuve leur assise rongée, d'autres laissant entre elles et lui une petite cour infectée d'immondices ; on n'imagine pas ce que peut devenir un mur qui a subi, cent ans durant, les intempéries de l'air et les vilenies du ménage. Toute cette bordure ressemble à la jupe fripée d'une sorcière, à je ne sais quel reste de torchon infect et troué. Le Tibre roule jaune, fangeux, entre ce désert et cette pourriture.

Pourtant l'intérêt et le pittoresque ne font jamais défaut. Çà et là, un reste de vieille tour plonge à pic dans le fleuve ; une place au-dessous d'une église étage ses escaliers jusque dans l'eau, et des bateaux y abordent. On dirait de ces vieilles estampes que l'on trouve sur nos quais, à demi-effacées par la pluie, déchirées, crasseuses, mais où l'on aperçoit un morceau grandiose

de fabrique ou de paysage, à côté d'un trou, entre deux pâtés de boue.

Le Panthéon, les Thermes de Caracalla.

On resterait ici trois ou quatre ans qu'on y pourrait toujours apprendre. C'est le plus grand musée du monde; tous les siècles y ont laissé quelque chose ; qu'est-ce que j'en puis voir en un mois ? Un homme qui aurait le temps d'étudier et saurait regarder trouverait ici dans une colonne, un tombeau, un arc de triomphe, un aqueduc, surtout dans ce palais des Césars, que l'on déterre, les moyens de recomposer et de redresser devant ses yeux la Rome impériale. J'en visite trois ou quatre restes, et je tâche de deviner sur ces fragments.

Le Panthéon d'Agrippa est sur une place sale et baroque, où de misérables fiacres stationnent, épiant les étrangers ; des échoppes de légumes jettent leurs épluchures sur le pavé noirâtre, et des troupes de paysans en grandes guêtres, une peau de mouton sur les épaules, attendent et regardent, immobiles, les yeux brillants. Le pauvre temple lui-même a souffert tout ce que peut souffrir un édifice ; des bâtiments modernes se sont collés contre son dos et contre ses côtés : on l'a flanqué de deux clochers ridicules; on lui a volé ses poutres et ses clous de bronze pour en faire les colonnes du baldaquin de Saint-Pierre ; longtemps des masures incrustées entre les colonnes ont obstrué son portique; la terre l'avait tellement encombré que, pour arriver dans l'intérieur, au lieu de monter, on descen-

lait. Encore aujourd'hui, tout réparé qu'il est, sous ses teintes noirâtres, avec ses fentes, ses mutilations et l'inscription demi-effacée de son architrave, il a l'air d'un estropié et d'un malade. En dépit de tout cela, l'entrée est grandiosement pompeuse ; les huit énormes colonnes corinthiennes du portique, les pilastres massifs, imposants, les poutres de l'entablement, les portes de bronze, annoncent une magnificence de conquérants et de dominateurs. Notre Panthéon, mis en regard, semble étriqué, et, quand, au bout d'un quart d'heure, on est parvenu à faire abstraction des dégradations et des moisissures, quand on a séparé le temple de ses alentours modernes et vieillots, quand on imagine l'édifice blanc, éclatant, avec la nouveauté de ses marbres, avec le scintillement fauve de ses tuiles de bronze, de ses poutres de bronze, du bas-relief de bronze qui ornait son fronton, tel enfin qu'il était lorsque Agrippa, après l'établissement de la paix universelle, le dédia à tous les dieux, on se figure avec admiration le triomphe d'Auguste qui s'achevait par cette fête, la réconciliation de l'univers soumis, la splendeur de l'empire achevé, et l'on entend la mélopée solennelle des vers où Virgile célèbre la gloire de ce grand jour. « Porté par un triple triomphe dans les murs de Rome, Auguste consacrait aux dieux italiens un vœu immortel, trois cents grands temples par toute la ville. Les rues frémissaient de la joie, des jeux, des applaudissements de tout un peuple. Dans les temples, des chœurs de femmes ; dans tous, des autels ; devant les autels, des taureaux immolés jonchaient la terre. Lui-même, assis sur le seuil de marbre de l'éclatant Phœbus, passe en revue les dons des peuples et les attache aux colonnes superbes : les nations vaincues s'avancent en

long ordre, aussi diverses d'armes et d'esprit que de langage : Nomades, Africains aux robes pendantes, Léléges, Cares, les Gélons armés de flèches, les Morins, les plus lointains des hommes, les Dahes indomptés. L'Euphrate coule docile, et l'Araxe frémit sous le pont qui l'a vaincu. »

On entre dans le temple, sous la haute coupole qui s'évase en tous sens comme un ciel intérieur ; la lumière tombe magnifiquement, d'une grande chute, par l'unique ouverture de la cime, et, près de cette vive clarté, des ombres froides, des poussières transparentes, rampent lentement le long des courbures. Tout à l'entour, les chapelles des anciens dieux, chacune entre ces colonnes, se rangent en cercle en suivant la muraille : l'énormité de la rotonde les rapetisse encore ; ils vivent, ainsi réunis et amoindris, sous l'hospitalité et la majesté du peuple romain, seule divinité qui subsiste dans l'univers conquis. Telle est l'impression que laisse cette architecture : elle n'est pas simple comme un temple grec, elle ne correspond pas à un sentiment primitif comme la religion grecque ; elle indique une civilisation avancée, un art calculé, une réflexion savante. Elle aspire au grandiose, elle veut exciter l'étonnement et l'admiration ; elle fait partie d'un gouvernement, elle complète un spectacle ; elle est une décoration dans une fête, mais cette fête est celle de l'empire romain.

On longe le Forum, ses trois arcs de triomphe, les grandes voûtes de ses Basiliques ruinées, l'énorme Colisée. Il y en avait trois ou quatre autres ; l'un d'eux, le *Circus maximus*, contenait quatre cent mille spectacteurs. Dans un combat naval sous Claude, dix-neuf mille gladiateurs combattirent ; un triton d'argent sorti du lac avait

donné le signal avec son clairon. Tel théâtre contenait vingt mille personnes. C'est parmi ces idées qu'on arrive aux Thermes de Caracalla, la plus grande chose, après le Colisée, qu'on puisse voir à Rome.

Au fond, tous ces colosses sont des signes du temps. La Rome impériale exploitait tout le bassin de la Méditerranée, l'Espagne, la Gaule et les deux tiers de l'Angleterre au profit de cent mille oisifs. On les amusait au Colisée avec des massacres de bêtes et d'hommes, au grand Cirque avec des luttes d'athlètes et des courses de chars, au théâtre de Marcellus avec des pantomimes, des décorations, des défilés d'armes et des costumes. Ici on les baignait, ils venaient causer, regarder des statues, écouter un déclamateur, passer au frais les heures chaudes. Tout ce qu'on avait inventé jusque-là de commode, d'agréable ou de beau, tout ce qu'on pouvait ramasser au monde de curieux ou de magnifique était pour eux, les Césars les nourrissaient, les divertissaient, cherchaient à leur complaire, tâchaient d'obtenir leurs applaudissements. Un Romain de la classe moyenne pouvait à la rigueur considérer les empereurs comme des intendants (*procuratores*) tenus d'administrer son bien, de lui éviter l'embarras des affaires, de lui fournir à bon compte ou gratis son blé, son vin, son huile, de lui donner de somptueux repas, des fêtes bien entendues, de le fournir de tableaux, de statues, de mimes, de gladiateurs et de lions, de réveiller tous les matins son goût blasé par quelque nouveauté surprenante, même quelquefois de se faire histrions, cochers, chanteurs et gladiateurs pour son plaisir. Afin de loger ce peuple d'amateurs d'une façon digne de sa condition royale, l'architecture inventa des formes grandioses et nouvelles. Les

vastes bâtiments indiquent toujours quelque excès semblable, une concentration et une accumulation démesurée du labeur humain. Voyez les cathédrales gothiques et les pyramides d'Égypte, Paris contemporain et les docks de Londres.

Au bout d'une longue file de ruelles, de murailles blanches, de jardins déserts, apparaît la grande ruine. Sa forme ne peut se comparer à rien, et la ligne qu'elle découpe dans le ciel est unique. Ni les montagnes, ni les collines, ni les édifices, ni les œuvres naturelles, ni les œuvres humaines n'en donnent l'idée ; elle ressemble à tout cela : c'est une œuvre humaine que le temps et les accidents ont déformée et transformée jusqu'à la rendre naturelle. Au milieu de l'air, sa cime de bosselures émoussées, sa crête labourée de larges vides, sa masse rougeâtre morne et morte tourne silencieusement sur un linceul de grands nuages.

On entre, et il me semble qu'on n'a rien vu au monde d'aussi grand ; le Colisée lui-même n'en approche pas, tant la multiplicité et l'irrégularité des débris ajoutent encore à l'énormité de l'énorme enceinte. Devant ces monceaux de briques roussies et rongées, devant ces voûtes rondes élancées comme les arches d'un grand pont, devant ces môles croulants, on se demande s'il n'y a point eu là une ville entière. Souvent une voûte est tombée, et le massif monstrueux qui la soutenait se dresse encore dans l'air, avec un reste d'escalier, avec un fragment d'arcade, épais comme une maison, ventru et difforme. Parfois il est fendu par le milieu, et il semble qu'un pan va se détacher, rouler comme une roche. Des parois de mur, des morceaux de voûtes fléchissantes s'y sont collés, et les saillies menacent, ex-

travasées dans l'air vide. Les cours sont pleines de débris, et les morceaux de briques, sous l'effort du temps, se sont incrustés ensemble aussi âprement que les blocs de cailloux tassés par la mer. Ailleurs les arcades intactes s'étagent les unes au-dessus des autres; le ciel, tranché par leur courbe, luit derrière elles, et tout en haut, sur le rouge terne des briques, les chevelures verdoyantes des plantes chatoient et ondulent au milieu de l'azur.

Il y a des profondeurs suspectes où l'ombre humide traîne parmi des noirceurs étranges. Les lierres y descendent; les fenouils, les anémones, les mauves foisonnent sur les bords; à demi ensevelis sous des monceaux de pierres écroulées, les fûts de colonnes s'enfoncent sous un pêle-mêle d'herbes grimpantes; le trèfle aux feuilles grasses tapisse les pentes. De petits chênes verts arrondis, des arbrisseaux verts, des milliers de giroflées se perchent sur les saillies, s'accrochent dans les creux, panachent les crêtes de leurs fleurs jaunes. Tout cela bruit au vent, et les oiseaux chantent dans le grand silence.

On distingue encore les arcades de la Pinacothèque, haute comme un dôme d'église, la grande salle ronde destinée aux bains de vapeur, les énormes hémicycles où se donnaient les spectacles. Supposez un club comme l'Athenæum à Londres, c'est-à-dire un palais à l'usage de tout le monde, celui-ci à l'usage d'un monde qui, outre les besoins de l'esprit, avait ceux du corps, qui venait non-seulement pour lire des livres et des journaux, pour contempler des œuvres d'art, pour écouter des poètes et des philosophes, pour converser et disputer, mais encore pour nager, se frotter, transpirer,

même lutter et courir, en tout cas, pour regarder des lutteurs et des coureurs. Car Rome à cet égard n'est qu'une Athènes agrandie : le même genre de vie, les mêmes instincts, les mêmes habitudes, les mêmes plaisirs s'y perpétuent ; la seule différence est dans la proportion et dans le moment. La cité s'est enflée jusqu'à renfermer des maîtres par centaines de mille et des esclaves par millions ; mais, de Xénophon à Marc-Aurèle, l'éducation gymnastique et oratoire n'a point changé : ils ont toujours des goûts d'athlètes et de parleurs ; c'est dans ce sens qu'il faut travailler pour leur plaire ; c'est à des corps nus, à des dilettantes de style, à des amateurs de décoration et de conversation, qu'on s'adresse. Nous n'avons plus l'idée de cette vie corporelle et païenne, oisive et spéculative ; le climat est demeuré le même, mais l'homme s'est transformé en s'habillant et en devenant chrétien.

On monte je ne sais combien d'étages, et au sommet on trouve le pavé des chambres supérieures, un marquetage de petits dés de marbre ; les genêts, les arbrisseaux s'y sont implantés et les disjoignent ; parfois, au-dessous de la croûte de terre, on voit reparaître un morceau intact, presque frais, de la mosaïque. On comptait ici seize cents siéges de marbre poli. Dans les thermes de Dioclétien, il y avait place pour trois mille deux cents baigneurs. Quand, de cette hauteur, on jette les yeux autour de soi, on voit la plaine rayée à perte de vue par les vieux aqueducs, et, du côté du mont Albano, trois autres vastes ruines, des amas d'arcades noircies ou rougeâtres, crevassées, déchiquetées brique à brique, émiettées par les siècles.

On descend et l'on regarde encore : la salle de la

piscine a cent vingt pas de long ; celle où l'on se déshabillait a quatre-vingts pieds de haut ; tout cela était revêtu de marbre, et ce marbre est si beau que, de ses débris, on fabrique des bijoux de cheminée ; on en a tiré au seizième siècle l'Hercule Farnèse, le Torse, la Vénus Callipyge, et je ne sais combien de chefs-d'œuvre, au dix-septième siècle des centaines de statues. Il est probable que nul peuple ne retrouvera les aises, les divertissements et surtout les beautés que les Romains trouvaient à Rome.

Il faut venir ici pour comprendre ce mot : une civilisation autre que la nôtre, autre et différente, mais, dans son genre, aussi complète et aussi fine. C'est un autre animal, mais également parfait, comme le mastodonte avant l'éléphant moderne.

Dans un coin, à l'abri, fleurissait le plus charmant amandier, tout rose comme une jeune fille parée pour le bal, tout en fleur, riant, traversé par une pluie de rayons de soleil, tombé par hasard entre ces murs colossaux, dans le squelette vermoulu du monstre fossile.



LA PEINTURE

Rome, 15 mars, Raphaël

Parlons de ton Raphaël ; puisque tu aimes les impressions franches, je te donnerai la succession et la diversité des miennes.

Combien de fois n'avons-nous pas raisonné de lui ensemble devant les dessins originaux et les estampes ! Ses plus grandes œuvres sont ici. Quand, du milieu des sensations, l'idée commence à poindre, on prend la liste des endroits où il y a quelque peinture de lui. On va d'une fresque à un tableau, d'une galerie à une église ; on revient, on lit sa vie, celle de ses contemporains et de ses maîtres. C'est un travail ; il en faut bien un pour Pétrarque et Sophocle : toutes les grandes choses un peu lointaines correspondent à des sentiments que nous n'avons plus.

Le premier aspect est singulier ; on vient d'entrer dans la cour du Vatican, on a vu un entassement de bâtiments, et au-dessus de sa tête une allée de vitrages qui donnent à l'édifice l'apparence d'une grande serre. Muni de cette belle idée, on a monté une infinité d'escaliers ; sur le palier, un suisse doucereux et prudent a empoché vos deux pauls avec un sourire de reconnaissance.

Vous êtes dans une vaste salle encombrée de peintures. Laquelle regarder? Voici la *Bataille de Constantin*, dessinée par Raphaël et peinte par Jules Romain, avec de la brique pilée, je suppose ; probablement aussi, il a plu dessus, et la couleur détrempée s'en est allée par places. — Vous suivez un long portique vitré où doivent être les arabesques de Raphaël : elles n'y sont plus ; à leurs traces vagues, on devine qu'elles ont été là, mais certainement des polissons avec leur couteau ont gratté assidûment sur la muraille. — Vous vous renversez en arrière, et vous apercevez au plafond les cinquante-deux scènes bibliques qu'on appelle les *loges* de Raphaël ; il en reste cinq ou six entières ; pour les autres, on a emmanché un balai au bout d'une perche et on a frotté vigoureusement. D'ailleurs, était-ce la peine de faire des chefs-d'œuvre pour les faire si petits, les placer si haut, les réduire à l'état de caissons sous une voûte? Évidemment ceux-ci ne sont qu'un accessoire dans la pensée de l'architecte, un bout de décoration dans un promenoir ; quand le pape, après son dîner, venait ici prendre le frais, il apercevait de loin en loin un groupe, un torse, si par hasard il levait la tête. — Vous revenez et vous faites une première tournée dans les quatre célèbres chambres de Raphaël. Ce sont les appartements de Jules II ; le pape y remplissait les offices de sa place ; dans l'une, il signait les brefs. Le peintre ici est secondaire ; la salle n'était pas faite pour lui, il a travaillé pour la salle. Les jours sont médiocres, une moitié des fresques reste dans l'ombre. Le plafond est surchargé, les sujets s'y étouffent. Le coloris s'est terni ; des gerçures coupent par la moitié les corps et les têtes. L'humidité a marbré de teintes blafardes les visages, les vête-

ments et les architectures ; les ciels n'ont plus d'éclat, la moisissure y met ses plaques de lèpre ; les déesses de la voûte s'écaillent. — Cependant les étrangers, un livret à la main, font leurs observations tout haut ; les copistes remuent leurs échelles. Figure-toi, au milieu de tout cela, le malheureux visiteur obligé de se tordre le cou pour manœuvrer sa lunette.

Assurément dix-neuf visiteurs sur vingt sont déçus dans leur attente et demeurent bouche béante en murmurant : « N'est-ce que cela ? » Il en est de ces fresques comme des textes mutilés de Sophocle ou d'Homère. Donnez le manuscrit du treizième siècle à un lecteur ordinaire, et supposez qu'il puisse le déchiffrer. S'il est de bonne foi, il ne comprendra rien à votre admiration, et demandera en échange un roman de Dickens ou un *lied* de Heine. Moi aussi, je comprends que je ne comprends pas. Il me faudra deux ou trois visites pour faire les abstractions et les restaurations nécessaires. En attendant, je vais dire ce qui me choque : c'est que tous ces personnages *posent*.

Je viens de monter à l'étage supérieur et de voir cette célèbre *Transfiguration* qu'on appelle le plus grand chef-d'œuvre de l'art. Y a-t-il au monde un sujet de tableau plus mystique ? Le ciel ouvert, les personnages bienheureux qui apparaissent, les corps pesants qui, dégagés des grossières lois terrestres, montent dans la gloire et dans la lumière, tout le délire et la sublimité de l'extase, un vrai miracle, une vision comme celle de Dante lorsqu'il s'élève au paradis les yeux fixés sur les yeux rayonnants de Béatrix ! Je pensais à l'apparition des anges dans Rembrandt, à cette rose de figures mystérieuses, qui tout d'un coup flamboie dans la nuit

noire, épouvantant les troupeaux, annonçant aux bergers qu'un Sauveur vient de naître. Le Hollandais, dans sa brume, a senti les terreurs et les ravissements évangéliques ; il a *vu*, il a été secoué jusqu'aux moelles par le poignant sentiment de la vie et de la vérité ; et en effet les choses se sont passées telles qu'il nous les montre ; devant son tableau, on y croit, parce qu'on y assiste. Raphaël croit-il à quelque chose dans son miracle ? Il croit avant tout qu'il faut choisir et ordonner des attitudes. Cette belle jeune femme à genoux songe à bien placer ses deux bras : les trois saillies de muscles sur son bras gauche font une suite agréable ; la chute des reins, la tension de toute la machine depuis le dos jusqu'à l'orteil sont justement la pose qu'on arrangerait dans un atelier. L'homme au livre pense à montrer son pied si bien dessiné. Celui qui lève un bras, le voisin qui tient l'enfant possédé, font des gestes d'acteur. Qu'est-ce que ces apôtres qui se laissent tomber symétriquement de façon à faire un groupe ? Moïse et Élie dans la gloire aux deux côtés du Christ sont des nageurs qui déploient leurs jambes. Ce Christ lui-même avec ses pieds si nettement marqués, ses orteils séparés, n'est qu'un beau corps ; ses chevilles et ses cous-de-pied l'ont préoccupé autant que sa divinité.

Ceci n'est pas impuissance, mais système, ou plutôt instinct, car alors il n'y avait pas système. J'ai encore devant les yeux une estampe célèbre, son *Massacre des Innocents*. Je réponds que pas un des innocents ne court de danger. Le grand gaillard de gauche qui montre ses pectoraux, l'autre du centre qui fait voir le creux de son échine, ne tueront jamais les bambins qu'ils empoignent. Mes amis, vous êtes bien portants

et vous savez tendre vos muscles ; mais vous ne savez pas votre métier. Pour un roi Hérode, les tristes bourreaux que vous faites ! Quant aux mères, elles n'aiment pas leurs enfants, elles se sauvent avec tranquillité ; si elles crient, c'est modérément ; elles auraient trop peur de déranger l'harmonie de leurs attitudes. Mères et bourreaux, c'est une assemblée de figurants calmes qui s'encadrent devant un pont entre des fabriques. — J'ai retrouvé la même chose à Hampton-Court dans les fameux cartons ; les apôtres qui foudroient Ananias s'avancent jusqu'au rebord de l'estrade, comme un chœur d'opéra au cinquième acte.

On redescend, et de nouveau on va se planter devant les fresques des chambres, par exemple devant l'*Incendie du Borgo*. Pauvre incendie et bien peu terrible ! Il y a quatorze personnes à genoux sur l'escalier, voilà une foule ; ces gens-là ne s'écraseront pas, d'ailleurs ils se remuent sans se presser. En effet, ce feu ne brûle pas ; comment brûlerait-il, n'ayant pas de bois à dévorer, étouffé comme il est par des architectures de pierre? Il n'y a pas d'incendie ici, mais seulement deux rangées de colonnes, un large escalier, un palais dans le fond, et des groupes répandus çà et là, à peu près comme les paysans qui en ce moment s'asseyent et se couchent sur les marches de Saint-Pierre. Le personnage est un jeune homme bien nourri, suspendu par les deux bras et qui trouve le temps de faire de la gymnastique. Un père sur la pointe des pieds reçoit son enfant que la mère lui tend du haut d'une muraille ; ils seraient à peu près aussi inquiets s'il s'agissait d'un panier de légumes. Un homme porte son père sur ses épaules, son fils nu est à côté de lui, et sa femme suit :

sculpture antique, c'est Énée avec Anchise, Ascagne et Créuse. Deux femmes apportent des vases et crient ; des cariatides de temple grec auraient le même mouvement. Je ne vois là que des bas-reliefs peints, un complément de l'architecture.

On s'en va sur cette idée, et on la médite, ou plutôt elle se développe toute seule dans la tête et porte des fruits. Pourquoi, en effet, des fresques ne seraient-elles pas un complément de l'architecture? N'est-ce pas un tort que de les considérer en elles-mêmes? Il faut se mettre au point de vue du peintre pour entrer dans les idées du peintre. Et certainement ce point de vue était celui de Raphaël. L'*Incendie de Borgo* est compris dans un arc ornementé qu'il a pour emploi de remplir. *Le Parnasse* et la *Délivrance de Saint-Pierre* sont des dessus de porte ou de fenêtre, et leur place leur impose leur forme. Ces peintures ne sont pas plaquées sur l'édifice, elles en font partie, elles le revêtent comme la peau revêt le corps. Pourquoi, appartenant à l'architecture, ne seraient-elles point architecturales? Il y a une logique intérieure dans ces grandes œuvres; c'est à moi d'oublier mon éducation moderne pour la chercher.

Aujourd'hui nous voyons les tableaux à l'exposition, et chacun d'eux existe pour lui-même : dans la pensée de l'artiste, il est complet par soi, on l'accrochera n'importe à quel panneau, ce n'est pas son affaire. Le peintre a découpé dans la nature ou dans l'histoire un paysage ou une scène; que le morceau soit intéressant, voilà son premier objet : il agit ici comme un romancier ou un écrivain de théâtre ; c'est un dialogue qu'il a seul à seul avec nous. Il est tenu d'être véridique et dramatique :

s'il nous montre une bataille, que ce soit *la Barricade* de Delacroix; s'il nous montre un Christ consolant les malades, que ce soit ce pauvre et divin Christ des misérables, celui de Rembrandt, dans son auréole de lumière jaune, au milieu des clartés qui meurent douloureusement dans l'ombre humide. Mais dans la peinture décorative l'objet est autre, et le tableau change en même temps que son objet. Voici l'arc d'une fenêtre qui se courbe gravement et simplement ; la ligne est noble, et une bordure d'ornements accompagne sa belle rondeur. Mais les deux côtés et le dessus restent vides, ils ont besoin d'être remplis, et ils ne peuvent l'être que par des figures aussi sérieuses et aussi amples que l'architecture; des personnages abandonnés à l'emportement de la passion feraient disparate, on ne peut pas imiter ici le désordre des groupes naturels. Il faut que les personnages s'étagent selon la hauteur du panneau, les uns courbés ou enfantins au sommet de l'arc, les autres debout et adultes sur les côtés. La composition n'est pas isolée, elle est le complément de la fenêtre, elle dérive, comme tout le palais, d'une idée unique. Un vaste édifice royal est par nature grandiose et calme, et il impose à ses revêtements, c'est-à-dire à la peinture, son calme et sa grandeur.

Mais surtout il faut se dire et se redire qu'alors l'âme du spectateur n'était pas la même qu'aujourd'hui. Depuis trois cents ans, nous nous sommes rempli la tête de raisonnements et de distinctions morales ; nous nous sommes faits critiques, observateurs des choses intérieures. Enfermés dans nos chambres, serrés dans notre habit noir, bien protégés par les gendarmes, nous avons négligé la vie corporelle, l'exercice des membres;

nous nous sommes adonnés aux mœurs de salons, nous avons cherché notre plaisir dans la conversation et la culture d'esprit ; nous avons remarqué les nuances des bonnes façons, les particularités des caractères ; nous avons lu et commenté des historiens et des romanciers par centaines ; nous nous sommes chargés de littérature. L'esprit humain s'est vidé d'images et comblé d'idées ; ce qu'il comprend et ce qui le touche à présent dans la peinture, c'est la tragédie humaine ou la vie naturelle dont il aperçoit un lambeau, telle scène de mœurs, tel aspect de la campagne, *le Larmoyeur*, d'Ary Scheffer, *une Mare au soleil*, de Decamps, *le Meurtre de l'évêque de Liége*, de Delacroix. Nous trouvons là, comme dans un poëme, la confidence d'une âme passionnée, une sorte de jugement sur la vie ; ce que nous venons chercher dans les couleurs et les formes, ce sont des sentiments. En ce temps-là, on n'y cherchait rien de semblable ; l'ensemble des mœurs qui nous intéresse à la pensée intérieure, à la forme expressive, intéressait au personnage nu, au corps animal en mouvement. On n'a qu'à lire Cellini, les lettres de l'Arétin, les historiens du temps, pour voir combien la vie était alors corporelle et périlleuse, comment un homme se faisait justice à lui-même, comment il était assailli à la promenade, en voyage, comment il était forcé d'avoir sous la main son épée et son arquebuse, de ne sortir qu'avec un *giacco* et un poignard. Les grands personnages s'assassinent sans difficulté, et jusque dans leur palais ils ont les rudes manières des gens du peuple. Le pape Jules, irrité contre Michel-Ange, tombe un jour à coups de bâton sur un prélat qui voulait s'interposer. Aujourd'hui, qui est-ce qui comprend l'effet d'un muscle, sauf un

chirurgien ou un peintre? Alors c'était tout le monde, charretiers et seigneurs, le grand personnage aussi bien que le premier rustre venu. L'habitude de donner des coups de poing et d'épée, de sauter, de lancer la paume, de jouter en lice, la nécessité d'être fort et agile remplissait l'imagination de formes et d'attitudes. Tel petit Amour nu, aperçu par la plante des pieds et lancé en l'air avec son caducée, tel grand jeune homme qui se renverse sur ses hanches, éveillaient des idées familières comme aujourd'hui tel intrigant, telle femme du monde, tel financier de Balzac. En les voyant, le spectateur copiait sympathiquement leur geste; car c'est la sympathie, la demi-imitation involontaire, qui rend possible une œuvre d'art ; sans cela, elle n'est pas comprise, elle ne naît pas. Il faut que le public imagine l'objet sans effort, qu'il s'en figure à l'instant les précédents, les accompagnements, les suites. Toujours, lorsqu'un art règne, l'esprit des contemporains en contient les éléments propres, tantôt des idées et des sentiments, si cet art est la poésie ou la musique, tantôt des formes et des couleurs, si cet art est la sculpture ou la peinture. Partout l'art et l'esprit se rencontrent; c'est pour cela que le premier exprime le second et que le second produit le premier. Aussi bien, si l'on voit alors, en Italie, une renaissance des arts païens, c'est qu'on y trouve une renaissance de mœurs païennes. César Borgia, ayant pris je ne sais plus quelle ville du royaume de Naples, se réserva quarante des plus belles femmes. Les priapées que décrit Burchard, le camérier du pape, sont des fêtes à peu près semblables à celles qu'on voyait du temps de Caton sur les théâtres de Rome. Avec le sentiment du nu, avec l'exercice des muscles, avec le déploiement

de la vie corporelle, le sentiment et le culte de la forme humaine apparaissent une seconde fois.

Toute la peinture italienne roule sur cette idée : elle a retrouvé le corps nu ; le reste n'est que préparation, développement, variété, altération ou décadence. Les uns, comme les Vénitiens, y mettent le grand mouvement libre, la magnificence et la volupté ; d'autres, comme Corrége, y sentent la grâce délicieuse et riante ; d'autres, comme les Bolonais, l'intérêt dramatique, d'autres encore, comme le Caravage, la vérité crue et saisissante : en somme, il ne s'agit jamais pour eux que de la vérité, de la grâce, du mouvement, de la volupté, de la magnificence du beau corps, nu ou drapé, qui lève une jambe ou un bras. S'il y a des groupes, c'est pour compléter la même idée, opposer un corps à un corps, équilibrer une sensation par une sensation semblable. Quand viendront les paysages, ce ne seront que des fonds et des accompagnements ; ils sont subordonnés, comme aussi l'expression morale du visage ou la vérité historique du tableau. Vous intéressez-vous au gonflement des muscles qui soulèvent une épaule, et par contre-coup arc-boutent le tronc sur la cuisse opposée? C'est dans cette enceinte fermée et limitée que les grands artistes de ce temps-là ont pensé, et Raphaël se trouve au centre.

Cela devient encore bien plus visible quand on lit leurs vies dans Vasari. Ce sont des ouvriers qui ont des apprentis et fabriquent. L'élève ne passe pas par le collége ; il ne se remplit pas de littérature et d'idées générales ; il va tout d'abord à l'atelier et travaille. Le personnage habillé ou nu, telle est la forme dans laquelle se moulent tous ses sentiments. Raphaël a la même édu-

cation que les autres. Ce que Vasari cite de lui pendant toute sa jeunesse, ce sont des madones, et puis encore des madones. Pérugin, son maître, est un simple fabricant de saints ; il aurait pu mettre ce titre sur son enseigne. Encore les siens sont-ils des saints d'autel, mal affranchis de la pose consacrée : ils ne se remuent guère ; quand il en met quatre ou cinq dans un tableau, chacun d'eux agit comme s'il était seul. Ils sont un objet de dévotion autant qu'une œuvre d'art ; on s'agenouillera devant eux en leur demandant des grâces ; ils ne sont pas encore peints uniquement pour faire plaisir aux yeux. Raphaël passera des années dans cette école, étudiant l'emmanchement d'un bras, le pli d'une étoffe d'or, la forme d'une figure pacifique et recueillie; après quoi il ira à Florence regarder des corps plus amples et des mouvements plus libres. Cette culture si concentrée rassemblera toutes ses facultés sur un seul point, toutes les aspirations vagues, toutes les rêveries touchantes ou sublimes qui occupent les heures vides d'un homme de génie aboutiront à des contours, à des gestes; il pensera par des formes comme nous pensons par des phrases.

Il fut très-heureux, noblement heureux, et ce genre de bonheur si rare perce dans toutes ses œuvres. Il n'a point connu les tourments ordinaires des artistes, leurs longues attentes, les souffrances de l'orgueil blessé. Il n'a point subi la pauvreté, ni l'humiliation, ni l'indifférence. A vingt-cinq ans, sans effort, il s'est trouvé le premier parmi les peintres de son temps ; son oncle Bramante lui a épargné les sollicitations et l'intrigue. A la vue de sa première fresque, le pape fit effacer les autres et voulut que toute la décoration des *Stanze* fût

de sa main. On ne lui opposait qu'un rival, Michel-Ange, et bien loin de lui porter envie, Raphaël s'inclinait devant lui avec autant d'admiration que de respect. Ses lettres indiquent la modestie et le calme de l'âme. Il était extrêmement aimable et fut extrêmement aimé; les plus grands le protégeaient et l'accueillaient: ses élèves lui faisaient un cortége d'admirateurs et de camarades. Il n'a eu à lutter ni contre les hommes, ni contre son propre cœur. Il ne semble pas que l'amour ait troublé sa vie; il s'y est complu sans déchirement et sans angoisses. Il n'a pas été obligé comme tant de peintres d'enfanter douloureusement ses conceptions; il les a produites comme un bel arbre produit ses fruits. La séve était abondante, et la culture avait été parfaite; l'esprit enfantait naturellement, et la main exécutait sans peine. Enfin les images qui l'occupaient semblaient exprès choisies pour entretenir la sérénité dans son âme. Il avait passé sa première jeunesse parmi les madones du Pérugin, pieuses et paisibles jeunes filles, d'une quiétude virginale, d'une douceur enfantine, mais saines, et que la fièvre mystique du moyen âge n'avait point touchées. Il avait ensuite contemplé les nobles corps antiques et compris la fière nudité, le bonheur simple de ce monde détruit dont on venait de déterrer les fragments. Entre les deux modèles il avait trouvé sa forme idéale, et il errait dans un monde tout florissant de force, de joie et de jeunesse comme la cité antique, mais où la pureté, la candeur, la bonté d'une inspiration nouvelle répandaient un charme inconnu, sorte de jardin dont les plantes avaient la vigueur et la séve païenne, mais où les fleurs demi-chrétiennes s'ouvraient avec un sourire plus timide et plus doux.

A présent je puis aller regarder ses œuvres, en premier lieu la *Madone de Foligno* au Vatican. Ce qui frappe d'abord, c'est la douceur et la pudeur de la Vierge, c'est le geste timide avec lequel elle touche la ceinture bleue de son enfant, c'est l'effet charmant de la bordure dorée de sa robe rouge. Dans toutes ses premières œuvres et dans presque toutes ses madones, il a gardé le souvenir de ce qu'il a senti à Pérouse, auprès d'Assise, au centre des traditions de la piété heureuse et du pur amour. Les jeunes filles qu'il peint sont des communiantes, leur âme n'est pas épanouie ; la religion, en les couvant, a retardé leur éclosion ; avec un corps de femme, elles ont une pensée d'enfant. Pour trouver aujourd'hui des expressions pareilles, il faut voir le visage immobile, innocent, des religieuses qui, élevées dès l'enfance au couvent, n'ont jamais senti le contact du monde. Évidemment il étudie avec amour, avec recherche, avec la délicatesse d'un cœur jeune, la fine courbe du nez, la petitesse de la bouche et de l'oreille, un reflet de lumière sur de doux cheveux blonds. Le sourire épanoui d'un enfant le charme ; cette cuisse enfantine qui vient toucher le ventre se replie si mollement ! Une mère seule peut dire la complaisance tendre avec laquelle les yeux s'attardent sur un pareil plaisir. Le peintre est un autre Pétrarque, un contemplatif qui suit son rêve, et ne se lasse pas de l'exprimer. Sonnet sur sonnet, il en fera cinquante à propos du même visage, et passera des semaines à épurer les vers où il dépose son bonheur silencieux. Il n'a pas besoin de mouvement ni de tapage, il ne cherche pas l'effet, il ne sent pas le contre-coup des événements environnants. Ce n'est point un combattant comme Michel-Ange, un

voluptueux comme ses contemporains ; c'est un rêveur charmant, qui a rencontré le moment où l'on savait faire des corps.

Nulle part cette délicatesse n'est plus visible que dans la *Déposition de la croix* du palais Borghèse. Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il la fit, et approchait, sans y toucher encore, du moment où il peignit ses fresques. Il a déjà laissé derrière lui les ordonnances froides du Pérugin, et remue ses personnages, quoique avec une sorte de timidité et un reste de roideur. Des deux côtés du corps sont des groupes qui se font équilibre, trois hommes à gauche, à droite quatre femmes, et les attitudes sont déjà variées, parfaitement belles. Toute la jeunesse de l'invention y luit comme une aurore : non que le tableau soit touchant, comme le veut Vasari ; c'est dans Delacroix qu'il faut voir une mère désespérée près d'un cadavre, un vrai linceul, le grand deuil de la nature, les teintes lugubres des fonds violacés où tranche tragiquement le rouge d'un manteau froissé. Ce qui éclate ici, c'est la riante ou superbe adolescence ; rien n'est plus beau que le beau jeune homme qui se tend en arrière pour soutenir le corps, sorte d'éphèbe grec avec des cnémides rouges relevées par une bordure d'or ; rien de plus délicieux que la jeune femme aux cheveux tressés, qui, demi-accroupie, lève ses bras vers la pauvre mère, afin de la soutenir. Ces corps sont vierges, parés comme pour une fête, et la bonté la plus aimable reluit dans leurs regards. Des fleurs suaves dressent çà et là leurs calices ; l'horizon est rayé d'arbres grêles et rares. L'âme, noble et gracieuse comme celle de Mozart, est encore en bouton et perce son enveloppe.

De là il faut passer à ses œuvres païennes, et on y

entre de plain-pied sitôt qu'on regarde ses esquisses. Je les ai vues à Paris, à Oxford et à Londres ; le sentiment intérieur du peintre s'y imprime au vol ; on y touche la pensée prime-sautière, intacte, telle qu'elle était dans son âme avant d'être arrangée pour le public. Cette pensée est toute païenne ; il sent le corps animal comme un ancien ; ce n'est pas seulement une anatomie qu'il a apprise, une forme morte dont il s'est pénétré, un dessous de draperie qu'il est obligé de connaître pour figurer des mouvements justes. Il aime la nudité elle-même, l'attache vigoureuse d'une cuisse, la superbe vitalité d'un dos plein de muscles, tout ce qui constitue en l'homme le coureur et l'athlète. Je ne sais rien au monde d'aussi beau que son esquisse des *Noces d'Alexandre et de Roxane ;* j'en ai la photographie sous les yeux, je la préfère à la fresque elle-même que je viens de voir au palais Borghèse. Les personnages sont nus, et on se croirait devant une fête grecque, tant cette nudité est naturelle, à mille lieues de toute idée d'indécence ou même de volupté, tant la joie simple, la gaieté rieuse de la jeunesse, la santé, la beauté des corps nourris dans la palestre, y éclatent comme aux plus heureux jours de la plus florissante antiquité. Un petit amour rampe dans la grande cuirasse, trop pesante pour ses membres enfantins ; deux autres emportent la lance ; d'autres ont mis sur le bouclier un de leurs camarades qui boude un peu, et le portent en dansant avec un fol entrain et des cris d'allégresse. Le héros s'avance, aussi noble que l'Apollon du Belvédère, mais plus viril, et rien ne peut exprimer l'élan, le rayonnant sourire des deux jeunes gens, ses compagnons qui lui montrent la douce Roxane assise pour le recevoir. Un souffle de bonté gra-

cieuse et de bonheur charmant court parmi toutes ces têtes ; les corps se meuvent et se déploient comme s'ils étaient heureux de vivre. La belle jeune fille est une fiancée des premiers jours ; elle n'a pas besoin de vêtement, les autres non plus ; c'est à tort qu'on leur en donnera dans la fresque ; ils peuvent demeurer ainsi sans impudeur ; comme les dieux et les héros des anciens sculpteurs, ils sont purs, et le libre épanouissement de la vie corporelle est aussi conforme à l'ordre chez eux que chez les fleurs. Les déesses du monde adolescent, l'immortelle Hébé, les dieux sereins assis sur les sommets lumineux que n'atteignent jamais les brutalités des saisons ni les angoisses de la condition humaine, se reconnaîtraient ici une seconde fois. Ils sont présents aussi dans le *Jugement de Pâris*, tel que l'a gravé Marc-Antoine. On passe des heures à contempler le torse tranquille de ce fleuve couché dans les roseaux, les sérieuses déesses debout autour du pâtre, les grandes nymphes si fièrement étendues au pied de la roche, la superbe épaule de la naïade penchée, les cavaliers héroïques qui au plus haut de l'air retiennent l'élan de leurs chevaux. Il semble que dix-huit siècles aient été tout d'un coup effacés de l'histoire, que le moyen âge n'a été qu'un mauvais rêve, et qu'après tant d'années de légendes mesquines ou douloureuses, l'homme, s'éveillant en sursaut, se retrouve au lendemain de Sophocle et de Phidias.

Je suis allé à Santa-Maria-della-Pace : vilaine façade ronde qui fait ventre ; mais on entre par un joli petit cloître du Bramante, où deux étages d'arcades élégantes se développent en promenoirs. L'église est trop parée, comme toutes les églises de Rome ; sur la gauche, un

cardinal du seizième siècle est couché sur sa tombe, la tête appuyée sur la main, maigre, avec toute la grandeur tragique de la mort : tombeaux et dorures, les deux extrêmes qui peuvent le mieux ébranler l'imagination, ce sont ici les traits dominants du culte. Le contraste est frappant lorsqu'à la dernière chapelle de gauche, au-dessus d'un arc, on aperçoit les quatre Sibylles de Raphaël. Elles sont debout, penchées ou assises, pour s'accommoder à la courbure de la voûte, et de petits anges, leur présentant le parchemin pour écrire, achèvent de former le groupe. Silencieuses, pacifiques, ce sont bien là des créatures surhumaines, situées, comme les déesses antiques, au-dessus de l'action ; un geste calme leur suffit pour apparaître tout entières ; leur être n'est pas dispersé ni transitoire, elles subsistent immuables dans un *présent* éternel. Il ne faut point chercher ici l'illusion, le relief; une pareille apparition est un rêve, et c'est les yeux fermés, dans les grands moments d'émotion muette, qu'on peut le retrouver. Un homme comme celui-ci a mis toute la noblesse de son cœur, toutes ses conceptions solitaires de bonheur charmant et sublime, dans ces formes et dans ces attitudes, dans l'enlacement fraternel des beaux bras paisiblement étendus qui, se cherchant, font une guirlande. Si un jour, effaçant de notre esprit tous les souvenirs tristes et laids de la vie, nous pouvions entrevoir un tel groupe d'adolescents, d'enfants et de femmes, nous serions heureux, nous ne concevrions rien au delà. Une surtout, debout, penchée en arrière, et qui lentement retourne la tête, a le regard fier et sauvage, l'étrange grandeur demi-animale et demi-divine des êtres primitifs. Derrière elle, une vieille, ridée, encapuchonnée,

est transfigurée jusqu'à paraître belle, comme les vieillards des Champs-Élysées dans Virgile. De l'autre côté, une douce jeune femme, dans la fleur de l'âge, s'assied, et le contour arrondi de son visage exprime la plus parfaite bonté tranquille.

Me voici enfin revenu au Vatican, et toutes mes impressions changent : je me suis mis au point de vue ; ce qui paraissait froideur ou recherche est justement ce qui fait plaisir. Il y a un germe dont le reste n'est que le développement, c'est le beau corps bien portant, solidement et simplement peint dans une attitude qui manifeste la force et la perfection de sa structure ; c'est cela seul qu'il faut chercher ; les autres parties de l'art sont subordonnées. Le tableau est comme une phrase musicale bien rhythmée où chaque son est pur, et que la passion dramatique n'altère jamais au point d'y introduire une dissonance ou un vrai cri. A ce titre, tel geste qui semble apprêté est beau comme un accord ample et juste ; je n'ai qu'à le prendre en lui-même, abstraction faite du sujet et de la vraisemblance, et mes yeux en jouiront comme mon oreille jouit d'un chant plein et doux.

Tout ce peuple de figures parle maintenant, et ne parle que trop haut. Il y en a trop, on ne peut plus décrire. Je te dirai seulement ce qui m'est resté le plus vif dans le souvenir : d'abord les loges du Vatican, et dans les loges ce grand lutteur qu'on appelle Dieu le Père, et qui d'un bond, étalant ses membres, franchit les ténèbres ; le dos cambré d'Ève cueillant la pomme, sa tête charmante, les vigoureux muscles de ce jeune corps tordu sur ses hanches, tous ces personnages d'une structure si forte et d'un mouvement si libre : ensuite les cariatides blanches de la salle d'Héliodore, simples

figures en grisaille pâle, véritables déesses d'une grandeur et d'une simplicité sublimes, parentes des antiques, avec une expression de douceur et de bonté que n'ont point les Junons et les Minerves, exemptes de pensée comme leurs sœurs grecques, occupées dans leur sérénité inaltérable à tourner la tête ou à lever un bras. C'est dans ces sortes de personnages idéaux et allégoriques qu'il triomphe. Sur le plafond, la Philosophie, si forte et si sérieuse, la Jurisprudence, vierge austère qui, les yeux baissés, lève une épée, surtout la Poésie, surtout les trois déesses assises en face du Parnasse, et qui, se tournant à demi, forment avec trois enfants un groupe digne du vieil Olympe, sont des figures incomparables et au-dessus de l'homme. Comme les Anciens, il supprime l'accident, l'expression fugitive de la physionomie humaine, toutes les particularités qui annoncent un être ballotté et froissé par les hasards et le combat de la vie. Ses personnages sont affranchis des lois de la nature; ils n'ont jamais souffert, ils ne peuvent pas être troublés ; leurs attitudes si calmes sont celles des statues. On n'oserait leur parler, on est pénétré de respect, et cependant ce respect est mêlé de tendresse, car on aperçoit sous leur gravité un fond de bonté et de sensibilité féminines. Raphaël leur donne son âme ; même parfois, par exemple dans les Muses du *Parnasse*, plusieurs jeunes femmes, entre autres celle dont on voit l'épaule nue, ont une suavité pénétrante, une douceur presque moderne. Il les a aimées.

Tout cela éclate plus visiblement encore dans l'*École d'Athènes*. Ces groupes sur cet escalier, au-dessous et autour des deux philosophes, n'ont jamais existé ni pu

existers, et c'est justement pour cela qu'ils sont si beaux. La scène est dans un monde supérieur, que les yeux des hommes n'ont jamais vu, tout entier sorti de l'esprit de l'artiste. Tous ces personnages sont de la même famille que les déesses du plafond. Il faut rester devant eux une après-midi ; une fois qu'on les sent marcher, on éprouve qu'une pareille scène est au-dessus de tout. Le jeune homme, vêtu de longs vêtements blancs, au visage d'ange, monte comme une apparition méditative. L'autre, aux cheveux bouclés, qui se penche sur la figure de géométrie, et ses trois compagnons à côté de lui, sont des êtres divins. C'est un rêve dans l'azur. Ils peuvent, comme les figures entrevues dans l'extase ou dans le rêve, persister indéfiniment dans la même attitude. Le temps ne s'écoule pas pour eux. Le vieillard debout en manteau rouge, son voisin qui regarde, le jeune homme qui écrit, pourront demeurer ainsi toujours. Ils sont bien, leur être est accompli ; ils sont dans une de ces minutes dont parle le *Faust* de Gœthe, où l'on dit au moment : « Arrête-toi, tu es parfait. » Leur repos, c'est le bonheur fixe; quand on a atteint un certain état d'accomplissement, il n'en faut plus bouger.

La vie humaine, celle du corps ou de l'âme, est infinie et énormément multiple ; mais il n'y a que certaines portions, certains instants qui, comme une rose entre cent mille roses, méritent de subsister, et telles sont ces attitudes. La plénitude de la force et l'harmonie de toute la structure humaine s'y manifestent sans disparate ni effort. Cela suffit; on ne souhaite rien d'autre. Deux hommes adultes, penchés au-dessous d'un calme adolescent debout, font une belle forme, et il est doux de s'oublier devant elle. L'expression des têtes n'y

contredit pas ; trop pensives, trop semblables au réel, trop brillamment peintes, elles appelleraient la passion ou l'élan ; dans cette sérénité, sous cette teinte sombre, elles s'accordent avec la paisible architecture des poses.

De tous les artistes que je connaisse, il n'y en a aucun qui lui ressemble plus que Spenser. A la première lecture, beaucoup de gens trouvent aussi Spenser compassé ou terne; rien chez lui ne semble réel ; puis on monte avec lui dans la lumière, et ses personnages, qui ne peuvent pas exister, sont divins.

La Farnésine.

On traverse en fiacre une quantité de rues tortueuses et tristes ; on passe sur le pont San-Sisto, et l'on voit des deux côtés du fleuve un pêle-mêle de bicoques, et je ne sais quel long cloaque d'arcades suintantes ; au delà, un amas de bouges ; tout cela garde encore l'aspect du moyen âge. Au bout d'un instant, vous voilà dans un palais de la renaissance, devant les Psychés de Raphaël.

Elles font la décoration d'une grande salle à manger lambrissée de marbres, dont le plafond se courbe encadré dans une guirlande de fleurs et de fruits. Au-dessus de chaque fenêtre, la guirlande s'évase pour recevoir les vigoureux corps de Jupiter, de Vénus, de Psyché, de Mercure, et l'assemblée des dieux couvre la voûte. En levant les yeux, au-dessus de la table chargée de vaisselle d'or et de poissons monstrueux, les convives apercevaient ces grands corps nus dans le bleu

foncé de l'Olympe, parmi les guirlandes voluptueuses, où des courges femelles et des radis mâles font penser à la large joie d'Aristophane. La courtisane Imperia pouvait y venir : les hôtes, des parasites comme Tamisius, des artistes licencieux comme Jules Romain et l'Arétin, des seigneurs et des prélats nourris dans les dangers et dans la franche sensualité du siècle, devaient contempler avec sympathie cette peinture gaie, grande et forte, ces figures rudement faites, indiquées plutôt qu'achevées, ces tons de brique. Souvent un paquet de blanc avec une tache noire fait les yeux : les trois Grâces nues dans le banquet sont musclées comme des lutteurs ; plusieurs dieux, Hercule, Pan, Pluton, le Fleuve, ne sont que de robustes forgerons tracés à grands traits et par grosses plaques de couleur comme pour une tapisserie ; les Amours qui rapportent Psyché ont la solide chair empâtée d'enfants surnourris. Il y a dans toute la peinture une exubérance de vigueur et je dirais presque de lourde séve païenne ; à Rome, le type est plutôt fort qu'élégant ; les femmes, ne remuant guère, deviennent pesantes et grasses ; on trouve les traces de cette ampleur dans beaucoup de femmes de Raphaël, dans ses Grâces charnues, dans son Ève massive, dans la largeur du torse de sa Vénus. Le paganisme vers lequel il inclinait n'était point attique, et ses élèves qui ont exécuté les peintures de cette salle ont outré ou négligé à demi ses indications, comme un graveur qui reproduit un tableau en oubliant les délicatesses. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à mettre en regard, dans la fresque et dans le dessin original, *Vénus recevant le vase*. La figure dessinée est une vierge des temps primitifs, d'une innocence et d'une douceur inexprimables, et sa tête d'en-

tant qui n'a pas encore pensé, posée sur un tronc herculéen, produit une émotion telle que l'esprit se reporte involontairement jusqu'à l'origine de la famille humaine, dans ces temps où la fille s'appelait *la laitière*, où des races athlétiques et naïves, avec l'épée courte et des dogues qui terrassaient les lions, descendaient de leurs montagnes pour coloniser l'univers. Même à travers la traduction des élèves, la figure peinte, ici comme dans toute la fresque, est encore unique; il y a là un type nouveau, non pas copié sur le grec, mais sorti tout entier du cerveau du peintre et de l'observation du modèle nu, d'une énergie et d'une plénitude étranges, où le muscle est accusé, non par imitation obligée de la nature, mais parce qu'il est vivant, et que par sympathie l'artiste jouit de sa tension. *Psyché lancée à travers l'air et soutenue par des Amours*, *Vénus suppliant Jupiter*, sont d'une fraîcheur et d'une jeunesse charmantes. Et que dire des deux bouquetières aux ailes de papillon, de l'aimable Grâce dansante qui, dans le banquet, arrive effleurant le sol? Tout cela rit et cueille à pleines mains les plus riches fleurs de la vie. Dans l'espace, à côté des grandes déesses, volent des enfants, un Amour qui soumet au joug un lion et un cheval marin, un autre précipité comme un nageur dans une eau molle où il va s'ébattre, puis des colombes blanches, de petits oiseaux, des hippogriffes, un sphinx à corps de dragon, toutes les gaietés de l'imagination idéale. Parmi ces fantaisies serpente la guirlande touffue, entremêlant les magnificences du printemps et de l'été, les grenades et les feuilles de chêne, les pâquerettes épanouies et l'or pâle des limons, les calices satinés du narcisse blanc avec les rondeurs opulentes des courges.

Comme il est loin de ses premières timidités chrétiennes! Entre la *Déposition de la croix* et *la Farnésine*, le souffle de la renaissance païenne a passé sur sa tête et développé tout son génie du côté de la joie et de la vigueur.

Sa pauvre *Galatée*, qui est dans la salle voisine, a bien souffert du temps. Elle a l'air détrempée ; une partie du modelé a disparu, la mer et le ciel sont ternes et salis par plaques; mais elle est de la main de Raphaël : on s'en aperçoit à la grâce et à la douceur de Galatée, au geste du petit Amour qui déploie si harmonieusement ses membres, à l'invention si originale des dieux et des déesses marines. La nymphe nue enlacée à mi-corps se laisse faire avec une expression de coquetterie charmante ; le triton barbu, au nez busqué, qui l'enserre et l'accapare superbement dans ses bras nerveux, a toute l'allégresse et l'élan d'un dieu animal qui respire à pleine poitrine dans l'air salé de la mer le contentement et la force. Derrière, une femme aux blonds cheveux flottants s'assied sur la croupe du dieu qui l'emmène, et son dos cambré se creuse avec la plus savante élégance. — Le peintre ne s'abandonne pas à son sujet, il demeure sobre et modéré, il évite d'aller jusqu'au bout du mouvement et de l'expression, il épure des types et arrange des poses. Ce goût naturel de la mesure, ces instincts affectueux qui le portent, comme Mozart, à peindre la bonté native, cette délicatesse d'âme et d'organes qui lui fait rechercher partout les êtres nobles et doux, tout ce qui est heureux, généreux et digne de tendresse, cette fortune singulière d'avoir rencontré l'art sur la cime extrême qui sépare l'achèvement de la préparation et de la décadence, ce bonheur unique d'une

éducation double, qui, après lui avoir montré l'innocence et la pureté chrétiennes, lui a fait sentir la force et la joie païennes, il a fallu tous ces dons et toutes ces circonstances pour le porter au faîte. Vasari dit très-justement : « Si l'on veut voir clairement combien parfois le ciel peut se montrer libéral et large en accumulant sur une seule personne les infinies richesses de ses trésors, et toutes ces grâces et dons particulièrement rares qu'en un long espace de temps il disperse entre beaucoup d'individus, il faut contempler Raphaël Sanzio d'Urbin. »

Musées, 15 avril

Il y a des jours où l'on entre dans une idée qui s'allonge droite comme une grande route, et d'autres jours, ceux que je viens de passer, où l'on erre à droite à gauche parmi des tournants. On se trouve près du Vatican, et on monte encore une fois tout en haut du Vatican, dans ce petit musée si précieux. Que de choses dans un tableau ! Le propre de la peinture et des autres arts du dessin, c'est de ramasser dans un seul effet simultané et concentré toutes les idées d'un artiste. Les autres arts, la musique et la poésie, dispersent l'impression.

On revoit le charmant *Christ* du Corrége demi-nu, souriant, assis sur la nue, parmi les anges, le plus aimable jeune homme gracieux et rosé qui fut jamais ; un *Doge* du Titien en simarre jaune, si réel, d'une personnalité si distincte et si frappante, et cependant si divinement peint, que le moindre pli de sa robe ouvragée

est une fête pour les yeux; une *Mise au tombeau* du Caravage, pleine de figures et de gestes copiés sur le vif, vigoureux portefaix aux jambes sillonnées de varices, jeunes femmes penchées qui s'essuient les yeux et pleurent avec la sincérité de la vive jeunesse. Aujourd'hui, ce que j'ai le mieux senti, c'est une *Sainte Catherine* de Murillo, d'un attrait troublant et étrange. Sa beauté est dangereuse; dans son regard oblique, dans ses yeux noirs baissés luit une ardeur secrète; quel contraste entre ce teint de fleur méridionale et cette flamme! quelle amoureuse et quelle béate! Dans les peintures de Raphaël, l'immobilité de la couleur fanée et de l'attitude sculpturale ôte aux yeux une portion de leur vie. Au contraire, le coloris espagnol est frémissant; les sensualités inconnues de l'âme ardente, les palpitations brusques des émotions fugitives et véhémentes, le tressaillement des nerfs emportés jusqu'à la volupté et l'extase, la force et les flamboiements de l'incendie intérieur couvent dans cette chair illuminée par l'intensité de sa propre vie, dans ces tons roses noyés de noirceurs vagues.

L'*Enfant prodigue*, tout à côté, est si douloureusement suppliant! L'Espagnol est d'une autre race que l'Italien, bien moins équilibrée, bien moins enfermée dans l'enceinte régulière du beau, emportée jusqu'à l'expression de l'idée crue ou de la palpitation intérieure, à travers le sacrifice de la forme.

Je revois la *Madone de Foligno* de Raphaël, et je me confirme dans cette idée que cette peinture est d'un autre âge; il faut à un moderne une préparation pour la comprendre. Quels sentiments habituels et non appris l'intéresseront aux muscles des deux petits anges nus,

au pli du ventre qui dessine le bassin, à la torsion qui soulève la hanche molle du petit Jésus, et colle contre son ventre la chair enfantine de sa cuisse ? Tout cela parlait à un homme de ce temps, et ne parle point à un homme du nôtre. Ce que nos yeux voient ici sans effort, c'est la belle humeur des deux enfants, c'est la douceur et la pudeur de la Vierge, c'est le geste timide avec lequel elle touche la ceinture bleue de son petit Jésus, et tout au plus, si les yeux sont sensibles, c'est l'effet charmant de la bordure dorée de sa robe rouge.

Sans doute, la célèbre *Communion de saint Jérôme* par Dominiquin, que l'on voit en face, est mollasse en comparaison ; il n'est pas aussi sûr de sa main, il triche à demi ; il se dédommage par des architectures, des chappes chamarrées et lustrées, une riche ordonnance empruntée aux Vénitiens. La raison comprend que le style de Raphaël est meilleur. Pareillement elle reconnaît que Port-Royal et Racine, Lysias et Platon écrivaient mieux que nous. Mais nos sentiments n'entreraient pas dans leur moule, et nous ne pouvons pas nous dépouiller de nos sentiments.

Au musée du Capitole. La première fois j'ai passé trop vite, et j'étais trop las. Je ne t'en ai décrit qu'une seule peinture, je crois, l'*Enlèvement d'Europe* par Véronèse.

Le principal est un énorme tableau, *Sainte Pétronille*, du Guerchin ; on retire le corps de la terre, pendant que l'âme est reçue dans le ciel ; c'est une peinture composite ; l'artiste, selon l'usage des écoles qui ne sont pas primitives, a rassemblé trois ou quatre sortes d'ef-

fets. — Il parle aux yeux par les puissantes oppositions d'ombre et de lumière, par les riches draperies de la sainte et de son fiancé. — Il copie le réel de façon à faire illusion : le petit garçon qui tient le cierge est d'une vérité saisissante, on l'a rencontré dans les rues ; les deux portefaix qui soulèvent le corps ont la vulgarité et l'énergie masculine de leur métier. — Il est dramatique ; l'attitude humble de la sainte dans le ciel est charmante et fait contraste, par sa tête couronnée de roses, avec la lourdeur tragique du cadavre enveloppé dans son suaire blafard. Jésus-Christ lui-même est touchant, affectueux ; ce n'est pas un simple corps comme ailleurs, et le sujet tout entier, la mort lugubre et froide mise en face de la résurrection bienheureuse et triomphante, suffit pour arrêter et troubler les passants. — La peinture ainsi comprise sort de ses limites naturelles et se rapproche de la littérature.

Sa *Sibylle Persique* sous son étrange et poétique coiffure est déjà toute moderne. Elle a une de ces expressions pensives, compliquées, indéfinissables qui nous plaisent tant, celle d'une âme infinie en délicatesse, toute frémissante de sensibilité nerveuse, et dont la mystérieuse séduction ne finira pas...

Presentation du Christ au temple de Fra Bartholomeo. Le contraste est frappant. L'art et, j'ose dire, la civilisation entière, ont été transformés entre ces deux maîtres. Rien de plus noble, de plus simple, de plus reposé, de plus sain que cette peinture ; on n'en est que plus frappé quand on vient de voir des combinaisons et des nouveautés du Guerchin. Il y a deux époques en Italie, celle de l'Arioste et de la Renaissance, celle du Tasse et de la Restauration catholique.

Une *Madeleine* du Tintoret, sur une natte de paille, hâve, noirâtre, profondément pénitente, échevelée. Elle pleure et prie. Par le trou de la caverne perce lugubrement le croissant de la lune; cette échappée du désert et des terreurs de la nuit, au-dessus de la misérable femme secouée de sanglots, est navrante. Plus on voit Tintoret, plus on lui trouve, en grand, le tempérament de Delacroix, le sentiment de ce qu'il y a de tragique dans le réel, l'impétueuse sympathie ébranlée au contact des choses vivantes, le talent d'exprimer la crudité, la nudité, l'emportement de la vérité et de la passion.

Ces jours-ci, en errant autour du Capitole, je suis entré à l'Académie de San Luca. Il y a peu de galeries aussi belles à Rome.

Deux grands tableaux du Guide. L'un représente la *Fortune*, une déesse nue qui vole au-dessus de la terre, un diadème à la main. L'autre est, je crois, l'*Enlèvement d'Ariane*; la mer toute bleue s'étend à l'infini; sur un rocher se tient une grande femme blanche; une autre s'approche d'elle conduisant un beau jeune homme drapé, et près de là une femme couchée fait jouer un petit enfant. Rien de plus facile et de plus élégant; les peintres de ce temps possèdent tous les types, et celui-ci se complaît dans des réminiscences adoucies et agréables de la beauté grecque. Mais sa peinture n'a pas de substance; elle est trop blanche; on y sent une nuance de platitude et de convention, comme dans les tragédies du dix-huitième siècle.

Une fresque un peu délabrée de Raphaël met cette faiblesse dans tout son jour. Ce n'est qu'un enfant nu, mais vivant, fort, simple comme un antique de Pompéi; les yeux sourient; dans ce corps si jeune et si solide, c'est l'éveil, la première curiosité de l'âme.

Une petite peinture à peine esquissée, de Rubens, est un chef-d'œuvre. Deux femmes nues couronnent une de leurs compagnes, pendant qu'au-dessus d'elles de petits Amours blancs font une guirlande. Elles ne sont point trop grasses, et leur mouvement est si naturel, si élégant! Ce mot semble étrange à propos de Rubens. Mais personne n'a senti autant que lui l'ondulation de la forme humaine, et n'a écrit si directement sous la dictée de son impression. La vie semble figée chez les autres quand on les compare à lui. Seul il en a connu la mollesse fluide, *l'instantané*. En effet, telle est la nature de la vie : c'est le jet coulant d'une fontaine intarissable qui ne reste jamais la même; dans la chair animée, le sang afflue et s'en va avec la vélocité d'un fleuve; cette palpitation de la substance qui incessamment vient et s'en va est visible dans la fraîcheur de ses tons et la fluidité de ses formes. Mais j'en dirais trop sur Rubens; aucune peinture n'est un trésor si varié, si inépuisable pour un observateur de l'homme

Sur ce terrain, les Vénitiens seuls approchent de lui. Ils réduisent son abondance, mais ils l'ennoblissent. Il y a ici des Palma Vecchio, des Titien, dont la voluptueuse richesse, les superbes charnures révèlent, par delà l'art romain, tout un monde. Palma en occupe l'entrée; sa forte couleur splendide comme un rouge coucher de soleil, son puissant modelé, les magnifiques torsions de ses corps solides annoncent un goût primitif,

celui de la *force* ; dans toute école, on découvre d'abord le type sérieux et simple ; on ne le rend séduisant et délicieux que plus tard. — Titien est au centre, également muni du côté de la sensualité et du côté de l'énergie. Dans une belle campagne italienne qui s'enfonce en lointains bleuâtres, près d'une fontaine dont le petit Amour verse de l'eau, sa Calisto tombe violemment dépouillée par les nymphes ; rien de mignon ni d'agréablement épicurien dans cette audacieuse peinture. Les nymphes font brutalement leur office, en femmes du peuple qui ont les bras forts. Une surtout, debout, au superbe torse presque masculin, est une commère capable de battre un homme. Une autre, avec une malice crue de femme experte, courbe en deux la pauvre coupable afin de voir plus tôt les marques de son malheur. Mais, dans son autre tableau, la *Vanité* nue sur un lit blanc avec un sceptre et une couronne, onduleuse et fine, d'une mollesse enivrante, est la plus attrayante maîtresse qu'un patricien puisse orner de sa pourpre et servir le soir comme une fête à la sensualité exquise de ses regards expérimentés. — Véronèse vient le dernier, un décorateur, exempt des rudesses viriles et gigantesques où souvent Titien s'emporte, le plus savant de tous dans l'art de distiller et de combiner les plaisirs que la pure couleur, par ses oppositions, ses dégradations, ses mélanges, peut donner aux yeux. Son tableau représente une femme occupée à se coiffer devant un miroir que tient un petit Amour. Un rideau violet avive de ses teintes passées la belle chair encadrée dans un linge. Un petit rebord ployé pose sa guimpe délicate sur la mollesse ambrée de la poitrine. Les cheveux roussâtres se retroussent en frisons sur le

front, au bord des tempes. On voit de la chemise sortir le sein et la cuisse. Dans cette vague rougeur vineuse, sur ces fonds de feuille morte, noyés, effacés, toute la chair pénétrée d'une lumière intérieure soulève ses rondeurs et sa pulpe avec un frémissement qui semble une caresse.

Le tableau le plus regardé est une *Lucrèce avec Sextus*, de Cagnacci, un peintre de je ne sais quelle époque, mais certainement tardif; on le devine au sujet dramatique et traité en vue de l'effet dramatique. Nue sur des draps blancs et des draperies rouges, renversée, la tête plus bas que les seins, elle se débat, repoussant de la main la poitrine du misérable. Ce pauvre corps de femme délicat et charmant, écrasé sous la violence physique, fait pitié. Les moindres détails sont touchants : il y a, dans ses cheveux ondés, des perles blanches qui se dénouent. Lui cependant, en justaucorps bleu rayé d'or, semble un ruffian du temps, quelque Osio assassin et grand seigneur comme celui dont le procès de Virginie de Leyva nous a montré la belle prestance, les bonnes façons et les assassinats. Sous un grand portique blanc, l'esclave attend, tenant l'épée de son maître. On faisait des expéditions semblables dans le couvent de Monza près de Milan, au commencement du dix-septième siècle.

La Sixtine, le seizième siècle.

Te souviens-tu de la visite que nous avons faite l'an dernier à l'École des Beaux-Arts avec Louis B....., homme d'esprit, cultivé, lettré, s'il y en a, pour voir la

copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange? Il a bâillé, il s'est recrié, il s'est moqué de nous, il a déclaré qu'il aimait mieux le *Jugement dernier* de l'Anglais Martin. Au moins, disait-il, la scène y est, tout le ciel et toute la terre, le ciel fendu par la foudre, le pêle-mêle des morts innombrables qui, à perte de vue, par légions, sortent de leurs sépulcres sous la lumière surnaturelle de la dernière nuit et du dernier jour. Ici il n'y a ni ciel, ni terre, ni abîme, ni air, mais deux ou trois cents corps qui prennent des attitudes. — A quoi tu as répondu que Michel-Ange ne peignait ni le ciel, ni la terre, ni l'air, ni les abîmes, qu'il ne prenait point pour personnages l'infinité et la lumière surnaturelle, qu'il était sculpteur et avait pour seul moyen d'expression le corps humain, qu'il faut considérer sa fresque comme une sorte de bas-relief où le grandiose et la fierté des attitudes remplacent le reste, et que, si aujourd'hui dans cette tragédie suprême nous donnons le premier rôle à l'espace, aux éclairs, à la fourmilière indistincte des figurines humaines, on le donnait alors à quelques colosses tragiquement drapés ou tordus.

D'où vient ce changement? Et pourquoi prenait-on alors tant d'intérêt aux muscles? C'est qu'on les regardait. J'ai relu dans les écrivains du temps les détails de l'éducation et les violences des mœurs au seizième siècle; quand on veut comprendre un art, il faut regarder l'âme du public auquel il s'adressait.

« Je veux, dit Castiglione en traçant le portrait de l'homme accompli, que notre homme de cour soit un parfait cavalier à toute selle, et, comme c'est un mérite particulier des Italiens de bien gouverner le cheval à la bride, de manœuvrer par principes surtout les chevaux

difficiles, de courir des lances, de jouter, qu'il soit en cela un des meilleurs parmi les Italiens... Pour les tournois, les pas d'armes, les courses entre barrières, qu'il soit un des bons parmi les meilleurs Français... Pour jouer aux bâtons, courir le taureau, lancer des dards et des lances, qu'il soit excellent parmi les Espagnols. Il convient encore qu'il sache sauter et courir... Un autre exercice noble est le jeu de paume. Et je n'estime pas à moindre mérite de savoir faire la voltige à cheval. » Ce n'était pas là de simples préceptes relégués dans la conversation et dans les livres ; les actions et les mœurs y étaient conformes. Julien de Médicis, qui fut assassiné par les Pazzi, est loué par son biographe, non-seulement pour son talent de poëte et son tact de connaisseur, mais encore pour son habileté à manier le cheval, à lutter et à jeter la lance. César Borgia, le grand politique, est aussi exercé aux coups de main qu'aux intrigues. « Il a vingt-sept ans, dit un contemporain, il est très-beau de corps et grand, et le pape son père a grand' peur de lui. Il a tué six taureaux sauvages en combattant à cheval avec la pique, et à l'un de ces taureaux il a fendu la tête du premier coup. » C'est l'Italie en ce moment qui fournit l'Europe de savants maîtres d'armes, et dans les estampes du temps on voit l'élève nu, un poignard dans une main, une épée dans l'autre, qui, du jarret à la nuque, prépare et assouplit ses muscles comme un athlète et comme un lutteur.

Il le faut bien, la paix publique est trop mal gardée. « Le 20 septembre, dit un chroniqueur, il y eut un grand tumulte dans la ville de Rome, et tous les marchands fermèrent leurs boutiques. Ceux qui étaient aux champs ou dans leurs vignes revinrent en toute hâte, et

tous, tant citoyens qu'étrangers, prirent les armes, parce qu'on affirmait comme chose certaine que le pape Innocent VIII était mort. » Le lien si faible de la société se rompait, on rentrait dans l'état sauvage, chacun profitait du moment pour se débarrasser de ses ennemis. Et ne croyez pas qu'en temps ordinaire on s'abstînt d'y toucher. Les guerres privées des Colonna et des Orsini s'étalent autour de Rome, aussi librement qu'aux plus noirs siècles du moyen âge. « Dans la ville même, il se faisait beaucoup de meurtres et de pillages le jour et la nuit, et il se passait à peine un jour que quelqu'un ne fût tué... Le troisième jour de septembre, un certain Salvator assaillit son ennemi, le seigneur Beneaccaduto, avec qui pourtant il était en paix sous une caution de 500 ducats; il le frappa de deux coups et le blessa mortellement, en sorte qu'il mourut. Et le quatrième jour le pape envoya son vice-camérier, avec les conservateurs et tout le peuple, pour détruire la maison de Salvator. Ils la détruisirent, et, le même quatrième jour de septembre, Jérôme, frère dudit Salvator, fut pendu. » Je citerais cinquante exemples semblables. A ce moment, l'homme est trop fort, trop habitué à se faire justice à lui-même, trop prompt aux voies de fait. « Un jour, dit Guichardin, Trivulce tua de sa propre main, dans le marché, quelques bouchers qui, avec l'insolence ordinaire aux gens de cette sorte, s'opposaient à la levée des droits dont ils n'avaient pas été exemptés. » Jusqu'en 1537, on laissa ouvert à Ferrare un champ clos où le duel à mort était accordé, même aux étrangers, et où les petits garçons venaient se battre à coups de couteau. La princesse de Faenza lance quatre assassins contre son mari, et, voyant qu'il résiste, saute du lit

et le poignarde elle-même, sur quoi son père prie Laurent de Médicis de solliciter auprès du pape pour lever les censures ecclésiastiques, alléguant qu'il a la pensée de « la pourvoir d'un autre mari ». — Le prince d'Imola est assassiné et jeté par les fenêtres, et on menace sa veuve, enfermée dans la forteresse, de tuer ses enfants, si elle ne la livre. Elle monte sur les créneaux et répond, avec le geste le plus expressif, « qu'il lui reste le moule pour en faire d'autres. » — Considérez encore les spectacles qu'on a tous les jours dans Rome. « Le second dimanche, un homme masqué dans le Borgo dit des paroles offensantes contre le duc de Valentinois. Le duc, l'ayant appris, le fit saisir : on lui coupa la main et la partie antérieure de la langue, qui fut attachée au petit doigt de la main coupée. » — « Les gens du même duc suspendirent par les bras deux vieillards et huit vieilles femmes, après avoir allumé du feu sous leurs pieds, pour leur faire avouer où était l'argent caché, et ceux-ci, ne le sachant pas ou ne voulant pas le dire, moururent dans ladite torture. » Un autre jour, le duc fait amener dans la cour du palais des condamnés (*gladiandi*), et lui-même, revêtu des plus beaux habits, devant une assistance nombreuse et choisie, les perce à coups de flèches. — « ..... Il tua aussi, sous le manteau du pape, Perotto, qui était favori du pape, en telle façon que le sang sauta à la face du pape. » On s'égorgeait dans cette famille. Il avait déjà fait assaillir à coups d'épée son beau-frère, et le pape faisait garder le blessé ; « mais le duc dit : Ce qui ne s'est pas fait à dîner se fera à souper..... » Et un jour, le 17 août, il entra dans la chambre, comme le jeune homme se levait déjà ; il fit sortir sa femme et sa sœur, et, ayant appelé trois assassins,

il fit étrangler le dit jeune homme.... Il tua encore son frère, le duc de Gandie, et le fit jeter dans le Tibre. » Et comme on demandait au pêcheur qui avait vu la chose pourquoi il n'en avait rien dit au gouverneur de la ville, cet homme répondit « qu'en sa vie il avait vu, à différentes nuits, jeter plus de cent corps au même endroit, sans que personne en eût jamais pris souci. »

Tout cela prend corps et relief, lorsqu'on lit les mémoires de Cellini. Aujourd'hui nous nous sommes si bien remis aux mains de l'État, et nous comptons tellement sur le juge et sur le gendarme, que nous avons peine à comprendre le droit naturel de guerre par lequel, avant l'établissement des sociétés régulières, chacun se défend, se venge et se satisfait. En France, en Espagne, en Angleterre, les bêtes féroces de la féodalité trouvaient dans l'honneur féodal, sinon une bride, du moins une borne; le duel remplaçait les guerres privées : on se tuait le plus ordinairement selon les règles, devant témoins, en un lieu choisi. Ici l'instinct du meurtre se lâchait dans les rues. On ne peut pas énumérer toutes les violences racontées par Cellini, non pas seulement les siennes, mais celles des autres. Un évêque à qui il ne voulait pas livrer un vase d'orfèvrerie envoie des gens pour saccager sa maison; lui, l'arquebuse à la main, se barricade. — « Pendant son séjour à Rome, le Rosso, ayant décrié les ouvrages de Raphaël, les élèves de cet illustre maître voulaient absolument le tuer. » — Vasari, couchant avec l'apprenti Manno, « lui écorcha une jambe avec les mains, croyant se gratter lui-même, car jamais il ne se taillait les ongles; » sur quoi « Manno était décidé à le tuer ». — Le frère de Cellini, apprenant que son élève Bertino

Aldobrandi venait d'être tué, « jeta un si grand cri de rage qu'on eût pu l'entendre à dix milles de là; puis il dit à Giovanni : « Au moins saurais-tu m'indiquer celui qui me l'a tué? » Giovanni lui répondit que oui, et que c'était un de ceux qui étaient armés d'un espadon, et qu'il avait une plume bleue sur sa barrette. Mon pauvre frère, s'étant avancé et ayant reconnu le meurtrier à ce signalement, se lança au milieu du guet avec sa promptitude et son intrépidité merveilleuses; puis, sans qu'on pût l'arrêter, il allongea une botte dans le ventre de son homme, le traversa de part en part et le poussa en terre avec la garde de son épée. » Presque aussitôt il est lui-même jeté bas d'un coup d'arquebuse, et l'on voit alors se déchaîner toute la furie des *vendette*. Cellini ne peut plus ni manger ni dormir, et la tempête intérieure est si forte qu'il croit qu'il mourra, s'il n'y cède... « Je me disposai un soir à sortir de ce tourment, sans tenir compte de ce qu'une pareille entreprise avait de peu louable... Je m'approchai adroitement du meurtrier avec un grand poignard semblable à un couteau de chasse. J'espérais d'un revers lui abattre la tête; mais il se retourna si vivement, que mon arme l'atteignit seulement à la pointe de l'épaule gauche et lui fracassa l'os. Il se leva, laissa tomber son épée, et, troublé par la douleur, se mit à courir. Je le poursuivis, le rejoignis en quatre pas, et levai mon poignard au-dessus de sa tête, qu'il inclinait très-bas, de sorte que mon arme s'engagea entre l'os du cou et la nuque si profondément que malgré tous mes efforts je ne pus la retirer. » — Un peu plus tard, et toujours sur la voie publique, Cellini tue Benedetto, puis Pompeio, qui l'avaient offensé. Le cardinal Médicis et le cardinal Cor-

naro trouvent cela très-bien. Pour le pape, dit Cellini après un de ces meurtres, « il me lança un regard menaçant qui me fit trembler ; mais, dès qu'il eut examiné mon ouvrage, son visage commença de se rasséréner. » Et, comme une autre fois on accusait Cellini : « Apprenez, répliqua le pape, que les hommes uniques dans leur profession, comme Benvenuto, ne doivent pas être soumis aux lois, et lui moins que tout autre, car je sais combien il a raison. » Voilà la morale publique. Et cependant le motif de ces guet-apens est aussi mince que possible. Luigi, son ami, avait pris pour maîtresse Pentesilea, une courtisane dont lui, Cellini, n'avait pas voulu, et que pourtant il l'avait prié de ne pas prendre. Furieux, il se place en embuscade, tombe sur eux à coups d'épée, les blesse, ne les trouve pas assez punis, et conte avec satisfaction leur mort, qui ne tarda guère. En fait de morale privée, il a des visions mystiques quand il est en prison ; son ange gardien lui apparaît, il s'entretient avec un esprit invisible ; il a des transports de dévotion : c'est l'effet de la solitude et de la réclusion sur de pareilles têtes. Du reste, en liberté, il est bon chrétien à la mode du temps ; son *Persée* ayant réussi, « je partis, dit-il, en chantant des psaumes et des hymnes à la gloire de Dieu, ce que je continuai à faire pendant tout ce voyage. » On trouve des sentiments pareils chez le duc de Ferrare ; « ayant été atteint d'une grave maladie qui l'empêcha d'uriner pendant quarante-huit heures, il eut recours à Dieu, et voulut qu'on payât tous les appointements échus. » Telle est aussi la conscience de l'un de ses prédécesseurs, Hercule d'Este, qui, au sortir d'une orgie, allait chanter l'office avec sa troupe de musiciens français, qui fai-

sait couper la main ou crever un œil à deux cent quatre-vingts prisonniers avant de les vendre, et le jeudi saint allait laver les pieds aux pauvres. Telle est la piété du pape Alexandre VI, qui, ayant appris l'assassinat de son fils, le duc de Gandie, se frappe la poitrine, et confesse ses crimes en sanglotant devant les cardinaux assemblés. L'imagination, en ce temps-là, se frappe dans un sens ou dans un autre, tantôt du côté de la volupté, tantôt du côté de la colère, tantôt du côté de la peur. De loin en loin, à la pensée de l'enfer il leur vient un frisson, et ils croient s'acquitter avec des cierges, des signes de croix et des patenôtres; mais, de fondation, ce sont des païens, de vrais barbares, et la seule voix qui parle en eux, c'est celle de la chair émue, des nerfs qui frémissent, des membres qui se tendent, et de la cervelle trop pleine où bruit l'essaim des formes et des couleurs.

On ne s'attend pas, j'imagine, à les trouver bien délicats dans leurs façons. Le cardinal Hippolyte d'Este, qui fit crever les yeux à son frère, reçoit à coups de bâton un envoyé du pape chargé de lui apporter un bref déplaisant. On sait comment le pape Jules II, dans une querelle avec Michel-Ange, tomba à coups de canne sur un évêque qui essayait de s'interposer. Une fois Cellini est reçu en audience par le pape Paul II. « Il était, dit Cellini, de la meilleure humeur du monde, d'autant plus que cela se passait le jour où il avait coutume de faire une solide débauche, après laquelle il vomissait. » Impossible de raconter avec le maître de cérémonies Burchard les fêtes données au Vatican devant Alexandre VI, César Borgia et la duchesse Lucrèce, ni même tel petit amusement improvisé que ces

trois personnages regardaient de la fenêtre « avec de grands rires et une grande satisfaction; » des vivandières en rougissaient. On ne s'est point encore poli : la crudité n'effarouche personne; les poëtes comme Berni, les conteurs comme l'évêque Bandello, expliquent avec détails précis les événements les plus risqués. Ce que nous appelons le bon goût est l'œuvre des salons, et ne naîtra que sous Louis XIV. Ce que nous appelons la décence ecclésiastique est un contre-coup de la réforme et ne s'établira qu'au temps de saint Charles Borromée. Les instincts corporels étalent encore toute leur nudité à la lumière, et ni le raffinement du monde, ni les convenances de l'habit ne sont venus tempérer ou déguiser la fougue intacte des sens déchaînés. « Parfois, dit Cellini, il advint qu'en pénétrant à l'improviste dans les pièces secrètes je surpris la duchesse » dans une occupation qui n'avait rien de royal... « Alors elle se mettait contre moi en de telles rages que j'en étais épouvanté. » Un jour, à la table du duc, il se prend de querelle avec le sculpteur Bandinelli, qui lui jette au nez la plus grossière injure. Par miracle, il se retient, mais, un instant après, il lui dit : « Je te déclare expressément que, si tu n'envoies pas le marbre chez moi, tu peux chercher un autre monde, car, coûte que coûte, je te crèverai le ventre dans celui-ci. » Les gros mots trottent comme dans Rabelais, et des saletés de cabaret, de dégoûtantes plaisanteries d'ivrogne viennent éclater jusque dans un palais. « Ah! pourceau, m'écriai-je, manant, bourrique, c'est donc le seul bruit que ton talent puisse faire! En même temps je sautai sur un bâton. » Cellini affiche quatre vers sur cette aventure, et le duc et la duchesse se mettent à rire. Aujourd'hui

des valets de bonne maison mettraient de pareils plaisants à la porte; mais, lorsqu'on se sert de ses poings comme un charretier et de son épée comme un soudard, il est naturel qu'on ait des gaietés de charretier et de soudard[1].

Il est naturel aussi que leurs plaisirs soient d'une espèce particulière. Ce que préfère un homme du peuple, j'entends un homme habitué aux exercices corporels et dont les sens sont rudes, ce sont les spectacles qui parlent aux yeux, surtout ceux dans lesquels il est acteur; il a le goût des parades, et volontiers il s'y adjoint. Il laisse aux gens de salon, aux raffinés, aux efféminés, les curiosités de l'observation, de la conversation et de l'analyse. Il aime à voir des lutteurs, des bouffons, des saltimbanques qui font des grimaces, des féeries, des processions, des entrées de troupes, des défilés de cavalcades, d'uniformes éclatants, bariolés, extraordinaires. Aujourd'hui que le peuple à Paris va au théâtre, c'est par ces moyens que les théâtres populaires attirent les spectateurs. En cet état d'esprit, un homme est pris par les yeux. Ce qu'il souhaite regarder, ce n'est pas une intelligence pure, mais un corps vigoureux, bien habillé, bien assis sur une selle, et, quand, au lieu d'un, il y en a cent, quand les broderies, les dorures, les panaches, la soie et le brocart des robes brillent en plein soleil parmi les fanfares, quand le triomphe et le tumulte de la fête entrent par toutes les voies dans tous ses sens, la sympathie involontaire ébranle tout son être, et, s'il lui reste

1. Cellini conte de la façon que voici ses démêlés avec une de ses maîtresses : « Je la saisis par les cheveux et je la traînai dans la chambre en la rouant de coups de pied et de poing jusqu'à ce que la fatigue m'obligeât à m'arrêter. »

une envie, c'est de monter lui-même à cheval pour s'étaler avec un habit pareil au milieu du cortége et devant les assistants. Tel est à cette époque le goût qui règne en Italie : on n'y rencontre que cavalcades princières, fêtes pompeuses et publiques, entrées de villes et mascarades. Galeazzo Sforza, duc de Milan, venant visiter Laurent de Médicis, amène avec lui, outre une garde de cinq cents fantassins, cent hommes d'armes, cinquante laquais à pied vêtus de soie et d'argent, deux mille gentilshommes et domestiques de sa suite, cinq cents couples de chiens, un nombre infini de faucons, et son voyage lui coûte deux cent mille ducats d'or. De son côté, la ville lui donne trois spectacles publics, l'un qui est « l'annonciation de la Vierge », l'autre qui est « l'ascension du Christ », le dernier qui est « la descente du Saint-Esprit ». — Le cardinal de San-Sisto dépense vingt mille ducats pour une seule fête en l'honneur de la duchesse de Ferrare, et fait ensuite une tournée en Italie avec un cortége si nombreux et si magnifique que toute la pompe du pape son frère ne faisait que l'égaler. — La duchesse Lucrèce Borgia entre à Rome avec deux cents dames, toutes magnifiquement habillées, toutes à cheval, chacune accompagnée d'un cavalier. — On prépare à Florence une grande fête mythologique, le *triomphe de Camille*, avec quantité de chars, d'étendards, d'écussons, d'arcs de triomphe ; Laurent de Médicis, afin d'embellir le spectacle, demande au pape un éléphant ; le pape envoie seulement deux léopards et une panthère ; il voudrait bien venir, mais sa dignité le retient ; quantité de cardinaux, plus heureux, arrivent pour jouir de la fête. Un peintre, Piero di Cosimo, avec ses amis, en arrange une autre toute

lugubre, le *triomphe de la Mort*, un char tiré par des bœufs noirs, sur lesquels on a peint des crânes, des os, des croix blanches, sur le char une figure de la Mort avec sa faux, dans le char des sépulcres d'où sortent des gens habillés en squelettes, et qui, aux reposoirs, entonnent un hymne funèbre. — Entre cinquante fêtes semblables, lisez celle que décrit Vasari et qui signala le commencement du siècle ; jugez par son éclat, comme par ses détails, des goûts pittoresques qui remplissaient alors tous les cœurs. Il s'agissait de célébrer l'avénement du pape Léon X, et Laurent de Médicis, voulant que la compagnie du Broncone, dont il était le chef, surpassât en magnificence celle du Diamant, avait chargé Jacopo Nardi, « noble et savant gentilhomme, » de lui composer six chars. Le Pontormo les avait peints, Baccio Bandinelli les avait décorés de sculptures ; tout l'art et toute la richesse de la ville, toutes les inventions et toutes les recherches du luxe et de l'érudition récente, toutes les images et tous les souvenirs de l'histoire et de la poésie antiques avaient contribué à les embellir. Des coursiers harnachés de peaux de lions et de tigres, avec des housses en drap d'or, avec des croupières e cordes d'or, avec des brides tressées d'argent, s'avan çaient en long cortége ; derrière eux suivaient des génisses, des mules superbement caparaçonnées, les formes fantastiques ou monstrueuses des buffles déguisés en éléphants et des chevaux travestis en griffons ailés. Des bergers vêtus de peaux de martre et d'hermine et couronnés de feuillage, des prêtres en toges antiques portant des candélabres et des vases d'or, des sénateurs, des licteurs, des cavaliers couverts d'armes éclatantes, étalant des faisceaux et des trophées, des jurisconsultes

à cheval vêtus de longues robes, entouraient les chars où les grands personnages de Rome apparaissaient parmi les insignes de leur dignité et les monuments de leurs exploits. Par leurs fières nudités, leurs vaillantes attitudes et leurs nobles draperies flottantes, les figures peintes et sculptées imprimaient un accent encore plus païen dans cette procession païenne, et enseignaient l'énergie et l'allégresse à leurs compagnons vivants, qui, aux sons des trompettes, aux acclamations de la foule, s'étalaient à cheval ou sur des chars. Ce généreux soleil qui luisait au-dessus de leurs têtes revoyait enfin un monde pareil à celui qu'il avait éclairé jadis à la même place, je veux dire le même sentiment profond de joie naturelle et poétique, le même épanouissement de force saine et complète, le même souffle d'éternelle jeunesse, le même triomphe et le même culte de la beauté. Et, quand, après avoir contemplé ce large déploiement de splendeurs et d'armures, parmi le chatoiement des étoffes ondoyantes, parmi les scintillements des écharpes argentées, parmi les fauves reflets de l'or tressé en fleurs et déroulé en arabesques, les spectateurs virent sur le dernier char, du milieu d'une pyramide de figures vivantes, à côté d'un laurier verdissant, se lever l'enfant nu qui représentait la renaissance de l'âge d'or, ils purent croire un instant qu'ils avaient ranimé la noble antiquité disparue, et qu'après un hiver de quinze siècles la plante humaine allait fleurir tout entière une seconde fois.

Voilà les spectacles qu'on avait tous les jours dans une ville d'Italie ; c'était là le luxe des princes, des cités, des corporations. Des mains, des yeux et du cœur, le moindre artisan y prenait part. Le sentiment des bel-

les formes, des grandes ordonnances, des ornements pittoresques, était populaire. Un charpentier le soir en parlait à sa femme; on en discutait au cabaret, devant l'établi ; chacun prétendait que la décoration à laquelle il avait travaillé était la plus belle ; chacun avait ses préférences, ses jugements, son artiste, comme aujourd'hui les élèves d'un atelier. Il arrivait de là que le peintre et le statuaire parlaient, non-seulement à quelques critiques, mais à tout le monde. Aujourd'hui, que nous reste-t-il des anciennes pompes poétiques ? La descente de la Courtille, où hurlent des ivrognes sales, et le cortége du bœuf gras, où grelottent six pauvres diables en maillot rose parmi les haussements d'épaules et les quolibets. Les mœurs pittoresques se sont réduites à deux parades de rues, et les mœurs athlétiques aux luttes de foires où des hercules payés à dix sous l'heure se démènent devant des hommes en blouse et des soldats. Ces mœurs étaient la température vivifiante qui de toutes parts faisait germer et fleurir la grande peinture. Elles ont disparu, et partant nous ne pouvons plus la refaire. Tout au plus un peintre, en s'enfermant dans son atelier avec des vases antiques, en se nourrissant d'archéologie, en vivant parmi les plus purs modèles de la Grèce et de la renaissance, en se séquestrant de toutes les idées modernes, peut arriver, à force d'étude et d'artifice, à reformer autour de son esprit une température semblable. Nous avons vu des prodiges de ce genre, un Overbeck, qui, communiant, jeûnant, se cloîtrant à Rome, croit retrouver les figures mystiques d'Angelico de Fiesole ; un Gœthe, qui, s'étant fait païen, ayant copié les torses antiques, muni de toutes les ressources que l'érudition, la philosophie l'observation et

le génie peuvent accumuler, parvient, par la souplesse et l'universalité de l'imagination la plus cultivée qui fut jamais, à redresser sur un piédestal allemand une Iphigénie presque grecque. Avec une serre savamment bâtie et des calorifères bien ménagés, on peut faire mûrir des oranges, même en Normandie ; mais la serre coûtera un million ; sur dix orangers, neuf ne porteront que des avortons acides, et le paysan normand, à qui vous offrirez les fruits du dixième, préfèrera au fond du cœur son eau-de-vie et son poiré.

Reconnaissons qu'il y eut alors un concours de circonstances unique : on n'a jamais revu ce mélange de rudesse et de culture, ces façons d'hommes d'épée et ces goûts d'antiquaires, ces mœurs de bandits et ces conversations de lettrés. L'homme est alors dans un état passager, et sort du moyen âge pour entrer dans l'âge moderne ; ou plutôt les deux âges sont à leur confluent et pénètrent l'un dans l'autre de la façon la plus étrange et avec les contrastes les plus surprenants. Comme le gouvernement central et la fidélité monarchique n'ont pu s'établir en Italie, le moyen âge s'y prolonge plus longtemps qu'ailleurs par les violences privées et l'appel à la force. Comme en Italie la race est précoce et que la croûte de l'invasion germanique ne l'a recouverte qu'à demi, l'âge moderne s'y développe plus tôt qu'ailleurs par l'acquisition de la richesse, la fécondité de l'invention et la liberté de l'esprit. Ils sont à la fois plus avancés et plus arriérés que les autres peuples : plus arriérés dans le sentiment du juste, plus avancés dans le sentiment du beau, et leur goût est conforme à leur état. Toujours une société veut trouver, dans les spectacles qu'elle se donne, les objets qui l'inté-

ressent le plus. Toujours, dans une société, il y a un personnage régnant qui se reproduit et se contemple dans les arts. Aujourd'hui, c'est le plébéien ambitieux qui veut goûter les plaisirs de Paris et, de sa mansarde, descendre au premier étage, — bref le parvenu, le travailleur, l'intrigant, l'homme de bureau, de bourse ou de cabinet, que représentent les romans de Balzac. Au dix-septième siècle, c'est l'homme de cour expert dans les bienséances et rompu aux manéges du monde, beau diseur, élégant, le plus poli, le plus adroit qu'on ait jamais vu, tel que le montre Racine et tel que les romans de mademoiselle de Scudéry essayent de le montrer. Au seizième siècle, en Italie, c'est l'homme bien portant, bien membré, richement vêtu, énergique et capable de belles attitudes, tel que les peintres le figurent. Sans doute un duc d'Urbin, un César Borgia, un Alphonse d'Este, un Léon X, écoutent des poëtes et des raisonneurs ; c'est un divertissement le soir, après souper, dans une villa, sous des colonnades et des plafonds ornementés. En somme pourtant, ce qui les amuse, ce sont les occupations des yeux et du corps, les mascarades, les cavalcades, les grandes formes de l'architecture, la fière prestance des statues et des figures peintes, la superbe décoration dont ils s'entourent. Toute autre diversion serait fade ; ce ne sont pas des analystes, des philosophes, des gens de salon : il leur faut des choses palpables et tangibles. Si vous en doutez, regardez plutôt leurs plaisirs : ceux de Paul II, qui fait courir devant lui des chevaux, des ânes, des bœufs, des enfants, des vieillards, des Juifs qu'on a « empiffrés » d'avance afin de les rendre plus lourds, et qui rit à se tenir les côtes; ceux d'Alexandre VI, que je ne puis pas décrire; ceux

de Léon X, qui, botté, éperonné, passe la saison à chasser le cerf et le sanglier, qui entretient un moine capable « d'avaler un pigeon d'une bouchée et d'engloutir quarante œufs de suite », qui fait servir à sa table des mets sous forme de singes et de corbeaux pour jouir de la surprise des convives, s'entoure de bouffons, fait jouer devant lui *la Calandra* et *la Mandragora*, se plaît aux contes salés et paye des parasites. La finesse native de pareils esprits s'emploiera à démêler des nuances, non de sentiments ou d'idées, mais de couleurs ou de formes, et, pour les satisfaire, l'on verra se former le peuple d'artistes dont Michel-Ange est le premier.

Il y a quatre hommes qui, dans les arts et dans les lettres, se sont élevés au-dessus de tous les autres, tellement au-dessus, qu'ils semblent d'une race à part : Dante, Shakespeare, Beethoven et Michel-Ange. Ni la science profonde, ni la possession complète de toutes les ressources de l'art, ni la fécondité de l'imagination, ni l'originalité de l'esprit, n'ont suffi à leur donner cette place : ils ont eu tout cela ; mais tout cela est secondaire. Ce qui les a portés à ce rang, c'est leur âme, une âme de dieu tombé, tout entière soulevée par un effort irrésistible vers un monde disproportionné au nôtre, toujours combattante et souffrante, toujours en travail et en tempête, et qui, incapable de s'assouvir comme de s'abattre, s'emploie solitairement à dresser devant les hommes des colosses aussi effrénés, aussi forts, aussi douloureusement sublimes que son impuissant et insatiable désir.

Par ce trait, Michel-Ange est moderne, et c'est pour cela peut-être qu'aujourd'hui nous le comprenons sans

effort. A-t-il été plus infortuné que les autres hommes? Quand on regarde les événements du dehors, il semble que non. S'il a été tourmenté par une famille avide, si deux ou trois fois le caprice ou la mort d'un protecteur est venu arrêter une grande œuvre qu'il avait commencée ou conçue, si sa patrie est tombée en servitude, si autour de lui les âmes se sont amollies ou dégradées, ce sont là des traverses, des tiraillements, des malheurs qui n'ont rien d'inusité. Combien d'artistes, ses contemporains, en ont éprouvé de plus grands! Mais la souffrance se mesure à l'ébranlement de l'être intérieur, non au choc des choses extérieures, et, s'il y a eu jamais une âme capable de transports, de frémissements et d'indignation, c'est celle-là. Il fut sensible à l'excès, et partant «timide», solitaire, mal à son aise dans les petites actions de la société, tellement que, par exemple, il ne put jamais prendre sur lui de donner à dîner. Les hommes trop agités d'émotions continues se taisent, pour ne pas se livrer en spectacle, et se replient, faute d'espace pour se déployer. Dès sa jeunesse, il s'était déplu dans les compagnies, et s'était renfermé dans l'étude et le silence, au point de paraître orgueilleux ou fou. Plus tard, au faîte de la gloire, il s'y plongea plus avant encore, se promenant seul, servi par un seul domestique, passant seul des semaines entières sur ses échafauds, tout entier à la conversation qu'il avait incessamment avec lui-même. C'est qu'il ne trouvait personne autre qui lui répondît. Non-seulement ses sentiments étaient trop forts, mais encore ils étaient trop hauts. Dès sa première adolescence, il avait aimé sans mesure toutes les choses nobles : son art d'abord, auquel il s'était livré malgré les brutalités de son père, et qu'il avait

pprofondi dans tous ses accessoires, le compas et le calpel à la main, avec une tenacité extraordinaire, usqu'à devenir malade ; ensuite sa dignité, qu'il avait maintenue, au péril de sa tête, en face des papes les lus impérieux, jusqu'à se faire respecter comme un gal et les braver « plus que n'aurait fait un roi de rance ». Il avait méprisé les plaisirs ordinaires : « quoique riche, il avait vécu comme un homme pauvre, » rugal, dînant souvent d'un morceau de pain, laborieux, ur à son corps, dormant peu, et quelquefois tout habillé, ans luxe, sans train de maison, sans souci de l'argent, onnant ses statues et ses tableaux à ses amis, vingt mille rancs à son domestique, trente ou quarante mille francs n une fois à son neveu, quantité de sommes à sa famille. ien plus, il avait vécu en moine, sans maîtresse ni femme, haste dans une cour voluptueuse, n'ayant connu qu'un mour, amour austère et platonique, pour une femme ussi fière et aussi noble que lui. Le soir, après avoir ravaillé, il écrivait un sonnet à sa louange et s'agenouilait en esprit devant elle, comme Dante aux pieds de Béatrice, la priant de le soutenir dans ses défaillances t de le garder dans le « droit sentier ». Il prosternait son âme devant elle comme devant une vertu céeste, et retrouvait pour la servir l'exaltation des mystiques et des chevaliers. Il sentait dans sa beauté une évélation de l'essence divine ; il la voyait, « encore ouverte de ses vêtements de chair, s'envoler rayonnante usque dans le sein de Dieu ». — « Celui qui l'aime, lisait-il, s'élève au ciel avec la foi, et la mort lui devient louce. » Il montait par elle jusqu'à l'amour suprême ; 'est dans cette source première des choses qu'il l'avait l'abord aimée ; conduit par ses yeux, il y revenait avec

elle[1]. Elle mourut avant lui, et il en demeura longtemps « accablé et comme insensé » ; plusieurs années après, il lui restait au cœur un grand chagrin, le regret de n'avoir point. à son lit de mort, baisé, au lieu de sa main, son front ou sa joue. Le reste de sa vie correspondait à de pareils sentiments. Il s'était « complu aux raisonnements des hommes doctes », et aussi à la lecture des poëtes, de Pétrarque, de Dante surtout, qu'il savait presque entier par cœur. « Plût au ciel, écrivait-il un jour, que j'eusse été tel que lui, même au prix d'un sort pareil ! Pour son âpre exil et sa vertu, je donnerais le plus heureux état du monde. » Les livres qu'il préférait étaient ceux où la grandeur est empreinte, l'Ancien et le Nouveau Testament, surtout les terribles et douloureux discours de Savonarole, son maître et son ami, qu'il avait vu attacher au pilori, étrangler, brûler, et dont « la parole vivante était toujours demeurée dans son âme ». Un homme qui sent et vit ainsi ne sait pas s'accommoder à la vie ; il est trop *différent*. S'il excite l'admiration des autres, il ne se contentera pas lui-même. « Il rabaissait ses ouvrages, ne trouvant jamais que sa main fût arrivée à exprimer l'idée qu'il formait au dedans de lui-même. » Un jour, vieux et décrépit, quelqu'un le rencontra près du Colisée, à pied et dans la neige, et lui demanda : « Où allez-vous? — A l'école, pour tâcher d'apprendre quelque chose. » Plus d'une fois, le désespoir le prit ; s'étant blessé la jambe, il s'enferma chez lui et voulut se laisser mourir. A la fin, il va jusqu'à se déprendre de lui-même « de cet art qui

1. Toutes ces expressions sont prises dans les sonnets de Michel-Ange.

fut son monarque et son idole ; peinture ou statuaire, que rien maintenant ne vienne distraire mon âme tournée vers le divin Amour qui, sur la croix, ouvrit les bras pour nous recevoir. » Dernier soupir d'une grande âme dans un siècle gâté, chez un peuple asservi ; pour elle, le renoncement est le seul refuge. Soixante années durant, ses œuvres n'ont fait que rendre visible le combat héroïque qui, jusqu'au bout, s'est livré dans son cœur.

Des personnages surhumains aussi malheureux que nous-mêmes, des corps de dieux roidis par des passions terrestres, un olympe où s'entre-choquent les tragédies humaines, voilà la pensée qui descend de toutes les voûtes de la Sixtine. Quelle injustice que de lui comparer les *Sibylles* et l'*Isaïe* de Raphaël ! Ils sont forts et beaux, je le veux bien : ils témoignent d'un art aussi profond, je n'en sais rien ; mais, ce que l'on voit du premier regard, c'est qu'ils n'ont pas la même âme : ils n'ont jamais été dressés comme ceux-ci par la volonté impétueuse et irrésistible ; ils n'ont jamais éprouvé comme ceux-ci le tressaillement et le roidissement de l'être nerveux qui se bande et se lance tout entier au risque de se briser. Il y a des âmes où les impressions rejaillissent en foudres, et dont toutes les actions sont des éclats ou des éclairs. Tels sont les personnages de Michel-Ange. Son colossal Jérémie, qui rêve appuyant sa tête énorme sur son énorme main, à quoi rêve-t-il, les yeux baissés ? Sa barbe tressée et flottante qui descend jusqu'à la poitrine, ses mains de travailleur sillonnées de veines saillantes, son front plissé, son masque épais, le grondement sourd qui va sortir de sa poitrine, donnent l'idée d'un de ces rois barbares, sombres chas-

seurs d'aurochs, qui venaient heurter leur colère inutile contre les portes de l'empire romain. Ézéchiel se retourne avec une interrogation impétueuse, et son élan est si brusque que l'air froissé soulève sur son épaule un pan de son manteau. La vieille Persica, sous les longs plis de sa cape tombante, lit infatigablement un livre que, de ses deux mains noueuses, elle tient collé devant ses yeux perçants. Jonas s'abat renversé la tête en arrière sous l'apparition foudroyante, pendant que ses doigts comptent d'eux-mêmes involontairement les quarante jours qui restent à Ninive. La Libyca descend violemment, emportant l'énorme livre qu'elle a saisi. L'Érithræa est une Pallas plus guerrière et plus hautaine que sa sœur, l'Athénienne antique. Autour d'eux, sur la courbure des voûtes, des adolescents nus tendent leur échine ou déploient leurs membres, tantôt fièrement étendus et reposés, tantôt élancés et luttant; quelques-uns crient, et, de leur cuisse roidie, de leur pied crispé, ébranlent furieusement le mur. Au-dessous, un vieux pèlerin courbé qui s'asseoit, une femme qui baise son petit enfant serré dans ses langes, un homme désespéré qui, de son regard oblique, défie amèrement le destin, une jeune fille au beau visage riant, qui dort paisible, vingt autres, les plus grandes figures de la vie humaine, parlent par tous les détails de leur attitude et par le moindre pli de leur vêtement.

Ce ne sont encore là que les contours de la voûte; sur la voûte elle-même, longue de deux cents pieds, se développent les histoires de la Genèse et les délivrances d'Israël, la création du monde, de l'homme et de la femme, le péché, l'exil du premier couple, le déluge, le serpent d'airain, le meurtre d'Holopherne, le sup-

plice d'Aman, une population de figures tragiques. On se couche sur le vieux tapis qui couvre le plancher, et l'on regarde. Elles ont beau être à cent pieds de haut, enfumées, écaillées, étouffées les unes par les autres, situées au delà de toutes les habitudes de notre peinture, de notre siècle et de notre esprit : on les entend d'abord. Cet homme est si grand, que les différences de temps et de nation ne subsistent pas devant lui.

La difficulté n'est pas de subir son ascendant, mais de s'en expliquer la puissance. Quand, après avoir livré ses oreilles à cette voix tonnante, on s'est retiré, reposé, mis à distance, de façon à ne plus en sentir que le retentissement, quand on a laissé la réflexion succéder aux sensations et qu'on cherche par quel secret il donne un accent si vibrant à sa parole, on arrive à se dire qu'il avait l'âme de Dante et qu'il a passé sa vie à étudier le corps humain : ce sont ses deux origines. Le corps, tel qu'il le fait, est tout entier expressif, squelette, muscles, draperie, attitude et proportions, en sorte que le spectateur est ébranlé à la fois par toutes les parties du spectacle. Et ce corps exprime l'emportement, la fierté, l'audace, le désespoir, l'âpreté de la passion effrénée ou de la volonté héroïque, en sorte que le spectateur est ébranlé par les plus fortes des impressions. L'énergie morale transpire par tout le détail physique, et, corporellement, d'un seul choc, nous en sentons le contre-coup.

Regardez Adam endormi auprès d'Ève, que Jéhovah vient de tirer de lui. Nulle créature n'a jamais été ensevelie plus avant dans un plus profond sommeil de mort. Son corps énorme est affaissé, et son énormité rend l'affaissement encore plus frappant. Au réveil,

ces bras pendants, ces cuisses inertes, écraseront un lion dans leur étreinte. — Dans le *Serpent d'airain*, l'homme qui, serré à mi-corps par un serpent, l'arrache avec son bras reployé et se tord en écartant les cuisses, fait penser aux luttes des premiers humains contre les monstres dont les croupes limoneuses ont labouré le sol antédiluvien. Les corps entassés, mêlés les uns dans les autres et renversés les talons en l'air, les bras arc-boutés, les échines convulsives, frémissent sous l'enlacement des reptiles; les gueules hideuses font craquer les crânes, viennent se coller contre les lèvres hurlantes; les cheveux hérissés, la bouche ouverte, des misérables tressaillent à terre, pendant que leurs pieds battent furieusement au hasard dans le fouillis humain. — Un homme qui manie ainsi le squelette et les muscles met de la colère, de la volonté, de l'effroi dans un pli de la hanche, dans la saillie d'une omoplate, dans l'affleurement d'une vertèbre; entre ses mains, tout l'animal humain se passionne, agit et combat. Quels misérables mannequins en comparaison que les fresques graves, les processions immobiles qu'on a laissées subsister au-dessous de lui! Elles subsistent comme des marques anciennes imprimées sur le quai d'un fleuve et par lesquelles on peut voir de quels torrents le fleuve s'est accru et s'est enflé. Seul depuis les Grecs, il a su tout ce que valent des membres. Pour lui comme pour eux, le corps vit par lui-même et n'est pas subordonné à la tête. Par la force du génie et de l'étude solitaire, il a retrouvé ce sentiment du nu dont la vie gymnastique les avait imbus. Devant son Ève assise qui se tourne à demi le pied reployé sous la cuisse, on imagine involontairement la détente de la jambe qui soulèvera ce

grand corps si fier. Devant son Ève et son Adam chassés du Paradis, personne ne songe à chercher la douleur des visages; c'est le torse entier, ce sont les membres agissants; c'est la charpente humaine avec l'assiette de ses poutres inférieures, avec la solidité de ses supports herculéens, avec le froissement et le craquement de ses jointures mouvantes, c'est l'ensemble qui frappe. La tête n'y entre que comme une portion, et l'on reste immobile, absorbé par la vue des cuisses qui soutiennent de pareils troncs, des bras indomptés qui soumettront la terre hostile.

Mais ce qui, à mon gré, surpasse tout, ce sont les vingt jeunes gens assis sur les corniches aux quatre coins de chaque peinture, véritables sculptures peintes, qui donnent l'idée d'un monde supérieur et inconnu. Tous sont des héros adolescents, du temps d'Achille et d'Ajax, aussi fins de race, mais plus ardents et d'une énergie plus âpre. Là sont les grandes nudités, les superbes déploiements de membres, les mouvements emportés des batailles d'Homère, mais avec un plus fort élan, avec une plus courageuse hardiesse de volonté virile. On n'imaginait pas que la charpente humaine ployée ou dressée pût toucher l'esprit par une telle diversité d'émotions. Les cuisses appuient, la poitrine respire, tout le revetement de chair se tend et frémit, le tronc se plie au-dessus des hanches, l'épaule sillonnée de muscles va retrousser impétueusement le bras. Un d'eux se renverse, tirant sa grande draperie sur sa cuisse; un autre, le bras sur son front, semble parer un coup. Quelques uns, pensifs, rêvent assis, laissant pendre les quatre membres. Plusieurs courent, enjambant une corniche, ou se rejettent en arrière avec un

cri. Trois d'entre eux, au-dessus d'Ézéchiel, de la Persica et de Jérémie, sont incomparables, l'un surtout, le plus noble de tous, calme et intelligent comme un dieu, et qui regarde, accoudé sur des fruits, une main posée sur ses genoux On sent qu'ils vont se remuer, agir, et l'on voudrait les garder devant soi dans la même attitude. La nature n'a rien produit d'égal; c'est ainsi qu'elle aurait dû nous faire; elle trouverait ici tous les types; à côté des géants et des héros, des vierges, des adolescents pudiques, des enfants qui jouent, cette charmante Ève si jeune et si fière, cette belle Delphica, pareille à une nymphe primitive, qui tourne ses yeux remplis d'un étonnement naïf, tous fils ou filles de la race colossale et militante, mais à qui leur âge a conservé le sourire, la sérénité, la joie simple, la grâce des Océanides d'Eschyle et de la Nausicaa d'Homère. Une âme d'artiste porte en soi tout un monde, et celui de Michel-Ange est ici tout entier.

Il l'avait fait et n'avait plus à le refaire. Son *Jugement dernier*, qui est à côté, ne laisse pas la même impression ; le peintre avait alors soixante-sept ans, et son inspiration n'était plus si fraîche. Lorsqu'on a trop longtemps manié ses idées, on les possède mieux, mais on en est moins ému; on pousse au delà de la sensation primitive, la seule vraie, et l'on s'exagère ou l'on se copie. Ici, de parti pris, il épaissit les corps, il enfle les muscles, il prodigue les raccourcis et les poses violentes, et fait de tous ses personnages des athlètes bien nourris et des lutteurs occupés à montrer leur force. Les anges qui enlèvent la croix s'accrochent, se renversent, serrent les poings, tendent les cuisses, retroussent les pieds, comme dans un gymnase. Les saints se démènent

avec les instruments de leur supplice, comme si chacun d'eux voulait attirer l'attention sur ses formes et sur sa vigueur. Les âmes du purgatoire, sauvées par un chapelet ou par un froc, sont des modèles outrés qui serviraient dans une école d'anatomie. L'artiste vient de toucher à ce moment où le sentiment disparaît sous la science, et où l'esprit est surtout sensible au plaisir de la difficulté vaincue. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est encore unique, pareille à quelque fanfare déclamatoire sonnée à tout rompre par la poitrine et le souffle d'un vieux guerrier. Des figures, des groupes entiers y sont dignes de ce qu'il a fait de plus grand. La puissante Ève, qui maternellement serre contre son flanc une de ses filles épouvantées, le vieil et formidable Adam, colosse antédiluvien, souche de l'arbre immense de l'humanité, les têtes bestiales et carnassières des démons, le damné qui colle son bras sur sa face pour ne pas voir l'abîme où il s'engloutit, celui qui, enlacé par un serpent, demeure immobile, avec un rire amer, roide d'horreur, pareil à une statue de pierre, surtout ce Christ foudroyant, comme le Jupiter qui, dans Homère, renverse dans la plaine les Troyens et leurs chars, tout à côté de lui, presque cachée sous son bras, reployée, craintive, avec un geste de jeune fille, la Vierge, si fine et si noble, voilà des conceptions égales à celles de la voûte. Elle vivifient l'ensemble ; on cesse de sentir l'abus de l'art, la recherche de l'effet, la domination du métier ; on ne voit plus que le disciple de Dante, l'ami de Savonarole, le solitaire nourri parmi les menaces de l'Ancien Testament, le patriote, le stoïcien, le justicier, qui portait dans son cœur le deuil de sa cité, qui assista aux funérailles de la liberté et de l'Italie,

qui, au milieu des caractères avilis et des âmes dégénérées, seul survivant et tous les jours plus sombre, passait neuf ans sur cette œuvre immense, l'âme remplie par la pensée du juge suprême, écoutant d'avance les tonnerres du dernier jour.



VILLAS ET PALAIS

Les villes.

Rien ne m'a plus intéressé dans les villas romaines que leurs anciens maîtres. Les naturalistes le savent, on comprend très-bien l'animal d'après la coquille.

L'endroit où j'ai commencé à le comprendre est la villa Albani, bâtie au dix-huitième siècle pour le cardinal Alexandre Albani et sur son propre plan. Ce qu'on y devine tout de suite, c'est *le grand seigneur, homme de cour* à la façon des nobles de notre dix-septième siècle. Il y a des différences, mais les deux goûts sont voisins. C'est l'art et l'arrangement que par-dessus tout ils aiment ; aucune liberté n'est laissée à la nature, tout est factice. L'eau ne s'élance qu'en jets et en panaches, elle n'a pour lits que des vasques et des urnes. Les pelouses sont enfermées dans d'énormes haies de buis plus hautes qu'un homme, épaisses comme des murailles, et formant des triangles géométriques dont toutes les pointes aboutissent à un centre. Sur le devant s'étend une palissade serrée et alignée de petits cyprès. On monte d'un jardin à l'autre par de larges escaliers de pierre, semblables à ceux de Versailles. Les plates-bandes de fleurs sont enfermées dans de petits cadres

de buis ; elles forment des dessins et ressemblent à des tapis bien bordés, régulièrement bariolés de couleurs nuancées. Cette villa est un débris, comme le squelette fossile d'une vie qui a duré deux siècles, et dont le principal plaisir consistait dans la conversation, dans la belle représentation, dans les habitudes de salon et d'antichambre. L'homme ne s'intéressait pas aux objets inanimés, il ne leur reconnaissait pas une âme et une beauté propre ; il en faisait un simple appendice de sa propre vie ; ils ne servaient que de fond au tableau, fond vague et d'importance moins qu'accessoire. Toute l'attention était occupée par le tableau lui-même, c'est-à-dire par l'intrigue et le drame humain. Pour reporter quelque partie de cette attention sur les arbres, les eaux, le paysage, il fallait les humaniser, leur ôter leur forme et leur disposition naturelle, leur air « sauvage », l'apparence du désordre et du désert, leur donner autant que possible l'aspect d'un salon, d'une galerie à colonnades, d'une grande cour de palais. Les paysages du Poussin et de Claude Lorrain portent tous cette empreinte : ce sont des architectures ; la campagne y est peinte pour des gens de cour qui veulent retrouver la cour dans leurs terres. Il est curieux à ce sujet de comparer l'île de Calypso dans Homère et dans Fénelon. Dans Homère, c'est une île véritable, sauvage et rocheuse, où nichent et crient les oiseaux de mer. Dans Fénelon, c'est une sorte de Marly « arrangé pour le plaisir des yeux ». Aussi les jardins anglais, tels qu'on les importe chez nous à présent, indiquent l'avénement d'une autre race, la domination d'un autre goût, le règne d'une autre littérature, l'ascendant d'un autre esprit, plus compréhensif, plus solitaire, plus aisé-

ment fatigué, plus tourné vers les choses du dedans.

Une seconde remarque, c'est que notre grand seigneur est *antiquaire*. Outre deux galeries et un portique circulaire plein de statues antiques, il y a ici des morceaux de sculpture de toute sorte répandus dans tout le jardin, cariatides, torses, bustes colossaux, dieux, colonnes surmontées de bustes, urnes, lions, grands vases, socles, débris innombrables souvent brisés ou mutilés. Même, afin de tout mettre à profit, on a incrusté dans un mur quantité de restes informes. Quelques-unes de ces sculptures, une cariatide, un masque d'Antinoüs, des statues d'empereurs, sont belles ; mais la plupart sont un ramassis singulier. Beaucoup appartenaient certainement à de petits municipes, à des maisons particulières ; déjà chez les anciens c'étaient des œuvres de pacotille, ce qui subsisterait chez nous si, après un long enfouissement, on retrouvait des statues d'escalier et des bustes d'hôtel de ville ; ce sont des documents de musée plutôt que des œuvres d'art. On n'orne ainsi sa maison que par pédanterie ; le bric-à-brac est un goût de vieillard, c'est le dernier qui ait subsisté en Italie. La littérature morte, on faisait encore des dissertations sur un vase ou sur des monnaies ; parmi les sonnets galants et les phrases d'académie, quand tout effort d'esprit était interdit ou amorti, dans le grand vide du dernier siècle, on gardait, comme au temps de Politien et de Laurent de Médicis, l'ancien goût et la curiosité archéologique. Cette sorte d'emploi détourne l'esprit des grandes questions ; un prince absolu, un cardinal peut le favoriser, occuper ainsi ses heures vides, se donner un air de connaisseur et de Mécène, mériter des épîtres dédicatoires, des frontispi-

ces mythologiques et les grands superlatifs italiens et latins.

Un troisième point non moins visible est que notre seigneur antiquaire est *Italien*, homme du Midi. Le climat convie à cette architecture ; beaucoup de constructions, imitées chez nous pendant nos siècles classiques et absurdes sous notre ciel, sont raisonnables ici, et partant belles : d'abord les grands portiques à arcades ouvertes ; on n'a pas besoin de fenêtres, même il vaut mieux qu'il n'y en ait pas ; on s'y promène surtout pour prendre le frais. Il convient de plus que tout y soit en marbre ; dans le Nord, on y aurait froid par la seule imagination, on penserait involontairement aux tentures, aux paillassons, aux calorifères, aux tapis, à tout l'appareil du bien-être indispensable. Au contraire, un duc, un prélat en robe violette, en grande représentation, entouré de ses gentilshommes, est justement ici à l'endroit qu'il lui faut pour causer des affaires d'État ou écouter un sonnet. De temps en temps, dans sa promenade majestueuse, il peut jeter un coup d'œil sur les statues, sur les bustes des empereurs, faire tout haut à leur sujet le latiniste ou le politique, s'intéresser sincèrement à leur vie et à leurs images, par une sorte de parenté, à titre de successeur. Il est encore très-bien ici pour recevoir les artistes, patronner les débutants, commander ou examiner des plans d'édifice. S'il entre dans les allées, elles sont assez larges et assez unies pour que sa robe ne s'accroche point et que son cortége s'y déploie. Le jardin et les bâtiments sont excellents pour tenir une cour à ciel ouvert.

Les points de vue, les morceaux de paysage qu'on aperçoit au bout des galeries, encadrés entre les colon-

nes, sont du même goût. De superbes chênes-verts lèvent sur une terrasse leurs pilastres monstrueux et le dôme toujours vert de leur feuillage monumental. Des allées de platanes s'allongent et s'enfoncent comme un portique. De hauts cyprès silencieux collent leurs branches noueuses contre leur écorce grise et montent d'un air grave, monotone, en pyramides. Des aloès dressent contre la paroi blanche des murailles leur tige étrange, pareille à un serpent convulsif hérissé par la lèpre. Au delà de l'enceinte, sur les coteaux voisins, un pêle-mêle de constructions et de pins s'élève et descend selon les mouvements du terrain. A l'horizon ondule la ligne âpre et cassée des montagnes: une surtout, bleuâtre comme un nuage chargé de pluie, lève son triangle qui bouche un pan du ciel. De là, les yeux reviennent sur la suite d'arcades rondes qui forment le portique tournant, sur les balustrades et les statues qui diversifient la crête du toit, sur les colonnes jetées çà et là, sur les rondeurs et les carrés des viviers et des haies. Dans cet encadrement de montagnes, cela fait justement un paysage comme ceux de Pérelle, et correspond à un état d'esprit dont un homme moderne, surtout un homme du Nord, n'a aucune idée. Les gens d'aujourd'hui sont plus délicats, moins capables de goûter la peinture, plus capables de goûter la musique : ceux-ci avaient encore des nerfs rudes et des sens tournés vers le dehors ; ils ne sentaient pas l'âme des objets extérieurs, ils n'en goûtaient que la forme. Les paysages savamment choisis et disposés leur donnaient la même sensation qu'un appartement haut et ample, solidement bâti et bien décoré : cela leur suffisait, ils n'avaient point de conversation avec un arbre

Au premier étage, du haut du grand balcon de marbre, la montagne qui fait face semble un édifice, une vraie pièce d'architecture. Au-dessous, on voit les dames et les visiteurs se promener dans les compartiments des allées ; donnez-leur des jupes de soie brochée, des habits de velours, des jabots chiffonnés, des tournures plus aisées et plus nobles : voilà la cour qui défilait et vivait oisive sous les yeux et aux frais d'un grand. Il en avait besoin pour prouver à autrui son importance et pour se défendre contre l'ennui ; ce n'est qu'aujourd'hui qu'un homme sait vivre seul ou en famille. Pareillement ce grand salon lambrissé et paré de marbres, orné de colonnes, de bas-reliefs, de grands vases, doré, peint à fresque, est le plus bel endroit pour une réception. Sans beaucoup d'efforts, on peut recomposer devant son imagination la scène entière avec les personnages. Çà et là, en attendant le maître, à propos de tableaux, les amateurs, les abbés regardent et causent. On lève les yeux vers le *Parnasse* de Mengs, on le compare à celui de Raphaël, on fait ainsi preuve d'éducation et de bon goût, on a évité les conversations dangereuses et on peut s'en aller sans s'être compromis. A côté de là, dans les petits salons, on contemple le superbe bas-relief d'Antinoüs, cette poitrine si forte, ces lèvres viriles, cette apparence de vaillant lutteur ; plus loin, un admirable cardinal pâle du Dominiquin, et les deux petites bacchanales si vivantes de Jules Romain. On les comprend encore, la tradition s'est conservée ; un nouvel esprit, une culture oratoire et philosophique n'a pas effacé, comme en France, toutes les mœurs et toutes les idées du seizième siècle ; on s'y assassine toujours ; le soir, les rues ne sont point sûres. Tandis

qu'en France règnent les peintres de boudoir, Mengs ici imite la Renaissance et Winckelmann retrouve l'antique. On goûte leurs œuvres et celles des grands maîtres ; les longues attentes d'antichambre, le vide des conversations prudentes, le danger de la gaieté abandonnée, la défiance réciproque, ont augmenté la sensibilité en l'empêchant de s'épancher. Il y a place encore dans l'homme pour les impressions fortes.

Comme ces habitudes et ces sentiments sont loin des nôtres ! Comme la culture raffinée, le partage des fortunes et la police bien entendue ont travaillé parmi nous pour ne laisser d'homme régnant que le bohème, l'ambitieux qui a des nerfs, l'homme de Musset et de Heine !

J'ai poussé à pied deux milles plus loin ; il y a quantité de grandes villas garnies de ruines ridicules qu'on a fabriquées exprès, plusieurs modernisées ; les styles opposés s'y mêlent, ce n'est pas la peine d'y entrer. D'autres maisons plus bourgeoises laissent entrevoir des massifs de palmiers, de cactus, de joncs blancs panachés parmi des fontaines coulantes ; rien de plus original et de plus gracieux. Les auberges les plus pauvres ont dans leur cour quelque grand arbre largement ouvert, une grosse treille qui fait un toit de verdure. On y boit du mauvais vin sucré et jaune, mais en face s'étendent des paysages à teintes douces bornés par la longue montagne bleuâtre, des verdures naissantes, des têtes blanches d'amandiers, le dessin élégant des arbres bruns ou grisâtres, et le ciel est tout moite de nuées légères.

Villa Borghèse.

Je n'ai pas grand'chose à te dire sur les autres villas ; elles suggèrent des idées semblables ; la même vie produisait les mêmes goûts. Quelques-unes sont plus grandes, plus campagnardes, dessinées plus librement, entre autres la villa Borghèse. On y va par la place du Peuple ; cette place avec ses églises, ses obélisques et ses fontaines, avec l'escalier monumental du Pincio, est singulière et belle. Je compare toujours mentalement ces monuments à ceux de Paris, auxquels je suis accoutumé : on y trouve moins de grandeur matérielle, moins d'espace, moins de moellons que dans la place de la Concorde et l'Arc de Triomphe ; mais cela est plus inventé et plus intéressant.

Cette villa Borghèse est un vaste parc de quatre milles de tour, semé de bâtiments de tout genre. A l'entrée est un portique égyptien du plus mauvais effet ; c'est quelque importation moderne. L'intérieur est plus harmonieux et tout classique : ici un péristyle, là un petit temple, plus loin une colonnade en ruine, un portique, des balustres, de grands vases ronds, une sorte de cirque. Le terrain onduleux courbe et relève de belles prairies toutes rouges d'anémones molles et tremblantes. Les pins, séparés à dessein, profilent dans l'air blanc leur taille élégante et leur tête sérieuse. Aux détours des allées, les fontaines bruissent, et dans les petites vallées les grands chênes encore nus dressent leurs vaillants corps de héros antiques. J'ai été élevé et nourri dans le Nord ; tu devines qu'à leur aspect j'oubliais tou-

tes les beautés de Rome, que les fabriques et les églises n'étaient plus rien auprès de ces vieux hètres noueux, de ces grands combattants de mes chères forêts qui allaient revivre, et dont le vent moite appelait déjà les pousses. Ils délassent délicieusement des monuments et des pierres. Tout ce qui est humain est *voulu*, et, à ce titre, fatigue; les lignes des bâtiments sont toujours roides; une statue, un tableau n'est jamais qu'un spectre du passé; les seules choses qui donnent un plaisir parfait sont les êtres naturels, en train de se faire et de se transformer, qui vivent, et dont la substance, pour ainsi dire, est coulante. On reste ici des après-midi entières à regarder les chênes-verts, la vague teinte bleuâtre de leur verdure, leurs rondeurs aussi amples que celles des arbres de l'Angleterre; il y a ici une aristocratie comme là-bas; seule, la grande propriété héréditaire peut sauver de la cognée les beaux arbres inutiles. A côté d'eux, les pins-parasols, droits comme des colonnes, portent leur coupole dans le pacifique azur; on ne se lasse pas de suivre ces rondeurs qui se suivent et se mêlent, le petit frémissement qui les agite, la courbure gracieuse de tant de nobles têtes éparses au milieu de l'air transparent. De distance en distance, un peuplier rouge de bourgeons allonge au milieu d'eux sa pyramide vacillante. Peu à peu le soleil baisse; des chutes de clartés illuminent les troncs demi-blanchis, les pentes gazonnées pleines de pâquerettes fleuries. Le soleil baisse encore, et les vitres du palais flamboient; des rougeurs étranges se posent sur les têtes des statues, et l'on entend dans le lointain des airs de Bellini, une musique vague apportée par les intervalles de la brise.

Villa Ludovisi.

Toutes ces villas ont leur collection d'antiques. Celle de la villa Ludovisi est une des plus belles ; on a bâti exprès un pavillon pour la loger. Depuis Laurent de Médicis, la possession des antiquités est ici un luxe obligé, un complément de toute grande vie aristocratique. Aussi bien, à regarder les choses de près, on apercevrait dans toute l'histoire de la Rome moderne le souvenir et comme la continuation de la Rome antique ; le pape est une sorte de césar spirituel, et, sur beaucoup de points, les peuples qui vivent au delà des Alpes leur paraissent toujours des barbares. Nous n'avons pu que renouer la chaîne de la tradition ; chez eux, cette chaîne ne s'est pas rompue. — J'ai des notes sur toute cette galerie, mais je ne veux pas t'accabler de notes...

Une tête de *Junon reine* d'une grandeur et d'un sérieux tout à fait sublimes. Je ne crois pas qu'il y ait rien de supérieur à Rome.

Je note encore ici un Mars assis, croisant les mains sur les genoux ; un Mercure nu. Mais je ne pourrais que répéter ce que je t'ai écrit sur cette sculpture ; ce que l'on sent pour la vingtième fois, c'est la sérénité d'une belle vie complète, équilibrée, où la cervelle, avec ses agitations et ses lectures, n'opprimait pas le reste. On a beau admirer Michel-Ange, l'aimer de toutes ses sympathies; comme une tragédie héroïque et colossale, on se dit parfois que ce calme extraordinaire est encore plus beau, parce qu'il est plus sain. Le torse du Mercure n'a presque pas d'ondulation, on voit seulement la ligne du

bassin ; au lieu des muscles en mouvement, le sculpteur ne représentait que la forme humaine, et cela suffit au spectateur.

Un groupe moderne de Bernin fait contraste : c'est *Pluton enlevant Proserpine*. La tête de Pluton est bassement joyeuse ; sa couronne et sa barbe lui donnent un air ridicule ; les muscles sont vigoureusement marqués, il prend une pose ; ce n'est plus un vrai dieu, c'est un dieu décoratif comme ceux de Versailles, un figurant mythologique occupé à obtenir un regard des connaisseurs et du maître. Le corps de Proserpine est bien moelleux, bien joli, bien tordu ; mais il y a trop d'expression et de mignardise dans ses yeux, dans ses larmes, dans sa petite bouche...

Le temps était parfaitement beau, le ciel d'un bleu sans nuages, d'autant plus charmant que depuis huit jours nous étions ici dans la pluie et dans la boue ; mais j'avais besoin de faire effort pour regarder, j'avais toujours sur le cœur la mort de notre pauvre ami Wœpke.

La villa est pourtant bien riante : les prairies, intactes et rafraîchies par les pluies, étincelaient ; les haies de lauriers fleuris, les futaies de chênes-verts, les allées de cyprès centenaires, ranimaient et redressaient l'âme par leur grâce ou leur grandeur. Cette sorte de paysage est unique ; les végétations des climats opposés s'y mêlent et s'y groupent : ici des bouquets de palmiers, de grands joncs panachés qui sortent comme un cierge de leur nid de lanières luisantes, là-bas un peuplier, un énorme châtaignier grisâtre et nu qui bourgeonne. Ce qui est plus étrange encore, ce sont les vieilles murailles de Rome, une vraie ruine naturelle qui sert d'enceinte. Les serres s'appuient contre les arcades rougeâtres ; les

citrons, en rangées pâles, se collent contre les briques disjointes ; tout à l'entour, l'herbe nouvelle s'étend et foisonne ; de temps en temps, d'une hauteur, on aperçoit la dernière ceinture de l'horizon, les montagnes bleuies, rayées par la neige. Tout cela est dans l'enceinte de Rome ; personne n'y vient, je ne sais si quelqu'un y habite. Cette Rome est un musée et un sépulcre où subsistent dans le silence les formes passées de la vie.

On arrive au grand pavillon central dans une salle lambrissée de mosaïques où de grands bustes regardent, rangés gravement, du haut des niches. Le nom du fondateur, le cardinal Ludovisi, est inscrit au-dessus de chaque porte ; par les fenêtres, on aperçoit des jardins et des verdures. L'*Aurore* du Guerchin remplit le plafond et ses courbures ; cela fait une salle à manger de grand seigneur, nue et grande ; aujourd'hui nous en avons de brillantes et de commodes ; en avons-nous de belles ? — L'Aurore, sur un char, quitte le vieux Titon, à demi enveloppée dans une draperie qu'un petit Amour soulève, pendant qu'un autre petit enfant nu, potelé, avec un air de bouderie enfantine, prend des fleurs dans un panier. C'est une jeune et vigoureuse femme, et dans sa force il y a presque de la rudesse. Devant elle, trois femmes sont sur un nuage, toutes larges, amples, bien plus originales et naturelles que celle de l'*Aurore*, du Guide. Plus avant encore folâtrent trois jeunes filles rieuses qui éteignent les étoiles. Un rayon de lumière nouvelle traverse à demi leurs visages, et le contraste des portions éclairées et des portions obscures est charmant. Parmi les nuages roussâtres et les fumées matinales qui s'évaporent, on aperçoit l'azur profond de la mer.

Sur une courbure de la voûte dort une femme assise, vêtue de gris, la tête appuyée sur sa main ; près d'elle, un enfant nu est couché sur un linge et dort aussi. Ce sommeil est d'une vérité admirable ; la profondeur de l'engourdissement où le sommeil plonge les enfants se marque dans la petite moue des lèvres, dans le froncement léger des sourcils. Guerchin ne copiait pas des antiques comme le Guide ; il étudiait le modèle vivant comme le Caravage ; il observait les particularités de la vie réelle, les mines, les gaietés, les mutineries, tout ce qu'il y a de capricieux dans la passion et l'expression d'un visage. Ses personnages sont parfois lourds et courts ; mais ils vivent, et le mélange de lumière et de clair-obscur sur le corps des deux dormeurs est la poésie du sommeil lui-même.

Les palais.

Ces villas, ces jardins, les palais qui remplissent le Corso sont les restes de la grande vie aristocratique. Il n'y a plus rien de semblable à Paris ni à Londres ; les parcs privés y sont devenus des promenades publiques : il ne reste aux grandes familles que des hôtels, plus souvent des maisons munies d'un petit morceau de terrain, où le maître du logis ne se promène que sous les regards des maisons voisines. Tandis que dans les pays du Nord l'égalité s'établissait, l'aristocratie ici s'affermissait et se renouvelait par le népotisme. Pendant trois siècles, les papes ont employé la meilleure partie des revenus publics à fonder des familles ; ils étaient bons parents, et pourvoyaient les enfants de leurs sœurs

de leurs frères. Sixte-Quint donne à un de ses petits-neveux le cardinalat et cent mille écus de bénéfices ecclésiastiques. Clément VIII, en treize ans, distribue à ses neveux les Aldobrandini, en argent comptant seulement, un million d'écus. Paul V donne au cardinal Borghèse cent cinquante mille écus de bénéfices, à Marc-Antoine Borghèse une principauté, plusieurs palais à Rome, les plus belles villas du voisinage, à tous des diamants, des argenteries, des carrosses, des ameublements entiers, un million d'écus d'argent comptant. Avec ces profusions, les Borghèse achètent quatre-vingts terres dans la seule campagne de Rome, et d'autres ailleurs. En effet, le pape n'est qu'un grand fonctionnaire âgé, dont la place est viagère ; sa famille est obligée de l'exploiter au plus vite. A chaque règne, les prodigalités deviennent plus grandes. Sous Grégoire XV, le cardinal Ludovisio reçoit pour deux cent mille écus de bénéfices ; son oncle, père du pape, est aussi bien traité. Le pape fonde des *luoghi di monte* pour huit cent mille écus qu'il leur donne « Ce que possèdent les maisons Peretti, Aldobrandini, Borghèse et Ludovisio, dit un contemporain, avec leurs principautés, leurs énormes revenus, tant de magnifiques bâtiments, d'ameublements superbes, d'ornements et d'agréments extraordinaires, tout cela surpasse non-seulement la condition des seigneurs et des princes non souverains, mais encore les approche de celle des rois eux-mêmes. » Sous Urbain VIII, les Barberini reçoivent jusqu'à cent cinq millions d'écus ; les choses vont si loin que le pape a des scrupules et nomme une commission à ce sujet. En effet, pour fournir à ces libéralités, il fallait emprunter, et les finances étaient dans un triste état : à la fin du

seizième siècle, les intérêts de la dette absorbaient les trois quarts du revenu ; six ans plus tard, elle absorbait tout, excepté soixante-dix mille écus ; quelques années après, plusieurs branches du revenu ne suffisaient plus pour payer les assignations dont on les avait grevées. Néanmoins la commission déclara que le pape, étant prince, pouvait donner à qui bon lui semblait ses épargnes et ses excédants. Personne alors ne considérait le souverain comme un magistrat administrateur des deniers publics ; une pareille idée ne s'est établie en Europe qu'après Locke : l'État était une propriété dont on pouvait user et abuser. La commission déclara que le pape pouvait en conscience fonder pour sa famille un majorat de quatre-vingt mille écus. Quand, un peu plus tard, Alexandre VII voulut fermer la plaie, on lui prouva par bons et valables arguments qu'il avait tort. Il avait défendu à ses neveux l'entrée de Rome ; le recteur du collége des jésuites, Oliva, décida qu'il devait les appeler « sous peine de péché mortel ». Il y a plaisir à voir dans les contemporains[1] comment l'argent coule, déborde, descend à chaque pape dans un nouveau réservoir, et s'y étale magnifiquement en flots dorés, en nappes reluisantes, où les sequins, les écus, les ducats font étinceler leurs précieuses effigies. A l'instant, comme aux environs d'un canal rafraîchissant, le lecteur voit pousser les plus belles fleurs aristocratiques, toutes les somptuosités que représentent les tableaux et les estampes, gentilshommes en habit de velours et de satin, estafiers chamarrés, suisses et laquais, majordomes ventrus, officiers de bouche, de table et d'écurie, une

1. Cités par Ranke, *Geschichte der Pæpste*

population de gens d'épée, domestiques nobles choisis pour la décoration et la défense, qui font cortége au maître pendant ses visites, garnissent ses antichambres pendant ses réceptions, montent dans ses carrosses, logent dans ses mansardes, mangent dans ses cuisines, assistent à son lever et vivent seigneurialement, ayant pour tout emploi le soin de faire durer leur habit brodé le plus longtemps possible et de défendre tout haut l'honneur de la maison.

Comment nourrir ces gens-là? Notez qu'il faut les nourrir : on a besoin d'eux pour se faire respecter; Rome n'est pas sûre. A la mort d'Urbain VIII, pendant le conclave, dit un contemporain, la société semble dissoute. « Il y a tant de gens armés dans la ville, que je ne me rappelle pas en avoir jamais vu autant. Il n'y a aucune maison un peu riche qui ne se munisse d'une garnison nombreuse de soldats. Si on les réunissait tous, on en ferait une grande armée. Les voies de fait ont dans la ville toute impunité, toute licence; il y a des hommes tués dans tous les endroits; la parole qu'on entend le plus souvent est celle-ci : Tel ou tel, homme connu, vient d'être tué. » Une fois que le pape est nommé, les neveux du précédent ont fort à faire : on veut leur faire rendre gorge, leurs ennemis leur intentent des procès, souvent ils sont obligés de s'enfuir. Parmi tant de dangers, on est bien forcé d'avoir un parti, des créatures, une clientèle, un cortége d'épées fidèles et toujours prêtes. Rome n'a point fait le pas qui sépare le moyen âge des temps modernes : la sécurité, la justice y manquent; ce n'est point un État, encore moins une patrie; chacun est tenu de s'y protéger lui-même par force ou par ruse; chacun a ses

priviléges, c'est-à-dire le pouvoir et le droit d'être en certains cas au-dessus de la loi. Cent ans plus tard, De Brosses écrit encore que « l'impunité est assurée à quiconque veut troubler la société, pourvu qu'il soit connu d'un grand et voisin d'un asile. » — « Tout est asile ici, les églises, l'enceinte du quartier d'un ambassadeur, la maison d'un cardinal, si bien que les pauvres diables de sbires (ce sont les archers) de la police sont obligés d'avoir une carte particulière des rues de Rome et des lieux où ils peuvent passer en poursuivant un malfaiteur. »

Un grand vit dans son palais comme un baron féodal dans son château. Ses fenêtres sont grillées de barreaux entre-croisés, boulonnés, qui résisteront au levier et à la hache; les moellons de sa façade sont longs comme la moitié d'un homme, et ni les balles ni la pioche ne mordront sur leur masse; les murailles de ses jardins sont hautes de trente pieds, et on ne se hasardera pas aisément à attaquer les blocs du revêtement ou des encoignures. Au reste, le parc est assez grand pour contenir une petite armée; dans les antichambres et les galeries, deux ou trois cents habits galonnés seront à l'aise; on les logera sans difficulté dans les combles. Quant aux recrues, elles ne manqueront pas. Ainsi qu'au moyen âge, les faibles, pour subsister, sont contraints de se recommander aux forts : « Monseigneur, dit le pauvre homme, comme mon père et mon grand-père, je suis serviteur de votre famille. » Ainsi qu'au moyen âge, le fort, pour se soutenir, est tenu d'enrégimenter autour de soi les faibles. « Voilà un habit et tant d'écus par mois, dit l'homme puissant; marche à côté de mon carrosse, dans les entrées et les cérémo-

nies. » Il y a ainsi à Rome cent petites ligues, et, plus un homme a d'hommes sous sa main et à son service, plus il est fort.

A ce régime, on se ruine, et d'abord on emprunte. Là-dessus les grands font comme l'État : pour avoir de l'argent comptant, ils engagent leurs revenus et ne tiennent pas leurs engagements. Sept ans durant, les créanciers des Farnèse ne reçoivent plus un écu ; comme parmi ces créanciers il y a des hôpitaux et des établissements charitables, le pape est obligé d'envoyer des soldats pour occuper la terre des Farnèse à Castro. D'ailleurs, en ce temps-là, des disputes d'étiquette provoquent des guerres véritables, et vous imaginez ce qu'on y dépense. Les Barberini, n'ayant pas reçu la visite d'Odoardo Farnèse, lui ôtent le droit d'exporter son blé; là-dessus celui-ci envahit les États de l'Église avec trois mille chevaux, disant qu'il n'attaque pas le pape, mais les neveux. Les neveux à leur tour lèvent une armée, et, des deux côtés, les soldats sont des mercenaires, Allemands ou Français ; le pays est pillé pendant ces cavalcades, et, la paix faite, chacun des deux partis trouve ses poches vides. Naturellement, pour les remplir, on pressure le peuple. Donna Olimpia, belle-sœur d'Innocent X, vend les emplois publics. Le frère d'Alexandre VII, chef de la justice au Borgo, vend la justice. Les impôts deviennent accablants. Un contemporain écrit « que les peuples, n'ayant plus ni deniers, ni linge, ni matelas, ni ustensiles de cuisine pour satisfaire aux exigences des commissaires, n'ont plus qu'une ressource pour payer les taxes, qui est de se vendre comme esclaves. » On cesse de travailler; les campagnes se vident. Au siècle suivant, De Brosses

écrit : « Le gouvernement est aussi mauvais qu'il est possible de s'en figurer un à plaisir. Imaginez ce que c'est qu'un peuple dont le tiers est de prêtres, le tiers de gens qui ne travaillent pas, où il n'y a ni agriculture, ni commerce, ni fabriques, au milieu d'une campagne fertile et sur un fleuve navigable, où, à chaque mutation, on voit arriver des voleurs tout frais qui prennent la place de ceux qui n'ont plus besoin de prendre. »

En pareil pays, travailler est une duperie; pourquoi me donnerais-je de la peine, sachant que le fisc ou tel grand, tel coquin bien protégé, m'enlèveront le fruit de ma peine? Il vaut bien mieux aller au lever du valet de chambre d'un dignitaire; il m'obtiendra une part au gâteau. « Quand une fille du commun a la protection du bâtard de l'apothicaire d'un cardinal, elle se fait assurer cinq ou six dots à cinq ou six églises, et ne veut plus apprendre ni à coudre ni à filer; un autre gredin l'épouse par l'appât de cet argent comptant, » et ils vivent sur le commun; plus tard, entremetteurs, solliciteurs, mendiants, ils pêcheront leur dîner où ils pourront. La vie noble commence, telle que la décrivent les romans picaresques, non pas seulement à Rome, mais dans toute l'Italie. On tient à déshonneur de travailler et l'on veut faire figure; on a des gens et on oublie de payer leurs gages; on dîne d'un navet et on étale un jabot de dentelles; on prend à crédit chez les marchands et on les éconduit à force de supplications et de mensonges. Les comédies de Goldoni sont pleines de ces personnages bien nés, d'esprit cultivé, demi-escrocs et qui vivent aux dépens d'autrui; ils se font inviter à la campagne, ils sont toujours gais, égrillards,

beaux diseurs, ils savent trop bien tous les jeux, ils font des vers en l'honneur du maître, ils lui donnent des conseils sur ses bâtisses; surtout, ils lui empruntent de l'argent et mangent à pleine bouche; on les appelle « cavaliers des dents »; bouffons, flatteurs, gloutons, ils embourseraient un coup de pied pour un écu. Les mémoires du temps donnent cent exemples de cette décadence : Carlo Gozzi, revenant de voyage avec un ami, s'arrête un instant à contempler la superbe façade du palais de sa famille. Ils montent un large escalier de marbre et s'étonnent; il semble que la maison ait été mise au pillage. « Le pavé de la grande salle était entièrement détruit; partout des cavités profondes à se donner des entorses; les vitres brisées livraient passage à tous les vents; des tapisseries sales et en lambeaux pendaient aux murailles. Il ne restait plus trace d'une magnifique galerie de tableaux anciens. Je ne retrouvai que deux portraits de mes ancêtres, l'un de Titien, l'autre de Tintoret. » Les femmes engagent, louent ou vendent ce qu'elles peuvent et comme elles peuvent; quand le besoin prend les gens à la gorge, ils ne raisonnent plus : un jour la belle-sœur de Gozzi vend au charcutier, au poids, une liasse de contrats, de fidéicommis et de titres de propriété. Ce sont partout les expédients, les tripotages, les gaîetés du *Roman comique*. Il faut lire ce polisson de Casanova pour savoir jusqu'où la misère dorée peut descendre. Sans doute, comme tous les drôles, ce sont ses pareils qu'il fréquente; mais les coquineries françaises ont chez lui un autre tour et d'autres acteurs que les coquineries italiennes. Il salue un comte, officier de la république de Venise, bon gentilhomme, dont la femme et la fille ont

le meilleur langage et les plus courtoises façons, le lendemain, il va leur rendre visite, trouve les volets presque fermés, les ouvre un peu, s'aperçoit que les deux pauvres dames sont en guenilles et que leur linge est rebutant; elles louent le dimanche leurs beaux habits, afin d'aller à la messe, sans quoi elles n'auraient point part aux aumônes ecclésiastiques par lesquelles elles vivotent. — Quelques années plus tard, il revient à Milan. Des maris, des frères, tous gentilshommes, tous bien élevés, quelques-uns encore fiers, se font ses entremetteurs auprès des personnes de leur famille; un comte, chez lequel il loge et qui n'a pas de bois pour faire du feu dans ses cheminées, s'offre en rougissant pour négocier la chose avec sa femme. Un autre, le comte Rinaldi, apprenant qu'on donne cent écus de sa fille, pleure de joie, croyant n'en avoir que cinquante. De charmantes dames qui, faute d'argent, n'ont jamais pu visiter Milan, ne peuvent résister à un souper et à une robe. Le fils d'un noble vénitien tient un tripot, triche et l'avoue. Une jeune fille noble confesse que « son père lui a enseigné à tailler un pharaon de telle façon qu'elle ne peut perdre. » Hommes et femmes sont à genoux devant un sequin. On ne peut rien citer, et il n'y a que les propres paroles de l'aigrefin charlatan et viveur pour faire sentir le contraste extraordinaire des manières et des mœurs : d'un côté les beaux habits, les phrases polies, le style élégant, les prévenances et le bon goût du meilleur monde, de l'autre l'effronterie, les actions, les gestes et les ordures du plus mauvais lieu. C'est à ce bas-fond qu'aboutit la vie seigneuriale du seizième siècle; quand le peuple ne travaille plus et que les grands volent, on voit pulluler les chevaliers

d'industrie et les dames d'aventure; l'honneur est une marchandise comme le reste, et on le livre contre espèces quand on n'a plus rien.

Et cependant c'est à cette société de privilégiés, d'oisifs, qu'on doit les grandes œuvres d'art pour lesquelles aujourd'hui l'on visite Rome. En l'absence de tout autre intérêt, ils s'occupaient de collections et d'architecture; le plaisir de bâtir, les goûts d'antiquaire et de connaisseur sont les seuls qui restent à un seigneur fatigué des cérémonies, dans un pays où la chasse et les violents exercices corporels ne sont plus de mode, où la politique est interdite, où il n'y a point d'esprit public ni d'idées humanitaires, où la grande littérature s'est éteinte pour laisser à sa place l'ignorance crasse et les petits vers. Que voulez-vous qu'il fasse quand il a pourvu aux intérêts de sa maison, quand il a rendu des visites et fait l'amour? Il construit et il achète. Jusqu'au dix-huitième siècle, et en pleine décadence, cette noble tradition subsiste. Il préfère la beauté à la commodité. « Les maisons, dit le président De Brosses, sont couvertes de bas-reliefs antiques de fond en comble, mais il n'y a pas de chambres à coucher. » L'Italien ne met pas son luxe, comme les Français, dans les réceptions et la goinfrerie; à ses yeux, une belle colonne cannelée vaut mieux que cinquante repas. « Sa manière de paraître, après avoir amassé par une vie frugale un grand argent comptant, est de le dépenser à la construction de quelque grand édifice public... qui fasse passer à la postérité d'une façon durable son nom, sa magnificence et son goût. »

Les traces de cette étrange vie sont visibles à chaque pas dans les cent ou cent cinquante palais qui peuplent

Rome. Vous voyez des cours immenses, des murailles hautes comme celles d'une prison, des façades monumentales. Personne dans la cour : c'est un désert; parfois, à l'entrée, une douzaine de fainéants, assis sur les pavés, font semblant d'arracher l'herbe; on dirait que le palais est abandonné. Quelquefois il l'est tout à fait; le maître ruiné loge au quatrième étage, et tâche de louer quelque portion du reste; les bâtiments sont trop grands, trop disproportionnés à la vie moderne : on n'en pourrait faire que des musées ou des ministères. Vous sonnez, et vous voyez arriver lentement un suisse, quelque laquais au visage terne; tous ces gens-là ont l'air des oiseaux mélancoliques d'un Jardin des Plantes, empanachés, dorés, chamarrés, bariolés et tristes, mais posés sur un perchoir convenable. Souvent personne ne vient, quoiqu'on ait choisi le jour et l'heure indiqués : c'est que le *custode* fait une commission pour la princesse; là-dessus, le visiteur jure contre le maudit pays où chacun vit des étrangers et où personne n'est exact. Vous montez une quantité d'escaliers d'une largeur et d'une hauteur étonnantes, et vous voilà dans une enfilade de pièces encore plus larges et plus hautes; vous avancez, cela ne finit pas; vous marchez cinq minutes avant d'arriver à la salle à manger; on logerait là quatre régiments d'infanterie, sapeurs et musique; l'ambassade d'Autriche est perdue dans le palais de Venise comme une nichée de rats dans un vieux moulin. — Je suppose que vous fassiez visite : la famille a beau habiter le palais, il semble qu'il soit vide. On distingue quelques rares domestiques dans l'antichambre; au delà commence la solitude, cinq ou six salons énormes, pleins de meubles fanés, la plupart dans le style de

l'Empire. Vous jetez les yeux en passant par une fenêtre, vous apercevez de grands murs mornes, des pavés rongés de mousses, des corniches de toit mutilées ou lépreuses. Enfin reparaissent les figures humaines, un ou deux huissiers; on est annoncé, et l'on voit devant soi un homme fort simple, en redingote, dans un fauteuil moderne, dans une chambre plus petite que les autres, arrangée à peu près comme il faut pour être commode et tenir chaud. S'il y a au monde une habitation triste et qui soit en désaccord avec les mœurs modernes, c'est la sienne; regardez en manière de contraste, au sortir de là, un hôtel rafraîchi, comme on en trouve quelques-uns dans la petite noblesse, une maison d'artiste, comme il y en a aux environs de la place d'Espagne, avec ses tapis, ses jardinières de fleurs, ses élégances multipliées et toutes neuves, les charmantes et innombrables inventions de son bien-être, ses dimensions médiocres et commodes, tout ce qu'elle enferme de coquet, de brillant, de confortable et d'agréable. Au contraire, il faudrait dans le palais soixante laquais chamarrés et quatre-vingts gentilshommes à gages : ce sont les meubles naturels de pareilles salles; les cours redemandent les cent chevaux et les vingt carrosses des anciens maîtres; les vaisselles, les tapisseries, les millions d'argent comptant devraient venir ici, comme sous les papes de l'avant-dernier siècle, pour redorer ou renouveler l'ameublement. Les tableaux eux-mêmes, tous ces grands corps en mouvement, tant de superbes nudités pendues aux murailles, ne sont plus que des monuments d'une vie éteinte, trop voluptueuse et trop corporelle pour le temps présent. L'aristocratie romaine ressemble à un lézard niché dans la carapace d'un cro-

codile antédiluvien, son grand-père; le crocodile était beau, mais il est mort.

Palais Farnèse.

De tous ces fossiles, le plus grand, le plus imposant, le plus noble, le plus sévèrement magnifique est, à mon gré, le palais Farnèse. Il est dans un vilain quartier; on passe pour y arriver aux environs du palais Cenci, si délabré et si morne; cinq minutes auparavant, j'avais traversé le Ghetto des Juifs, vrai cloaque de parias où des ruelles tortues s'enchevêtrent parmi des ruisseaux fétides, parmi des maisons dont la façade ventrue, disloquée, semble une hernie d'hydropique, parmi de noires cours suintantes, parmi des escaliers de pierre dont le boyau s'entortille autour d'un mur encrassé par la saleté séculaire. Des figures laides, courtes, blafardes, y fourmillent comme des champignons poussés sur des décombres.

L'esprit plein de ces images, on arrive : seul au milieu d'une place noirâtre se dresse l'énorme palais, massif et haut comme une forteresse, capable de recevoir et de rendre la fusillade. Il est de la grande époque; ses architectes, San-Gallo, Michel-Ange, Vignole, surtout le premier, y ont imprimé le véritable caractère de la renaissance, celui de la vigueur virile. Véritablement il est parent des torses de Michel-Ange, et l'on y sent l'inspiration du grand âge païen, âge de passions tragiques et d'énergie intacte que la domination étrangère et la restauration catholique allaient amollir et dégrader. Au dehors, c'est un carré colossal, presque dépourvu d'ornements, à fortes fenêtres grillées; il faut

qu'il puisse résister à une attaque, durer des siècles, loger un prince et toute une petite armée : voilà la première idée du maître et de l'architecte ; celle d'agrément ne vient qu'ensuite. Encore le mot d'agrément est-il mal choisi ; parmi ces mœurs dangereuses et hardies, on ne soupçonne pas l'amusement, l'amabilité gracieuse telle que nous l'entendons ; ce qu'on aime, c'est la beauté mâle et sérieuse, et on l'exprime par des lignes et des constructions comme par les fresques et les statues. Au-dessus de cette grande façade presque nue, la corniche qui fait le rebord du toit est à la fois riche et sévère, et son encadrement continu, si bien approprié et si noble, maintient ensemble toute la masse, en sorte que le tout est un seul corps. Les bossages énormes des encoignures, la variété des longues files de fenêtres, l'épaisseur des murailles, entremêlent sans cesse l'idée de la force à l'idée de la beauté. On entre par un vestibule sombre, peuplé d'arabesques, solide comme une poterne, étayé par douze colonnes doriques trapues, de granit rougeâtre. Là s'ouvre l'admirable cour intérieure qui est le chef-d'œuvre de l'édifice ; le dehors est pour la défense : c'est au dedans qu'on se promène, qu'on se repose et qu'on prend le frais. Chaque étage a son promenoir intérieur, son portique de colonnes, et chaque colonne est encastrée dans un fort arc, d'échine résistante, ce qui augmente encore l'air énergique ; mais les balustres, la diversité des étages, l'un dorique, l'autre ionique, surtout la guirlande de fleurs et de fruits qui les sépare, les lis sculptés en façon d'arabesques, répandent dans cette sévérité une beauté charmante et comme une lumière saine au milieu d'une ombre forte

Palais Sciarra et Doria.

L'ancien roi de Naples habite le palais Farnèse, en sorte qu'il est difficile d'en voir les peintures ; les autres sont ouverts à jours fixes. Les propriétaires ont le bon goût et le bon sens de faire de leurs galeries privées des musées publics. Des pancartes servant de livrets sont posées sur les tables et mises à la disposition des visiteurs ; les concierges et les gardiens reçoivent gravement leurs deux pauls : en effet, ce sont des fonctionnaires qui servent le public et doivent être payés par le public. — Voilà le passage de la vie aristocratique au régime démocratique : les chefs d'œuvre, les palais ont déjà cessé chez nous d'être la propriété de particuliers pour devenir l'usufruit de tout le monde.

Palais Sciarra. — Deux tableaux précieux sont sous verre : le premier, le plus beau, est le *Joueur de violon* de Raphaël. C'est un jeune homme en barette noire, en manteau vert, avec un collet de fourrure et de grands cheveux bruns tombants. On a bien eu raison de déclarer Raphaël le prince des peintres ; impossible d'être plus sobre, plus simple, de comprendre la grandeur plus naturellement et avec moins d'effort. Ses fresques ternies, ses plafonds écaillés ne le montrent pas tout entier ; il faut voir des morceaux où, comme ici, le coloris n'a pas souffert, et où le relief est intact. Le jeune homme tourne lentement la tête et regarde le spectateur ; la noblesse et le calme de cette tête sont incomparables, et aussi sa douceur et son esprit ; on ne peut pas imaginer un être plus beau, plus fin, plus digne d'être

aimé. Il est tellement sérieux qu'on lui croirait une nuance de tristesse; la vérité est seulement qu'il est au repos et qu'il a l'âme noble. Plus on regarde Raphaël, plus on sent qu'il avait une âme tendre et généreuse, semblable à celle de Mozart, celle d'un homme de génie qui a déployé son génie sans peine et toujours vécu parmi des formes idéales; il est resté bon, comme une créature supérieure qui traverserait sans les subir les misères et les bassesses de la vie.

L'autre tableau est le portrait d'une maîtresse du Titien, noble aussi et calme comme une statue grecque; elle a posé une main sur un écrin, et l'autre main touche ses magnifiques cheveux, qui retombent jusque sur son col. La chemise flotte, blanche et plissée; une grande draperie rouge s'enroule tordue autour des épaules. Quelle sottise que de comparer les deux peintures et les deux peintres! Est-ce que le meilleur n'est pas de jouir par eux de tous les aspects de la vie?

Deux *Madeleines* du Guide. — Ici on fait la comparaison malgré soi; on quitte tout de suite cette peinture molle, blanche, qui semble faite sans idée et à la mécanique.

Je trouve qu'un des chefs-d'œuvre de cette galerie, peut-être le plus grand, est *la Modestie et la Vanité* de Léonard de Vinci[1]; ce ne sont que deux figures de femmes dans un fond sombre. Ici, et comme par contraste, ce qu'il y a d'idées est incroyable. Cet homme

1. Quelques personnes l'attribuent à Luini, le meilleur élève et le plus exact imitateur de Léonard. Peut-être Léonard a-t-il fourni une esquisse ou ajouté des retouches. Mais la puissance de l'expression et des ombres sont dignes de lui, et je crois le tableau de sa main.

est le plus profond, le plus pensif de tous les peintres, un penseur raffiné qui a des curiosités, des caprices, des délicatesses, des exigences, des sublimités, peut-être des tristesses, au delà de tous ses contemporains. Il a été universel, peintre, sculpteur, architecte, machiniste, ingénieur ; il a deviné les sciences modernes, pratiqué et marqué leur méthode avant Bacon, inventé en toutes choses jusqu'à paraître bizarre aux hommes de son siècle, percé et poussé en avant, à travers les siècles et les idées futures, sans jamais s'enfermer dans un art ni dans une occupation, sans jamais se contenter de ce qu'il savait et pouvait, au contraire dégoûté à l'instant de ce qui aurait suffi à l'amour-propre du plus ambitieux génie, toujours préoccupé de se dépasser lui-même, de renchérir sur ses découvertes, comme un navigateur qui, négligeant le succès, oubliant le possible, s'enfonce irrésistiblement dans l'inconnu et dans l'infini. L'expression de la figure qui représente la Vanité est incroyable. On ne saura jamais toutes les recherches, les combinaisons, les sensations, tout le travail intérieur spontané et réfléchi, tout le chemin parcouru par l'âme et l'esprit, pour arriver à trouver une pareille tête. Elle est bien plus svelte, bien plus noblement élégante que celle de la Monna Lisa, et l'abondance, la recherche de sa coiffure sont extraordinaires. De superbes torsades étagent au-dessus de ses cheveux leurs reflets d'hyacinthe ; d'autres cheveux crépelés descendent jusque sur les épaules. Le visage n'a presque point de chair ; les traits, siége de l'expression, l'occupent tout entier. Elle sourit étrangement, tristement, de ce sourire propre à Vinci, avec la plus singulière supériorité mélancolique et railleuse : une reine, une femme adorée, une déesse

qui aurait tout et trouverait que c'est bien peu, aurait ce sourire.

La salle des paysages est une des plus riches, elle renferme plusieurs Claude Lorrain, des Locatelli, un vaste paysage du Poussin représentant saint Mathieu qui écrit auprès d'une grande eau dans une campagne monumentale : toujours le paysage italien, tel qu'on l'entend dans ce pays, c'est-à-dire la villa agrandie, de même que le jardin anglais est la campagne rapetissée. Les deux races, la germanique et la latine, montrent ici leur opposition : l'une aime la nature libre pour elle-même, l'autre ne l'accepte qu'en manière de décoration, pour l'approprier et la subordonner à l'homme. Le plus beau de ces tableaux est le grand paysage du Poussin : une rivière qui tourne, sur la gauche une forêt, sur le devant une colonnade ruinée, en face une tour, dans le lointain des montagnes bleuâtres. Les plans s'étagent ainsi que des architectures, et les taches de couleur sont, comme les formes, simples, fortes, sobres et bien opposées. Cette gravité, cette régularité, contentent l'esprit, sinon les yeux; mais, pour y être vraiment sensible, il faudrait aimer les tragédies, le vers classique, la pompe de l'étiquette et des grandeurs seigneuriales ou monarchiques. Il y a une distance infinie entre ces sentiments et les sentiments modernes. Qui est-ce qui reconnaîtrait ici la vie de la nature telle que nous la comprenons, telle que la peignent nos poëtes, ondoyante, sujette à l'accident, tour à tour délicate, étrange et puissante, expressive par elle-même, et aussi variée que la physionomie de l'homme?

Autant le palais Sciarra est délabré, autant le palais Doria est magnifique. Entre les familles romaines, la

famille des Doria est une des plus riches; il y a huit cents tableaux dans les appartements. On traverse d'abord une grande quantité de chambres qui en sont couvertes; puis on entre dans la galerie, superbe promenoir carré autour d'une cour remplie de plantes verdoyantes, peint à fresque, orné de grandes glaces. Trois côtés sont remplis de tableaux, le quatrième de statues. Çà et là sont des portraits ou des bustes de famille : celui de l'amiral André Doria, le premier citoyen et le libérateur de Gênes, celui de donna Olimpia, qui gouverna l'Église sous Innocent X. Une telle galerie, un jour de réception, aux lumières, peuplée de costumes riches d'officiers, de cardinaux, d'ambassadeurs, doit offrir un spectacle unique. J'ai vu dans d'autres palais deux ou trois de ces grandes soirées; les lauriers, les orangers, mêlés aux bustes et aux statues, parent les escaliers et les vestibules; les chairs vivantes des peintures luisent magnifiquement dans leurs fonds noirâtres et leurs cadres d'or; les longues galeries, les salons hauts de trente pieds, laissent les groupes se faire et se défaire avec aisance; les flambeaux des torchères, les girandoles des lustres, étalent leurs clartés dans ce vaste espace sans éblouir les yeux par leur profusion; les demi-ombres, les tons adoucis, ne disparaissent pas, comme dans nos petits salons, sous l'uniformité et la crudité d'une lumière blanche. Chaque groupe a sa teinte propre et vit de son air; parmi les tentures de soie, entre les marbres mats des statues, sous les reflets sombres des bronzes, les personnages nagent dans une sorte de fluide dont les yeux sentent la mollesse et la profondeur.

Les paysages de Poussin et de Guaspre Poussin, son

élève, remplissent une salle presque entière. Ce sont les plus grands que j'aie jamais vus : l'un a vingt pieds de long. A force de regarder ces mouvements de terrains savamment disposés, ces premiers plans noirâtres peuplés de grands arbres et qui font contraste avec la teinte effacée des montagnes lointaines, cette large ouverture de ciel, on finit par se détacher de son temps et se mettre au point de vue du peintre. S'il ne sent pas la vie de la nature, il sent sa grandeur, sa gravité solennelle, même sa mélancolie. Il a vécu en solitaire, en méditatif, dans un âge de décadence. Peut-être le paysage n'est-il que le dernier moment de la peinture, celui qui clôt une grande époque et convient aux âmes fatiguées; quand l'homme est encore jeune de cœur, c'est à lui-même qu'il s'intéresse : la nature n'est pour lui qu'un accompagnement. Du moins il en est ainsi en Italie; si l'art du paysage s'y développe, c'est à la fin, au temps des arcadiens et des académies pastorales; il occupe déjà la plus grande partie des toiles de l'Albane; il remplit toutes celles de Canaletti, le dernier des Vénitiens. Zucarelli, Tempesta, Salvator, sont des paysagistes. Au contraire, du temps de Michel-Ange et même de Vasari, on dédaignait les arbres, les fabriques; tout ce qui n'est pas le corps humain semblait accessoire.

Il y a là plusieurs tableaux de Titien; une *Sainte Famille* de sa première manière; le superbe type corporel qu'il va étaler dans ses maîtresses commence à se dégager. Deux portraits les représentent; ce ne sont que de belles créatures saines et franches : l'une, parée de perles avec une collerette, est la plus appétissante des servantes bien nourries. Une Madeleine gaillarde, étalée

à pleine poitrine, n'est qu'un simple animal. Une sainte Agnès n'est qu'une bonne petite fille un peu boudeuse, bien enfant, bien exempte de toute idée mystique. Dans son *Sacrifice d'Abraham*, le pauvre Isaac crie comme un petit garçon qui vient de se couper le doigt. Titien ose presque autant que Rubens montrer dans l'homme le tempérament, les passions de la chair et du sang, les instincts libres et bas, toute la vie brutale du corps; mais il ne la lâche pas, il maintient la chair débordante dans les contours d'une forme harmonieuse : chez lui, la volupté ne va pas sans la noblesse. Son bonheur n'est pas le simple assouvissement des sens, c'est en outre le contentement des instincts poétiques; il ne se réduit pas à des kermesses, il veut des fêtes, non pas des fêtes de rustres, mais des fêtes d'épicuriens et de grands seigneurs. L'instinct chez de pareilles gens peut être aussi fort, aussi débordé que dans le peuple, mais il est accompagné d'un autre esprit et ne se satisfait pas à si peu de frais; ce qu'il demande, ce ne sont pas des navets dans une écuelle, mais des oranges sur un plat d'or. On ne peut imaginer une couleur plus franche et plus saine que celle de ses *Trois Ages de l'homme*, un corps plus florissant et plus frais que sa superbe femme blonde; sa robe est rouge, et les manches de sa blanche chemise retroussées avec de gros bourrelets aux épaules laissent voir la blancheur ferme de ses admirables bras; elle a le regard sérieux et calme. Nous ne savons plus faire la beauté qui pourrait provoquer et ne provoque pas.

Plusieurs tableaux de l'école bolonaise sont tous du même caractère. L'un est du Guerchin, très-poussé au noir, et représente Herminie qui rencontre Tancrède

blessé, évanoui ; l'écuyer est une tête d'académie, l'homme évanoui est copié sur le réel avec des intentions mélodramatiques. — Le second tableau, qui est du Guide, est une madone adorant l'Enfant Jésus ; la madone est une jolie pensionnaire, et le tableau sent déjà la dévotion fade et le voisinage du Sacré-Cœur. — Le troisième est une *pietà* d'Annibal Carrache. Son Christ, un beau jeune homme, a une tête distinguée, touchante, qui pourrait plaire à une belle dame; les petits anges émus se montrent avec attendrissement les trous des pieds, essayent de soulever la main pesante. Ce sont là des recherches ou des gentillesses sentimentales, comme il en faut dans le nouveau piétisme du dix-septième siècle, dans une religion de femmes mondaines et mystiques.

Mais les morceaux les plus frappants sont, je crois, les portraits. L'un, de Véronèse, représente Lucrèce Borgia, en velours noir, le sein un peu découvert, avec des bouillons de dentelle au corsage et aux manches, grosse, déjà mûre, les cheveux retroussés, un front bas, l'air composé et un singulier regard ; telle elle était lorsque Bembo lui adressait les périodes et les protestations de ses lettres cérémonieuses. — L'amiral André Doria, de Sébastien del Piombo, est un superbe homme d'État et de guerre, au geste commandant, au regard calme, et sa grande tête est encore prolongée par une barbe grise. — Une autre tête par Bronzino, celle de Machiavel, éveillée, goguenarde, finit par arriver à l'expression d'un acteur bouffe; vous diriez d'un finaud qui a l'air de flairer attentivement autour de lui, avec des intentions drolatiques. Dans Machiavel, il y a un comique sous l'historien, le philosophe et le politique, et ce

comique est cru, licencieux, amer souvent et à la fin désespéré. On connaît ses plaisanteries au sortir de la torture, ses gaietés funèbres pendant la peste; quand on est trop triste, il faut rire pour ne pas pleurer; peut-être au dix-septième siècle, et en France, il eût été Molière. — Deux portraits sont attribués à Raphaël, ou appartiennent à sa manière, ceux de Barthole et de Baldus, rudes et forts gaillards; tout l'homme est saisi sans heurt, et par le centre; à côté de Raphaël, les autres peintres sont hors de l'équilibre, excentriques. — Le chef-d'œuvre entre tous les portraits est celui du pape Innocent X par Velasquez : sur un fauteuil rouge, devant une tenture rouge, sous une calotte rouge, au-dessus d'un manteau rouge, une figure rouge, la figure d'un pauvre niais, d'un cuistre usé : faites avec cela un tableau qu'on n'oublie plus ! Un de mes amis revenant de Madrid me disait qu'à côté des grandes peintures de Valasquez qui sont là, toutes les autres, les plus sincères, les plus splendides, semblaient mortes ou académiques.

Palais Borghèse.

Quand au tournant d'une clairière vous voyez une biche avancer la tête et écouter, le mouvement penché de son cou vous semble gracieux, et vous sentez l'ondulation souple qui, au premier bruit, va courir sous son échine et la lancer à travers les taillis. Quand devant vous un cheval qui veut sauter se ramasse sur sa croupe, vous sentez le gonflement des muscles qui le cabrent sur ses jarrets, vous vous intéressez par sympathie à cette attitude et à cet effort. Vous ne souhaitez

pas autre chose, vous ne demandez pas en surcroît une idylle morale, une intention psychologique, comme en cherche Landseer. Tel est l'esprit dans lequel il faut considérer les tableaux du grand siècle en Italie ; l'expression commence plus tard, avec les Carraches : ce qui occupe les hommes aux environs de l'an 1500, c'est l'animal humain et son accompagnement, le costume peu compliqué et lâche. Joignez-y la pompeuse superstition du temps, le besoin de saints pour les églises et de décoration pour les palais. De ces deux sentiments est sorti le reste ; encore le second n'a-t-il fourni que le motif ; toute la substance de la peinture vient du premier. Ils ont eu raison ; la douleur, la joie, la pitié, la colère, toutes les nuances des passions n'étant visibles qu'à l'œil intérieur, si je leur subordonne le corps, si les muscles et le vêtement ne sont là que pour les traduire, je traite les formes et les couleurs en simples moyens, je fais ce que je pourrais mieux faire avec un autre art, la poésie par exemple. Je commets la même faute que la musique lorsque, avec une rentrée de clarinette, elle prétend exprimer la ruse triomphante du jeune Horace, la même faute que la littérature lorsque, avec vingt-cinq lignes de noir sur du blanc, elle essaye de nous montrer la courbure d'un nez ou d'un menton. Je manque les effets pittoresques et je n'atteins qu'à demi les effets littéraires ; je ne suis qu'un demi-peintre et un demi-littérateur.

Cette idée-là revient sans cesse, par exemple, devant les *madones* et la *Vénus* d'André del Sarto, belles jeunes filles qui sont parentes, devant la *Visitation* de Sébastien del Piombo ; c'est la Visitation, si vous voulez, mais le vrai titre serait : une jeune femme debout à

côté d'une vieille femme courbée. Il y avait deux hommes dans le spectateur du temps, le dévot qui, en payant le tableau pour une église, croyait gagner cent ans d'indulgences, et l'homme d'action qui, la tête remplie d'images corporelles, se plaisait à contempler deux corps sains, actifs, dans des manteaux bien drapés.

L'amour sacré et l'amour profane de Titien, encore un chef-d'œuvre et du même esprit : une belle femme habillée à côté d'une belle femme nue, rien d'autre, et cela suffit. L'une sérieuse du sérieux le plus noble, l'autre blanche de la blancheur ambrée de la chair vivante entre un linge blanc et un vêtement rouge, les seins peu marqués, la tête exempte de toute bassesse licencieuse, donnent l'idée du plus heureux amour. A côté d'elles est un bassin sculpté, derrière elles un grand paysage bleuâtre, des terrains roux tranchés par la teinte foncée des bois sombres, et dans le lointain la mer ; à distance sont deux cavaliers ; on aperçoit un clocher, une ville. Ils aiment les paysages réels qu'ils voient tous les jours, et les mettent dans leurs tableaux sans s'inquiéter de la vraisemblance ; tout est pour le plaisir des yeux, rien pour celui de la faculté raisonnante. L'œil passera des tons simples de cette chair ample et saine aux riches teintes noyées du paysage, comme l'oreille passe de la mélodie à l'accompagnement. Les deux sont d'accord, et l'on sent, en allant de l'un à l'autre, un plaisir qui continue un plaisir du même ordre. Dans son autre tableau, *les trois Grâces*, lorsqu'on a regardé la première, son beau visage paisible, le diadème d'or semé de perles qui avance jusqu'au milieu de ses cheveux crépelés, et ces blonds cheveux dont les ondes de soie retombent sur le col jusqu'à la robe,

on laisse aller ses yeux vers le magnifique paysage de rochers nus azurés par l'air et la distance, et la poésie de la nature ne fait que compléter celle du corps.

Il y a dix-sept cents tableaux dans cette galerie ; comment en parler ? Comptez tous les musées d'Italie, tous ceux qui sont au delà des monts, tout ce qui a péri ; ajoutez qu'il n'y a pas de maison particulière un peu aisée qui n'ait quelque vieux tableau. Il en est de la peinture italienne comme de cette sculpture grecque qui jadis accumulait à Rome soixante mille statues. Chacun de ces arts correspond à un moment unique de l'esprit humain ; on pensait alors par des couleurs et par des formes.

Un de ces tableaux reste dans l'esprit, la *Chasse de Diane*, par le Dominiquin. Ce sont de toutes jeunes filles nues ou demi-nues, rieuses et un peu vulgaires, qui se baignent, qui tirent de l'arc, qui jouent. L'une, couchée sur le dos, a le plus charmant geste d'enfant heureuse et espiègle Une autre, qui vient de tirer de l'arc, sourit avec une jolie gaieté villageoise. Une petite de quinze ans, au torse plantureux et dru, défait sa dernière sandale. Toutes ces fillettes sont rondes, alertes, gentilles, un peu grisettes et partant fort peu déesses ; mais il y a tant de jeunesse et de naturel dans leurs physionomies et dans leurs allures ! Dominiquin est un peintre original, sincère, tout à fait le contraire du Guide. Parmi les exigences de la mode, des conventions et du parti pris, il a son sentiment propre, il ose le suivre, revenir à la nature, l'interpréter à sa façon. Les gens de son temps l'en ont puni, il a vécu malheureux et méconnu.

Palais Barberini et Rospigliosi.

Il est agréable de suivre son idée ; je suis allé voir ses autres tableaux : il y en a un au palais Barberini qui représente Adam et Ève devant Dieu après leur péché. Le peintre s'y montre aussi consciencieux que maladroit ; Adam, avec l'air d'un domestique benêt, s'excuse et montre piteusement Ève, qui montre le serpent avec un soin non moins exagéré. « Ce n'est pas ma faute, c'est elle. » — « Ce n'est pas ma faute, c'est lui. » On voit que l'artiste poursuit l'expression morale, qu'il y insiste avec l'intention scrupuleuse d'une école de la décadence : Raphaël ne descendait pas jusque-là. Un autre signe du temps, c'est la décence ecclésiastique : Ève et Adam ont des ceintures de feuilles. Mais le corps et la tête de la femme, les petits anges qui portent Jehovah sont parfaitement beaux, et toute la peinture est solide. Dominiquin était le fils d'un cordonnier, lent et laborieux, d'esprit doux et modeste, très-laid, malheureux en amour, pauvre, critiqué et opprimé, tout reployé en lui-même, se cherchant et ne se trouvant pas toujours, comme une plante qui, dans un mauvais air, sous des giboulées fréquentes, se développe incomplétement, et, parmi des bourgeons avortés, pousse çà et là de belles fleurs.

Il y a dans le palais Rospigliosi une autre *Ève* de lui, cette fois cueillant la pomme. Ève est belle, et il n'y a aucune partie du tableau qui ne montre une étude attentive ; mais quelle idée baroque que cette ménagerie de tous les animaux entassés autour d'eux, ce perro-

quet rouge sur l'arbre de vie! L'arbre a une bosse, une espèce de marchepied sur lequel Adam monte. En revanche, dans son *Triomphe de David*, qui est à côté, le génie et le naturel sont jetés à pleines mains. On ne peut rien voir de plus charmant, de plus vivant que le groupe des femmes qui jouent des instruments; une surtout, demi-penchée, étendant les bras, un sistre dans les mains, en tunique bleue, la jambe nue, s'élance avec un geste d'une grâce inexprimable : la chair est comme imprégnée de lumière; impossible de trouver une pose qui mette la structure humaine, le bel animal qui déploie ses membres, dans un plus beau jour. Toutes ces têtes sont jeunes, d'une grâce et d'une sincérité virginales, *inventées*. On voit un homme qui a un vrai cœur de peintre, qui a senti le beau tout seul et par lui-même, qui a cherché, qui a créé, qui est aux prises avec son idée, qui travaille de toute sa force pour la rendre, qui n'est pas un simple fabricant de figures comme le Guide. « Il ne cessait jamais, disent ses biographes, de fréquenter des endroits où se rassemblaient des quantités de gens, afin d'observer les attitudes et les expressions par lesquelles les sentiments intérieurs se manifestent. » On trouve partout chez lui cet effort, souvent trop grand, vers l'expression : tel est le geste irrité de Saül, qui tire violemment sa tunique. Le peintre a voulu montrer un jaloux qui se décèle à demi et se contient à demi; mais la peinture rend mal les complications et les nuances des sentiments; la psychologie n'est pas son affaire.

C'est dans ce palais que se trouve le célèbre plafond du Guide, celui qu'on appelle *l'Aurore;* le dieu du jour est sur son char, entouré par le chœur des Heures dan-

santes, et sur le devant, à travers l'air, la première heure matinale jette des fleurs. Le bleu profond de la mer encore demi-obscure est charmant; il y a une joie, une ampleur toute païenne dans les florissantes déesses qui se tiennent par la main, formant des pas, comme pour une fête antique. En effet, il copiait l'antique, par exemple les Niobides, et de la sorte il s'était fait une manière; le type une fois trouvé, il le répétait toujours, consultant, non pas la nature, mais l'agrément du spectateur. Aussi la plupart de ses figures ressemblent à des gravures de modes, par exemple l'*Andromède* de la salle voisine; celle-ci n'a ni corps ni substance, elle n'existe pas, elle n'est qu'un ensemble d'agréables contours. Le Guide est un artiste heureux, admiré, mondain, qui s'accommode au goût du jour, qui plaît aux dames. Il disait : « J'ai deux cents manières différentes de faire regarder le ciel par de beaux yeux. » Ce qu'il apporte dans ce monde léger, galant, déjà affadi, où les sigisbés fleurissent, ce sont des délicatesses d'expression féminine inconnues aux anciens maîtres, ce sont des physionomies et des sourires de société. La véritable énergie, la force intérieure de la passion franche ont disparu déjà en Italie; on n'aime plus les vraies vierges, les âmes primitives, les simples paysannes de Raphaël, mais de touchantes pensionnaires de salon ou de couvent, des demoiselles bien apprises; l'ancienne rudesse s'est effacée, il n'y a plus de trace de la familiarité républicaine; les gens se parlent cérémonieusement, selon l'étiquette, avec des titres ronflants et des phrases obséquieuses; depuis la conquête espagnole, ils ne s'appellent plus frère ou compère, ils se donnent du monseigneur à travers le visage.

Le goût a changé avec l'état des âmes; des gens raffinés et mous ne peuvent aimer des figures simples et fortes; il leur faut des rondeurs maniérées, des sourires doucereux, des teintes curieusement fondues, des visages sentimentaux, l'agrément et la recherche en toutes choses, quelquefois, par contraste, les rudesses du Caravage, la trivialité et la crudité de l'imitation littérale, comme un verre d'eau-de-vie après vingt verres d'orgeat sucré. On sent ce contraste, en comparant, à la galerie Barberini, deux portraits célèbres, deux figures qui, à cent cinquante ans de distance, ont été des objets d'amour et des modèles de beauté : la Fornarina de Raphaël est un simple corps, tête brune, le regard dur, l'expression vulgairement joyeuse, les rebords des yeux fortement marqués, les avant-bras très-gros, les épaules trop tombantes, une vigoureuse femme du peuple, pareille à cette boulangère entretenue par lord Byron, qui le tutoyait et l'appelait chien de la Madone ; Raphaël n'y trouvait certainement qu'un animal humain bien membré, bien portant, qui lui fournissait des motifs de lignes. Tout au contraire, la Cenci du Guide est une délicate et jolie pâlotte ; son petit menton, sa bouche mignonne, toutes les courbures de son visage sont gracieuses; drapée de blanc, la tête entourée de linges blancs, elle est posée en modèle comme une figure d'étude. Elle est intéressante et maladive ; ôtez-lui la pâleur qui lui vient de son triste état, il reste une agréable demoiselle, comme la vierge de l'*Annonciation* du Louvre devant l'ange, qui est un agréable page : voilà de quoi faire courir les faiseurs de sonnets et les belles dames.

LES ÉGLISES

16 mars 1864

Il paraît que tes amis m'accusent d'irrévérence; quand on est à Rome, c'est pour admirer et non pour remarquer que les mendiants sont sales, et qu'aux coins des rues il y des tronçons de choux. Mes chers amis, comme il vous plaira; je vais vous choquer encore davantage. Dites que je viens ici dans la mauvaise saison, que je note les impressions du moment, que je parle en profane, en simple curieux, en amateur d'histoire, que je n'ai manié ni l'ébauchoir, ni le pinceau, ni le tire-ligne : tout cela est vrai; mais laissez chaque instrument rendre le son qui lui est propre; n'exigez pas un air approuvé, vérifié, transmis de serinette en serinette, pour la plus grande gloire de la tradition.

Par exemple, je ne pourrai jamais admettre que les églises de Rome soient chrétiennes, et j'en suis bien fâché, car cela me fera du tort. S'il y a un endroit au monde où il est à propos d'éprouver l'attendrissement, la componction, la vénération, le sentiment grandiose et douloureux de l'infini, de l'*au-delà*, c'est ici, et, par malheur, on y éprouve des sentiments contraires. Que de fois, par contraste, j'ai pensé à nos églises gothiques,

— Reims, Chartres, Paris, Strasbourg surtout! J'avais revu Strasbourg trois mois auparavant, et j'avais passé une après-midi seul dans son énorme vaisseau noyé d'ombre. Un jour étrange, une sorte de pourpre ténébreuse et mouvante, mourait dans la noirceur insondable. Au fond, le chœur et l'abside avec leur cercle massif de colonnes rondes, la forte église primitive et demi-romane, disparaissaient dans la nuit, tige antique enfoncée dans la terre, tige épaisse et indestructible autour de laquelle était venue s'épanouir et fleurir toute la végétation gothique. Point de chaises dans la grande nef, à peine cinq ou six fidèles à genoux ou errant comme des ombres. Le misérable ménage, la friperie du culte ordinaire, l'agitation des insectes humains, ne venaient point troubler la sainteté de la solitude. Le large espace entre les piliers s'étalait noir sous la voûte peuplée de clartés douteuses et de ténèbres presque palpables. Au-dessus du chœur tout noir, une seule fenêtre lumineuse se détachait, pleine de figures rayonnantes, comme une percée sur le paradis.

Le chœur était rempli de prêtres, mais, de l'entrée, on n'en distinguait rien, tant l'ombre était épaisse et la distance grande. Point d'ornements visibles ni de petites idoles. Seuls dans l'obscurité, parmi les grandes formes qu'on devinait, deux chandeliers, avec leurs flambeaux allumés, luisaient aux deux coins de l'autel, pareils à des âmes tremblantes. Des chants montaient et redescendaient à intervalles égaux, comme des encensoirs qui se balancent. Parfois les voix claires et lointaines des enfants de chœur faisaient penser à une mélodie de petits anges, et, de temps en temps, une ample modula-

tion d'orgue couvrait tous les bruits de sa majestueuse harmonie.

On avance, et les idées chrétiennes envahissent l'esprit, par un jet nouveau, à mesure qu'un nouvel aspect s'ouvre. Arrivé à l'abside, lorsque dans la crypte déserte et froide on a vu le grand archevêque de pierre, un livre à la main, couché pour l'éternité, comme un pharaon, sur son sépulcre, et qu'au sortir de la voûte mortuaire on se retourne, la rosace occidentale éclate au-dessus de l'énorme obscurité des premiers arceaux, dans sa bordure noire et bleue, avec ses broderies d'incarnat violacé, avec ses innombrables pétales d'améthyste et d'émeraude, avec la douloureuse et ardente splendeur de ses pierreries mystiques, avec les scintillements entre-croisés de sa sanglante magnificence. C'est là le ciel entrevu le soir, en rêve, par une âme qui aime et qui souffre. Au-dessous, comme une muette forêt septentrionale, les piliers allongent leurs files colossales. La profondeur des ombres et la violente opposition des jours rayonnants sont une image de la vie chrétienne plongée dans ce triste monde avec des échappées sur l'autre. Cependant des deux côtés, à perte de vue, sur les vitraux, les processions violettes et rougeâtres, toute l'histoire sacrée scintille en révélations appropriées à la pauvre nature humaine.

Comme ces barbares du moyen âge ont senti le contraste des jours et des ombres! que de Rembrandts il y a eu parmi les maçons qui ont préparé ces ondoiements mystérieux des ténèbres et des lueurs! Comme il est vrai de dire que l'art n'est qu'expression, qu'il s'agit avant tout d'avoir une âme, qu'un temple n'est pas un amas de pierres ou une combinaison de formes, mais

d'abord et uniquement une religion qui parle ! Cette cathédrale parlait tout entière aux yeux, dès le premier regard, au premier venu, à un pauvre bûcheron des Vosges ou de la Forêt-Noire, demi-brute engourdie et machinale, dont nul raisonnement n'eût pu percer la lourde enveloppe, mais que sa misérable vie au milieu des neiges, sa solitude dans sa chaumine, ses rêves sous les sapins battus par la bise, avaient rempli de sensations et d'instincts que chaque forme et chaque couleur réveillaient ici. Le symbole donne tout du premier coup et fait tout sentir ; il va droit au cœur par les yeux sans avoir besoin de traverser la raison raisonnante. Un homme n'a pas besoin de culture pour être touché de cette énorme allée, avec ses piliers graves régulièrement rangés qui ne se lassent pas de porter cette sublime voûte ; il lui suffit d'avoir erré dans les mois d'hiver sous les futaies mornes des montagnes. Il y a un monde ici, un abrégé du grand monde tel que le christianisme le conçoit : ramper, tâtonner des deux mains contre des parois humides dans cette vie ténébreuse, parmi les vacillements de clartés incertaines, parmi les bourdonnements et les chuchotements aigres de la fourmilière humaine, et, pour consolation, apercevoir çà et là, dans les sommets, des figures rayonnantes, le manteau d'azur, les yeux divins d'une Vierge et d'un petit enfant, le bon Christ tendant ses mains bienfaisantes, pendant qu'un concert de hautes notes argentines et d'acclamations triomphantes emporte l'âme dans ses enroulements dans ses accords.

15 mars, le Gesù.

Ce sont ces souvenirs et d'autres pareils qui me gâtent ou plutôt qui m'expliquent les églises de Rome. Elles sont presque toutes du dix-septième siècle ou de la fin du seizième, en tout cas modernisées, et portent la marque de la restauration catholique qui suivit le concile de Trente. A partir de cette époque, le sentiment religieux se transforme ; l'ascendant est aux jésuites. Ils ont un goût, comme ils ont une théologie et une politique ; toujours une conception nouvelle des choses divines et humaines produit une façon nouvelle d'entendre la beauté : l'homme parle dans ses décorations, dans ses chapiteaux, dans ses coupoles, parfois plus clairement et toujours plus sincèrement que dans ses actions et ses écrits.

Pour voir ce goût dans tout son éclat, il faut aller près de la place de Venise, au *Gesù*, monument central de la société, bâti par Vignole et Jacques della Porta dans le dernier quart du seizième siècle. La grande renaissance païenne s'y continue, mais s'y altère. Les voûtes à plein cintre, la coupole, les pilastres, les frontons, toutes les grandes parties de l'architecture sont, comme la renaissance elle-même, renouvelées de l'antique ; mais le reste est une décoration, et tourne au luxe et au colifichet. Avec la solidité de son assiette et les rondeurs de ses formes, avec la pompeuse majesté de ses pilastres chargés de chapiteaux d'or, avec ses dômes peints où tournoient de grandes figures drapées et demi-nues, avec ses peintures encadrées dans des bordures d'or ouvragé, avec ses anges en relief qui s'élancent du rebord des

consoles, cette église ressemble à une magnifique salle de banquet, à quelque hôtel de ville royal qui se pare de toute son argenterie, de tous ses cristaux, de son linge damassé, de ses rideaux garnis de dentelle, pour recevoir un monarque et faire honneur à la cité. La cathédrale du moyen âge suggérait des rêveries grandioses et tristes, le sentiment de la misère humaine, la divination vague d'un royaume idéal où le cœur passionné trouvera la consolation et le ravissement. Le temple de la restauration catholique inspire des sentiments de soumission, d'admiration, ou du moins de déférence, pour cette personne si puissante, si anciennement établie, surtout si accréditée et si bien meublée, qu'on appelle l'Église.

De toute cette décoration imposante et éblouissante, une idée jaillit, pareille à une proclamation. « L'ancienne Rome avait réuni l'univers dans un empire unique; je la renouvelle et je lui succède. Ce qu'elle avait fait pour les corps, je le ferai pour les esprits. Par mes missions, mes séminaires, ma hiérarchie, j'établirai universellement, éternellement et magnifiquement l'Église. Cette Église n'est pas, comme le veulent vos protestants, l'assemblée des âmes alarmées et indépendantes, chacune active et raisonneuse devant sa Bible et sa conscience, ni, comme le voulaient les premiers chrétiens, l'assemblée des âmes tendres et tristes mystiquement unies par la communauté de l'extase et l'attente du royaume de Dieu : elle est un corps de puissances ordonnées, une institution sainte, subsistante par elle-même et souveraine des esprits. Elle ne réside pas en eux, elle ne dépend pas d'eux, elle a sa source en soi. Elle est une sorte de Dieu intermédiaire, substitué à l'autre et muni de tous ses droits. »

Une pareille ambition a sa grandeur et provoque des sentiments puissants. Sans doute elle n'a rien de commun avec la vie spirituelle intérieure, avec le dialogue continu de la conscience chrétienne occupée à s'examiner devant le Dieu juste : elle est tout humaine et ressemble au zèle qu'un moine avait pour son ordre, un sujet français du dix-septième siècle pour la monarchie ; mais, par elle, l'homme se sent compris dans un grand établissement durable qu'il préfère à lui-même, dans lequel il s'oublie, pour lequel il travaille et se dévoue. C'était la passion d'un Romain pour sa Rome ; en effet, la Rome nouvelle est à la Rome antique ce qu'une de ces églises à coupole est au Panthéon d'Agrippa, je veux dire une copie altérée, surchargée, la même au fond pourtant, sauf cette différence, que le gouvernement de la seconde Rome, étant spirituel, non temporel, va de l'âme au corps, non du corps à l'âme. Dans l'une comme dans l'autre, il s'agit de régler la vie humaine tout entière d'après un plan préconçu, au-dessous d'une autorité absolue hors de laquelle tout semble désordre et barbarie. Là où l'un employait la force, l'autre emploie l'habileté, les ménagements, la patience, les calculs de la diplomatie et de la politique ; mais le fond du cœur n'a pas changé, et, pour les habitudes de l'âme, rien n'est plus semblable à un sénateur romain qu'un prélat catholique.

C'est à ce point de vue qu'il faut se mettre pour comprendre les édifices ecclésiastiques de ce pays. Ils glorifient, non le christianisme, mais l'Église. Ce nouveau catholicisme s'appuie sur des supports nombreux et tous solides :

Sur l'habitude. — L'homme a l'intelligence mouton-

nière ; sur cent personnes, il n'y en a pas trois qui aient le loisir ou l'esprit de se faire par eux-mêmes une opinion en matière religieuse. La voie est toute faite : quatre-vingt-dix-sept la suivent ; des trois qui restent, il y en a deux et demi qui, ayant tâtonné infructueusement, rentrent fatigués dans le sentier frayé.

Sur le bel ordre régulier et l'extérieur imposant de l'institution. — Depuis le concile de Trente, la discipline ecclésiastique s'est resserrée ; sous le contre-coup de la réforme, on a pourvu à l'instruction et à la décence du clergé.

Sur la pompe et le prestige du culte et des édifices, sur les grandes œuvres opérées, missions, conversions ; sur l'antiquité de l'institution, et tout ce que M. de Chateaubriand a développé dans son beau style.

Sur l'imagination superstitieuse, plus ou moins grande selon les climats, très-forte dans les pays du Midi, terrible au moment de la mort. — Un homme à sang chaud, à conceptions colorées et passionnées, est pris par les yeux. J'en ai vu qui se croyaient raisonneurs et voltairiens : un enterrement, la vue d'une madone dans sa châsse étincelante, parmi les flamboiements des cierges et les nuages de parfums, les met hors d'eux, les jette par terre à genoux. Dans ces sortes de têtes, l'idée ne peut pas résister à l'image.

Sur l'utilité répressive. — Les gouvernements, les gens établis, propriétaires et conservateurs, y trouvent une police de surcroît, celle des choses morales.

Sur la portion de vertu qui s'y développe. — Certaines âmes y naissent nobles, ou, par délicatesse naturelle, retrouvent la poésie de la tradition mystique, telle Eugénie de Guérin.

Ce ne sont là que les lignes générales ; il y a d'autres traits plus particuliers ajoutés par les jésuites et qui sont le propre de l'ordre : on fait vingt pas dans cette église, et tout de suite on les aperçoit. Entre ces mains ingénieuses et délicates, la religion s'est faite mondaine ; elle veut plaire, elle pare son temple comme un salon, même elle le pare trop ; on dirait qu'elle fait montre de sa richesse : elle tâche d'amuser les yeux, de les éblouir, de piquer l'attention blasée, de paraître galante et pimpante. Les petites rotondes sur les deux côtés de la grande nef sont de charmants cabinets de marbre, frais et demi-obscurs comme des boudoirs ou des bains de belles dames. Les colonnes de marbre précieux dressent de toutes parts leurs fûts polis, où serpentent des teintes orangées, roses et verdâtres. Une tapisserie de marbres revêt les murs de ses bigarrures luisantes ; aux corniches, de jolis anges de marbre blanc s'élancent, déployant leurs jambes élégantes. Les dorures multipliées courent parmi les chapiteaux, scintillent autour des peintures, s'épanouissent en gloires au-dessus des autels, rampent le long des balustrades en filets lumineux, s'entassent dans les sanctuaires en bouquets ouvragés, en prodigues efflorescences, avec un air de fête qui fait penser à une galerie princière prête pour un bal. Dans ces fauves reflets de l'or, parmi ces incrustations de marbres colorés, à travers l'air encore chargé de vagues parfums d'encens, on voit se remuer de grands groupes de marbre blanc qui proclament le nouvel esprit, celui d'orthodoxie et d'obéissance : *la Religion qui terrasse l'Hérésie, l'Église qui accable les faux Docteurs*. Sur la gauche, s'élève le trône du patron du lieu, le grand autel de saint Ignace, derrière une balus-

trade de bronze toute peuplée d'aimables petits anges dorés qui jouent, tout encadrée de boules d'agate, tellement ornée et enjolivée que rien ne l'égale, sauf l'échafaudage de figures, de flambeaux, de feuillages, de dorures qui montent au-dessus, entassés et emmêlés comme une garniture de cheminée royale ou comme un reposoir. Là, dans la main du Père éternel, est le célèbre globe, le plus grand morceau de lapis-lazuli que l'on connaisse ; là est la statue d'argent de saint Ignace, haute de neuf pieds. Un prêtre qui balaye le pourtour soulève les tapis pour me montrer les inscrustations de marbre ; il passe sa main avec complaisance sur le luisant des agates ; il me parle avec regret des flambeaux d'or qui ont été enlevés pendant les guerres de la Révolution ; il est heureux de servir un si bel autel, et le préfère à celui du chœur, qu'il juge trop simple. Il m'engage à revenir demain, pour voir de mes yeux la statue d'argent, haute de neuf pieds; aujourd'hui elle est dans ses enveloppes : « Toute d'argent, monsieur, et haute de neuf pieds ; il n'y a rien de pareil au monde ! » Le paysan, l'ouvrier du dix-septième siècle, se découvraient avec crainte dans la maison d'un personnage si riche. Le gentilhomme, l'élégant s'y trouvait dans son monde, parmi des meubles aussi pomponnés et aussi fastueux que les siens. En outre il y rencontrait des femmes parées et écoutait de la bonne musique.

Tout cela fait partie d'un système. Dès qu'on parcourt les pays du Midi, on s'en trouve pénétré. Je l'ai déjà vu en Belgique, dans le bon pays tranquille et docile regagné par le duc de Parme, dans l'église des jésuites d'Anvers, dans la décoration intérieure de pres-

que toutes les vieilles cathédrales, dans cette célèbre chaire de Sainte-Gudule, véritable jardin, où l'on a mis des treillages, des feuillages, un paon, un aigle, toute sorte de bêtes, toute la ménagerie du paradis, Adam et Ève vêtus décemment, l'ange, qui veut être en colère, et qui a l'air riant. Toute chose jésuitique porte ainsi un air riant et de commande, réveille des idées de commodité et d'agrément : par exemple, au-dessus de la tête du prédicateur, un ciel de lit en nuages pareil à une alcôve ; plus haut encore, la Madone, une jeune demoiselle svelte et gracieuse, prête pour le bal, aux jolis bras minces. Le commentaire de ces décorations est l'*Imago primi sæculi*, superbe livre illustré qui est comme le manifeste du goût jésuitique. On y voit le jésuite en nourrice berçant le divin poupon, ou bien encore le jésuite pêcheur prenant des âmes au filet ; plus bas, des vers latins et des vers français en style de collége. Ce ne sont que gentillesses mignardes, jeux de mots précieux, agréments de bel esprit, doucereuses fadeurs, bref tous les bonbons de la confiserie dévote.

S'ils ont fabriqué des bonbons, c'est avec génie; la preuve est qu'ils ont reconquis de cette façon la moitié de l'Europe, et s'ils y sont parvenus, c'est qu'ils ont trouvé une des idées capitales de leur temps. A ce moment, le catholicisme devait pour subsister faire une volte-face ; c'est par eux qu'il l'a faite. Après la glorieuse et universelle renaissance, au milieu de ces industries, de ces arts, de ces sciences nouvelles qui abritaient, embellissaient, élargissaient la vie humaine, la religion ascétique du moyen âge ne pouvait plus durer. On ne pouvait plus regarder le monde comme un cachot, ni l'homme comme un ver de terre, ni la nature

comme un voile fragile et temporaire, misérablement interposé entre Dieu et l'âme, pour laisser entrevoir çà et là par ses déchirures le monde surnaturel, seul solide et subsistant. On avait pris confiance en la force et en la raison humaine; on commençait à sentir la stabilité des lois naturelles, on jouissait de la demi-protection établie par les monarchies régulières ; on goûtait avidement le bien-être que toutes les sources versaient à flots. La santé et la vigueur étaient revenues, et les muscles bien nourris, le cerveau équilibré, la chaude et rouge ondée de la vie abondamment épandue dans les veines, répugnaient à la fièvre mystique, aux douloureuses visions, aux angoisses et aux élancements extatiques que la maigreur du jeûne et le trouble des nerfs surexcités avaient produits. Il fallait que la religion s'accommodât à la nouvelle condition des hommes, elle était forcée de se tempérer, de retirer ou d'alléger la malédiction qu'elle avait jetée sur la terre, d'autoriser ou de tolérer les instincts naturels, d'accepter ouvertement ou par un détour l'épanouissement de la vie temporelle, de ne plus condamner la recherche et le goût du bien-être. Elle se conforma au temps, et au nord comme au midi, chez les peuples germaniques comme chez les peuples latins, on vit insensiblement le christianisme se rapprocher du monde. Le protestant honora l'examen libre, le travail utile, le mariage grave, la vie de famille, l'acquisition honnête de la richesse, la jouissance modérée des contentements domestiques et des aisances corporelles. « Notre affaire, disait Addison, est d'arriver ici-bas à la vie commode et là-haut à la vie heureuse. » Le jésuite atténua la redoutable doctrine de la grâce, tourna les prescriptions rigides

des conciles et des pères, inventa la direction indulgente, la morale relâchée, la casuistique accommodante, la dévotion facile, et, par le plus adroit maniement des distinctions, des restrictions, des interprétations, des probabilités et de toutes les broussailles théologiques, parvint, de ses mains souples, à rendre à l'homme la liberté du plaisir. « Amusez-vous, soyez jeunes ; seulement, venez de temps en temps me conter vos affaires. Croyez en outre que je vous rendrai bien des petits services. »

Mais, pour relâcher un frein, il fallait en serrer un autre. Contre les dérèglements des instincts à demi-déchaînés, le protestant avait trouvé une digue dans l'éveil de la conscience, dans l'appel à la raison, dans le développement de l'action ordonnée et laborieuse. Le jésuite en chercha une dans la direction méthodique et mécanique de l'imagination. C'est là son coup de génie ; il a découvert dans la nature humaine une couche inconnue et profonde qui sert de support à toutes les autres, et qui, une fois inclinée, communique son inclinaison au reste, en sorte que dorénavant tout roule sur la pente ainsi pratiquée. Notre fond intime n'est pas la raison ni le raisonnement, mais les images. Les figures sensibles des choses, une fois transportées dans notre cerveau, s'y ordonnent, s'y répètent, s'y enfoncent avec des affinités et des adhérences involontaires : quand ensuite nous agissons, c'est dans le sens et par l'impulsion des forces ainsi produites, et notre volonté sort tout entière, comme une végétation visible, des semences invisibles que la fermentation intérieure a fait germer sans notre concours. Quiconque est maître de la cave obscure où l'opération s'accomplit est maître de l'homme ; il n'a qu'à semer les graines, à gouverner la pousse

souterraine : la plante adulte sera ce qu'il lui plaira. Il faut lire leurs *Exercitia spiritualia* pour savoir comment, sans poésie, sans philosophie, sans aucun emploi des forces nobles de la religion, on peut s'emparer de l'homme. Ils ont une recette pour rendre les gens dévots et l'appliquent dans leurs retraites ; l'effet est certain.

« Le premier point, disent ces savants psychologues[1], est de construire le lieu en imagination, c'est-à-dire de se figurer qu'on voit les synagogues, les fermes, les villes que le Christ parcourait dans ses prédications... Il faut se représenter, par une sorte de vision de l'imagination, un endroit corporel, par exemple un temple ou une montagne sur laquelle nous trouvons Jésus-Christ ou la Vierge Marie et les autres choses qui ont rapport à la méditation... Le second point est d'entendre par l'ouïe intérieure ce que disent tous les personnages, par exemple les personnes divines conversant ensemble dans le ciel sur le rachat du genre humain, ou bien la Vierge et l'ange dans une petite chambre traitant ensemble du mystère de l'incarnation... Si notre méditation a pour fond une chose incorporelle, comme par exemple la considération des péchés, on pourra construire le lieu en telle sorte que par l'imagination nous voyions notre âme enchaînée comme dans une prison dans ce corps corruptible, et l'homme lui-même exilé dans cette vallée de larmes parmi les bêtes brutes. » De même, pour bien sentir la condition du chrétien, il est à propos de se figurer deux armées, le Christ avec les saints et les anges dans un vaste champ près de Jéru-

1. Edition 1644, p. 62, 96, 120, 106, 80, 104.

salem, et Lucifer, « chef des impies, dans un autre champ près de Babylone, assis sur un siége plein de feu et de fumée, horrible d'aspect et le visage terrible. Ensuite il faudra se mettre devant les yeux ce même Lucifer convoquant les démons innombrables et les envoyant pour nuire dans tout l'univers, sans qu'aucune cité, aucun lieu, aucune classe de personnes soit exempte de leurs attaques. » Tous les tours de la roue sont comptés. S'il s'agit de l'enfer, « le premier point est de contempler par l'imagination les vastes incendies des enfers et les âmes enfermées dans certains feux corporels, comme en des cachots. Le second est d'entendre par l'imagination les plaintes, les sanglots, les hurlements qui éclatent là contre le Christ et les saints. Le troisième est de respirer par l'imagination la fumée, le soufre et la puanteur d'une sorte de sentine ou de boue et de pourriture. La quatrième est de goûter aussi en imagination les choses les plus amères, comme les larmes, l'aigreur, le ver de la conscience. Le cinquième est de toucher ces feux dont le contact consume les âmes. » Chaque dent de l'engrenage mord à son tour : d'abord les images de la vue, puis celles de l'ouïe, puis celles de l'odorat, du goût, du toucher ; la répétition et la persistance du choc approfondissent l'empreinte. On travaillera ainsi cinq heures par jour. Dans les intervalles de repos, on ne se laissera pas distraire. On ne verra personne du dehors. On évitera de parler aux religieux de la maison. On se gardera de lire ou d'écrire quelque chose qui n'ait pas rapport à la méditation du jour. On y reviendra la nuit. Expérience faite, le traitement produit son effet en quatre semaines. A mon sens, c'est beaucoup ; je connais bon nombre de

gens qui, à ce régime, au bout de quinze jours auraient des hallucinations; il n'en faudrait pas dix à une tête chaude, à une femme, à un enfant, à une cervelle ébranlée et triste. Ainsi martelée et enfoncée, l'empreinte est indestructible. Vous pouvez laisser passer le torrent des passions et de la vie mondaine; dans vingt ans, trente ans, aux approches de la mort, au temps des grandes angoisses, on verra reparaître la marque profonde sur laquelle il aura vainement coulé.

18 mars. Santa-Maria del Popolo, Santa-Maria della Vittoria, les couvents, le Quirinal.

Nous sommes allés aujourd'hui à cinq ou six églises; l'architecture est souvent emphatique, affectée, même extravagante, mais jamais plate.

D'abord à Santa-Maria del Popolo, qui est du quinzième siècle, modernisée par le Bernin, mais encore sérieuse. — De larges arcades se déploient en files, séparant la grande nef des petites, et l'effet de toutes ces fortes courbes est grave et grand. Quantité de tombeaux portent l'impression jusqu'à l'émotion tragique; l'église en est peuplée, vingt cardinaux y ont leur monument. Leurs statues dorment sur la pierre; d'autres effigies rêvent à demi couchées, ou prient; souvent il n'y a qu'un buste, parfois une seule tête de mort au-dessus d'une inscription et d'un mémorial; plusieurs sépulcres sont dans le pavé, et les pieds des fidèles ont usé le relief des figures. Partout la mort présente et palpable, sous la dalle funéraire, on sent qu'il y a des ossements, les misérables débris d'un homme; ces froides formes de marbre immobile qui reposent éter-

nellement dans le coin d'une chapelle, levant leur doigt maigre, sont tout ce qui subsiste d'une chaude vie frémissante, qui s'est brûlée avec des flamboiements et des éclairs aux yeux du monde, pour ne laisser d'elle-même qu'un petit tas de cendres. Nos églises de France n'ont pas cette pompe mortuaire. Dans ce cimetière de marbre, parmi ces magnificences et ces menaces, devant ces chapelles aussi brillantes que l'agate et parées d'os en sautoir, devant ces statues de saints imposants et ces crânes de cuivre qui luisent incrustés dans la pierre, on est ébloui et on a peur. C'est avec des décorations riches et des dénoûments meurtriers que nos théâtres populaires prennent le peuple.

Le procédé est bien plus visible encore chez les capucins de la place Barberini. Nous avons rencontré en arrivant un enterrement qui passait ; par derrière marchait une procession de moines blancs, des cierges à la main, et leurs yeux noirs luisaient, seuls vivants, à travers leurs cagoules. Une seconde file suivait, celle des capucins, quelques-uns à barbe grise, la tête toute blanche, roulant dans leurs mains les grains de leur chapelet et chantant je ne sais quelle psalmodie lugubre. Nous en voyons de pareils à l'Opéra, où ils font rire. Ici le sérieux de la mort vous prend à la gorge.

Nous sommes entrés dans leur couvent, qui est médiocre. La longue arcade intérieure est tapissée de mauvais portraits de moines, avec des inscriptions en vers sur la mort, toutes édifiantes, c'est-à-dire terrifiantes. Ces pauvres gens, presque tous d'âge mûr, inutiles, sans parents, sans amis, ayant employé leur vie à s'éteindre, font peine à voir. Sur les murs sont des imprimés indiquant les prières et stations de la semaine

sainte qui procurent l'indulgence plénière, puis les pratiques d'efficacité moindre par lesquelles on gagne dix années d'indulgence applicables à autrui et partant transmissibles. A quoi un moine ordinaire peut-il songer ici, sinon à s'approvisionner de pardons? C'est un gros capital à gagner; s'il a des amis, un neveu, un filleul, un vieux père mort, il leur fera cadeau de son surplus. Tout son souci doit être de bien employer son temps, de choisir les chapelles les plus fructueuses, de faire le plus de génuflexions et de récitations qu'il pourra. S'il est bon ménager et assidu, il rachètera cinq ou six âmes outre la sienne. Le grand saint Liguori, le théologien le plus accrédité du dernier siècle, avait ce principe : un chrétien zélé est à peu près certain d'éviter l'enfer; mais, comme nul n'est exempt de péché, il est à peu près certain de ne pas éviter le purgatoire : donc, s'il est sensé, il ajoutera tous les jours à son capital d'indulgences. Mettons qu'il gagne cent jours seulement aujourd'hui, — et il le peut par une seule prière, — il sortira du purgatoire trois mois et dix jours plus tôt.

Faute de débouchés et par pauvreté, les paysans doivent fournir des recrues, et, une fois moines, thésauriser en matière d'indulgences comme un campagnard en matière d'écus ; l'occupation est appropriée à leur condition, à leur éducation et à leur intelligence. En outre ils sortent, et pour cinq sous accompagnent les enterrements. Comme l'ordre a gardé quelque chose de son ancien esprit populaire, ils vont visiter les bonnes femmes, indiquent des remèdes, enseignent des oraisons, donnent des amulettes ; de plus, ils offrent une prise de tabac et enseignent la recette d'une cer-

taine salade. — Environ quatre mille moines à Rome[1].

Nous avons parcouru l'église, et nous avons vu plusieurs tableaux du Guide, un charmant *Saint Michel*, les jambes nues, chaussé de bottines, aimable et brillant page militaire, avec une tête d'*amoroso* ; tout à côté, et par contraste, un *Saint François* du Dominiquin, hâve et consumé. Dans un autre bâtiment est la cellule d'un moine célèbre ; on a mis un autel, et le pape y vient dire la messe. Toutes ces traces du moyen âge ascétique, cette dévotion d'enfant ou de barbare, cette façon d'exalter et de rabougrir l'homme, me désolent. Le frère qui nous conduit est à peu près fou, c'est un idiot triste ; il pousse de grands soupirs, et répète toujours les mêmes mots, d'une voix détraquée, avec des yeux hagards. *Intende poco*, dit le frère qui le remplace.

Celui-ci nous mène dans la chapelle souterraine, horrible et étonnant amas de momies. Cinq ans suffisent à la terre du cimetière pour dessécher un corps ; il est alors tout préparé, et on l'étale. Quatre chambres sont remplies de ces squelettes, et on les y a groupés en manière de décoration. Les fémurs, les omoplates, les humérus, les bassins font des bouquets, des guirlandes, une élégante tapisserie. Un goût curieux et raffiné a disposé tout cet ameublement ; parfois un crâne au bout d'une chaîne de vertèbres descend du plafond, formant une lampe suspendue ; deux bras, avec leurs articulations et les mains noueuses étendues, se correspondent en guise de pendants de cheminée. Les os creux de la hanche s'entassent les uns au-dessus des autres comme des files d'aiguières sur un buffet de parade. Sur tout

1. *Stato delle Anime dell' alma città di Roma*, 1763 ; — en tout 6,494 ecclésiastiques.

le mur et toute la voûte, on voit courir les radius en dessins contournés, en jolies et capricieuses arabesques; çà et là, dans un coin, un buisson de cages thoraciques hérisse ses étages blanchâtres de clavicules et de côtes. Le sol est une rangée de fosses, les unes pleines, les autres qui attendent. Les morts récents sont dans leur froc; le moine nous en montre un, son ami, mort en 1858 : il était fort grand, mais le cimetière l'a atténué, réduit à l'extrême, et sa peau jaune colle sur ses bras raidis, sur son visage, dont la chair semble avoir fondu. Le moine ajoute que deux frères sont fort malades, que l'un d'eux probablement mourra cette nuit, et il nous montre la fosse déjà faite. Ce pauvre homme, avec sa barbe grise et ses vieux yeux noyés, a l'air tout guilleret en donnant cette explication; il rit; impossible de rendre l'effet de cette gaieté en pareil lieu et en pareil sujet. Songez que chaque moine vient prier tous les jours dans cette chapelle, et sentez par quelles prises corporelles la machine ainsi maniée doit enserrer et ployer l'homme!

Nous avions besoin de changer d'air, et nous sommes allés tout près de là, à Santa-Maria degli Angeli. C'était la bibliothèque des Thermes de Dioclétien; les Romains y venaient, après le bain, pour causer, passer les heures chaudes de la journée. Michel-Ange en a fait une église, et, sous Benoît XIV, Vanvitelli a remanié tout l'édifice. Pour une salle de lecture ou de promenade, on ne peut imaginer rien de mieux entendu, de mieux aéré et de plus grave; on était bien là pour penser, et les magnifiques et gigantesques colonnes qui subsistent encore sont dignes de porter la noble courbe, l'ample rondeur de l'énorme voûte. Toujours la même impres-

sion revient à Rome, celle d'un christianisme mal plaqué sur le vieux paganisme.

Un honnête chartreux tout gris, Alsacien et bonhomme, nous a conduits jusqu'à la fresque du Dominiquin qui est dans le chœur. Cette vaste peinture, qui représente le martyre de saint Sébastien, est d'une extrême beauté, mais vise à l'effet. L'intention visible est de rassembler une quantité d'attitudes ; on y voit un homme à cheval, plusieurs bourreaux penchés en arrière ou en avant, un autre à genoux qui choisit des flèches, une femme toute portée sur une jambe, comme si elle allait courir, une autre à genoux presque sous les pieds du cheval ; tous ces personnages vont se heurter. Au-dessus, les anges, qui apportent une couronne, planent et semblent nager, comme s'ils avaient plaisir à déployer leurs membres. Les chairs sont vivantes, il y a des portions de corps qui rappellent la manière des Vénitiens, en outre plusieurs femmes de la physionomie la plus expressive, partout une sorte de joie, d'éclat répandus dans l'agitation et dans l'entassement des corps renversés, des draperies qui ondoient, des belles chairs lumineuses. L'effet total est celui d'un grand et riche air de bravoure soigné et réussi. Cette peinture si mondaine est l'accompagnement de la restauration jésuitique.

Le cloître des Chartreux, qui est derrière, a été dessiné par Michel-Ange. Je crois qu'il y a peu de choses au monde aussi grandes et aussi simples ; la simplicité surtout, si rare dans les édifices de Rome, produit une impression unique et qu'on n'oublie pas. Une cour énorme, carrée, solitaire, se découvre tout d'un coup, encadrée de colonnes blanches qui portent de petites

arcades. Au-dessus luit gaiement le rouge pâle des tuiles. Rien de plus ; de chaque côté, pendant cent trente pas, on voit s'arrondir et s'abaisser la courbe élégante des arcs au-dessus des fûts légers, qui ne se lassent pas de répéter leur svelte colonnade. Au centre jaillit et ondoie une fontaine entre quatre cyprès de douze pieds de tour ; ils bruissent éternellement d'un murmure sonore et charmant, qui fait venir aux lèvres le vers de Théocrite :

Les cyprès qui babillent se content ton hyménée.

Leur bruissement est un vrai chant, et au-dessous d'eux, aussi doucement qu'eux, l'eau chante dans sa vasque de pierre. On ne se lasse pas de regarder ces énormes troncs grisâtres, dont la séve surabondante a, de siècle en siècle, crevassé l'écorce, qui tout de suite montent en un faisceau de branches, mais qui, redressant et serrant leurs rameaux, les gardent tous collés contre leurs corps. La pyramide noirâtre, d'une forte et saine couleur, remue incessamment et monte haut dans la lumière, en découpant le clair azur du ciel. La cour, plantée de laitues, d'artichauts, de fraisiers, rit dans ses verdures nouvelles, et de loin en loin, sous les arcades, on voit passer des chartreux, silencieusement, dans leurs robes blanches.

Notre brave moine, pour compléter notre plaisir, a voulu absolument nous montrer le trésor du couvent, j'entends la chapelle aux reliques. C'est une sorte de crypte où l'on allume de petites torches de cire, dont on porte le bout enflammé jusque sur les vitrines. Au premier coup d'œil, on se croit dans un muséum : toutes les pièces sont étiquetées, et il y en a de toutes les

parties du corps. Quelques squelettes sont complets, et l'on voit des cartilages, des portions de peau sous les bandelettes. Dans une vitrine, au-dessous de l'autel, est une momie, saint Liber; en face est un enfant trouvé avec son père et sa mère dans les catacombes. Rien ne se perd à Rome; voilà, toute vivante encore, la dévotion du plus noir moyen âge, celle qui régnait au onzième siècle, lorsque le roi Knut, venant en Italie, achetait pour cent talents d'or un bras de saint Augustin. Elle avait commencé avec l'invasion des barbares, elle a duré jusqu'à Luther. A partir de ce moment, avec Pie V, Paul IV, Sixte-Quint, une autre religion épurée et savante s'est établie, celle qui, par les séminaires, la discipline, la restauration des canons, a formé le prêtre tel que nous le connaissons, tel que le catholicisme noble et lettré de la France au dix-septième siècle nous l'a montré, c'est-à-dire régulier dans sa conduite, d'extérieur correct et décent, surveillé, se surveillant lui-même, sorte de préfet ou de sous-préfet moral, fonctionnaire dans une grande administration intellectuelle qui aide les gouvernements laïques et maintient l'ordre dans les esprits. La différence est énorme entre les papes guerriers, épicuriens, païens du commencement du seizième siècle, et les papes dévots, pieux, ecclésiastiques de la fin du même siècle, entre Léon X, bon vivant, grand chasseur, amateur de farces crues, entouré de bouffons, passionné pour les fables antiques, et Sixte-Quint, ancien moine franciscain, qui démolit le Septizonium de Septime-Sévère, qui transporte l'obélisque devant Saint-Pierre pour le faire chrétien[1] et veut pur-

1. Voyez l'inscription dans laquelle il se glorifie de cette victoire sur les faux dieux.

ger Rome de toutes les traces de l'ancien paganisme.

Nous sommes revenus par Santa-Maria della Vittoria pour voir la sainte Thérèse du Bernin. Elle est adorable : couchée, évanouie d'amour, les mains, les pieds nus pendants, les yeux demi-clos, elle s'est laissée tomber de bonheur et d'extase. Son visage est maigri, mais combien noble! C'est la vraie grande dame qui a séché « dans les feux, dans les larmes, » en attendant celui qu'elle aime. Jusqu'aux draperies tortillées, jusqu'à l'alanguissement des mains défaillantes, jusqu'au soupir qui meurt sur ses lèvres entr'ouvertes, il n'y a rien en elle ni autour d'elle qui n'exprime l'angoisse voluptueuse et le divin élancement de son transport. On ne peut pas rendre avec des mots une attitude si enivrée et si touchante. Renversée sur le dos, elle pâme, tout son être se dissout ; le moment poignant arrive, elle gémit ; c'est son dernier gémissement, la sensation est trop forte. L'ange cependant, un jeune page de quatorze ans, en légère tunique, la poitrine découverte jusqu'au-dessous du sein, arrive gracieux, aimable ; c'est le plus joli page de grand seigneur qui vient faire le bonheur d'une vassale trop tendre. Un sourire demi-complaisant, demi-malin, creuse des fossettes dans ses fraîches joues luisantes ; sa flèche d'or à la main indique le tressaillement délicieux et terrible dont il va secouer tous les nerfs de ce corps charmant, ardent, qui s'étale devant sa main. On n'a jamais fait de roman si séduisant et si tendre. Ce Bernin, qui me semblait si ridicule à Saint-Pierre, a trouvé ici la sculpture moderne, toute fondée sur l'expression, et, pour achever, il a disposé le jour de manière à verser sur ce délicat visage pâle une illumination qui semble celle de la flamme intérieure.

en sorte qu'à travers le marbre transfiguré qui palpite, on voit luire comme une lampe l'âme inondée de félicité et de ravissement.

Le commentaire d'un pareil groupe est dans les traités mystiques contemporains, dans ce célèbre *Guide* de Molinos, réimprimé vingt fois en douze ans, et qui de palais en palais, dans cette Rome inoccupée, conduisait les âmes, par les sentiers embrouillés d'une spiritualité nouvelle, jusqu'à l'amour sans amant, et de là plus loin[1]. Tandis que l'Espagne exaltée se consumait dans son catholicisme comme un cierge dans sa flamme, et, par ses peintres, par ses poëtes, prolongeait l'enthousiasme fiévreux dont saint Ignace et sainte Thérèse avaient brûlé, la sensuelle Italie, ôtant les épines de la dévotion, la respirait comme une rose épanouie, et, dans les belles saintes de son Guide, dans les séduisantes Madeleines de son Guerchin, dans les gracieuses rondeurs et les chairs riantes de ses derniers maîtres, accommodait la religion aux douceurs voluptueuses de ses mœurs et de ses sonnets. « Il y a six degrés dans la contemplation, disait Molinos : ce sont le feu, l'onction, l'élévation, l'illumination, le goût et le repos... L'onction est une liqueur suave et spirituelle, qui, se répandant dans toute l'âme, l'instruit et la fortifie... Le goût est un goût savoureux de la divine présence... Le repos est une suave et merveilleuse tranquillité, où l'abondance de la félicité et de la paix est si grande qu'il semble à l'âme qu'elle est dans un sommeil suave, comme si elle s'abandonnait et se reposait sur la divine poitrine amoureuse... Il y a

1. Voyez les articles 41 et 42 de son interrogatoire. « En ces cas et autres, qui sans cela seraient coupables, il n'y a pas de péché, parce qu'il n'y a pas consentement. »

beaucoup d'autres degrés de la contemplation, comme l'extase, les transports, la liquéfaction, la pâmoison, le triomphe, le baiser, les embrassements, l'exaltation, l'union, la transformation, les fiançailles, le mariage[1]. » Il professait tout cela et arrivait à la pratique. Dans ce monde affaissé et gâté, où l'esprit, vide de grands intérêts, n'était rempli que d'intrigues et de parades, la partie passionnée et imaginative de l'âme ne trouvait d'autre débouché que la conversation sentimentale et galante. De l'amour terrestre, quand venait le remords, on passait à l'amour céleste, et au bout d'un temps, sous une pareille doctrine, on éprouvait que, de l'amant au directeur, rien n'était changé.

J'ai lu dernièrement l'*Adone* de Marini, et c'est dans ce poëme, le plus populaire du siècle, qu'on peut voir plus clairement qu'ailleurs la grande transformation des sentiments, des mœurs et des arts. Elle apparaît déjà dans l'Armide et dans l'Aminte du Tasse. Quel contraste, si l'on regarde la tragique Léda de Michel-Ange ! Comme tout s'est tourné vers la grâce et vers la mollesse ! comme on est descendu vite jusqu'à la fadeur et à la mignardise ! comme on voit arriver les mœurs des sigisbés ! Ce poëme de vingt chants semble fait pour être soupiré par un bel adolescent aux pieds d'une dame oisive, sous les colonnades d'une villa de marbre, aux tièdes soirées d'été, parmi les bruissements des jets d'eau qui murmurent, sous les parfums des fleurs alanguies par la chaleur du jour. Ils parlent d'amour, et, pendant dix mille vers, ils ne parlent pas d'autre chose. Le magnifique étalage des fêtes galantes et des jardins allégoriques,

1. *Guida Spirituale*, 1675, liv. II, p. 183.

l'engageant et inépuisable roman des aventures amoureuses s'emmêle dans leur esprit, comme les senteurs trop fortes des roses innombrables amoncelées autour d'eux en bouquets et en buissons. Dans cette volupté universelle, leur cœur se noie. Que peuvent-ils faire de mieux, et que leur reste-t-il encore à faire? L'énergie virile s'est dissoute ; sous la minutieuse tyrannie qui interdit tout essor à la pensée et à l'action, l'homme s'est efféminé ; il ne sait plus vouloir, et ne songe plus qu'à jouir. Aux genoux d'une femme, il oublie le reste ; une robe ondoyante qui traîne suffit à ses rêves. En revanche, son âme affaissée a perdu tout accent noble et mâle ; parce qu'il ne veut plus qu'aimer, il ne sait plus aimer : il est à la fois doucereux et grossier, il n'est plus capable que de descriptions licencieuses ou d'adorations fades; il n'est plus qu'un galant de cabinet et un domestique de boudoir. Avec son sentiment, sa parole s'est gâtée. Il délaye son idée et la charge d'affectation, il abonde en exagérations et en *concetti*, il s'est fait un jargon avec lequel il bavarde. Pour comble, il est hypocrite ; il met en tête de ses chants les plus risqués une explication savante, afin de prouver que ses indécences sont morale et pour désarmer la censure ecclésiastique, dont il a peur. Amour profane, amour sacré, tout tombe au même niveau avec le dix-septième siècle, et, dans le Bernin comme dans Marini, la grâce maniérée et abandonnée laisse apercevoir l'abaissement de l'homme exclu de la vie virile et réduit au culte des sens.

Nous avons achevé la journée aux jardins du Quirinal qui ont été bâtis par un pape du temps, Urbain VIII. Ils sont sur une colline, et s'étagent depuis le sommet jusqu'au bas de la pente ; il nous semblait nous pro-

mener dans un paysage de Pérelle : hautes charmilles, cyprès taillés en forme de vases, plates-bandes bordées de buis qui font des dessins, colonnades et statues. Le jardin a la régularité froide et la correction grave du siècle, celle qui, avec l'établissement des monarchies bien assises et de l'administration décente, se répandit sur tous les arts de l'Europe. L'Église à cette époque est, comme la royauté, un pouvoir incontesté, qui représente aux yeux de ses sujets avec dignité, sérieux et convenance.

Mais ces jardins ainsi entendus conviennent mieux en Italie que chez nous. Les charmilles sont en lauriers et en buis, qui durent l'hiver, et qui en été préservent du soleil ; les chênes-verts, qui ne perdent jamais leur verdure, font en tout temps un ombrage epais ; les murailles d'arbustes vivaces arrêtent le vent. Les eaux qui jaillissent de tous côtés occupent les yeux par leur mouvement et conservent la fraîcheur des allées. Des balustrades, on aperçoit toute la ville, Saint-Pierre et le Janicule, dont la ligne sinueuse ondule dans la pourpre du soir. Pour un pape et des dignitaires ecclésiastiques qui sont âgés, graves, et se promènent en robe, ces allées régulières, cette décoration monumentale, sont justement ce qui convient. Au printemps, il est doux de passer ici une heure, sous les rayons tièdes du soleil, devant la grande arcade de cristal que le ciel clair étend au-dessus des allées. On descend ensuite par de grands escaliers, ou sur des pentes adoucies, jusqu'au bassin central où cinquante jets d'eau partis des bords viennent rassembler leurs eaux bleuâtres. Tout à côté, une rotonde pleine de mosaïques offre sous sa voûte l'ombre et la fraîcheur. Ces bruits, cette agitation de

l'eau, ces statuettes, ce grand horizon en face de cette salle d'été, servent de distractions et reposent l'esprit fatigué par les affaires. Un jour, on y ajoute un groupe, un autre jour, on abat ou on plante un massif; le plaisir de bâtir est le seul qui reste à un prince, surtout à un prince âgé, ennuyé par les cérémonies.

20 mars, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran.

Mes amis me disent qu'il faut s'abandonner davantage, goûter les choses en elles-mêmes, ne plus songer à leur origine, laisser là l'histoire. Fort bien aujourd'hui, ils ont raison, mais c'est qu'il fait beau.

Ces jours-là, on va au hasard devant soi dans les rues, et on regarde là-haut l'admirable azur. Pas un nuage au ciel. Le soleil y luit en triomphe, et le dôme bleu, immaculé, tout rayonnant d'illuminations matinales, semble rendre à la vieille ville ses journées de fête et de faste. Les murs et les toits tranchent avec une force extraordinaire dans l'air limpide. A perte de vue, on suit l'arcade du ciel serrée entre les deux files de maisons. On avance sans y penser, et on trouve à chaque tournant des décorations d'opéra toutes fraîches : — un énorme palais massif étayé sur ses bossages, — une rue en pente qui s'abaisse et se redresse jusqu'à un obélisque lointain, et qui, frappée en travers par le soleil, enveloppe ses personnages, comme ferait un tableau, dans une alternative d'ombre et de lumière ; — un ancien palais démantelé, dont on a fait un magasin, où des dragons rouges dorment contre un mur grisâtre,

où fleurissent des amandiers blancs à côté d'un pin-parasol debout sur un tertre vert; — une place où ruisselle une large fontaine, des églises à gauche, pompeuses et parées comme d'opulentes mariées, souriantes dans la splendeur de l'azur, en face une promenade jetée en travers, et dont les arbres commencent à verdir ; — à la fin une interminable rue solitaire, entre les murs de quelque couvent, de quelque villa invisible; sur les crêtes, des fleurs pendantes, çà et là des armoiries lézardées par l'invasion des giroflées et des mousses, toute la rue tranchée en deux par l'ombre noire et la lumière éblouissante; au loin, dans l'air transparent, une porte monumentale : c'est Porta-Pia ; de là on voit la campagne grise, et à l'horizon la neige sur les arêtes des montagnes.

En revenant, nous avons suivi cette rue, qui monte et descend bordée de palais et de vieilles haies d'épines, jusqu'à Sainte-Marie-Majeure. Sur une large éminence, la basilique, surmontée de ses dômes, s'élève noblement, à la fois simple et complète, et, lorsqu'on est entré, le plaisir devient plus vif encore. Elle est du cinquième siècle, et, lorsqu'on l'a refaite plus tard, on a gardé le plan général, toute l'idée antique. Une ample nef à voûte horizontale s'ouvre, soutenue par deux rangées de blanches colonnes ioniennes. On est tout réjoui de ce grand effet obtenu par des moyens si simples; on se croirait presque dans un temple grec : ces colonnes ont été dérobées, dit-on, à un temple de Junon. Chacune d'elles, nue et polie, sans autre ornement que les délicates courbures de son petit chapiteau, est d'une beauté saine et charmante. On sent là tout le bon sens et tout l'agrément de la vraie construction naturelle, la file de tronc

d'arbres qui portent des poutres posées à plat et qui font promenoir. Tout ce qu'on a bâti depuis est barbare, et d'abord les deux chapelles de Sixte-Quint et de Paul V, avec leurs peintures du Guide, du Josepin, de Cigoli, avec leurs sculptures du Bernin et leur architecture de Fontana et de Flaminio. Voilà des noms célèbres, et l'on a prodigué l'argent; mais, tandis qu'avec de petits moyens l'antique fait un grand effet, le moderne fait un petit effet avec de grands moyens. Quand on s'est rempli et ébloui les yeux par les pompeuses rondeurs de ces voûtes et de ces dômes, par les splendeurs de ces marbres multicolores, de ces frises et de ces piédestaux d'agate, de ces colonnes en jaspe oriental, de ces anges pendus par le pied, de ces reliefs de bronze et d'or, on se dépêche de sortir comme d'une boutique et d'une bonbonnière. Il semble que cette grande boîte resplendissante, dorée, ouvragée du parvis à la lanterne, ait accroché et déchiré par toutes les pointes de ses colifichets, la toile délicate de l'imagination songeuse, et le svelte profil de la moindre colonne vous remue plus que cet étalage de tapissiers et d'enrichis. — Pareillement la façade, chargée de balustres, de frontons courbes et aigus, de statues juchées sur les pierres, est une devanture d'hôtel de ville. Seul, le campanile du quatorzième siècle est agréable à voir; en ce temps-là, c'était une des tours de la ville, le signe distinctif qui la marquait dans les vieux plans si noirs et si âpres, et la gravait à jamais dans la pensée toute corporelle encore du compagnon voyageur et du moine. — Il y a des traces de tous les âges dans ces vieilles basiliques, on y voit les divers états du christianisme, d'abord engagé dans les formes païennes, puis traversant

le moyen âge et la Renaissance, pour s'affubler enfin et s'attifer des parades modernes. L'âge byzantin lui-même y a laissé sa marque dans les mosaïques de la grande nef et de l'abside, dans ses christs et dans ses vierges vides de sang et de vie, spectres aux grands yeux fixes, immobiles sur les fonds d'or et les parois rouges, fantômes d'un art épuisé et d'un monde évanoui.

Voici tout près de là Saint-Jean-de-Latran, encore plus gâté ; le plafond est demeuré horizontal, mais les colonnes antiques ont disparu pour faire place à des pilastres plaqués et à des arcades. Le Bernin y a mis douze statues colossales des apôtres, grands gaillards de marbre blanc, chacun dans une niche de marbre vert, et qui se démènent avec des poses de matamores et de modèles. L'agitation de leurs draperies, leur geste voulu, semblent dire au public : « Regardez comme nous sommes remarquables ! » C'est ici le malheureux goût du dix-septième siècle, ni païen, ni chrétien, ou plutôt l'un et l'autre, et chacun des deux gâtant l'autre. Joignez-y les dorures du plafond, les festons et les rosaces du parvis, les agréables chapelles ; l'une, celle des Torlonia, toute neuve, est un charmant boudoir de marbre pour prendre le frais ; elle est blanche, brodée d'or sous une jolie coupole bosselée de caissons, parée d'élégantes statues bien propres, bien sentimentales, bien fades, bien semblables à des poupées de modes. Tout à côté s'ouvre la chapelle de Clément XII, plus ample et plus somptueuse ; là du moins les figures de femmes ont de l'esprit, de la réflexion, de la finesse ; ce sont des dames du dix-huitième siècle sachant leur monde, capables de garder leur rang, et non des bour-

geoises de *keepsake*, qui veulent avoir de l'âme. Mais les deux chapelles sont des salons, l'une pour les falbalas, l'autre pour les crinolines. En manière de contraste et de complément, on nous montre le grand autel, où sont les têtes de saint Pierre et de saint Paul. « Sur cet autel même, nous dit un jeune prêtre, saint Pierre disait la messe. » Tout à l'heure, en passant, je suis entré à Santa-Pudentiana, et j'ai vu la margelle d'un puits où la sainte recueillit le sang de plus de trois mille martyrs.

A côté de Saint-Jean-de-Latran est une chapelle avec trois escaliers. L'un d'eux vient du palais de Pilate ; on l'a recouvert de bois, et les dévots le montent sur leurs genoux : je viens de les voir, trébuchant, cahotés et grimpant ; ils mettent une demi-heure à se hisser ainsi jusqu'au haut, s'accrochant des mains aux marches et aux murailles pour mieux s'imprégner de la sainteté du lieu. Il faut voir leur sérieux, leurs grands yeux fixes. Un paysan surtout, en veste et en pantalon bleus déchirés, avec de gros souliers à clous, aussi inculte et lourd que ses bestiaux, cognait de ses genoux le bois retentissant, et, quand le marbre devenait visible, baisait et rebaisait la place. Au sommet est une image sous une grille entre des cierges, et l'on baise incessamment la grille. Une pancarte affichée porte une prière de vingt mots à peu près : quiconque récitera la prière gagnera une indulgence de cent jours. La pancarte invite les fidèles à apprendre la prière par cœur, afin de la réciter le plus souvent possible et d'augmenter ainsi leur provision d'indulgences. On se croirait en pays bouddhique : des dorures pour les gens du monde, des reliques pour les gens du peuple ; c'est bien ainsi

que depuis deux cents ans on entend le culte en Italie.

Toutes ces idées s'effacent lorsque, de l'entrée, on contemple la majestueuse ampleur de la grande nef, toute blanche sous l'or de sa voûte. Le soleil, qui baisse, traverse les fenêtres et s'abat sur le parvis en grandes chutes de lumière. L'abside, sillonnée de vieilles mosaïques, courbe ses rondeurs d'or et de pourpre entre les blancheurs éblouissantes des rayons lancés comme des poignées de dards. On avance, et tout à coup, du péristyle, l'on voit se déployer l'admirable place. Il n'y a rien d'égal à Rome, et l'on ne peut imaginer un spectacle plus simple, plus grave et plus beau : d'abord la place en pente, énorme, déserte; au delà, une esplanade où l'herbe pousse, puis une longue allée verte où s'allongent des files d'arbres sans feuilles; tout à l'extrémité, sur le ciel, une grande basilique, Santa-Croce, avec son campanile brun et ses toits de tuile. On n'a pas l'idée d'un tel déploiement d'espace si bien peuplé, d'une solitude si calme et si noble. Les paysages qui l'encadrent sur les deux flancs l'ennoblissent encore. Sur la gauche se hérisse un entassement rougeâtre d'arcades ruinées, de massifs démantelés, la vieille ceinture disloquée de la muraille de Bélisaire. Sur la droite se développe la large campagne, au milieu un aqueduc éclairé, dans le lointain des montagnes rayées et bleuâtres, marbrées de grandes ombres, et çà et là tachetées de villages blancs. L'air lumineux enveloppe toutes ces grandes formes; le bleu du ciel est d'une douceur et d'un éclat divins, les nuages y nagent pacifiquement comme des cygnes, et de toutes parts, entre les briques roussies, sous les créneaux disjoints, au milieu du réseau des cultures, on voit se lever en bouquets des

chênes-verts, des cyprès, des pins, illuminés par le soleil qui penche.

Je suis resté une heure sur l'escalier du *triclinium*, sorte d'abside isolée qui borde la place. L'herbe y pousse et descelle les marches ; les lézards sortent des trous et viennent se chauffer au soleil sur le marbre. Nul bruit ; de temps en temps une charrette, quelques ânes, traversent le pavé abandonné. S'il y a au monde un endroit propre à reposer les âmes fatiguées, à les assoupir insensiblement, à les caresser par l'attouchement de rêves mélancoliques et nobles, c'est celui-ci. Le printemps est venu : des lumières jeunes se posent avec un ton doux sur les assises de pierre, le soleil nouveau luit avec une grâce inexprimable, et sa bonté se répand dans l'air attiédi. Les bourgeons sortent de leur enveloppe, et ces grands édifices de pierre, relégués dans un coin oublié de Rome, semblent, comme des exilés, avoir acquis dans leur solitude une sérénité harmonieuse qui atténue leurs défauts et augmente leur dignité. Au premier coup d'œil, la façade est choquante; ses arcades coupées au milieu, comme des appartements trop hauts dont on fait deux étages, ses colonnes empilées, son balustre chargé de saints qui se remuent et s'étalent comme des acteurs pendant un *finale*, toute la décoration semble emphatique. Au bout d'une heure, les yeux sont habitués, on se laisse gagner aux impressions de bien-être et de beauté qui sortent de toutes choses; on trouve l'église riche et solide, on pense aux processions pontificales qui, à des jours réglés, se déploient sous sa voûte, et on la compare à quelque arc de triomphe érigé pour recevoir dignement le César spirituel, successeur des Césars romains.

Les rues, San-Andrea della Valle, Santa-Maria in Transtevere.

Il y a trois cent quarante églises à Rome; tu n'exiges pas que je les visite toutes.

Ce qu'il y a de mieux, je crois, c'est d'entrer à l'église qu'on rencontre, quand l'envie vous en prend, — à Santa-Maria-sopra-Minerva, pour entendre un chant qui roule dans la solitude des nefs et voir une large ondée de lumière qui tombe des vitraux violets; — à Santa-Trinita del Monte, pour regarder la *Descente de Croix* si délabrée de Daniel de Volterre, surtout pour jeter un coup d'œil au passage sur les cours de ce couvent de nonnes, pareil à une forteresse fermée, murée, muette, au-dessus du tumulte de la place d'Espagne. — On sort avec une quantité de demi-idées ou de commencements d'idées qui s'enchevêtrent et se développent, sourdement, d'elles-mêmes; tout ce petit peuple intérieur travaille comme une couvée de vers à soie qui filent : la toile, incessamment agrandie, finit par se compléter sans qu'on le veuille et recevoir dans ses mailles les événements courants, les rencontres vulgaires, un détail qui d'abord passait inaperçu, et qui maintenant prend de l'intérêt. Dès lors, tous ces objets s'accordent, s'attachent et font un ensemble; il n'est rien qui ne trouve sa place, — par exemple aujourd'hui, sous cette bande d'azur et de riche lumière soyeuse tendue comme un dais au-dessus des rues, la vieille boue grise qui, de ses vénérables mouchetures, encrasse les devantures des maisons, — ces bornes écornées, ces barreaux rouillés où des générations d'araignées héritent des toiles pa-

ternelles, — ces corridors noirs dont le vent a seul agité la poussière, — ces marteaux de porte dépeints qui ont fini par user le boulon de fer sur lequel ils retombent, — ces fritures, qui bouillonnent dans une graisse noire au pied d'une colonne lépreuse, — ces âniers qui arrivent sur la place Barberini avec leurs bêtes chargées de bois, — surtout ces campagnards vêtus de laine bleue et chaussés de grosses jambières de cuir, qui devant le Panthéon s'entassent silencieusement, pareils à des animaux sauvages vaguement effarouchés par la nouveauté de la ville. Ils n'ont pas l'air niais comme nos paysans; ils ressemblent plutôt à des loups et à des blaireaux pris au piége. Beaucoup de têtes parmi eux sont régulières et fortes; elles tranchent tout de suite parmi celles des soldats français, plus mignonnes et plus gentilles. Un de ces paysans, avec ses longs cheveux noirs et son visage noble et pâle, a l'air du *Suonatore* de Raphaël; ses sandales, attachées à ses pieds par des lanières de cuir, sont les mêmes que celles des statues antiques. Il a orné d'une plume de paon son mauvais chapeau gris bossué, et se campe avec un air d'empereur contre une borne qui est un dépôt d'ordures. Dans les femmes qui lorgnent et se montrent aux fenêtres, on démêle d'abord deux types. L'un est la tete énergique au menton carré, au visage fortement appuyé sur sa base, aux yeux noirs flamboyants, au regard fixe; le nez est saillant, le front busqué, le col court et les épaules larges. L'autre est la tête de camée, mignarde, amoureuse; le contour des yeux finement dessiné, les traits spirituels, nettement marqués, tournent à l'expression affectée et doucereuse.

Les bureaux de loterie sont pleins et on lit les numéros affichés aux vitres. Voilà la grande préoccupation de ces gens-là : ils calculent des ambes et des ternes, ils rêvent des numéros, ils tirent des indices de leur âge, du quantième du mois, ils raisonnent sur la forme des chiffres, ils ont des pressentiments, ils font des neuvaines aux saints et à la madone ; la cervelle imaginative travaille, s'encombre de rêves, déborde tout d'un coup du côté de la peur et de l'espérance ; les voilà à genoux, et cet accès de désir ou de crainte est leur religion.

Cette façon de sentir est ancienne. Nous venons d'entrer à San-Andrea della Valle pour voir les peintures de Lanfranc et surtout les quatre évangélistes du Dominiquin. Ils sont très-beaux, mais tous païens, et ne parlent qu'à l'imagination pittoresque ; saint André est un Hercule vieux. Autour des évangélistes s'étalent de superbes femmes allégoriques, l'une, poitrine et jambes nues, levant ses bras nus vers le ciel, l'autre, coiffée d'un casque, se penchant avec la plus hautaine arrogance. A côté de saint Marc, des enfants folâtres jouent sur l'énorme lion, et d'en bas, parmi les grandes draperies soulevées, on voit dans les raccourcis les cuisses nues des anges. Certainement le spectateur ne venait chercher ici que des gestes hardis, des corps puissants, capables de remuer les sympathies d'un athlète gesticulateur. Il n'était pas choqué, bien au contraire ; son saint lui était représenté aussi fort et aussi fier que possible : il se le figurait ainsi. Si vous aviez pour prince un personnage d'outre-mer que vous n'eussiez jamais vu, mais qui, par quelque moyen merveilleux, pût à volonté vous tuer ou vous faire riche, c'est avec de pareils traits que vous l'imagineriez.

Je n'ai pas grand'chose à te dire de Santa-Maria in Transtevere ni des autres églises ; les impressions déjà reçues s'y répètent. Une double rangée de colonnes empruntées à un temple antique, un plafond plat surchargé de bossages et de moulures d'or, une *Assomption* du Guide trop haut placée, effacée par cet entassement de dorures, une abside ronde où de vieilles figures raides se détachent sur un fond d'or, des statues de morts couchées gravement et dormant pour toujours sur leur tombe, voilà Sainte-Marie in Transtevere. Chaque église pourtant a son caractère propre ou quelque pièce frappante. — A San-Pietro in Montorio, c'est une *Flagellation* de Sébastien del Piombo ; les attitudes sculpturales, les vigoureux corps, les muscles tendus et tordus du patient et des bourreaux rappellent que Michel-Ange fut le conseiller du peintre et souvent son maître. — A San-Clemente, c'est une église enfouie, nouvellement déterrée, où parmi des colonnes de vert antique, sous la clarté d'une torche, on voit des peintures qui passent pour les plus vieilles de Rome, raides et piteuses figures byzantines, une vierge dont la poitrine tombe comme celle d'une bête à lait. — A San-Francesco à Ripa, c'est une décoration intérieure de dorures et de marbres, la plus fastueuse et la plus exagérée qu'on puisse voir, construite au siècle dernier par les corporations de métiers, savetiers, fruitiers, meuniers, chaque morceau portant le nom de la corporation qui l'a fourni. Il y a ainsi, presque dans chaque rue, un curieux fragment d'histoire. Ce qui n'est pas moins frappant, c'est le contraste de l'église et de ses alentours. Au sortir de San-Francesco à Ripa, on se bouche le nez, tant l'odeur de la morue est forte ; le

Tibre jaune roule entre des restes de piles, près de grands bâtiments blafards, devant des rues mornes et mortes. — En revenant de San-Pietro in Montorio, j'ai trouvé un quartier indescriptible, horribles rues et ruelles infectes, pentes raides bordées de bouges, corridors graisseux peuplés de cloportes humains, vieilles femmes jaunes ou plombées qui fixent sur le passant leurs yeux de sorcières, enfants qui s'accroupissent en pleine sécurité à la façon des chiens et les imitent sur le pavé sans vergogne, chenapans drapés dans leur guenille rousse qui fument inclinés contre le mur, cohue sale et fourmillante qui se presse aux boutiques de friture. Du haut en bas de la rue, les ruisseaux dégringolent dans des débris de cuisine, rayant de leur fange noirâtre les pavés pointus. Au bas est le pont San-Sisto ; le Tibre n'a point de quais, et les taudis suintants y trempent leurs escaliers effondrés, comme autant de torchons terreux lavés dans la bourbe. — Dorures et taudis, mœurs et physionomies, gouvernement et croyances, présent et passé, tout cela se tient, et au bout d'un instant on sent toutes ces dépendances.

LA SOCIÉTÉ

22 mars, la bourgeoisie.

Je t'ai décrit à peu près tout ce que je puis observer par moi-même, le dehors : quant au dedans, je veux dire les mœurs et les caractères, tu comprends bien qu'au bout d'un mois je ne puis dire grand'chose de mon crû ; mais j'ai des amis de diverses classes et d'opinions diverses, tous très-complaisants, plusieurs très-judicieux. Voici le résumé de cinquante ou soixante conversations et discussions menées à fond et sans réticences.

Très-peu d'artistes dans cette ville peuplée d'œuvres d'art. Il y a trente ans, on avait M. Camuccini et des imitateurs froids de David ; aujourd'hui on tourne à la fadeur gracieuse ; les sculpteurs donnent au marbre un poli parfait pour plaire aux enrichis d'outre-monts, c'est là leur fort, et ils ne vont guère au delà. La plupart sont des ouvriers qui confectionnent des copies. Le gros public est tombé aussi bas ; les Romains ne sentent leurs chefs-d'œuvre que par l'admiration des étrangers. C'est que la vraie culture leur est interdite. Impossible de voyager sans un passe-port du pape, et ce passe-port est souvent refusé. Un artiste italien qu'on

me nomme n'a pu obtenir d'aller à Paris. — « Allez-y, si vous voulez, mais vous ne rentrerez pas. » — On craint qu'ils n'en rapportent des maximes libérales.

Les médecins, au dire des étrangers, sont des donneurs de lavements, et les avocats, des praticiens de chicane. Tous sont confinés dans leur spécialité. La police, qui laisse faire ce que l'on veut, ne souffre pas qu'on s'occupe d'aucune des sciences qui avoisinent la religion ou la politique. Un homme qui étudie et lit beaucoup, même chez lui et portes closes, tombe sous sa surveillance. On le tracasse, on l'assiége de visites domiciliaires pour saisir des livres défendus; on l'accuse d'avoir des gravures obscènes. Il est soumis au *precetto*, c'est-à-dire à l'obligation de rentrer chez lui à l'*Ave Maria* et de n'en pas sortir après le soleil couché; s'il y manque une fois, on l'enferme; un diplomate étranger me nomme un de ses amis à qui la chose est arrivée. — On cite à Rome un astronome et un ou deux antiquaires; mais en somme les savants y sont méprisés ou inquiétés. Si quelqu'un est érudit, il le cache ou demande excuse pour sa science, la représente comme une manie. L'ignorance est bien venue, elle rend docile.

Quant aux professeurs, les premiers, ceux de l'université, ont trois cents ou quatre cents écus par an et font cinq leçons par semaine: ceci montre la haute estime qu'on fait de la science. Pour vivre, les uns se font médecins, architectes, les autres employés, bibliothécaires; plusieurs, qui sont prêtres, ont l'argent de leurs messes, et tous vivent plus que sobrement. J'ai compté dans l'almanach quarante-sept chaires; il y a cinq cents élèves à l'université, environ dix élèves par chaire. Le

pape vient d'autoriser un cours de géologie qui a quatre auditeurs ; il n'y a pas de cours d'histoire profane. En revanche, les cours de théologie sont fort nombreux. Ceci montre l'esprit de l'institution ; les sciences du moyen âge y fleurissent, les sciences modernes restent à la porte. Il n'y a que deux écoles publiques à Rome : le séminaire romain, qui est sous les ordres du cardinal-vicaire et forme des prêtres, et le collége romain, qui est aux mains des Jésuites ; on n'y étudie que le latin et le grec. Point d'italien, point de français, nulle langue vivante, point d'histoire, sauf l'histoire romaine jusqu'à Constantin. Les études sont si faibles que, lorsqu'un élève veut entrer dans leur congrégation, il doit, fût-il le premier de tous, recommencer ses études depuis les principes. Dans la faculté de médecine, point de clinique d'accouchement : pour tout enseignement, on y trouve des tableaux représentant les organes, et ces tableaux sont couverts d'un rideau ; un sot célèbre par son ignorance vient d'y être appelé par une intrigue de femmes. Le reste est à l'avenant. Les professeurs, me dit un médecin allemand, sont des barbiers de village ; quelques-uns seulement ont passé une ou deux semaines à Paris, et pratiquent dans les hôpitaux des traitements qui sont arriérés d'un siècle. Dans l'hospice des maladies de peau, on fait aux teigneux des incisions à la tête ; la plaie cicatrisée, on les range en file, et on leur passe sur la tête un pinceau enduit d'une certaine mixture ; le même pinceau sert à tous, et il y a peut-être des années qu'il sert. On peut juger sur tout cela de la dignité et de l'importance des professions libérales.

Y a-t-il ici quelque ressort moral ? La plupart de mes

amis répondent que non ; le gouvernement a gâté l'homme. Les gens sont extraordinairement intelligents, calculateurs, rusés, mais non moins égoïstes; personne ou presque personne ne risquera pour l'Italie sa vie ou son argent. Ils crieront fort, laisseront les autres se mettre en avant, mais ne feront pas le plus petit sacrifice. Ils trouvent que se dévouer c'est être dupe ; ils sourient finement en voyant le Français qui s'enflamme, qui, au mot de patrie et de gloire, va se faire casser les os.

Ils ne se livrent pas, ils s'accommodent à vous, ils sont infiniment polis et patients, ils ne laissent pas échapper le plus léger sourire au milieu des barbarismes et des fautes de prononciation grotesques que commet toujours un étranger. Ils restent maîtres d'eux-mêmes, ne veulent point se compromettre, ne songent qu'à tirer leur épingle du jeu, à profiter, à duper autrui, à se duper les uns les autres. Ce que nous appelons délicatesse leur est inconnu ; tel antiquaire illlustre reçoit fort bien des marchands une remise sur tous les objets qu'il leur fait vendre, et il y a nombre d'usuriers parmi les personnages les plus riches et les plus nobles.

Chacun ici a son protecteur ; impossible de subsister autrement : il en faut un pour obtenir la moindre chose, pour se faire rendre justice, pour toucher son revenu, pour garder son bien. La faveur règne. Ayez à votre service ou dans votre famille une jolie femme complaisante, vous sortirez du plus mauvais pas blanc comme neige. Un de mes amis compare ce pays à l'Orient, où il a voyagé, avec cette différence que ce n'est pas la force ici, mais l'adresse qui mène les choses ; l'homme habile et bien appuyé peut tout obtenir. La vie est une ligue et un combat, mais sous terre. Sous un gouvernement de prê-

tres, on a horreur de l'éclat ; point d'énergie brutale : on se mine et on se contre-mine avec des manœuvres savantes et des chausse-trapes creusées dix ans d'avance.

Comme l'initiative et l'action sont nuisibles et mal vues, la paresse est en honneur. Quantité de gens vivent à Rome on ne sait comment, sans revenu ni métier. D'autres gagnent dix écus par mois et en dépensent trente ; outre leur place visible, ils ont toute sorte de ressources et d'expédients. D'abord le gouvernement fait pour deux ou trois cent mille écus d'aumônes, et chaque prince ou noble se croit obligé à la charité par rang et tradition : tel donne six mille écus par an. Comptez en outre qu'il y a des *buona mancia* partout ; certaines gens portent quinze placets par jour, et sur quinze un ou deux réussissent ; le pétitionnaire peut dîner le soir, et voilà un métier tout trouvé. Ce métier a ses suppôts ; à cet effet, on voit des écrivains publics en plein vent, le chapeau sur la tête, un parapluie à côté d'eux, leurs papiers maintenus par de petits pavés, écrivant des suppliques. Enfin, dans cette misère universelle, tout le monde s'assiste ; un mendiant n'est pas un homme déclassé, un galérien, non plus ; ce sont d'honnêtes gens, aussi honnêtes que les autres ; seulement, il leur est arrivé malheur : sur cette réflexion, les plus pauvres donnent quelques baïoques. Ainsi s'entretient la fainéantise : dans la montagne, du côté de Frascati, je trouvais à chaque pâturage un homme ou un enfant pour ouvrir la barrière ; aux portes des églises, un pauvre diable s'empresse de vous lever la portière de cuir. Ils attrapent ainsi cinq sous, six sous par jour, dont ils vivent.

Je connais un custode qui a six écus par mois; outre cela, de loin en loin il raccommode un vieil habit moyennant trois ou quatre baïoques; la famille meurt de faim, et parfois emprunte deux pauls (vingt sous) à un voisin pour achever le semaine. Néanmoins le fils et la fille vont à la promenade le dimanche très-bien vêtus. Cette fille est sage parce qu'elle n'est pas encore mariée; une fois le mari accroché, ce sera autre chose : on trouvera tout naturel qu'elle pourvoie à sa toilette et aide son mari. Quantité de ménages vivent ainsi de la beauté de la femme : le mari ferme les yeux et parfois les ouvre; dans ce cas, c'est pour mieux remplir ses poches. La honte ne le gêne pas; il y a tant de pauvreté dans le *mezzo ceto*, et, quand les enfants viennent, l'homme est si à plaindre, qu'il souffre sans se gendarmer un protecteur riche. « Ma femme veut des robes, qu'elle se gagne des robes! » D'ailleurs l'effet général du gouvernement est déprimant, l'homme est plié aux bassesses, il est habitué à trembler, à baiser la main de l'ecclésiastique, à s'humilier; de génération en génération, la fierté, la force et la résistance viriles ont été extirpées comme de mauvaises herbes; celui qui les porte en soi est foulé, il a fini par en perdre la semence. Un type de cet état d'esprit est le *Cassandrino* des anciennes marionnettes : c'est le laïque accablé, affaissé, en qui le ressort intérieur est cassé, qui a pris parti de rire de tout, même de lui; qui, arrêté par des brigands, se laisse dépouiller en plaisantant et en leur disant : « Vous êtes des chasseurs! » Amère bouffonnerie, arlequinade volontaire qui aide à oublier les maux de la vie. Ce caractère est fréquent; le mari, résigné, avili, subit le bonheur de sa femme. Sa part faite, il se promène, va prendre

au café sa tasse de trois sous, regarde le temps qu'il fait et se donne le plaisir d'étaler dans les rues le drap neuf de sa redingote. Un Romain, une Romaine mettent sur eux tout l'argent qu'ils gagnent ou qu'on leur donne. Ils se nourrissent peu et mal, mangent des pâtes, du fromage, des choux, du fenouil : point de feu l'hiver ; leurs meubles sont misérables, tout est pour l'apparence. On voit dans les rues, au Pincio, quantité de femmes en superbes manteaux de velours, une foule de jolis jeunes gens frisés, en gants neufs : le dessus est pimpant, reluisant, frais ; mais n'allez pas jusqu'au linge.

A côté de la paresse fleurit l'ignorance, comme un chardon à côté d'une ortie. Un de nos amis a vécu quelque temps aux environs du lac Némi ; impossible l'après-midi d'avoir une lettre ; le médecin, le curé et l'apothicaire choisissaient cette heure-là pour leur promenade, et il n'y avait qu'eux dans le village qui sussent lire. Il en est à peu près de même à Rome. On me cite une famille de nobles qui vivent dans deux chambres et en louent cinq autres ; c'est là tout leur revenu. Des quatre filles, une seule est capable d'écrire une note, on l'appelle la savante (*la dotta*). Le père et les fils vont au café, boivent un verre d'eau bien claire, lisent le journal ; voilà leur vie. Nul avenir pour un jeune homme ; il est tout heureux d'obtenir dans la daterie ou ailleurs une place de six écus par mois ; ni commerce, ni industrie, ni armée ; beaucoup se font moines, prêtres, vivent de leurs messes ; ils n'osent pas chercher fortune hors du pays ; la police ferme la porte au verrou sur ceux qui sortent.

Partant les intérieurs sont des taudis. Les demoiselles en question restent en robes de chambre fripées, fago-

tées comme des souillons, jusqu'à quatre heures du soir. Je connais un intérieur où longtemps j'ai pris les femmes pour des ravaudeuses ; je les trouvais nettoyant des bottes : ce n'était que désordre, linge sale, écuelles cassées sur la table et sur le pavé; toute la marmaille mangeait dans la cuisine. Un dimanche, je les vois en chapeau, ayant l'air de dames, et j'apprends que le frère est avocat; ce frère paraît : il a la tenue d'un *gentleman*.

Je demande à quoi tous ces jeunes gens passent leur temps. — A rien; la grande affaire en ce pays est d'agir le moins possible. On peut comparer un jeune Romain à un homme qui fait la sieste; il est inerte, il hait l'effort, et serait très-fâché d'être dérangé, d'être forcé d'entreprendre quoi que ce soit. Quand il est sorti de son bureau, il s'habille du mieux qu'il peut, et va passer sous une certaine fenêtre; cela dure des après-midi. De temps en temps, la femme ou la jeune fille lève un coin du rideau pour lui montrer qu'elle le sait là. Ils ne pensent pas à autre chose; cela n'a rien d'étonnant, la sieste prédispose à l'amour. Ils se promènent incessamment sur le Corso, suivent les femmes, savent leur nom, leur petit nom, leur amant, tout le passé et tout le présent de leur intrigue; ils vivent ainsi la tête remplie de commérages. Du reste, à ce métier, l'esprit s'aiguise et devient perspicace. Entre eux, ils sont polis, souriants, complimenteurs, mais dissimulés, toujours en garde, occupés à se supplanter et à se jouer de mauvais tours.

Dans la classe moyenne, il y a des soirées, mais singulières. Les amants s'observent d'un bout du salon à l'autre; impossible de causer avec une jeune fille, son

amant le lui a défendu. On prend des verres d'eau sans sucre ; chacun s'occupe à suivre sa pensée ou à observer autrui. On sort par moments de cette réflexion silencieuse pour écouter un morceau de musique. Dans la très-petite bourgeoisie, on ne sert rien du tout, pas même un verre d'eau. Il y a un piano, le plus souvent quelqu'un chante. Point de feu l'hiver, les dames font cercle, gardant leurs manchons. Les plus favorisées reçoivent une chaufferette pour les mains. Cela paraît suffisant ; ici on n'est pas difficile.

On tient les jeunes filles enfermées ; par conséquent elles tâchent de sortir. Dernièrement, à ce que l'on raconte, une d'elles, qui s'échappait le soir pour aller à un rendez-vous, a pris froid, est morte ; ses amies ont fait une sorte de démonstration, et sont venues en troupe baiser le corps ; à leurs yeux, c'était une martyre, morte pour la cause de l'idéal. Leur vie consiste à se dire tout bas qu'elles ont un amant, entendez un jeune homme qui pense à elles, leur fait la cour, passe devant leur fenêtre, etc. Cela occupe leur imagination et leur tient lieu d'un roman écrit ; elles en font au lieu d'en lire. De cette façon, elles ont eu souvent cinq ou six passions avant leur mariage. Pour ce qui est de la vertu, elles ont une tactique particulière : livrer les approches, garder la forteresse, et chasser habilement, continûment et résolûment au mari.

Notez que cette galanterie n'est pas fort décente au contraire, elle est singulièrement naïve ou singulièrement crue. Ces mêmes jeunes gens, qui tournent dix-huit mois autour d'une fenêtre et se nourrissent de rêveries, abordent avec des mots de Rabelais une femme qui marche seule dans la rue. Même avec la

femme qu'ils aiment, ils ont des paroles à double entente, des gentillesses indécentes. Un de mes amis se trouve un jour dans une partie de campagne avec un jeune homme et une jeune femme qui paraissaient fort épris ; à chaque instant, ils oubliaient qu'ils étaient en public. Il dit à son voisin : « Voilà sans doute de nouveaux mariés, mais ils se croient dans leur chambre. » Le voisin ne répond pas, semble embarrassé ; c'est lui qui était le mari. — Notre ami prétend que la grande passion italienne tant vantée par Stendhal, l'adoration persévérante, le culte absolu, l'amour capable de se suffire et de durer toute la vie, devient aussi rare ici qu'en France. A tout le moins la délicatesse y manque ; quelques femmes s'éprennent, mais des dehors ; ce qu'elles admirent, c'est un beau garçon, bien portant et bien habillé, qui a du linge blanc et des chaînes d'or. Rien de doux ni de féminin dans leur caractère ; elles seraient de bonnes compagnes en des occasions dangereuses où il faudrait déployer de l'énergie ; mais, dans les circonstances ordinaires, elles sont tyranniques et, en fait de bonheur, très-positives. Les experts, en pareille matière, déclarent qu'on entre en servitude dès qu'on devient l'amant d'une Romaine ; elle exige de vous des soins infinis, accapare tout votre temps ; vous devez être toujours à votre poste, offrir le bras, apporter des bouquets, donner des colifichets, être attentif ou en extase ; faute de quoi elle conclut que vous avez une autre maîtresse, vous ramène à l'instant à votre devoir, demande sur place des preuves parlantes. Dans ce pays, le temps d'un homme, n'étant réclamé ni par la politique, ni par l'industrie, ni par la littérature, ni par la science, est une marchandise sans acheteurs ;

selon la règle économique de l'offre et de la demande, sa valeur diminue d'autant, et même devient nulle ; à ce taux-là, une femme peut l'employer en génuflexions et en phrases.

Ils se sont accommodés à cette vie, qui nous semble si réduite et presque morte. Faute de lectures et de voyages, ils ne font pas de comparaison ni de retour sur eux-mêmes : les choses ont toujours été ainsi, elles seront toujours ainsi : une fois acceptée, cette nécessité ne paraît pas plus étrange que la *malaria*. D'ailleurs beaucoup de circonstances contribuent à la rendre supportable. On vit ici à très-bon marché : un ménage qui a deux enfants et une servante dépense 2,500 francs ; 3,000 francs sont autant que 6,000 à Paris. On peut sortir en casquette, en habit râpé ; personne ne contrôle autrui, chacun songe à prendre du plaisir : les fredaines sont tolérées ; ayez votre billet de confession, fuyez les libéraux, faites preuve de docilité et d'insouciance, vous trouverez le gouvernement patient, accommodant, d'une indulgence paternelle. Enfin les gens d'ici ne sont pas exigeants en fait de bonheur : une promenade le dimanche en bel habit à la villa Borghèse, un dîner dans une *trattoria* à la campagne, voilà une perspective qui défraye leurs rêves pour une semaine. Ils savent flâner, bavarder, se contenter du peu qu'ils ont, savourer une bonne salade fraîche, jouir d'un verre d'eau bien pure dégustée en face d'un bel effet de lumière. De plus, il y a chez eux un fond de bonne humeur ; ils croient qu'il faut passer son temps agréablement, que l'indignation inutile est une sottise, que la tristesse est une maladie ; leur tempérament va vers la joie, comme une plante vers le soleil. A la bonne humeur joignez la bonhomie.

Un prince parle familièrement à ses domestiques, rit avec eux; un paysan des environs, pour qui vous êtes une sorte de seigneur, vous tutoie sans difficulté; un jeune homme du monde décrit et détaille une jeune fille du monde comme si elle était sa maîtresse. Le sans-gêne est complet; ils ne connaissent pas les petites contraintes de notre société, la réserve et la politesse.

Souhaitent-ils vivement devenir Italiens? Oui et non. Mes amis prétendent qu'ils détesteraient les Piémontais au bout d'un mois. Ils sont habitués à la licence, à l'impunité, à la paresse, au régime de la faveur, et se sentiraient mal à l'aise s'ils en étaient privés. En somme, ici quiconque est bien appuyé, bien apparenté, peut faire ce qu'il veut, pourvu qu'il ne s'occupe pas de politique. Les nouveaux tribunaux établis dans les Romagnes, à Bologne par exemple, ont dissout et puni des sociétés de voleurs qui trouvaient des recéleurs dans la meilleure compagnie. Un paysan qui a tué son ennemi, mais dont le cousin est domestique d'un cardinal, en est quitte pour deux ans de galères; il est condamné pour vingt ans, mais on le gracie par degrés, et il revient dans son village, où il n'est pas moins considéré qu'auparavant. Ce sont des sauvages, ils ne se soumettraient pas aisément à la contrainte de la loi. — D'ailleurs le sentiment moral leur manque, et, s'ils ne l'ont pas, la faute n'en est pas toute à leurs chefs. Considérez les mauvais gouvernements allemands du siècle dernier, tout aussi absolus et arbitraires que celui-ci: les mœurs y étaient honnêtes et les principes sévères; le tempérament des sujets atténuait les vices de la constitution; à Rome, il les aggrave. L'homme ici n'a pas naturelle-

ment l'idée de la justice ; il est trop fort, trop violent, trop imaginatif, pour accepter ou s'imposer un frein : quand il se croit en guerre, il ne limite pas son droit de guerre. Il y a six jours, une bombe fit explosion chez le principal libraire papal ; le parti avancé veut ainsi faire preuve d'énergie en Europe, et croit effrayer ses ennemis ils admettent, comme Orsini, la souveraineté du but ; on sait comment ils ont assassiné Rossi. Les peuples d'au delà des monts ont là-dessus des sentiments qui manquent aux Romains.

23 mars. La noblesse.

Quant à l'aristocratie, on la dit bête. On passe en revue devant moi les principales familles : plusieurs ont voyagé, sont passablement instruits, ne sont pas méchants ; mais, par une particularité singulière qui tient sans doute au nombre trop petit des croisements, à la stagnation du sang toujours enfermé dans les mêmes veines, presque tous ont l'esprit foncièrement obtus et borné : on peut regarder leurs portraits dans la jolie comédie du comte Giraud, *l'Ajo nel imbarrazzo;* le prince Lello, dans la *Tolla* de M. Edmond About, est pris sur le vif, et ses lettres ridicules sont authentiques. — Je réponds que je connais quatre ou cinq nobles ou grands seigneurs romains, tous parfaitement bien élevés et aimables, quelques-uns érudits ou cultivés, l'un, entre autres, prévenant comme un prince, spirituel comme un journaliste, savant comme un académicien, outre cela artiste et philosophe, si fin, si fécond en mots piquants et en idées de toute sorte qu'il défrayerait à lui seul la

conversation du plus brillant et du plus libre salon parisien. — On me réplique qu'il ne faut pas juger sur des exceptions, et que dans une compagnie de sots, si sots qu'ils soient, il y a toujours des gens d'esprit. Trois ou quatre (sans plus), ouverts, actifs, tranchent sur la foule moutonnière. Ceux-ci sont libéraux, les autres papalins, enfermés dans leur éducation, dans leurs préjugés, dans leur inertie, comme une momie dans ses bandelettes. On trouve sur leur table de petits livres dévots ou des chansons grivoises; à cela se réduisent leurs importations françaises. Leurs fils servent dans la garde noble, se font une raie au milieu de la tête, et poursuivent les femmes de leur sourire de coiffeur.

Très-peu de salons, l'esprit de société manque, et on ne s'amuse guère. Chaque grand seigneur reste au logis, et le soir reçoit ses familiers, gens qui appartiennent à la maison comme les tentures et les meubles. On ne va pas dans le monde, comme à Paris, par ambition, pour se ménager des relations, pour acquérir des appuis; de pareilles démarches seraient inutiles. C'est dans d'autres eaux, dans les eaux ecclésiastiques, qu'il faut pêcher. Les cardinaux sont le plus souvent fils de paysans ou de petits bourgeois, et chacun d'eux a son entourage intime qui le suit depuis vingt ans; son médecin, son confesseur, son valet de chambre arrivent par lui et dispensent ses grâces. Un jeune homme ne parvient qu'en s'attachant ainsi à la fortune d'un prélat ou à celle de ses gens; cette fortune est un gros vaisseau que le vent pousse, et qui traîne après lui les petites barques. Notez que ce grand crédit des prélats ne leur donne pas de salons. Pour obtenir une faveur ou une place, il ne faut pas s'adresser à un cardinal, à un chef de service; il ré-

pond très-obligeamment et s'en tient là. Poussez des ressorts plus secrets, adressez-vous au barbier, au premier domestique, à l'homme qui passe la chemise. Un matin, il parlera de vous et dira avec insistance : « Ah ! Éminence, un tel pense si bien, il parle de vous si respectueusement ! »

Une autre circonstance mortelle à l'esprit de société, c'est le manque de laisser-aller. Les gens se défient les uns des autres, veillent sur leurs paroles, ne s'épanchent pas. Un étranger, qui pendant vingt ans a tenu ici un salon important, nous disait que, s'il quittait Rome, il n'aurait pas dans six mois deux lettres à y écrire ; en ce pays-ci, on n'a point d'amis. Partant la seule occupation est l'amour ; les femmes passent la journée à leur balcon, ou, si elles sont riches, vont à la messe, de là au Corso, puis encore au Corso. La sensibilité, n'ayant pas comme ailleurs son débouché journalier, produit, quand elle trouve son emploi, des passions violentes, et parfois des explosions étranges, par exemple, le désespoir de la jeune marquise Vittoria Savorelli, morte d'amour parce que son fiancé, un Doria, l'avait abandonnée ; le mariage de telle grande dame avec un sous-officier français, qui sellait son cheval dans la cour du palais, et d'autres dénoûments romanesques ou tragiques.

Le grand malheur pour les hommes, c'est de n'avoir rien à faire ; ils se rongent ou s'endorment sur place. Faute d'occupation, ils rusent l'un contre l'autre, ils s'épient et se tracassent, comme des moines oisifs et clos dans leur couvent. C'est surtout vers le soir que le poids du désœuvrement devient accablant ; on les voit dans leurs immenses salons, devant leurs files de

tableaux, bâiller, tourner, attendre. Viennent deux ou trois habitués, toujours les mêmes, apportant des commérages; Rome à cet égard est tout à fait une ville de province. On s'enquiert d'un domestique renvoyé, d'un meuble acheté, d'une visite trop tard ou trop tôt rendue; incessamment le ménage et la vie intime sont percés à jour; nul ne jouit du grand incognito de Londres ou de Paris. Quelques-uns s'intéressent à la musique ou à l'archéologie; on parle des fouilles récentes, et l'imagination, les affirmations se donnent carrière: c'est la seule étude demi-vivante; le reste est languissant ou mort; les journaux et les *revues* étrangères n'arrivent pas ou sont arrêtés une fois sur deux, et les livres modernes manquent. Ils ne peuvent pas causer de leur carrière, ils n'en ont pas; la diplomatie et les hauts emplois sont aux prêtres, et l'armée est étrangère. Reste l'agriculture: plusieurs s'y adonnent, mais indirectement; ils louent aux paysans par l'intermédiaire des *mercanti di campagna;* ceux-ci ordinairement sous-louent aux possesseurs de troupeaux napolitains qui viennent ici passer l'hiver et le printemps. La terre est fort bonne, l'herbe très-abondante. Tel *mercante* sous-loue 25 écus pour six mois ce qu'il a loué 11 écus pour l'année: il ramasse encore à peu près 5 écus sur les foins, et gagne ainsi 3 pour 1; on peut compter qu'en moyenne ils gagnent 2 pour 1; aussi font-ils de grandes fortunes. Quelques-uns se ruinent pour trop entreprendre: ils achètent et engraissent des bestiaux, et l'épidémie se jette en travers; mais les autres, enrichis, sont les chefs de la bourgeoisie, s'habillent bien, commencent à raisonner, sont libéraux, souhaitent une révolution qui les mette à la tête des affaires, surtout des

affaires municipales. Quelques-uns, ayant atteint une opulence énorme, achètent une terre, puis un titre; l'un d'eux est duc. — Un noble de Rome ne peut pas se passer d'eux; il ne connaît pas les paysans, il ne vit pas parmi eux; s'il voulait leur louer directement, il rencontrerait une ligue. Il n'a rien de commun avec eux, il n'est point ami d'eux; il joue à leurs yeux le rôle de parasite. D'autre part, il est mal avec le *mercante*, par lequel il se sent exploité. A son tour, le *mercante* passe aux yeux des paysans pour une sorte d'usurier nécessaire. Les trois classes sont séparées, il n'y a pas de gouvernement naturel.

Il n'en est pas de même dans la Romagne devenue italienne, où les nobles sont campagnards; mais, sauf deux ou trois cantons, les nobles de Rome qui voudraient vivre sur leur terre, l'exploiter eux-mêmes, prendre le gouvernement économique et moral du pays, trouvent aujourd'hui plus de difficultés que jamais. D'abord les bras manquent : les conscriptions de Victor-Emmanuel ont pris beaucoup d'Abruzzais qui venaient faire les gros travaux; les chemins de fer romains occupent un assez grand nombre de Romains, et la campagne romaine est presque vide d'habitants. En outre les affaires sont soumises au régime du bon plaisir : la sortie des grains n'est pas libre; il faut une permission spéciale pour toute opération ou entreprise, et vous n'obtenez de permissions que selon votre degré de faveur. Le gouvernement intervient jusque dans vos affaires privées. Par exemple, un locataire ou fermier ne vous paye pas; vous lui accordez trois mois, au bout des trois mois trois autres, et ainsi de suite. A la fin, excédé, vous vous décidez à le mettre à la porte;

mais son neveu est chanoine, et le gouverneur du district vous fait demander un nouveau répit pour le pauvre homme. Un an se passe, vous envoyez l'huissier; l'huissier s'arrête, apprenant à la porte qu'un cardinal s'intéresse à l'affaire. Vous rencontrez le cardinal dans le monde; il vous prie de la part du pape d'user de miséricorde envers un honnête homme qui n'a jamais manqué au devoir pascal et dont le neveu marque par ses vertus dans la daterie.

En général le procédé est celui ci : le locataire ou le paysan qu'on assigne demande et obtient plusieurs fois de suite remise à quinzaine. — Il attrape ainsi les *ferie*, les jours de fête de Noël, du carnaval, de Pâques, de la Saint-Pierre, de l'automne : il y en a qui durent deux mois; à cause de la sainteté du moment, il réclame alors un délai plus long : le juge lui accorde quatre mois. — Cela fait, il va en appel, et gagne encore ainsi beaucoup de temps.— Puis il s'adresse à *l'uditore santissimo*, magistrat qui prend le mot du pape, toujours très-tendre pour les petits et les pauvres. Nouveau répit. — Il allègue alors que sa femme est grosse et proche de son terme. Défense de lui envoyer les huissiers; vous devez attendre quarante jours après l'accouchement. — Les quarante jours vont expirer; il sous-loue la maison à quelque ami insolvable, à condition de rester chez lui comme hôte. — Vous voilà forcé de commencer contre ce prête-nom une procédure toute nouvelle, et, si par hasard il est tonsuré, vous êtes obligé d'aller au tribunal du cardinal-vicaire. — Votre plus court parti est de payer tous les frais, de renoncer à votre loyer et d'offrir une petite somme à votre débiteur pour qu'il déguerpisse et aille recommencer ailleurs.

Un noble italien que je connais possède plusieurs maisons à Rome. L'une de ces maisons a devant elle, de l'autre côté de la rue, un jardin qui dépend d'un couvent de religieuses ; la supérieure remarque que du troisième étage on peut apercevoir un coin de jardin : Commandement au propriétaire, de la part du cardinal-vicaire, de boucher à ses frais, avec des planches, les fenêtres exposées à être coupables. Je citerais quantité de vexations semblables ; c'est à dégoûter d'être propriétaire...

L'homme a besoin d'une occupation forte qui l'emploie et d'une justice exacte qui le contienne : il est comme l'eau, il lui faut une pente et une digue ; sinon, le fleuve limpide, utile, agissant, devient un marécage stagnant et fétide. Ici la répression ecclésiastique barre la voie au fleuve, et le régime du bon plaisir perce incessamment la digue ; le marécage s'est fait, et on vient d'en voir le détail. Si l'on trouve tant de vilenies et de misères, c'est que l'action libre manque, et aussi la justice exacte. Mes amis m'avertissent de ne point juger cette nation sur son état présent : le fond vaut mieux que l'apparence ; il faut distinguer ce qu'elle est de ce qu'elle peut être. Selon eux, la force et l'esprit y abondent, et, pour m'en convaincre, ils vont demain me conduire dans la campagne et dans les faubourgs. Il faut les voir, disent-ils, avant de raisonner sur le peuple.

21 mars. La campagne

Nous sommes sortis par la porte del Popolo, et nous avons suivi un long faubourg poudreux ; là aussi il y a

des ruines. Nous sommes entrés à droite dans l'ancienne villa du pape Jules III, demi-abandonnée. On pousse une porte vermoulue, et l'on voit une cour élégante où tourne un portique circulaire, soutenu par des colonnes carrées à têtes corinthiennes ; la masse a subsisté par la solidité de sa construction ancienne. Aujourd'hui c'est une sorte de hangar approprié à des usages domestiques : des paysans, des laveuses en manches retroussées vaguent çà et là. Au bord des vieilles vasques de pierre, le linge attend le battoir ; un canard sur une patte regarde le riche bouillonnement de l'eau, qui, amenée jadis avec une prodigalité princière, regorge et bourdonne comme aux premiers jours ; les claies de joncs, les tas de roseaux, les fumiers, les bêtes, sont autour des colonnes. Ce sont là les héritiers de Vignole, de Michel-Ange, d'Annibal Caro, de la cour savante, guerrière, lettrée, qui venait le soir entretenir le généreux pape. — A gauche, un grand escalier sans marches, sorte de rampe qu'on pouvait monter à cheval, développe sa profondeur et les belles courbes de ses voûtes. Arrivés au sommet, nous forçons une sorte de loquet, et nous trouvons une *loggia ;* c'est là qu'après souper le pape venait converser, prendre le frais, en face de la campagne largement étalée sous ses regards. Des colonnes la portent ; on distingue au plafond des restes des caissons ouvragés où se mêlaient et se déployaient les corps vivants des figurines ; un vaste balcon prolonge le promenoir et apporte plus amplement l'air du dehors à la poitrine. Rien de plus grandement entendu, de mieux approprié au climat, de plus propre à contenter des sens d'artiste ; c'est ici qu'il fallait venir pour discuter des projets d'édifices ou retoucher des agence-

ments de figures. On lui montrait des esquisses, on crayonnait devant lui : un pareil homme, si libéral et si amateur du beau, était fait pour comprendre de pareilles âmes. Maintenant il reste une sorte de grenier ; les ferrures du balcon sont à demi descellées, les caissons sont tombés, les piliers de la cour ont perdu leur stuc, et montrent leur cailloutis entamé de briqueterie rouge ; seules, les colonnes de la *loggia* allongent encore leurs beaux fûts de marbre blanc. Deux ou trois peintres viennent au printemps se nicher dans cette ruine.

La poussière tourbillonne, et le soleil chauffe péniblement la coupole grise des nuages ; le ciel semble d'étain ; le sirocco, énervant, fiévreux, souffle par rafales. Le Ponte Molle apparaît entre ses quatre statues; derrière est une pauvre auberge, et aussitôt après commence le désert. Rien d'étrange comme ces quatre statues lézardées, qui se profilent sur le grand vide morne et font l'entrée du tombeau d'un peuple. Des deux côtés, le Tibre se traîne et tournoie, jaunâtre et visqueux comme un serpent malade. Pas un arbre sur ses bords, plus de maisons, plus de cultures. De loin en loin, on découvre un môle de briques, un débris branlant sous sa chevelure de plantes, et, sur une pente, dans un creux, un troupeau silencieux, des buffles aux longues cornes, qui ruminent. Des arbustes, de mauvaises plantes rabougries s'abritent dans les enfoncements des collines; les fenouils suspendent au flanc des escarpements leur panache de délicate verdure ; mais nulle part on ne voit d'arbre véritable, c'est là le trait lugubre. Des lits de torrents sillonnent de leurs blancheurs blafardes le vert uniforme; les eaux inutiles s'y

tordent à demi engravées, ou dorment en flaques, parmi les herbes pourries.

A perte de vue, de toutes parts, la solitude ondule en collines d'une bizarrerie monotone, et l'on cherche longtemps en soi-même à quelles formes connues ces formes étranges peuvent se rapporter. On n'en a point vu de semblables, la nature n'en produit pas; quelque chose est venu se surajouter à la nature, pour enchevêtrer leur pêle-mêle et brouiller leurs éboulements. Mollasses ou effondrés, leurs contours sont ceux d'une œuvre humaine affaissée, puis dissoute par l'attaque incessante du temps. On se figure d'anciennes cités écroulées et ensuite recouvertes par la terre, de gigantesques cimetières effacés par degrés, puis enfouis sous la verdure. On sent qu'une grande population a vécu là, qu'elle a retourné et manié le sol, qu'elle l'a peuplé de ses bâtisses et de ses cultures, qu'aujourd'hui il n'en subsiste plus rien, que ses vestiges eux-mêmes ont disparu, que l'herbe et le sol ont fait par-dessus eux une nouvelle couche, et l'on éprouve le sentiment d'angoisse vague que l'on aurait au bord d'une mer profonde, si, à travers l'abîme des eaux immobiles, on démêlait, comme en un songe, la forme indistincte de quelque énorme cité descendue sous les flots.

Deux ou trois fois, on arrive sur une hauteur; de là, quand on contemple le cercle immense de l'horizon peuplé tout entier par les entassements de collines et par le pêle-mêle des creux funéraires, on sent tomber sur son cœur un découragement sans espérance. C'est un cirque, un cirque au lendemain des grands jeux, muet et devenu sépulcre : une ligne âpre de montagnes violacées, une solide barrière de rocs lointains, lui servent

de muraille; la décoration, les marbres ont péri; il ne reste de lui que cette enceinte et le sol formé de débris humains. Là s'est déployée pendant des siècles la plus sanglante et la plus pompeuse des tragédies humaines : toutes les nations, Gaulois, Espagnols, Latins, Africains, Germains, Asiatiques, ont fourni leurs recrues et leurs jonchées de gladiateurs; les cadavres des innombrables morts, aujourd'hui confondus, oubliés, font de l'herbe.

Quelques paysans passent, le fusil en bandoulière, à cheval, chaussés de fortes guêtres; des bergers dans leur peau de mouton rêvent, l'œil brillant et vide. Nous arrivons à Porta-Prima; des enfants déguenillés, une petite fille en loques, la poitrine nue jusqu'à l'estomac, se cramponnent à la voiture pour avoir l'aumône.

Nous allons voir à Porta-Prima les nouvelles fouilles; c'est la maison de Livie; on y a découvert, il y a six mois, une statue d'Auguste : tout cela est enseveli. Quels entassements de terre à Rome! Dernièrement, dit-on, sous une église, on en a retrouvé une autre, et sous celle-là une autre, probablement du troisième siècle. La première s'était effondrée dans quelque invasion de barbares; quand les habitants revinrent, les débris faisaient un tas solide; sur les fûts des colonnes ils ont posé les fondements de la seconde église. La même chose est arrivée à la seconde, et on a bâti pareillement la troisième. Déjà Montaigne citait à Rome des temples enterrés dont le toit était au-dessous des pieds de toute la longueur d'une pique de lansquenet. — Quand on longe une route, on y aperçoit en tout pays une croûte de terreau noirâtre, celle que les hommes cultivent; c'est d'elle que sort toute la population

végétale, animale et humaine; les vivants y retournent pour en sortir sous d'autres formes; au-dessus de la grande masse inerte et minérale, ce fumier est la seule portion mobile qui s'élève, puis retombe, selon le va-et-vient du tourbillon de la vie. Certainement, en aucun endroit du monde il n'a été plus agité de fond en comble et plus bouleversé qu'ici.

On pénètre avec des torches dans les chambres souterraines, étançonnées, d'où l'eau suinte. En promenant la torche sur les murs, on voit reparaître un à un de jolis ornements, des oiseaux, des feuillages verts, des grenadiers chargés de leurs fruits rouges; c'est encore le goût simple et sévère de la saine antiquité, tel que le montrent Pompéi et Herculanum.

Le soleil baissait dans une grande brume pâle; le vent lourd, aveuglant, soulevait la poussière par saccades; sous ce double voile, les rayons mornes comme ceux d'un bloc de fer rougi s'éteignaient vaguement dans la désolation infinie. Au sommet d'un escarpement, on apercevait une misérable ruine vacillante, l'acropole de Fidènes, et, sur un autre, le carré noirci d'une tour féodale

22 mars.

Aujourd'hui course à pied à Frascati; le ciel est nuageux, mais le soleil perce par places la lourde coupole de nuages.

A mesure que l'on s'élève vers les hauteurs dévastées de Tusculum, la perspective devient plus grande et plus triste. L'immense campagne romaine s'étend et s'étale

ainsi qu'une lande stérile. Vers l'orient se hérissent des montagnes âpres, où pèsent les nuées orageuses ; à l'ouest, on démêle Ostie et la mer indistincte, sorte de bande vaporeuse, blanchâtre comme la fumée d'une chaudière. A cette distance et de cette hauteur, les monticules qui bossellent la plaine s'effacent à demi ; ils ressemblent aux faibles et longues ondulations d'un océan morne. Point de cultures ; la couleur blafarde des champs abandonnés prolonge à perte de vue ses teintes effacées et ternes. Les grands nuages la tachent de leur ombre, et toutes ces bandes violacées, noirâtres, rayent les fonds roux, comme dans un vieux manteau de pâtre.

Hardiesse et franc parler, énergie sans gaieté de mon jeune guide. Il a dix-neuf ans, sait cinq ou six mots de français, ne travaille pas, vit de son métier de cicerone, c'est-à-dire de quelques pauls attrapés par raccroc. Rien d'agréable, d'aimable ou de respectueux dans ses manières ; il est plutôt sombre et âpre, et donne ses explications avec la gravité d'un sauvage. Cependant, en qualité d'étrangers, nous sommes pour lui des seigneurs riches. On me dit que ces gens sont naturellement fiers, hautains même, disposés à l'égalité. A Rome, au bout de trois jours au café, un garçon, entendant un étranger hasarder ses premières phrases italiennes, le toise, le juge, et dit tout haut en sa présence : « Cela va bien, il fait des progrès. »

On laisse à gauche la villa Mandragone, énorme ruine panachée d'herbes flottantes et de petits arbustes. A droite, la villa Aldobrandini ouvre ses avenues de platanes colossaux et de charmilles taillées, ses architectures d'escaliers, de balustres et de terrasses. A l'entrée, adossé contre la montagne, un portique revêtu de co-

lonnes et de statues dégorge à flots l'eau qui lui arrive d'en haut sur un escalier de cascades; c'est le palais de campagne italien, disposé pour un grand seigneur d'esprit classique, qui sent la nature d'après les paysages de Poussin et de Claude Lorrain. Les salles de l'intérieur ont des peintures à fresque, *les Neuf Muses autour d'Apollon*, *les Cyclopes et Vulcain à leur forge*, plusieurs plafonds du cavalier d'Arpin, *Ève et Adam*, *Goliath et David*, une *Judith* du Dominiquin, belle et simple. Impossible de considérer les hommes de ce temps-là comme de la même espèce que nous. C'étaient des paysans froqués ou défroqués, des hommes d'action, bons pour les coups de main, voluptueux et superstitieux, la tête pleine d'images corporelles, qui entrevoyaient comme en rêve, aux heures vides, le corps de leur maîtresse ou le torse d'un saint, ayant entendu conter quelque histoire de la Bible ou de Tite-Live, lisant parfois l'Arioste, sans critique ni délicatesse, exempts des millions d'idées nuancées dont notre littérature et notre éducation nous remplissent. Dans l'histoire de David et de Goliath, toutes les nuances pour eux consistaient dans les divers mouvements du bras et les diverses attitudes du corps. L'invention du cavalier d'Arpin se réduit ici à forcer ce mouvement qui devient furieux, et cette attitude qui devient tordue. Ce qui intéresse un moderne dans une tête, l'expression d'un sentiment rare et profond, la distinction, les marques de la finesse et de la supériorité natives, n'apparaissent jamais chez eux, sauf chez ce chercheur précoce, ce penseur raffiné et dégoûté, ce génie universel et féminin, Léonard de Vinci. La Judith du Dominiquin est ici une belle paysanne saine et simple, bien peinte

et bien membrée. Si vous cherchez les sentiments compliqués, exaltés, d'une femme vertueuse qui par patriotisme et piété vient de se faire courtisane et assassin, et qui rentre les mains rouges, sentant peut-être sous sa ceinture l'enfant de l'homme qu'elle vient d'égorger, cherchez ailleurs, lisez le drame d'Hebbel, la *Cenci* de Shelley, proposez le sujet à un Delacroix ou à un Ary Scheffer.

Je me suis confirmé cette nuit dans cette idée par la lecture de Vasari. Voyez par exemple les vies des deux Zucchero, entre tant d'autres semblables. Ce sont des ouvriers élevés dès l'âge de dix ans dans l'atelier, qui fabriquent le plus possible, cherchent des commandes, et répètent partout les mêmes sujets bibliques ou mythologiques, les travaux d'Hercule ou la création de l'homme. Ils n'ont pas l'esprit encombré de dissertations et de théories, comme nous l'avons depuis Diderot et Gœthe. Quand on leur parle d'Hercule ou du Père éternel, ils imaginent un grand corps avec beaucoup de muscles, nu ou drapé dans un manteau brun ou bleu. Pareillement tous ces princes, abbés, particuliers, qui font décorer leur maison ou leur église, cherchent une occupation pour leurs yeux ; ils lisent bien les contes de Bandello ou les descriptions de Marini, mais en somme la littérature alors ne fait qu'*illustrer* la peinture. Aujourd'hui, c'est l'inverse.

Nous sommes montés sur les hauteurs de l'ancien Tusculum ; on y voit les restes d'une villa qui fut, dit-on, celle de Cicéron, restes informes, amas de briques disjointes, soubassements mal déterrés, qui vont s'effondrant sous les intempéries de l'hiver et l'envahissement des herbes. Parfois, à mesure que l'on avance, les pa-

rois d'une chambre antique apparaissent sur le bord de la route, dans les flancs d'un escarpement. Au sommet est un petit théâtre où gisent des fragments de colonnes. Cette montagne dévastée, peuplée par places de genêts et d'arbrisseaux épineux, le plus souvent nue, où des rocs cassés crèvent la maigre enveloppe de terre, est elle-même une grande ruine. L'homme a été là, il a disparu; c'est l'aspect d'un cimetière. Au sommet est une croix sur un tas de moellons noircis ; le vent souffle, et chante une psalmodie lugubre. Les montagnes du midi, toutes rousses d'arbres qui ne verdissent pas encore, le promontoire morne du Mont-Cavi, la file des hauteurs désolées sous leur chevelure ébouriffée d'herbes jaunâtres, tout en bas la campagne romaine, fauve sous son linceul de nuages déchirés, semblent un champ mortuaire.

Dans les forêts arrosées qu'on traverse à la descente fleurissent des anémones blanches et violettes, des pervenches d'un azur tendre et charmant. Un peu plus loin, l'abbaye de Grotta-Ferrata, avec ses créneaux du moyen âge, avec ses vieilles arcades de colonnes élégantes, avec ses fresques sobres et sérieuses du Dominiquin, retire un peu l'esprit de ces rêves funèbres. Au retour, à Frascati, le bruit des eaux courantes, les têtes fleuries des amandiers et des aubépines dans le creux vert de la montagne, l'éclat des jeunes blés qui lèvent, réjouissent le cœur par une apparence de printemps. Le ciel s'est épuré, le délicieux azur s'est montré, parsemé de petits nuages blancs qui planent comme des colombes ; tout le long du chemin, les arcs ronds des aqueducs se développent noblement dans la lumière.

Et pourtant, même sous ce soleil, toutes ces ruines

font mal ; elles témoignent de tant de misères ! Quelquefois c'est un massif rongé par le pied, une voûte branlante ; ailleurs c'est un arc isolé, un morceau de mur, trois pierres enterrées qui affleurent : on dirait les restes d'un pont emporté par une inondation, ou ce qui subsiste d'une ville écroulée dans un incendie.

22 mars. Le peuple.

Avant tout, quand on veut juger les paysans romains, il faut poser comme premier trait de leur caractère l'énergie, j'entends l'aptitude aux actions violentes et dangereuses. Voici des anecdoctes.

Notre ami N..., homme athlétique, brave et calme, habite la campagne à cinq ou six lieues d'ici. Il nous conte que dans son village les coups de couteau sont fréquents : des trois frères de son domestique, l'un est au bagne, deux sont morts assassinés. Dans ce même village, deux paysans plaisantaient et s'amusaient entre eux. Le premier avait une fleur à sa boutonnière, quelque présent de sa maîtresse. L'autre la prend. « Rends-la-moi, » dit l'amant ; l'autre n'en fait que rire. L'amant devient sérieux. « Rends-la-moi tout de suite ! » Nouveaux rires. L'amant veut la reprendre de force, l'autre se sauve ; il le poursuit, l'atteint, lui plante son couteau dans le dos, non pas une fois, mais vingt, en boucher et en furieux. — La colère, avec le sang, leur monte aux yeux, et ils rentrent à l'instant dans la férocité primitive.

Un officier qui est avec nous cite des traits semblables. Deux soldats français se promenaient le long du

Tibre, ils voient un homme du peuple qui veut noyer un chien; ils l'en empêchent, et les coups de poing commencent. L'homme crie au secours, les gens du quartier arrivent : un apprenti enfonce son couteau par derrière dans le corps du premier soldat français, qui tombe sans faire un mouvement. Ce soldat avait une force et une structure d'Hercule; mais le coup avait été si juste que le cœur était traversé. — Deux autres soldats dans la campagne entrent dans un enclos, volent des figues, se sauvent; le propriétaire, ne pouvant les attraper, leur tire deux coups de fusil, tue l'un, casse la jambe à l'autre. — Ce sont de vrais sauvages; ils croient pouvoir à toute occasion rentrer dans le droit de guerre et en user jusqu'au bout.

Notre ami N.... a essayé dans son village d'abolir quelques pratiques cruelles. On y tue un bœuf ou une vache par semaine; mais, avant d'expédier la malheureuse bête, on la livre aux enfants, aux jeunes gens, qui lui crèvent les yeux, lui mettent le feu sous le ventre, lui coupent les lèvres, la déchiquètent et la martyrisent : c'est pour se donner le plaisir de la voir furieuse; ils aiment les émotions fortes. N... tâche de les dissuader, va trouver le curé, s'adresse à tout le monde. Pour les prendre au vif, il leur donnait des raisons positives : « La viande, ainsi échauffée, ne sera pas bonne. — Qu'est-ce que cela nous fait? Nous sommes trop pauvres, nous n'en mangeons pas. » — Un jour, il rencontre un paysan qui rouait son âne de coups; il lui dit : « Laisse donc tranquille cette pauvre bête. » Le paysan répond avec le *scherzo*, l'âpre et dure plaisanterie romaine : « Je ne savais pas que mon âne eût des parents dans ce village. » — Ce sont là les

effets du tempérament bilieux, des passions âcres excitées par le climat, de l'énergie barbare qui n'a pas d'emploi.

La marquise de C... nous dit qu'elle n'habite pas sa terre, on y est trop seul, et les paysans y sont trop *méchants*. Je me fais répéter ce mot, elle y insiste, et son mari de même. Tel cordonnier a tué son camarade d'un coup de couteau dans le dos, et, après un an de galères, est revenu au village, où il prospère. Un autre a tué à coups de pied sa femme enceinte. — On les condamne aux galères, parfois pour la vie ; mais, plusieurs fois par an, le pape accorde des réductions de peine : si on a quelque protecteur, on en est quitte, après un meurtre, pour deux ou trois années de bagne. On n'est point trop mal au bagne ; on y apprend un métier, et, quand on revient au village, on n'est point déshonoré ; même on est redouté, ce qui est toujours utile.

Je cite en regard deux traits qu'on me contait sur la frontière d'Espagne. Dans un combat de taureaux, une jolie dame espagnole voit à côté d'elle une Française qui met ses mains devant ses yeux, à l'aspect d'un cheval éventré qui marchait dans ses entrailles. Elle hausse les épaules et dit : « Cœur de beurre! » Un réfugié espagnol avait assassiné un marchand et n'avait pas une tache de sang sur ses habits ; le président lui dit : « Il paraît que vous êtes expert en fait de meurtre? » L'homme répond avec hauteur : « Et vous, est-ce que vous vous tachez avec votre encre? » — Trois ou quatre faits comme ceux-là montrent une couche d'humanité qui nous est tout à fait inconnue. Dans ces hommes incultes dont l'imagination est intense et dont la machine est endurcie par la peine, la force du ressort in-

térieur est terrible, et la détente est subite. Les idées modernes d'humanité, de modération, de justice, ne se sont point insinuées en eux pour amortir les chocs ou diriger les coups. Ils sont demeurés tels qu'au moyen âge.

Le gouvernement n'a jamais songé à les civiliser, il ne leur demande que l'impôt et un billet de confession; pour le reste, il les abandonne à eux-mêmes, et, de plus, leur étale en exemple le régime de la faveur. Comment auraient-ils l'idée de l'équité, quand ils voient la protection toute-puissante contre les droits privés ou l'intérêt public? Là-dessus ils ont un proverbe cru que j'adoucis : « La beauté d'une femme a plus de force que cent buffles. » Il y avait près du village de N... une forêt utile au pays et que l'on commençait à jeter bas; un *monsignor* avait la main dans les bénéfices, toutes les réclamations de notre ami ont été vaines. — La vue des criminels graciés et des coquineries administratives leur montre le gouvernement comme un être fort qu'il faut se concilier, et la société comme un combat où il faut se défendre. D'autre part, en fait de religion, leur imagination italienne ne comprend que les rites: les pouvoirs célestes, comme les pouvoirs civils, sont pour eux des personnages redoutables dont on évite la colère par des génuflexions et des offrandes, rien de plus. En passant devant un crucifix, ils se signent et marmottent une prière; à vingt pas de là, quand le Christ ne les voit plus, ils se remettent à blasphémer. Avec une pareille éducation, on juge s'ils ont le sentiment de l'honneur, et si, en matière de serment par exemple, ils se croient astreints à quelque devoir. Les Indiens de l'Amérique se font une gloire de

ruser et de tromper leur ennemi ; pareillement ceux-ci trouvent naturel de tromper le juge. Dans l'état de guerre, la sincérité est une duperie ; pourquoi donnerais-je des armes contre moi à celui qui est en armes contre moi? — N..., le pistolet à la main, avait sauvé la vache qu'on voulait supplicier. Quelques jours après, le soir, comme il était sur le pas de sa porte, il entend une grosse pierre siffler près de sa tête. Il s'élance, saisit un homme et le rosse ; ce n'était pas celui-là. Il va plus loin, rencontre deux frères ; l'aîné, qui avait lancé la pierre, devient livide, arme son fusil, couche N... en joue. N... saisit à plein corps le plus jeune et le présente comme un bouclier ; celui-ci, maintenu et manié par des bras d'athlète, ne pouvait bouger, mais grinçait des dents et criait à son frère : « Tire, tire donc ! » Survient le domestique de N... avec un fusil, et les deux coquins se sauvent. Notre ami porte plainte ; quatre assistants, dont un prêtre, tous témoins oculaires, jurent qu'ils n'ont pas vu l'homme qui a lancé la pierre. Là-dessus, N..., exaspéré et obligé de se faire respecter et craindre pour pouvoir vivre dans le village, donne une piastre à un voisin qui n'avait rien vu, et ce voisin désigne sous serment le gredin qui a fait le coup. — De la même façon, et bien plus aisément encore, on trouve au Bengale[1] vingt faux témoins à charge et à décharge dans le même procès. Les voisins jurent par complaisance les uns pour les autres, ou à tant par serment, et ce sont les mêmes causes qui entretiennent dans les deux pays les mêmes mensonges. De toute antiquité le juge ayant cessé d'être juste, on parle devant

1. Voyez M. de Valbezen, *les Anglais dans l'Inde.*

lui, non comme devant un juge, mais comme devant un ennemi.

D'autre part, ces gens menteurs, cruels et violents comme les sauvages, sont stoïques comme les sauvages. Quand ils sont malades ou blessés, vous les voyez, la jambe cassée ou un coup de couteau dans le corps, s'envelopper dans leur manteau et demeurer assis sans rien dire, sans se plaindre, concentrés, immobiles à la façon des animaux qui souffrent; seulement, ils vous regardent d'un œil fixe et triste. C'est que leur vie ordinaire est dure et qu'ils sont habitués à la peine; ils ne mangent que de la polenta, et il faut voir leurs guenilles. Les villages sont clair-semés : ils sont obligés de faire plusieurs milles, parfois trois lieues, pour aller travailler à leur champ. Mais tirez-les de cet état militant et de cette tension continue; le fond généreux, la riche nature abondamment fournie de facultés bien équilibrées, apparaissent sans effort. Ils deviennent affectueux quand on les traite bien. Selon N..., un étranger qui agit loyalement trouve en eux de la loyauté. Le duc G..., qui a formé et commandé pendant trente ans le corps des pompiers, ne peut trop se louer d'eux. Pour la patience, la force, le courage, le dévouement militaire, il les compare aux anciens Romains. Ses hommes se sentent honorés, équitablement traités, employés à une œuvre virile; c'est pourquoi ils se donnent de bon cœur et tout entiers. On n'a qu'à regarder dans la rue ou dans la campagne les têtes de paysans et de moines : l'intelligence et l'énergie y éclatent; impossible de se soustraire à l'idée qu'ici la cervelle est pleine et l'homme complet. Stendhal, ancien fonctionnaire de l'Empire, raconte que, lorsque Rome et Hambourg étaient des préfec-

tures françaises, on y recevait des tableaux administratifs avec des indications en blanc très-minutieuses, fort compliquées, pour le service des douanes et de l'enregistrement ; il fallait six semaines aux Hambourgeois pour les comprendre et les bien remplir, trois jours aux Romains. Les sculpteurs prétendent que, déshabillés, ils ont la chair saine et ferme, à l'antique, tandis qu'au delà des monts les muscles sont flasques et laids. En vérité, on finit par croire que ces gens-là sont les anciens Romains de Papirius Cursor ou les citoyens des redoutables républiques du moyen âge, les mieux doués des hommes, les plus capables d'inventer et d'agir, maintenant tombés sous le froc, la livrée ou la guenille, employant de grandes facultés à psalmodier des litanies, à intriguer, mendier et se gâter.

Au milieu du marais, on voit encore jaillir l'eau vive : quand ils s'épanchent, leur expansion est admirable ; parmi les mœurs galantes ou grossières, la nature vierge, qui a fourni des expressions divines aux grands peintres, éclate en enthousiasmes et en ravissements. Un de nos amis, médecin allemand, a pour servante une belle fille amoureuse d'un certain Francesco, ouvrier au chemin de fer à quatre pauls par jour. Il n'a rien, elle non plus ; ils ne peuvent s'épouser, il leur faudrait cent écus pour entrer en ménage. C'est un mauvais drôle, il n'est pas beau, et n'a pour elle qu'un goût médiocre ; mais elle l'a connu dès l'enfance, elle l'aime depuis huit ans : quand elle reste trois jours sans le voir, elle ne mange plus ; le docteur est obligé de lui retenir ses gages, elle donnerait tout son argent. Du reste elle est aussi sage que probe ; elle est forte de la beauté de son sentiment, elle parle librement de son amour. Je la ques-

tionne sur ce Francesco. Elle sourit, rougit imperceptiblement ; sa figure s'illumine, elle semble être dans le ciel ; on ne peut rien voir de plus charmant et de plus gracieux que ce spirituel visage italien éclairé par un sentiment si abandonné, si puissant et si pur. Elle a son beau costume romain, et sa tête est encadrée par son couvre-tête rouge des dimanches. Que de ressources, quelle finesse, quelle force et quel élan dans une pareille âme ! Quel contraste, si l'on songe aux figures ahuries de nos paysannes ou aux minois délurés de nos grisettes !

Ici je touche le point délicat ; nous voulons le toucher, car nous ne sommes pas des orateurs décidés d'avance à trouver des arguments politiques, mais des naturalistes libres de préoccupation et d'engagement, occupés à observer les bâtiments et les sentiments des hommes comme nous ferions des instincts, des constructions et des mœurs des abeilles ou des fourmis. — Sont-ils Italiens ou papalins? — Selon mes amis, toute réponse précise est difficile ; ces gens-ci sont trop ignorants, trop collés au sol, trop enfoncés dans leurs haines et dans leurs intérêts de village pour avoir un avis sur de telles questions. Néanmoins on peut supposer qu'ils sont gouvernés en ceci, comme dans les autres choses, par leur imagination et leurs habitudes. A son dernier voyage, le pape a été acclamé ; on s'étouffait autour de sa voiture ; il est vieux, sa figure est bienveillante et belle, il produit sur ces âmes incultes et ardentes le même effet qu'une statue de saint : sa personne, ses habits leur semblent pleins de pardons ; ils veulent le toucher, comme ils font pour la statue de saint Pierre. D'ailleurs le gouvernement ne pèse pas sur eux du moins visi-

blement: toutes les rigueurs sont pour les classes intelligentes; l'adversaire est l'homme qui lit ou qui a été à l'Université; on épargne les autres. Sans doute, un paysan peut être mis en prison pendant huit jours, pour avoir fait gras un jour maigre; mais, comme il est superstitieux, il n'a pas envie de manquer aux rites. Sans doute encore, il est obligé d'avoir son billet de confession; mais il n'a pas de répugnance à conter de nouveau vivement et violemment ses affaires dans une boîte de bois noir; d'ailleurs, à la ville, il y a des gens qui font métier de se confesser et de communier: ils se procurent ainsi des billets qu'ils vendent deux pauls. En outre l'impôt direct est léger, les droits féodaux ont été abolis par le cardinal Consalvi; il n'y a pas de conscription; la police, fort négligente, tolère les petites contraventions, le laisser-aller des rues. Si on donne un coup de couteau à son ennemi, on est vite gracié, et l'on n'a point à craindre l'échafaud, chose irrémédiable, horrible pour des imaginations méridionales. Enfin, toute l'année, la chasse est permise, le port d'armes ne coûte presque rien; nulle terre n'est réservée, sauf celles qui sont enceintes de murs. Il est bien commode de faire ce que l'on veut à la seule condition de ne pas raisonner sur la chose politique, dont on ne se soucie pas et à laquelle on n'entend rien. Aussi, depuis l'entrée des Piémontais, trouve-t-on beaucoup de mécontents parmi les paysans de la Romagne; la conscription leur semble dure, l'impôt est plus lourd; ils sont gênés par quantité de règlements: par exemple, on leur défend de sécher leur linge dans les rues, on les assujettit à la police exacte et aux charges des pays d'outre-monts. La vie moderne exige un travail assidu,

des sacrifices nombreux, une attention active, une invention incessante ; il faut vouloir, faire effort, s'enrichir, s'instruire et entreprendre. Une transformation comme celle-ci ne se fait point sans tiraillements ni répugnances. Croyez-vous qu'un homme couché depuis dix ans, même dans des draps sales et pleins de vermine, se trouve content, si tout d'un coup on le remet debout, si on l'oblige à se servir de ses jambes ? Il ne manquera pas de murmurer, il regrettera son inertie, il voudra se recoucher, il sera en peine de ses membres. Mais donnez-lui du temps, faites-lui goûter le plaisir de se remuer, d'avoir du linge propre, de boucher les trous de son taudis, d'y mettre des meubles acquis par son travail, et sur lesquels personne, ni voisin, ni fonctionnaire, n'osera porter la main : il se réconciliera avec la propriété, le bien-être, l'action libre, dont au premier instant il n'a senti que les gênes sans en comprendre les avantages et la dignité. Déjà, dans cette même Romagne, les ouvriers sont libéraux ; à Rome, en 1849, quantité de boutiquiers, de petits bourgeois allaient avec leur fusil aux fortifications et se battaient bravement. Que les paysans deviennent propriétaires, ils penseront de même. Les biens qu'on peut leur donner sont tout trouvés : avant les derniers événements, le clergé séculier et régulier des États romains possédait 535 millions de biens-fonds, deux fois plus qu'à la fin du dernier siècle[1], deux fois plus qu'aujourd'hui le clergé de France ; le gouvernement italien les vendra, comme il fait déjà dans le reste de l'Italie. Ce sera là le grand levier. Le paysan romain, comme le paysan

1. Le marquis Pepoli, *Finances pontificales*. En 1797, il n'avait que 217 millions.

français après 1789, s'emploiera à cultiver, amender, améliorer sa terre, à l'arrondir, à l'agrandir ; il économisera pour monter plus haut, il voudra faire de son fils un avocat, marier sa fille à un employé, devenir rentier ; il apprendra à compter, à lire ; il aura le code sur son buffet, il lira le journal, achètera des obligations, fera blanchir et réparer son taudis, y apportera quelques vieux meubles de la ville. Ouvrez un barrage, et tout de suite l'eau coulera ; rendez possibles l'acquisition et le bien-être, et bien vite les gens voudront acquérir et jouir. Surtout n'oubliez pas le bagne pour les voleurs et l'échafaud pour les assassins ; sous la justice impartiale et stricte, l'homme comprend d'abord que le seul gain prudent est le gain honnête, et marche inoffensif, protégé, utile, dans le droit chemin, entre les barrières de la loi.

23 mars. Le gouvernement.

Je ne me charge pas de prévoir de si loin. La politique n'est pas mon fait, surtout la politique de l'avenir : c'est une science trop compliquée ; d'ailleurs, pour asseoir un jugement, il faudrait des études approfondies, une résidence bien plus longue. Ne parlons que de ce qui se voit, par exemple du gouvernement.

On ne parle que de cela. Je n'ai jamais causé avec un Italien sans que la conversation ne tournât de suite à la politique ; c'est leur passion : ils avouent eux-mêmes que, depuis cinquante ans, poésie, littérature, science, histoire, philosophie, religion, toutes les préoccupations et toutes les productions de leur esprit en

subissent l'ascendant. Au fond d'une tragédie ou d'une métaphysique, cherchez l'intention de l'auteur, vous verrez qu'il n'a songé qu'à prêcher la république ou la monarchie, la fédération ou l'unité.

Ils disent que l'occupation française a rendu le gouvernement pire que jamais. Jadis il avait quelques ménagements, il s'arrêtait à mi-chemin dans l'injustice; aujourd'hui, appuyé sur une garnison de dix-huit mille hommes, il ne craint plus les mécontents. Aussi personne ne doute que le jour où les Français partiront ne soit le dernier jour de la souveraineté papale.

Je tâche de me faire marquer nettement la limite et l'étendue de cette oppression. Elle n'est pas violente, atroce, comme celle des rois de Naples; au sud, l'ancienne tyrannie espagnole avait laissé des habitudes de cruauté : il n'en est point de même à Rome. On n'y prend pas un homme tout d'un coup pour le mettre au fond d'une basse fosse, lui jeter tous les matins un seau d'eau glacée sur le corps, le torturer et l'hébéter. Mais, s'il est libéral et mal noté, la police fait une descente chez lui, saisit ses papiers, fouille ses meubles et l'emmène. Au bout de cinq ou six jours, une sorte de juge d'instruction l'interroge; d'autres interrogatoires suivent, les écritures font une liasse qui, après beaucoup de longueurs, est mise aux mains des juges proprement dits. Ceux-ci l'étudient non moins longuement; tel est resté trois mois prisonnier sur prévention, un autre six mois. Le procès s'ouvre; il est censé public, mais ne l'est pas : le public reste à la porte, on admet trois ou quatre spectateurs, gens connus, éprouvés, et qui entrent avec des billets. — D'autre part, la police profite des accidents. Il y a quinze jours, à sept heures du

soir, à deux pas du Corso, on a assassiné deux personnes dans leur voiture, et on leur a volé 10,000 piastres ; la police n'a pas trouvé les coupables, et se sert de cette occasion pour mettre provisoirement quelques libéraux sous les verrous. — Tout le monde a entendu parler de ce procès récent dont le comité romain déroba les pièces. Le principal témoin à charge était une fille publique : elle a dénoncé, non seulement les gens qui venaient chez elle, mais d'autres qui ne l'avaient jamais vue. Un jeune homme qu'on me cite y est impliqué ; on l'arrête de nuit, on le juge secrètement, on le condamne à cinq ans de prison : il a juré à son frère, dans un entretien intime, qu'il était innocent. — Les lois sont passables, mais l'arbitraire les corrompt et pénètre dans les peines comme dans les grâces ; aussi personne ne compte sur la justice, ne consent à être témoin, ne répugne aux coups de couteau, ne se croit à l'abri d'une dénonciation, n'est sûr de dormir le lendemain dans son lit et dans sa chambre.

Pour l'argent, on n'a point à craindre les confiscations ; mais elles sont remplacées par les tracasseries. Le marquis A... possède une grande terre près d'Orvieto ; ce sont ses ancêtres qui ont fondé le village. Les gens de l'endroit, avec l'autorisation du *monsignor* spécial, décrètent une taxe sur les biens-fonds, c'est le marquis A... qui la paye. Avec l'autorisation du même *monsignor*, ils lui font un procès à propos d'un terrain ; s'ils le gagnent, il paye ; s'il le perd, il paye encore ; car, toute la terre lui appartenant, c'est son bien qui fournit aux dépenses de la commune. Il faut être l'ami du gouvernement pour toucher son revenu ; sinon, on court risque de voir son fermier faire la sourde oreille.

Par ces mille petits liens d'intérêt personnel, le gouvernement tient ou maintient les propriétaires et la noblesse.

Par suite, les gens du *mezzo ceto*, avocats, médecins, sont serrés des mêmes entraves ; leur métier les met dans la dépendance de la grosse coterie papaline ; s'ils se montraient libéraux, ils perdraient leur meilleure clientèle. En outre, tous les établissements d'instruction publique sont aux mains du clergé ; Rome n'a pas un seul collége ou pension laïque. Enfin, comptez tous les protégés, mendiants, petits employés, aspirants ou possesseurs de sinécures ; tous ces gens-là obéissent et témoignent du zèle : leur pain quotidien en dépend. Voilà une hiérarchie de gens courbés, prudents, qui sourient d'un air discret et poussent des acclamations à volonté. Le comte C... disait : « On fait ici comme en Chine : on ne coupe pas cruellement les pieds, mais on les entortille et on les déforme si bien sous des bandelettes, qu'on les rend incapables de marcher. »

Il ne peut en être autrement, et c'est ici qu'il faut admirer la logique des choses. Un gouvernement ecclésiastique ne saurait être libéral. Un ecclésiastique peut l'être : le monde l'entoure, les sciences positives le pressent, les intérêts laïques viennent infléchir la direction native de son esprit ; mais écartez de lui toutes ces influences, livrez-le à lui-même, entourez-le d'autres prêtres, mettez en ses mains la conduite des hommes : il reviendra, comme Pie VII et Pie IX, aux maximes de sa place, et suivra la pente invincible de son état. Car, étant prêtre, surtout étant pape, il possède la vérité absolue et complète. Il n'a point à l'attendre comme nous des réflexions accumulées et des découvertes fu-

tures de tous les hommes : elle réside tout entière en lui et en ses prédécesseurs. Les principes en sont établis par la tradition, proclamés dans les brefs, renouvelés dans les encycliques, détaillés dans les *sommes* théologiques, appliqués jusque dans le plus menu détail par les prescriptions des canonistes et les discussions des casuistes. Il n'y a pas une idée ni une action humaine, publique ou privée, qui ne se trouve définie, classée, qualifiée dans les gros livres dont il est le défenseur et l'héritier. Bien plus, cette science est vivante ; une fois entrée dans son esprit et promulguée par sa parole, tous les doutes doivent tomber ; Dieu décide en lui et par lui : la contradiction est une révolte, et la révolte un sacrilége. Partant, à ses yeux, le premier devoir est l'obéissance : l'examen, le jugement personnel, les habitudes d'initiative sont des péchés. L'homme doit se laisser conduire, s'abandonner comme un petit enfant ; sa raison et sa volonté ne sont plus en lui, mais dans un autre, délégué d'en haut pour cet office ; il a un *directeur*. En effet, c'est là le vrai nom du prêtre catholique, et c'est à cet emploi qu'à Rome le gouvernement vise et aboutit. A ce titre, il peut être indulgent, rendre de petits services, pardonner à la faiblesse des hommes, souffrir des attaches mondaines, tolérer des escapades ; il répugne à la violence, surtout à la violence ouverte ; il aime les paroles onctueuses et les procédés indulgents ; il ne menace pas, il avertit et admoneste. Il étale au-dessus des pécheurs, comme un riche manteau ouaté, l'ampleur de ses périodes affectueuses : il parle volontiers de son cœur miséricordieux, de ses entrailles paternelles ; mais il est un point sur lequel il ne transige pas, la soumission de l'esprit et du

cœur. Muni de cette obéissance, il sort du domaine théologique, entre dans la vie privée, décide des vocations, conduit les mariages, choisit les professions, ménage les avancements, gouverne les testaments et le reste.

Par suite, en matières publiques, il a grand soin d'éviter aux gens la périlleuse tentation d'agir. A Rome, par exemple, il nomme des conseillers municipaux qui complètent le conseil en s'en adjoignant d'autres ; mais ces nouveaux noms doivent être approuvés par le pape, en sorte que tous les administrateurs siégent par son choix. Il en est de même dans les autres services ; c'est un *monsignor* qui régit les hôpitaux, c'est un *monsignor* qui surveille les théâtres et allonge les jupes des danseuses. Quant à l administration, on reste autant que l'on peut dans la vieille ornière ; l'économie politique est une science malsaine, moderne, trop attachée au bien-être du corps. On laisse ou l'on met l'impôt sur les matières visiblement fructueuses, sans s'inquiéter de l'appauvrissement invisible qu'on étend par contrecoup sur le pays[1]. Un cheval paye 5 pour 100 toutes les fois qu'il est vendu. Le bétail paye au pâturage, et, en outre, 28 francs par tête au marché, environ de 20 à 30 pour 100 de sa valeur ; le poisson paye 18 pour 100 sur le prix de vente ; le blé récolté dans l'*agro romano* paye à peu près 22 pour 100. Ajoutons que l'impôt foncier n'est pas léger ; je sais une fortune de 35,000 écus par an qui paye de 5 à 6,000 écus d'impôts. En outre, on emprunte. Tout cela est dans la traditon des *luoghi di*

1. Le marquis Pepoli, *Finances pontificales*. — Voyez aussi les Mémoires du cardinal Consalvi.

monte et des finances des deux derniers siècles. Il s'agit de vivre, et l'on vit au jour le jour ; on tâche surtout de ne rien déranger à l'ordre établi ; les innovations font horreur à des gens vieux, alarmés par l'esprit moderne. Un de mes amis qui a voyagé au Mexique disait au pape : « Saint-père, soutenez le nouvel empereur, ordonnez au clergé mexicain les transactions et la soumission ; sinon, l'empire croulera, les Américains protestants l'envahiront, le coloniseront, et ce sera un grand pays perdu pour la foi catholique. » Le pape semblait comprendre, et voilà que le poids insurmontable des traditions vient de l'armer publiquement contre le seul établissement capable de prolonger dans l'Amérique du Nord le maintien de la religion dont il est le chef.

En somme, subsister, empêcher, contenir, conserver, attendre, éteindre, voilà leur esprit ; si l'on cherche quelque autre trait distinct, c'est encore l'esprit ecclésiastique qui le fournit. Un prêtre fait vœu de célibat, et, à cause de cela, les péchés contre la chasteté le préoccupent plus que tous les autres. Dans notre morale laïque, le premier ressort est l'honneur, c'est-à-dire l'obligation d'être courageux et probe ; ici, toute la morale roule autour de l'idée du sexe : il s'agit de maintenir l'esprit dans l'innocence et l'ignorance primitives, ou du moins de l'arracher à la sensualité par les mortifications et l'abstinence, ou enfin tout au moins d'empêcher le scandale visible. A ce sujet, la police est sévère ; point de femmes le soir dans les rues ; les affaires se concluent sous le manteau, et le commandant français a dû échanger avec le *monsignor* spécial les notes les plus plaisantes. La décence extérieure est maintenue

à tout prix, et à quel prix! Dernièrement une pauvre jeune fille qui avait une intrigue est enlevée, enfermée dans un pénitencier, et on lui dit que c'est pour toute sa vie. « Est-ce qu'il n'y a aucun moyen de sortir d'ici? — Il faut trouver quelqu'un qui vous épouse. » Elle envoie chercher un vieux drôle qui lui avait fait la cour inutilement; ce coquin l'épouse, et, un mois après, l'exploite à la façon ordinaire; mais les apparences sont sauvées. — Un de mes amis me cite une jeune fille séduite par un ouvrier; elle voulait à tout prix nourrir son enfant; le curé envoie les gendarmes, on le lui ôte de vive force, et on le met aux enfants-trouvés. — Votre curé a le droit d'intervenir dans toutes vos affaires; il peut vous empêcher d'avoir une jeune servante, si vous n'êtes pas marié; s'il soupçonne quelque intrigue, il peut vous défendre de visiter les jeunes filles et les femmes mariées; il peut chasser de sa paroisse les femmes dont la conduite lui paraît douteuse; il peut demander au cardinal-vicaire l'exil d'une actrice ou d'une danseuse; il a les gendarmes à ses ordres et ne rend compte qu'au cardinal-vicaire. — Impossible à un Romain de vivre à Rome s'il n'est pas bien avec son curé; sans le certificat du curé, point de passe-port, point de permis de chasse; il a l'œil sur vos mœurs, vos opinions, vos discours, vos lectures, et voici la police à vos trousses. — Éviter l'éclat, étendre sur la vie humaine un vernis de correction, obtenir la pratique des rites, ne pas être contredit, rester dans l'ancien état et sans conteste, être absolu dans le royaume de l'esprit et des affaires par l'ascendant de l'imagination et des habitudes, — à cela s'élèvent et se réduisent leurs prétentions, et l'on voit bien qu'une telle ambition provient

non d'une situation momentanée, mais de l'essence même des institutions et du caractère. Le gouvernement temporel entre les mains ecclésiastiques ne peut pas être autre ; il arrive au despotisme doux, minutieux, inerte, décent, monacal, invincible, comme une plante aboutit à sa fleur.

24 mars. La religion.

Je lis tous les matins avec un vif plaisir *l'Unità cattolica*; c'est un journal instructif, on y voit clairement les sentiments qu'on appelle religieux et catholiques en Italie.

Une gazette libérale proposait aux dames italiennes d'envoyer leurs bagues à Garibaldi pour le jour de sa fête; quel outrage pour saint Joseph, qui a le malheur d'être le patron de ce bandit! Par compensation, *l'Unità* demande aux dames leurs bagues pour le pape, car le pape est le chef de l'Église, et l'Église représente mystiquement un caractère qui doit être très-cher aux femmes, la maternité; cet argument est irrésistible. — Un autre journal appelle le pape « le grand mendiant » (*il gran mendico*). — Depuis un mois, je lis la liste des donations inscrites en tête de la première page. Il y en a beaucoup; on estime que le pape reçoit deux millions de piastres chaque année par cette voie. Ordinairement, c'est pour une grâce reçue ou attendue, non pas seulement spirituelle, mais temporelle; les donateurs, en envoyant leur offrande, réclament la bénédiction du saint-père « pour une affaire importante[1] ».

1. 25 mars. « La marquise Giulia *** offre au saint-père un anneau d'or avec un *ex-voto* pour obtenir de saint Joseph une grâce spéciale. »

On s'aperçoit qu'il est considéré comme un personnage influent, une sorte de premier ministre dans la cour de Dieu. Souvent même, la hiérarchie est marquée nettement; le suppliant se recommande d'abord à Jésus-Christ auprès de Dieu le Père, puis à la Vierge ou à tel autre saint auprès de Jésus-Christ, puis enfin au pape auprès des saints, de la Vierge et de Jésus-Christ. Ce sont les trois degrés de la juridiction céleste; le pape leur semble un délégué des souverains de l'autre monde, chargé de gouverner celui-ci, muni de pleins pouvoirs; les communications doivent se faire par son entremise; il apostille les demandes. L'Italien dévot garde encore les idées que Luther, il y a trois siècles, trouva régnantes: il précise et humanise toutes les conceptions religieuses; à ses yeux, Dieu est un roi, et, dans toute monarchie, on arrive au prince par les ministres, surtout par les parents, les familiers, les domestiques.

Par suite, l'importance de la Vierge devient énorme[1].

26 mars. « Un fils qui prie pour la guérison de sa mère offre au saint-père 10 francs et 10 autres francs à la madone de Spolète pour obtenir la grâce demandée. »

1. Saint Liguori, édit. des bénédictins de Solesmes, 1834, tome I, p. 495 :

« Savez-vous comment les choses se passent dans le ciel? La sainte Vierge se place devant son divin Fils, et lui montre son sein où il resta enfermé pendant neuf mois, et ses mamelles sacrées auxquelles tant de fois elle l'allaita. Le Fils se place devant son Père tout-puissant, et lui montre son côté ouvert et les plaies sacrées qu'il reçut pour nous. A la vue des doux gages de l'amour de son Fils, Dieu ne peut lui refuser et nous obtenons tout. »

Saint Liguori est le casuiste le plus accrédité des temps modernes; en outre, il a écrit divers traités de spiritualité. Je prie le lecteur de lire son Règlement de la vie d'un chrétien, ses Poésies spirituelles, ses gloires de Marie, et sa théologie dogmatique, chapitres *De Matrimonio* et *De Restitutione*, lib. III, dubium VI, articulus IV.

Véritablement elle est ici la troisième personne de la Trinité et remplace le Saint-Esprit, qui, n'ayant point de figure corporelle, échappe au peuple. Pour des gens qui n'imaginent les puissances célestes qu'avec un visage, qui peut être plus attrayant et plus miséricordieux qu'une femme? Et qui peut être plus puissant et plus accrédité qu'une femme si aimée auprès d'un fils si bon? Je viens de feuilleter *la Vergine*, un recueil de vers et de prose qui se publie toutes les semaines en l'honneur de Marie. Le premier article traite de la visite de la Vierge chez Élisabeth, et du temps probable que dura cette visite; à la fin est un sonnet sur l'ange qui, trouvant Marie si charmante, eut quelque peine à s'en retourner au ciel. Je n'ai pas ici le texte, mais je garantis le sens, et un pareil journal se trouve sur la table des gens du monde. — On vient de me faire acheter *il Mese di Maria*, petit livre fort répandu qui indique le ton de la dévotion à Rome. Ce sont des instructions pour chaque journée du mois de Marie, avec pratiques et oraisons, lesquelles sont appelées *fleurs*, *guirlandes* et *couronnes spirituelles*. « Qui peut douter que la bienheureuse Vierge, qui est si libérale, si magnanime, ne doive, entre tant de couronnes de gloire qui sont à sa disposition, en conserver une pour celui qui avec une constance infatigable se sera employé à lui offrir lesdites couronnes? » Suivent de petits vers et trente histoires à l'appui. « Un jeune homme nommé Esquilio, qui n'avait pas plus de douze ans, menait une vie très-scélérate et très-impure. Dieu, qui voulait l'amener à soi, le fit tomber gravement malade, tellement que, désespérant de sa vie, d'heure en heure il attendait la mort. Comme il avait perdu le sentiment et

qu'on le croyait trépassé, il fut conduit dans une chambre pleine de feu, et, cherchant à fuir les flammes, il vit une porte par laquelle, s'étant acheminé, il entra dans la salle, où il trouva la reine du ciel avec beaucoup de saints qui lui faisaient cortége. Esquilio se jeta tout d'un coup à ses pieds ; mais, avec des yeux sévères, elle le repoussa loin d'elle, et ordonna que de nouveau il fût mené au feu. Le malheureux implora les saints, et ceux-ci eurent de Marie cette réponse, qu'Esquilio était un grand scélérat, et qu'il n'avait pas même récité un *Ave Maria*. Les saints s'interposèrent de nouveau, disant qu'il avait changé de conduite, et cependant Esquilio, plein d'une grande terreur, promettait de se donner tout entier à l'Esprit et de le servir tant qu'il vivrait. Alors la Vierge, lui ayant fait une sévère réprimande, l'exhorta à racheter ses péchés par la pénitence, à garder sa promesse, et révoqua l'ordre qu'elle avait donné de le jeter dans le feu. » — Deux jeunes gens se promenaient en bateau sur le Pô ; l'un d'eux récite l'office de la madone, l'autre refuse, disant que c'est jour de congé. La barque chavire, et tous deux invoquent la Vierge ; elle arrive, prend par la main le premier et dit à l'autre : « Puisque tu ne t'es point cru obligé de m'honorer, je ne suis pas obligée de te sauver, » et il se noie. — Un jeune libertin avait dérobé une des plumes avec lesquelles on inscrivait sur le registre les noms des fidèles qui s'affiliaient à la congrégation de Marie ; il prend cette plume pour écrire un billet doux et reçoit sur la joue un grand soufflet, sans voir la main qui l'a frappé. En même temps, il entend ces paroles : « Scélérat, as-tu bien l'audace de souiller une chose qui m'est consacrée? » Il tombe à terre, et sa joue reste

meurtrie pendant plusieurs jours. — J'en passe, et d'aussi étranges. Ce sont de pareils récits qui nourrissent ici l'esprit des femmes, même des grandes dames; on leur conte que, lorsque sainte Thérèse, interrompant une lettre, s'en allait dans le jardin, Jésus-Christ venait achever la lettre. Les maris ont reçu une éducation semblable, et jamais l'empreinte enfoncée par l'éducation ne s'efface; j'en ai vu de très-cultivés qui ne trouvaient rien à reprendre dans ces récits ni dans ces petits livres. D'ailleurs, beaucoup d'esprits qui semblent affranchis suivent la foule. On s'en étonne; ils répondent d'abord : « Nous y sommes forcés. » Après un peu d'intimité, ils ajoutent « Cela ne fait pas de mal, et cela peut faire du bien; au cas où les prêtres diraient vrai, il faut se précautionner. » Hier, un de nos amis, apprenant qu'une femme de la société vient de partir pour visiter une madone qui remue les yeux, laisse échapper un sourire. Un jeune officier qui est là prend l'air sérieux, lui dit qu'il a fait ce voyage avec huit de ses amis, et qu'ils ont vu effectivement la madone remuer les yeux. — Sur ce chemin, on peut aller loin. La comtesse N..., qui a deux enfants, a mis l'un sous la protection de Notre-Dame de Spolète, l'autre sous celle de Notre-Dame de Vivalcaro; à ses yeux, ce sont deux personnes différentes : pour ces imaginations véhémentes et positives, la statue est, non pas une représentation, mais une déesse vivante. A la fin, ayant plus de confiance en Notre-Dame de Vivalcaro, elle a mis ses deux enfants sous sa protection unique.

D'après cela, tu t'imagines quelle peut être la religion des gens du peuple. Un cocher qu'emploie un de mes amis est emporté par ses chevaux à la descente du Pin-

cio; il voit que rien ne peut les retenir, et, à la première madone qu'il aperçoit, il fait un vœu. Le cheval se brise le crâne contre un mur, lui-même est lancé contre une fenêtre grillée, s'accroche aux barreaux, en est quitte pour des écorchures. Là-dessus, il fait exécuter deux tableaux en manière d'*ex-voto*, l'un qui le représente au moment où il prononce son vœu, l'autre qui le peint au moment où il est jeté contre le grillage. — Une femme de chambre de la comtesse N... a joué à la loterie, comptant sur la protection de trois saints ; elle a perdu, et, depuis ce temps, ne fait plus de dévotions aux saints qui l'ont mal servie. — Ces sortes d'esprits se frappent si fort qu'ils inventent des superstitions même en dehors de l'enceinte officielle; par exemple, la servante de N... assure que le pape est *jettatore :* s'il est bien portant et peut donner la bénédiction le jour de Pâques, il pleuvra; s'il est malade, le temps sera beau. — Naturellement, les instructions et les catéchismes travaillent dans le même sens. Je suis entré un jour dans une église où un ecclésiastique faisait l'instruction à quarante petites filles de sept ou huit ans : elles se retournaient curieusement, elles clignaient de l'œil, chuchotaient avec une mine de souris futées; tous ces petits corps avides de mouvement, toutes ces petites têtes éveillées et mutines frétillaient en place. Lui, d'un air doux, paternel, allait de banc en banc, contenant de la main la couvée remuante et répétant toujours le même mot : *il diavolo.* « Prenez garde au diable, mes chers enfants, le diable qui est si méchant, le diable qui veut dévorer vos âmes, etc. » Dans quinze ans, dans vingt ans, le mot leur reviendra, et, avec le mot, l'image, la gueule horrible, les griffes aiguës, la flamme brûlante,

et le reste. — Un habitué de l'église d'Aracœli raconte que pendant tout le carême les sermons ont uniquement roulé sur le jeûne et les mets défendus ou permis ; le prédicateur gesticule et marche sur un échafaud, décrivant l'enfer, puis tout aussitôt les diverses façons d'accommoder le macaroni et la morue, façons très-nombreuses et qui rendent inexcusables les gourmands qui font gras. — Ces jours-ci, sur le Corso, un charcutier avait arrangé ses jambons en forme de sépulcre ; au-dessus s'étageaient des lumières et des guirlandes, et l'on voyait dans l'intérieur un bocal où nageaient des poissons rouges. — Le principe est qu'il faut parler aux *sens*. L'Italien n'est pas accessible, comme l'Allemand ou l'Anglais, aux idées nues ; involontairement il les incorpore dans une forme palpable ; le vague et l'abstrait lui échappent ou lui répugnent ; la structure de son esprit impose à ses conceptions des contours arrêtés, un relief solide, et cette invasion incessante des images précises, qui jadis a fait sa peinture, fait aujourd'hui sa religion.

Il faut se maintenir dans ce point de vue, qui est celui des naturalistes : toute mauvaise humeur s'en va, l'esprit se pacifie, on ne voit plus autour de soi que des effets et des causes ; les choses expliquées perdent leur laideur ; du moins, on cesse d'y songer en contemplant les forces productives qui, d'elles-mêmes, comme toutes les forces naturelles, sont innocentes, quoiqu'on puisse les employer au mal ou les tourner au bien. Même les injures et les violences intéressent : on éprouve la curiosité d'un physicien qui, ayant observé l'électricité, comprend l'orage, et oublie son jardin grêlé en vérifiant l'exactitude des lois qui l'empêchent d'avoir des fruits

à son dessert. Tous les trois jours au moins, je lisais dans les journaux des déclamations tonnantes contre deux écrivains célèbres de notre temps, — l'un si brillant, si aimable, si vif, si français, si spirituel, qu'on oublie de remarquer son bon sens, qui est égal à son esprit; — l'autre si large, si délicat, si fécond en idées générales, si expert et si raffiné dans l'art de sentir et d'indiquer les nuances, si heureusement doué et si bien muni, que la philosophie et l'érudition, les hautes conceptions d'ensemble et la minutieuse philologie littérale sont de l'hébreu pour lui, — bref M. About, l'auteur de *la Question romaine*, et M. Renan, l'auteur de la *Vie de Jésus*. Tous les trois jours, on les appelait scélérats, j'ai lu un article intitulé *Renan e il diavolo*, où l'on prouvait que les ressemblances entre les deux personnages sont nombreuses. Rien de plus naturel : en passant par certains esprits, les choses prennent une certaine couleur; les lois de la réfraction mentale l'exigent ainsi, et ne sont pas moins puissantes que celles de la réfraction physique. J'ai vu un effet semblable, ces jours derniers, au Capitole : il s'agit de l'histoire telle qu'elle devient, lorsqu'elle a été élaborée, déformée et grossie, en traversant les cerveaux populaires. Deux soldats français regardaient une Judith qui vient de tuer Holopherne; le premier dit à l'autre : « Tu vois bien cette femme-là? Eh bien, c'est une nommée Charlotte Corday, et l'autre, c'est Marat, un homme qui l'entretenait, et qu'elle a assassiné dans sa baignoire; faut dire que toutes ces femmes entretenues sont des canailles. »

28 mars. La campagne.

Nous partons à huit heures du matin pour Albano, et nous sortons par la place San-Giovanni. C'est la plus belle de Rome, et je te l'ai décrite ; mais je la trouve encore plus belle que la dernière fois. Lorsqu'au delà de la porte on se retourne, on a devant soi cette façade de Saint-Jean-de-Latran qui, au premier coup d'œil, semble emphatique ; à cette heure matinale, dans le grand silence, au milieu de tant de ruines et de choses champêtres, elle ne l'est plus : on la trouve aussi riche qu'imposante, et le soleil verse sur ses hautes colonnes pressées, sur son assemblée de statues, sur ses solides murs dorés, la magnificence d'une fête et l'éclat d'un triomphe.

Les haies verdissent, les ormes bourgeonnent ; de loin en loin, un pêcher, un abricotier rose luit aussi charmant qu'une robe de bal. La grande coupole du ciel est toute lumineuse. L'aqueduc de Sixte-Quint, puis l'aqueduc ruiné de Claude, allongent à gauche dans la plaine leur file d'arcades, et leurs courbes s'arrondissent avec une netteté extraordinaire dans l'air transparent. Trois plans font tout ce paysage : la plaine verte, chaudement éclairée par l'averse de rayons ardents, — la ligne immobile et grave des aqueducs, — plus loin les montagnes dans une vapeur dorée et bleuâtre. On aperçoit dans les creux, sur les hauteurs, des troupeaux de chèvres et de bœufs aux longues cornes, des toits coniques de bergers, semblables à des huttes de sauvages, quelques pâtres, les jambes enveloppées dans une peau de bique, et çà et là, à perte de vue, un reste de villa

antique, un tombeau rongé par la base, un pilier couronné de lierre, rares débris qui semblent ceux d'une cité immense, balayée tout entière par un déluge. Des paysans à l'œil luisant, au teint jaune, chevauchent à travers champs pour gagner la route. Le relais est une bâtisse lézardée, roussie, lépreuse, sorte de tombeau muet où gisent, dans leurs manteaux, deux hommes minés par la fièvre.

On arrive à l'Ariccia par un pont superbe, dont les hautes arcades franchissent une vallée ; il a été construit par le pape. B..., qui a parcouru les États romains, dit que les ouvrages d'art n'y manquent pas, et que les grandes routes sont bien entretenues. L'architecture et les bâtisses sont un plaisir de souverain âgé ; l'amour-propre, qui pousse un pape à construire une église ou un palais, à inscrire son nom et les armes de sa famille sur toute réparation et tout embellissement, le porte à ces grands travaux, qui font contraste avec la négligence générale. D'autres traces indiquent aussi la présence des goûts princiers et de la grande propriété aristocratique. Un duc a planté les larges allées d'ormes qui se déploient au delà du village. Le village lui-même appartient au prince Chigi. Sa villa au bout du pont, toute noircie, a l'air d'un château fort. Au-dessous du pont, son parc couvre la vallée et remonte jusque dans la montagne. Les vieux arbres tordus, les troncs monstrueux crevassés par l'âge, les chênes-verts dans toute la splendeur de leur jeunesse éternelle y pullulent, rafraîchis par les eaux courantes. Les têtes grises et moussues se mêlent aux têtes vertes ; les buissons se revêtent déjà d'un vert tendre, qui manque par places et semble un voile délicat accroché et retenu par les doigts épineux des branches.

Toutes ces teintes, sous les alternatives du soleil et de l'ombre, se nuancent avec une variété et une harmonie charmantes. La terre du printemps s'est amollie et enfante ; on sent vaguement la fermentation de la multitude vivante qui se remue dans les profondeurs ; les jets frêles affleurent à travers les écorces ; de petites pointes vertes luisent dans l'air traversé et peuplé par les rayons agiles ; les fleurs rient déjà, en couvées éclatantes, capricieusement, au bord des sources. Que les pierres et les monuments auprès des créatures naturelles sont peu de chose !

Nous dînons à Genzano, et nous sommes obligés d'aller nous-mêmes acheter de la viande ; l'aubergiste refuse de se compromettre, mais nous indique une boutique de saucissons. Cette auberge est tout à fait sauvage : c'est une sorte d'écurie soutenue par une haute arcade. Les mulets, les ânes entrent et sortent, longeant les tables, et leurs pieds sonnent sur le pavé. Les toiles d'araignée pendent aux poutres noircies, et la lumière du dehors entre par une grande ondée, où nagent en tourbillons les poussières de l'ombre. Point de cheminée ; l'hôtesse fait la cuisine sur un âtre dont la fumée se répand à travers la salle ; du reste, la porte de devant et celle de derrière sont ouvertes et font un courant d'air. Je suppose que don Quichotte, il y a trois cents ans, trouvait dans les plaines brûlées de la Manche des auberges pareilles. Pour chaises, des bancs de bois ; pour mets, des œufs, et encore des œufs. — Les petits mendiants nous poursuivent jusqu'à table avec une importunité incroyable. On ne peut pas décrire leurs guenilles et leur saleté. L'un d'eux porte un pantalon tellement déchiré qu'on voit la moitié des deux cuisses ; les

loques pendillent autour. Une vieille femme a sur la tête, en guise de capuchon, un torchon de cuisine, je ne sais quel debris de paillasson où un régiment semble s'être décrotté les pieds. — Les rues latérales sont des cloaques biscornus, où les pierres pointues alternent avec les ordures. La ville a pourtant de grandes constructions qui semblent anciennes, mes amis disent que, dans les montagnes, on trouve encore des villages bâtis au quinzième siècle, si bien bâtis que trois cents ans de décadence n'ont pas suffi à gâter ni user l'œuvre de la prospérité primitive.

Nous sommes allés au lac Nemi, qui est une coupe d'eau au fond d'une vasque de montagnes. Il n'a rien de grand, non plus que le Tibre ; son nom fait sa gloire. Les montagnes qui l'entourent ont perdu leurs forêts ; seuls, sur la grève, de monstrueux platanes, accrochés aux rocs par leurs racines, s'étalent à demi couchés sur l'eau ; les troncs informes, bosselés, trapus poussent en avant leurs grandes branches blanchâtres, et leurs rameaux plongent dans les petits flots gris. Tout à côté bruit une armée de joncs ; les pervenches et les anémones foisonnent jusque dans la mousse des racines, et les pentes lointaines apparaissent à travers le labyrinthe des rameaux, demi-bleuies par la distance. Un nom, l'ancien nom du lac, arrive aux lèvres, *speculum Dianæ*, et tout de suite on le revoit tel qu'il était dans les siècles de vie militante et de rites meurtriers, ceint de vastes et noires forêts, désert, quand ses silences n'étaient troublés que par le bramement des cerfs ou le pas des biches qui venaient boire ; le chasseur, le montagnard qui apercevait du haut d'un roc son immobile clarté glauque, sentait sa chair se hérisser comme s'il

eût vu les yeux clairs de la déesse ; au fond de cette gorge, sous les pins éternels et la retraite inviolée des chênes séculaires, le lac luisait tragique et chaste, et son onde métallique, avec ses reflets d'acier, était le « miroir de Diane ».

Au retour, quand on a remonté le dos sinueux de la colline, on aperçoit la mer comme une plaque d'argent fondu qui lance des éclairs. La plaine interminable, vaguement diaprée par les cultures, s'étend jusqu'au rivage, et s'arrête cerclée par la bande lumineuse. Puis on suit des allées de vieux chênes entre lesquels s'épandent des buis et le petit peuple toujours riant des arbustes verts ; on ne se lasse pas de cet été immortel auquel l'hiver ne peut toucher. Tout d'un coup, sous les pieds, du haut d'une croupe, on aperçoit le lac d'Albano, grande coupe d'eau bleuâtre comme celui de Nemi, mais plus large et dans une plus belle bordure. En face, au-dessus des coteaux qui forment la coupe, se dresse le Mont-Cavi, sauvage et roussâtre, comme un monstre antédiluvien parent des Pyrénées et des Alpes, seul âpre et rude au milieu de ces montagnes qui semblent dessinées par des architectes, coiffé bizarrement de son couvent de moines, tantôt sombre sous l'obscurité des nuages, tantôt subitement éclairé par une percée de soleil et souriant avec une gaieté farouche ; — un peu plus bas que lui, Rocca di Papa, échelonnée sur une montagne voisine, toute blanche comme une ligne de créneaux, et rayant de ses maisons suspendues l'air orageux et menaçant, — tout en bas le lac dans son cratère avec sa couleur d'étain, immobile et luisant comme une plaque d'acier poli, hérissé çà et là par la brise d'imperceptibles écailles, étrangement

tranquille, endormi d'une vie mystérieuse et profonde sous les frissons silencieux qui le traversent, et réfléchissant sa bordure dentelée, la riche couronne de chênes qui se nourrissent éternellement de sa fraîcheur. — On relève les yeux, et sur la gauche on voit Castel-Gandolfo avec ses édifices blancs, son dôme rond découpé dans l'air, ses pointes hérissées sur le rebord allongé du mont, comme des coquillages blancs incrustés sur la croupe d'un crocodile, puis enfin, tout au fond, par-dessus les crénelures de la montagne, l'infinie campagne romaine et ses millions de taches et de raies noyées sous une couche de brouillard et de lumière.

Un couvent de chartreux est posé sur le bord du lac. Toujours les moines ont choisi leurs sites avec un grand goût et une singulière noblesse d'imagination; peut-être la vie religieuse, privée des commodités bourgeoises, affranchit-elle l'âme des petitesses bourgeoises; du moins, elle y réussissait autrefois. Malheureusement l'horrible et le grossier viennent s'établir tout de suite auprès du noble. A l'entrée est une grille, et, derrière la grille, quantité de crânes et d'os de chartreux ornés des inscriptions appropriées; te figures-tu l'effet sur un paysan, homme d'imagination, qui passe? La tête et le cœur reçoivent une secousse, et le retentissement en dure plusieurs heures. Tout est calculé ici pour ces sortes d'impressions, par exemple l'office à Saint-Pierre. Le grand autel est si loin que l'assistance ne peut saisir les paroles; je ne dis pas les comprendre : c'est du latin. Peu importe : le majestueux bourdonnement qui arrive aux oreilles, l'éblouissement produit par les chapes d'or, la majesté

des masses architecturales suffisent pour troubler vaguement l'âme et maintenir l'homme à genoux.

26 mars.

Ce soir, grande conversation politique; c'est toujours là qu'on arrive à la fin du dessert, après le café. Je la transcris en rentrant chez moi.

L'interlocuteur principal est un beau jeune homme grave, dont l'italien est si distinct et si harmonieux qu'on dirait une musique. Il est très-vif contre le pouvoir temporel. Je lui présente les objections cléricales :

« Vous jugez le pape, vous perdez la docilité d'esprit et de cœur, vous tournez au protestantisme. » — « En aucune façon : nous sommes et nous restons catholiques; nous acceptons et nous maintenons une autorité supérieure chargée de régler la foi. Nous ne lui ôtons même pas le pouvoir temporel : on n'ôte aux gens que ce qu'ils ont, et en fait le pape ne l'a plus. Depuis trente ans, s'il règne, c'est par les baïonnettes autrichiennes ou françaises ; il ne subira jamais une pression étrangère plus forte que celle qu'il subit aujourd'hui. Nous ne voulons pas le déposséder, mais régulariser sa dépossession accomplie. Il est par terre, asseyons-le. »

Je reprends et j'insiste : « Le principe du catholicisme n'est pas seulement que la foi est une, mais encore que l'Église est une. Or, si le pape devient citoyen d'un État particulier, italien, français, autrichien, espagnol, très-probablement, au bout d'un siècle ou deux, il tombera sous la domination du gouvernement dont il sera le sujet ou l'hôte, comme il arriva jadis au pape

d'Avignon chez le roi de France. Alors, par jalousie et besoin d'indépendance, les autres États feront des anti papes, ou tout au moins des patriarches distincts, comme celui de Saint-Pétersbourg et celui de Constantinople ; voici venir les schismes, et vous n'avez plus d'Église catholique. — Vous n'avez plus même d'Église indépendante. Sous la main d'un prince, un patriarche, un pape même devient un fonctionnaire ; on le voit bien à Saint-Pétersbourg, on l'a bien vu en France sous Philippe le Bel et Philippe VI ; quand Napoléon voulait établir le pape à Paris, c'était pour en faire un ministre des cultes, très-honoré, mais très-obéissant. Notez que les gouvernements en Europe, surtout en France, ont déjà la main dans toutes les affaires ; que sera-ce s'ils la mettent encore dans toutes les consciences? Toute liberté périt, l'Europe devient une Russie, un empire romain, une Chine. — Enfin le dogme lui-même est mis en danger. Tirer le pape de son État comme une plante de sa serre chaude, c'est le livrer, et le dogme avec lui, aux suggestions des idées modernes. Le catholicisme, étant immuable, est immobile ; il faut à son chef un pays mort, des sujets qui ne pensent pas, une ville de couvents, de musées, de ruines, une pacifique et poétique nécropole. Imaginez ici une académie des sciences, des cours publics, les débats d'une chambre, de grandes industries florissantes, la vive et universelle prédication d'une morale et d'une philosophie laïques : croyez-vous que la contagion n'atteindra pas la théologie? Elle l'atteindra ; peu à peu on adoucira, on interprétera les dogmes, on laissera tomber les plus choquants, on cessera d'en parler. Regardez la France, si bien régie, si obéissante au temps de Bossuet : par

le seul contact d'une société pensante, le catholicisme s'y tempérait, s'écartait des traditions italiennes, récusait le concile de Trente, atténuait le culte des images, s'alliait à la philosophie, subissait l'ascendant des laïques fidèles, mais lettrés et raisonneurs. Que serait-ce au milieu des audaces, des découvertes et des séductions de la civilisation contemporaine? Déplacer ou détrôner le pape, c'est, au bout de deux siècles, transformer la foi. »

Réponse : « Tant mieux. A côté des catholiques superstitieux, il y a les véritables, et nous en sommes; que l'Église se réforme et se métamorphose sagement, lentement, au contact adouci de l'esprit moderne, c'est ce que nous souhaitons. — Pour les schismes, ils sont aussi menaçants sous un pape protégé que sous un pape dépossédé ; la puissance qui tient garnison à Rome a le même ascendant sur lui que le prince dont il sera le sujet ou l'hôte. S'il est un expédient qui garantisse son indépendance, c'est le nôtre ; nous lui donnerons la rive droite du Tibre, Saint-Pierre, Civita-Vecchia ; il vivra là dans une petite oasis, avec une garde d'honneur et des contributions fournies par tous les États catholiques, sous la protection et parmi les respects de l'Europe. — Quant au danger de réunir les pouvoirs spirituel ou temporel dans la main du prince, permettez-nous de vous dire que la chose est ainsi dans les pays protestants, par exemple en Angleterre, et que ces pays n'en sont pas moins libres. La réunion des deux pouvoirs ne produit donc pas toujours la servitude; elle la consolide dans certains États; elle ne l'implante pas dans les autres. En attendant, souffrez que nous la repoussions du nôtre, où elle l'établit. S'il y a un péril

dans notre plan, c'est pour nous, et non pour le pape : placé au cœur de l'Italie, irrité, il se fera révolutionnaire et travaillera tout le bas peuple contre nous ; mais, puisque nous acceptons nos dangers, laissez-nous nos chances, et ne nous imposez pas un régime que vous refusez pour vous. »

— « Qu'est-ce donc alors que cette transformation de l'Église catholique que vous entrevoyez dans un lointain obscur? » — Sur ce point les réponses sont vagues. Mes interlocuteurs affirment que le haut clergé italien renferme un assez grand nombre de libéraux, qu'on en trouve même parmi les cardinaux, surtout hors de Rome ; ils citent entre autres dom Luigi Tosti, dont je connais les ouvrages. C'est un religieux bénédictin du Mont-Cassin, fort chrétien et fort libéral, qui a lu les philosophes modernes, connaît l'exégèse nouvelle, est versé dans l'histoire, goûte les spéculations supérieures, esprit généreux, conciliant et large, dont l'éloquence surchargée, poétique, entraînante, est celle d'un George Sand catholique. Ici le clergé n'est pas enrégimenté tout entier, comme en France ; c'est seulement chez nous que l'Église subit, par contagion, la discipline administrative[1]. Certains ecclésiastiques ont en Italie des positions à demi indépendantes : dom Tosti est dans son cloître comme un professeur d'Oxford dans son canonicat ; il peut voyager, lire, penser, imprimer à son aise. Son but est de mettre l'Église d'accord avec la science. Son principe est que la science, étant simplement décomposante, n'est pas la seule voie, qu'il y

1. « Mon clergé est comme un régiment : il doit marcher, et il marche. » Discours du cardinal de Bonnechose au Sénat, session de 1865.

en a une autre aussi sûre, l'*atto sintetico*, l'élan de toute la personne, la croyance et l'enthousiasme naturel par lequel l'âme, sans raisonnement ni analyse, découvre et comprend Dieu d'abord et ensuite le Christ. Cette foi généreuse et passionnée, par laquelle nous embrassons la beauté, la bonté, la vérité, en elles-mêmes et dans leur source, est seule capable de réunir les hommes en une communauté fraternelle, de les pousser aux belles actions, au dévouement, au sacrifice. Or cette communauté est l'Église catholique ; partant, tout en maintenant son Évangile immuable, l'Église doit s'accommoder aux variations de la société civile : elle le peut, puisqu'elle renferme en son sein « une variété inépuisable de formes ». Elle est sur le point de subir une de ces métamorphoses, mais elle restera, conformément à son essence, « la maîtresse de la morale. » — Tout cela ne définit pas la métamorphose, et le P. Tosti lui-même dit qu'elle est un secret entre les mains de Dieu[1].

Là-dessus le comte N..., un fin et perçant esprit italien que je commence à beaucoup aimer et à bien connaître, m'a tiré à part dans un coin sombre et m'a dit : « Ces jeunes gens vont entrer dans la poésie, essayons d'en sortir. Mettons de côté pour un instant la sympathie, le patriotisme, la rancune ou les espérances ; considérons le catholicisme comme un fait ; tâchons de compter les forces qui le soutiennent et de voir dans quel sens et dans quelles limites la civilisation moderne contre-pèse ou infléchit leur action. » Ainsi posée, la question est un problème de mécanique morale, et voici,

1. *Prolegomeni alla storia universale della Chiesa.*

ce nous semble, à quelles conjectures on aboutit sur ce terrain.

La première de ces forces est l'ascendant des *rites*. Le propre du sauvage, de l'enfant, de l'esprit tout à fait inculte, imaginatif ou grossier, c'est le besoin de se faire un fétiche, j'entends d'adorer le signe au lieu de la chose signifiée ; il proportionne sa religion à son intelligence, et, ne pouvant comprendre les idées nues ou les sentiments incorporels, il sanctifie des objets palpables et des pratiques sensibles. Telle fut la religion au moyen âge ; elle subsiste encore presque intacte chez un pâtre de la Sabine, chez un paysan de la Bretagne. Un doigt de saint Yves, un froc de saint François, une statue de sainte Anne ou de la Madone dans ses habits neufs et brodés, voilà Dieu pour eux ; une neuvaine, un jeûne, un chapelet assidûment compté, une médaille soigneusement baisée, voilà pour eux la piété. A un degré supérieur, le saint local, la Vierge, les anges, la peur et l'espoir qu'ils excitent, composent la religion. Aux deux degrés, le prêtre est considéré comme un être supérieur, dépositaire de la volonté divine, dispensateur des grâces célestes. Tout cela, dans les pays protestants, a été détruit par la réforme de Luther, et dure atténué dans les pays catholiques, parmi les simples et les demi-simples, surtout chez les peuples qui ont l'imagination chaude et ne savent pas lire. Cette force va se réduisant à mesure que l'instruction et la culture d'esprit se propagent ; sur ce point, le catholicisme, pressé par la civilisation moderne, laisse s'écailler la croûte idolâtrique du moyen âge. En France, par exemple, depuis le dix-septième siècle, cette portion des croyances et des pratiques tombe en désuétude, du moins dans la classe un

peu éclairée. Sans doute il en reste encore, il en restera toujours quelque chose ; mais c'est une vieille enveloppe qui s'amincit, se troue et s'en va.

La seconde de ces forces est la possession d'une *métaphysique* complète, formulée et fixée. A ce titre, le catholicisme est en guerre ouverte, sinon avec les sciences expérimentales, du moins avec leur esprit, leur méthode et leur philosophie. Sans doute il peut tourner, transiger, tenir ferme sur des points particuliers, dire que Moïse a prévu la théorie de l'éther lumineux, puisqu'il fait naître la lumière avant le soleil, prétendre que les périodes géologiques sont à peu près indiquées dans les journées de la Genèse, choisir ses postes dans les terrains inexplorés, ardus ou embarrassés, comme la génération spontanée, les fonctions cérébrales, le langage primordial, etc. Néanmoins il répugne invinciblement à la doctrine qui soumet toute affirmation au contrôle des expériences répétées et des analogies environnantes, qui pose en principe l'immuabilité des lois physiques et morales, qui réduit les entités à n'être que des signes commodes pour noter les faits généraux. En effet, il a conçu sa métaphysique à une époque d'exaltation et de subtilité extraordinaires, où de toutes parts les esprits, échafaudant triades sur triades, ne voyaient plus dans la nature qu'un marchepied obscur, perdu sous les arcades superposées, resplendissantes, interminables, des êtres mystiques et surnaturels. — Cette hostilité constatée, il faut remarquer que les découvertes des sciences, leurs applications à la vie courante, leurs empiétements dans les domaines inexplorés, leur ascendant sur les opinions humaines, leur influence sur l'éducation et les habitudes de l'esprit, leur domination sur les

spéculations supérieures et dans les vues d'ensemble, bref leur force va croissant. Partant, l'adversaire recule, et il ne peut pas, comme le paganisme au temps de Proclus et de Porphyre, se réfugier sous les interprétations, quitter la chose en gardant le nom, dire qu'il perce le symbole et pénètre jusqu'au sens ; car la critique est née depuis un siècle, et aujourd'hui l'on sait trop bien le passé pour le confondre avec le présent ; quand Hegel ou tout autre conciliateur présente la philosophie du dix-neuvième siècle comme l'héritière et l'interprète de la métaphysique du troisième, il intéresse des étudiants, mais il fait rire des historiens. Donc le catholicisme sera obligé d'abandonner son bagage alexandrin, comme son bagage féodal ; il ne les jettera pas à la mer, car il est conservateur, mais il les laissera couler à fond de cale ; je veux dire qu'il en parlera peu, qu'il cessera de les étaler, qu'il produira à la lumière d'autres parties de lui-même. C'est ce qu'a fait jadis ouvertement et ce que fait aujourd'hui insensiblement le protestantisme : il a dépouillé sous Luther la rouille barbare, et s'agite par l'exégèse moderne pour dépouiller la rouille byzantine ; après avoir dégagé le christianisme des rites, il le dégage des formules, et l'on peut affirmer que, même dans les pays catholiques, la plupart des gens du monde, orthodoxes des lèvres, mais au fond demi-ariens, demi-unitaires, un peu déistes, un peu sceptiques, assez négligents, théologiens plus que faibles, trouveraient, s'ils s'examinaient à fond, un notable intervalle entre leur catholicisme et les pratiques du moyen âge ou les entités de Sainte-Sophie et du Sérapion.

Ce sont là des forces mortes, c'est-à-dire constituées

par la vitesse acquise, et qui n'agissent que par l'inertie naturelle de la matière humaine. Voici maintenant les forces actives, c'est-à-dire incessamment renouvelées par des impulsions nouvelles. En premier lieu, le catholicisme possède une *Église monarchique* savamment organisée, la plus puissante machine administrative qui fut jamais, recrutée par en haut, subsistante par elle-même, soustraite à l'intervention des laïques, sorte de gendarmerie morale qui fonctionne à côté des gouvernements pour maintenir l'obéissance et l'ordre. A ce titre, et comme en outre par son fonds il est ascétique, c'est-à-dire hostile au plaisir sensible, il peut être considéré comme un frein excellent contre l'esprit de révolte et les convoitises sensuelles. C'est pourquoi toute société menacée par une théorie comme le socialisme ou par des passions avides comme celles de la démocratie contemporaine, tout gouvernement absolu ou fortement centralisé le soutient pour s'appuyer sur lui. Plus le déclassement des hommes est universel et rapide, plus les appétits et les ambitions s'exaltent, plus le tourbillonnement par lequel les couches d'en bas tâchent de déplacer les couches d'en haut est désordonné et alarmant, plus aussi l'Église semble salutaire et protectrice. Plus un peuple est disciplinable comme la France, enclin ou obligé, comme la France et l'Autriche, à remettre sa conduite aux mains d'une autorité extérieure, plus il est catholique. Sans doute, l'établissement des gouvernements parlementaires ou républicains, l'émancipation et l'initiative de l'individu travaillent dans un sens contraire; mais il n'est pas sûr que l'Europe marche vers cette forme de société, du moins qu'elle y marche tout entière. Si la France con-

tinue d'être ce qu'elle est depuis soixante ans et ce qu'elle semble être par essence, une caserne administrative exempte de vol et bien tenue, le catholicisme peut y subsister indéfiniment.

La seconde force active est le *mysticisme*. Par Jésus et la Vierge, par la théorie et les sacrements de l'amour, le catholicisme offre un aliment aux imaginations tendres et rêveuses, aux âmes malheureuses ou passionnées. C'est de ce côté seulement qu'il se développe depuis deux siècles, par le culte de la Vierge et du Sacré-Cœur, tout récemment par la proclamation du dernier dogme, celui de l'immaculée conception. Les bénédictins de Solesmes, qui ont édité saint Liguori, font sur ce point des aveux frappants[1]. Ils disent que l'ancienne théologie était dure, que l'Église a reçu des clartés nouvelles, que, par une révélation spéciale, elle

1. Préface de l'édition complète, t. Ier, 1854. Saint Liguori « est un anneau nécessaire qui prolonge jusqu'à nos temps cette chaîne merveilleuse au moyen de laquelle, depuis trois siècles, la terre s'est rapprochée du ciel... Le Christ confie à son église de nouveaux secrets, il l'initie de jour en jour aux incommensurables mystères de son cœur... Une onction inconnue aux premiers siècles de notre foi a pénétré le cœur des amis de Dieu... Le culte de l'épouse est devenu plus tendre, de nouvelles amabilités de l'époux lui ont été révélées.... Chez les catholiques, le mystère de l'eucharistie est à lui seul toute une religion ; c'est surtout depuis les six derniers siècles que cette religion du corps de Jésus-Christ a reçu un nouveau développement.... Les prérogatives de Marie, cette incomparable vierge, nous ont été montrées sous un jour nouveau... Héritiers de l'amour, nous qui la voyons s'interposer comme un doux nuage et tempérer délicieusement l'éclat des rayons du soleil dont elle fut l'aurore, nous la proclamons médiatrice toute-puissante du genre humain... Symbolisé dans un cœur, le christianisme a pu tirer les dernières conséquences de la loi de grâce sur lesquelles il est fondé... Dans cet âge de miséricorde, les préceptes du Seigneur n'ont dû être pour ainsi dire que les lois organiques de l'amour... L'affreux jansénisme parut, avec sa morale dure comme ses dogmes et ses dogmes repoussants comme sa morale. »

met aujourd'hui en lumière la mansuétude et la bonté divines, que le dogme et le sentiment de l'amour sont arrivés au premier rang, que la dignité infinie répandue sur la personne de Marie offre enfin aux fidèles l'autel où pourront délicieusement s'épancher toutes les délicatesses de l'adoration. Voilà une poésie féminine et sentimentale; joignez-y celle du culte; à tous les tournants de siècle, à l'époque des grandes dissolutions de doctrines, ces deux poésies recueillent les esprits découragés, exaltés ou malades. Depuis la chute de la civilisation antique, un grand dérangement s'est fait dans la machine humaine; l'équilibre primitif des races saines, tel que l'entretenait la vie gymnastique, a disparu. L'homme est devenu plus sensible, et l'énorme augmentation récente de la sécurité et du bien-être n'a fait qu'accroître son mécontentement, ses exigences et ses prétentions. Plus il a, plus il souhaite; non-seulement ses désirs dépassent sa puissance, mais encore la vague aspiration de son cœur l'emporte au delà des convoitises de ses sens, des rêves de son imagination et des curiosités de son esprit. C'est l'*au-delà* qu'il désire, et le tumulte fiévreux des capitales, les excitations de la littérature, l'exagération de la vie sédentaire, artificielle et cérébrale, ne font qu'irriter la souffrance de son désir inassouvi. Depuis quatre-vingts ans, la musique et la poésie s'emploient à étaler la maladie du siècle, et l'encombrement des connaissances, la surcharge de travail, l'immensité de l'effort que comportent la science et la démocratie modernes, semblent plutôt faits pour exaspérer la plaie que pour la guérir. A des âmes si fatiguées et si avides, le charmant quiétisme peut quelquefois sembler un refuge; nous nous

en apercevons chez nos femmes, qui ont nos maux sans avoir nos remèdes. Dans la classe inférieure, parmi les très-jeunes filles, au milieu du vide de la province, il peut, par les séductions de sa poésie mondaine et coquette, par son étalage de symboles attendrissants et corporels, gagner beaucoup d'âmes, et peut-être verra-t-on un jour la famille divisée laisser la moitié d'elle-même chercher dans l'amour idéal l'épanchement intime, le rêve amollissant, la délicieuse angoisse que l'amour terrestre ne lui donne point.

Telle est donc la transformation probable et l'on peut dire la transformation présente du catholicisme. Atténuer les rites, sauf pour les simples, laisser tomber la métaphysique, sauf dans ses écoles, serrer sa hiérarchie administrative et développer ses doctrines sentimentales, c'est ce qu'il fait depuis le concile de Trente. Il semble qu'il doive dorénavant et par excellence parler aux gouvernements et aux femmes, devenir répressif et mystique, faire des ligues et fonder des *sacrés-cœurs*, être un parti de politiques et un asile d'âmes malades. Comme le progrès des sciences positives et l'assiette du bien-être industriel empêchent l'exaltation nécessaire à l'établissement d'une religion nouvelle, on ne voit pas de terme à sa durée; jamais un peuple n'a quitté sa religion que pour une religion différente. On n'aperçoit pour lui à l'horizon qu'une grande crise, et celle-là dans un siècle ou deux, je veux dire l'intervention du nouveau protestantisme. Celui de Luther et de Calvin, rigide et littéral, répugnait aux peuples latins ; celui de Schleiermacher et de Bunsen adouci, transformé par l'exégèse, accommodé aux besoins de la civilisation et de la science, indéfiniment

élargi et épuré, peut devenir par excellence la religion philosophique, libérale et morale, et gagner, même dans les pays latins, cette classe supérieure qui, sous Voltaire et Rousseau, avait adopté le déisme. Si le combat se livre, il sera digne d'attention; car entre une philosophie et une religion il ne pouvait aboutir, chacune des deux plantes ayant sa racine indépendante et indestructible; entre deux religions, ce serait autre chose. Si le catholicisme résiste à cette attaque, il me semble qu'il sera désormais à l'abri de toutes les autres. Toujours la difficulté de gouverner les démocraties lui fournira des partisans; toujours la sourde anxiété des cœurs tristes ou tendres lui amènera des recrues; toujours l'antiquité de la possession lui conservera des fidèles. Ce sont là ses trois racines, et la science expérimentale ne les atteint pas, car elles sont composées, non de science, mais de sentiments et de besoins. Elles peuvent être plus ou moins ramifiées, plus ou moins profondes, mais il ne semble pas que l'esprit moderne ait prise sur elles : au contraire, en beaucoup d'âmes et en certains pays, l'esprit moderne introduit des émotions et des institutions qui par contre-coup les consolident, et un jour Macaulay a pu dire, dans un accès d'imagination et d'éloquence, que le catholicisme subsistera encore, dans l'Amérique du Sud par exemple, lorsque des touristes partis de l'Australie viendront, sur les ruines de Paris ou de Londres, dessiner les arches démantelées de London-Bridge ou les murs écroulés du Panthéon.

LA SEMAINE SAINTE

Dimanche des Rameaux.

Depuis huit jours nous passons la moitié de nos journées à Saint-Pierre. Nous regardons une cérémonie, puis nous nous asseyons au dehors sur les escaliers ; la place, enserrée dans ses colonnades, tachée de points humains qui remuent, traversée de processions muettes, est à elle seule un spectacle. Sur la place, par le plus beau soleil, entre les panaches blancs des fontaines, on regarde ces processions qui montent, moines à cagoules, violets, rouges ou noirs, orphelines, élèves des séminaires, une foule bigarrée de visiteurs, de femmes voilées de noir, de soldats, qui se croise et ondoie. Les voitures des *monsignori* arrivent une à une, avec leur décoration de cochers et de laquais chamarrés : il y en a trois par derrière, deux accrochés à la voiture, le troisième aux deux autres. Ces domestiques sont précieux ; voyez-les dans les tableaux d'Heilbuth, importants et tranquilles, avec des habits neufs qui ont l'air un peu vieux, ou des habits vieux qui ont l'air un peu neufs, demi-bedeaux, demi-laquais, sachant qu'ils brossent la soutane d'un pape possible, et qu'ils sont plus près du ciel que les autres hommes, convaincus que leur âme

est un peu sainte et néanmoins ménageant l'étoffe de leur culotte. Quant aux prélats, leurs figures sont bien fines, non pas de cette finesse parisienne qui consiste à dire de jolis mots, mais d'une finesse ecclésiastique et italienne, celle des diplomates et des procureurs, gens habitués à se contenir, à se précautionner, à ne pas donner prise. — Sur les marches, dorment les paysans; il ne faut pas trop s'approcher d'eux : l'odeur vous monte au nez, ils ne se sont jamais lavés et sentent la bête fauve. — Tout alentour, aux balcons, sur le pas des portes, on distingue quantité de grisettes romaines aux cheveux noirs savamment ondés et retroussés, aux lèvres fines, aux traits réguliers et franchement coupés, au menton fort, au regard fixe. Quelquefois, d'une sale et sordide fenêtre, sort une de ces belles et redoutables têtes; on l'a remarquée le matin, et on la retrouve le soir : elle passe ainsi la journée à regarder et à être vue.

Pour un esprit religieux, le spectacle intérieur dans Saint-Pierre n'est pas édifiant. Les soldats du pape qui font la haie bâillent, se tournent, lorgnent les femmes qui passent. Pendant toute la messe, les assistants circulent, causent à voix basse ou même à demi-voix ; comme il n'y a ni bancs ni chaises, ils essayent de s'asseoir contre les piliers, s'affermissent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre ; quelques-uns sommeillent. On entend partout un long bruissement : il se fait un va-et-vient comme dans une halle. On se perche sur la pointe des pieds, et on regarde passer les suisses du pape, qui ont la fraise, le costume bariolé et les pertuisanes du seizième siècle, puis les appariteurs en pourpoint de velours noir, avec le petit manteau espagnol, la chaîne

d'or et aussi la fraise du temps de Philippe II. Enfin la procession défile : chaque personnage blanc représente un apôtre, et tient une baguette enguirlandée de jaune, qui figure une branche de buis ; d'autres sont noirs, d'autres violets, d'autres rouges ; les derniers sont les évêques, tout luisants dans leurs chapes damasquinées ; plusieurs sourient, regardent ou causent. Au fond de l'église, derrière le grand baldaquin de bronze, on démêle les génuflexions, les postures, tous les restes des anciennes cérémonies symboliques, si peu appropriées au temps présent. Sur les flancs, dans les deux grandes estrades, les femmes en noir, leur voile noir sur la tête, leur *Murray* à la main, manient leur lorgnette. On se plaint que la cérémonie soit incomplète. Le pape a un érysipèle qu'on a ouvert ; il en sort beaucoup d'eau, il n'est pas certain qu'il puisse officier à Pâques, on détaille toutes les circonstances médicales. Nul intérêt ou sympathie véritable ; pour ce public, c'est le premier acteur qui manque, et son absence fera tort à la représentation. Les gens causent, se saluent, se promènent comme dans un foyer d'opéra. — Voilà ce qui reste des glorieuses pompes qui, au temps de Boniface VIII, attiraient les pèlerins par centaines de mille : une décoration qui n'est plus qu'une décoration, une cérémonie vide, un sujet d'étude pour les archéologues, de tableaux pour les artistes, de curiosité pour les gens du monde, un amas de rites où tous les siècles ont apporté leur part, semblable à cette ville elle-même, où la foi vive et l'émotion spontanée du cœur ne trouvent plus d'objet qui leur corresponde, mais où se rassemblent les peintres, les antiquaires et les touristes.

Au point de vue pittoresque, l'effet est tout autre. Ainsi remplie et mesurée par la foule, l'église devient colossale ; cette fourmilière de peuple qui remue et ondoie la rend vivante comme un tableau. Les grandes chutes de lumière qui tombent du dôme font çà et là, au milieu des marbres, des pluies de rayons et de blancheurs éblouissantes. Le grand baldaquin qui tord dans le lointain ses colonnes fauves parmi des nuages d'encens, l'harmonie vague des chants adoucis par la distance, la magnificence des décorations et des marbres, le peuple de statues qui s'agite indistinctement dans l'ombre, l'assemblage et l'accord de tant de formes monumentales et de tant de rondeurs grandioses, tout concourt à faire de cette fête un chant de triomphe et de réjouissance ; je voudrais y entendre la prière de *Moïse*, de Rossini, par trois cents chanteurs et un orchestre.

Mercredi. *Miserere*, à la Sixtine.

Trois heures debout, et tous les hommes sont debout. Les deux premières heures se passent, quelques-uns n'y tiennent plus et s'en vont. Tous les corps sont serrés comme dans un étau. Les visages jaunissent, rougissent, se griment ; on pense aux damnés de Michel-Ange. Les pieds rentrent dans les mollets, les cuisses dans les hanches, les reins sont courbaturés ; heureux qui trouve une colonne ! Plusieurs tâchent d'atteindre leur mouchoir pour s'essuyer le front, d'autres essayent inutilement de préserver leur chapeau. On n'aperçoit rien qu'une forêt de têtes. La foule pousse à la porte, et de

temps en temps un personnage officiel s'enfonce et pénètre péniblement, grâce aux épaules des acolytes, comme une fiche de fer dans une pièce de bois. Sous les tribunes de l'entrée, dans une sorte de cage, les dames s'asseoient sur leurs talons et respirent du vinaigre. Çà et là, des suisses en panache blanc et en costume d'opéra profitent de leurs larges pieds et s'étayent sur leur hallebarde. Le ronflement monotone des psaumes dure et reprend toujours.

Cela n'empêche pas les figures de Michel-Ange d'être des géants et des héros. Ah ! si je pouvais me coucher sur le dos pour regarder les prophètes ! Quels vaillants troncs, quels magnifiques corps primitifs que ceux d'Adam et d'Ève ! Et ce terrible Christ du jugement, quel Apollon vengeur, quel sublime Jupiter foudroyant ! De quel geste de combattant vainqueur il accable les corps de ses ennemis précipités ! Tout vient de l'antique ici ; quand Bramante conçut Saint-Pierre, il prit ses deux idées dans le Panthéon et la basilique de Constantin ; les deux âges se renouent.

Enfin le *Kyrie*, puis le *Miserere*. Cela vaut toutes les douleurs de genoux et de reins qu'on a subies. L'étrangeté est extrême ; il y a des accords prolongés qui semblent faux et tendent l'ouïe par une sensation pareille à celle que laisse dans la bouche un fruit acide. Point de chant net et de mélodie rhythmée : ce sont des mélanges et des croisements, de longues tenues, des voix vagues et plaintives qui ressemblent aux douleurs d'une harpe éolienne, aux lamentations aiguës du vent dans les arbres, aux innombrables bruits douloureux et charmants de la campagne. Rien de plus original et de plus grand ; l'âge musical qui a fait une telle messe est séparé du

nôtre par un abîme. Cette musique est infiniment résignée et touchante, bien plus triste qu'aucune œuvre moderne ; elle sort d'une âme féminine et religieuse ; on aurait pu l'écrire dans quelque couvent perdu au fond d'une solitude, après de longues rêveries indistinctes, parmi les frôlements et les sanglots du vent qui pleure en chantant autour des roches. — Il faut à tout prix entendre le *Miserere* de demain. L'un est de Palestrina, l'autre d'Allegri. Quelle couche de sentiments inconnus et profonds ! Voilà donc la musique de la restauration catholique, telle que l'esprit nouveau la trouva en refaisant le moyen âge !

Jeudi.

J'ai parcouru hier soir et ce matin les deux volumes de Baïni sur Palestrina [1]. C'était un homme pieux, ami de saint Philippe de Néri, fils de pauvres gens, pauvre toute sa vie, vivant d'une pension de six, puis de neuf écus par mois, manquant d'argent pour imprimer ses œuvres, malheureux et tendre, ayant perdu trois fils qui donnaient les plus belles espérances, écrivant ses *lamentations* au milieu de chagrins cuisants et prolongés. A ce moment, sous lui et sous Goudimel, son maître, la musique, un demi-siècle après les autres arts, sort du bourbier du moyen âge. Le chant sacré s'était encroûté de rouille scolastique, hérissé de difficultés, de complications, d'extravagances, les notes étant vertes quand on parlait de prairies et d'herbes, rouges quand il s'agissait de sang et de sacrifice, noires quand le texte

1 Né en 1524, mort en 1594.

nommait le sépulcre et la mort, chaque partie chantant des paroles différentes et parfois des chansons mondaines. Le compositeur prenait un air gai ou graveleux, *l'Homme armé* ou *l'Ami Baudichon, madame*, et là-dessus, avec force recherches et bizarreries de contre-point, il brodait une messe. Pédantisme et licence, le régime mécanique du moyen âge avait abaissé et brouillé l'esprit en musique comme en littérature, et produisait au quinzième siècle des poëtes aussi plats et aussi affectés que les musiciens[1]. Le sentiment religieux reparut, protestant avec Luther, catholique avec le concile de Trente. Aux protestants, Goudimel, un martyr de la Saint-Barthélemy, donna la musique des psaumes héroïques qu'ils chantaient sur les bûchers et dans les batailles. Aux catholiques, Palestrina, invité par le pape, donna les vagues et vastes harmonies de ses désolations mystiques et les supplications d'un peuple entier, enfantin et triste, agenouillé sous la main de Dieu.

Ces *Miserere* sont en dehors et peut-être au delà de toute musique que j'aie jamais écoutée : on n'imagine pas, avant de les connaître, tant de douceur et de mélancolie, d'étrangeté et de sublimité. Trois points sont saillants. — Les dissonances sont prodiguées, quelquefois jusqu'à produire ce que notre oreille, habituée aux sensations agréables, appelle aujourd'hui de fausses notes. — Les parties sont extraordinairement multipliées, en sorte que le même accord peut renfermer trois ou quatre consonnances et deux ou trois dissonances, se démembrer et se recomposer par portions et incessam-

1. Voyez Lydgate, Occleve, Hawes en Angleterre, Brandt en Allemagne, Charles d'Orléans, les poésies de Froissart en France.

ment ; à chaque instant une voix se détache par un thème propre, et le faisceau s'éparpille si bien que l'harmonie totale semble un effet du hasard, comme le sourd et flottant concert des bruits de la campagne. — Le ton continu est celui d'une oraison extatique et plaintive qui persévère ou reprend sans jamais se lasser, en dehors de tout chant symétrique et de tout rhythme vulgaire : aspiration infatigable du cœur gémissant, qui ne peut et ne veut se reposer qu'en Dieu, élancements toujours renouvelés des âmes captives toujours rabattues par leur poids natal vers la terre, soupirs prolongés d'une infinité de malheureux tendres et aimants qui ne se découragent pas d'adorer et d'implorer.

Le spectacle est aussi admirable pour les yeux que pour les oreilles. Les cierges s'éteignent un à un, le vestibule noircit, les grandes figures des fresques se meuvent obscurément dans l'ombre. On fait vingt pas, et tout d'un coup l'on a devant soi la chapelle Pauline, flamboyante comme un paradis angélique de gloire, de lumières et de parfums. Les étages de cierges montent sur l'autel comme une châsse ; les lustres descendent, ouvrant leurs arabesques dorées, leurs panaches d'étincelles, leurs rosaces de splendeurs, leurs aigrettes diamantées, comme les oiseaux mystiques de Dante. Des écailles de nacre hérissent le sanctuaire de leurs blancheurs chatoyantes ; les colonnes tordent leurs spirales d'azur parmi les corps charmants des anges, sous les vapeurs enroulées de l'encens qui fume ; une senteur enivrante emplit l'air. C'est Bernin qui a disposé cette délicieuse fête, ces éblouissements, cette féerie ; sa sainte Thérèse pâmée de l'église *Della Vittoria* l'entrevoit en esprit, et c'est ici qu'elle devrait être.

Cependant, dans Saint-Pierre, entre deux haies de soldats, on voit défiler le cortége qui va célébrer le lavement des pieds : d'abord des *monsignori* à la physionomie spirituelle, des cardinaux violets, la calotte rouge à la main, suivis de leurs acolytes, des chanoines habillés de rouge vif, enfin les douze apôtres vêtus de bleu, coiffés d'un singulier chapeau blanc, un bouquet à la main. Ailleurs, dans un hôpital, les dames romaines, en costumes noirs et en tabliers blancs de religieuses, font le même office. On reçoit là trois ou quatre cents paysannes venues pour la fête ; les plus grandes dames, des princesses, les déchaussent, lavent leurs pieds, les rechaussent, leur donnent à manger, puis vont les coucher. C'est un débouché pour le besoin violent et intermittent d'émotions et d'humiliations chrétiennes.

Vendredi.

Troisième *Miserere*, un peu inférieur aux précédents, et, de plus, aujourd'hui la chapelle Pauline, n'ayant pas son illumination, est ridicule ; on découvre que les colonnes d'azur et la plupart des dorures n'étaient que des trompe-l'œil. Les deux dernières fresques de Michel-Ange, *saint Pierre crucifié* et *saint Paul jeté par terre*, ne sont que savantes.

Dans la basilique de Saint-Pierre, un cardinal, avec un bonnet rouge surmonté d'une toque rouge, est assis à cinq marches du sol sur une chaire de bois noir sculpté, et tient à la main une longue baguette dont il touche le crâne des pénitents agenouillés ; cet attouchement donne une indulgence particulière. Le cardinal a soixante ans

il est gros, vêtu de violet, et sa gravité est admirable ; pas un muscle de sa figure ne bouge ; on le prendrait pour un bouddha majestueux et hiératique. De temps en temps passe un cortége de cagoules noires, et l'on s'arrête à contempler parmi ces capuches d'inquisition tel cardinal, longue figure jaune, aux yeux noirs, ardents, sorte de Ximenès qui n'a pas d'emploi. Tout alentour la foule se presse, ondule ; mais l'église est si vaste que toutes les conversations, tous les pas s'amortissent et se fondent en un vaste murmure.

C'est sans doute aujourd'hui l'une de mes dernières visites ; tâchons de revoir l'ensemble de l'édifice. Par degrés, les yeux se sont habitués ; on prend l'œuvre pour ce qu'elle est, telle que la conçurent ses fondateurs ; on la considère non pas en chrétien, mais en artiste. Ce n'est plus une église, c'est un monument, et certes, à ce point de vue, elle est un chef-d'œuvre de l'homme.

Cet escalier de la Sixtine, avec les arceaux enguirlandés de sa voûte et le long développement de sa descente, est d'une noblesse et d'une proportion incomparables. Saint-Pierre est pareil, orné mais sans excès, grand sans être énorme, majestueux sans être accablant. On jouit des rondeurs simples des voûtes et de la coupole, de leur ampleur et de leur solidité, de leur richesse et de leur force. Ces caissons dorés qui brodent la voûte, ces anges de marbre assis sur les courbures, ce superbe baldaquin de bronze appuyé sur ses colonnes torses, ces pompeux mausolées des papes, forment un ensemble unique ; on n'a jamais offert une plus belle fête païenne à un Dieu chrétien.

Quel est le Dieu dans ce temple? — Au fond de l'abside, au-dessus de l'autel lui-même, à l'endroit où l'on

met d'ordinaire la Vierge ou le Christ, est la chaire de Saint-Pierre : c'est elle qui est la patronne du lieu et la souveraine. Les mots officiels complètent l'explication ; on appelle le pape *Sa Sainteté*, *Sa Béatitude* ; on a l'air de croire qu'il est déjà dans le ciel.

Presque tous les mausolées de papes sont frappants, surtout celui de Paul III par Della Porta. Deux figures de Vertus demi-couchées sur son tombeau déploient leurs beaux corps avec des attitudes hardies ; la vieille songe avec une gravité superbe et fière ; la jeune a la riche beauté, la tête spirituelle et sensuelle, les cheveux ondés, la petite oreille des figures vénitiennes. Elle était presque nue, on l'a habillée depuis ; ce passage de la sculpture naturelle à la sculpture décente marque le changement qui sépare la Renaissance du jésuitisme[1].

Je ne sais pas pourquoi Stendhal loue si fort le mausolée de Clément III par Canova : ce sont des figures de Girodet ou de Guérin, fades ou qui posent. A cet égard, les tombeaux récents sont instructifs. Plus un monument se rapproche de notre temps, plus ses statues prennent une expression spiritualiste et pensive ; la tête usurpe toute l'attention, le corps se réduit, se voile, devient accessoire et insignifiant. Considérez tour à tour, par exemple, le tombeau de Benoît XIV, mort au siècle dernier, et tout à côté les mausolées de Pie VII et de Grégoire XVI : sur le premier, siégent ou s'agitent de belles femmes encore saines et fortes, bien posées et d'un vif mouvement ; sur les deux autres, les Vertus sont des squelettes soigneusement ratissés, habillés et inté-

1. Les plaintes d'un célèbre catholique français ont dernièrement mené une recrudescence de pudeur. On a dépensé 35,000 francs en chemises de tôle pour les anges et les saints.

ressants. — Nous finirons par ne plus sentir le corps et la forme, mais seulement l'âme et l'expression.

Dimanche de Pâques.

Le temps s'est gâté, la pluie tombe par rafales ; mais la foule couvre tout, la place, les escaliers, les portiques, et s'engouffre avec un bourdonnement prolongé dans l'immensité de la basilique.

Dans cet océan humain, de lentes ondulations se développent et se brisent ; devant la statue de saint Pierre, le flot avance et recule sous le reflux des vagues précédentes. Les froissements et les tassements serrent et desserrent à chaque instant le désordre mouvant des mêlées ; une tumultueuse et bruissante confusion de pas, de frôlements, de paroles roule entre les grandes murailles, et dans les hauteurs, au-dessus de cette agitation et de ce murmure, on aperçoit les pacifiques rondeurs des voûtes, le vide lumineux des dômes, et les étages de bordures, d'ornements, de statues qui vont se superposant pour combler l'abîme tournoyant de la coupole.

Dans cette mer de corps et de têtes, une double digue de soldats, de chantres, d'enfants de chœur, forme un lit où coule pompeusement le cortége solennel : d'abord les gardes nobles, rouges et blancs, le casque en tête ; puis des camériers rouges, plus loin des prélats violets, puis les maîtres de cérémonies en pourpoint et manteau noir, ensuite les cardinaux, enfin le souverain pontife, porté par des acolytes dans un fauteuil de velours rouge broché d'or, lui-même en long habit blanc brodé d'or

et portant sur la tête la tiare d'or à triple étage. Des éventails de plumes d'autruche flottent autour de lui. Il a l'air bon, affectueux ; sa belle figure pâle est celle d'un malade ; l'on pense avec regret qu'il doit souffrir en ce moment, que sa jambe est enveloppée de bandes. Il donne doucement la bénédiction avec un doux sourire.

Les chantres et les soldats causaient gaiement un instant avant son passage ; un moment après, une trompette dans l'abside ayant entonné un air d'opéra, deux ou trois soldats se sont mis à fredonner à l'unisson ; mais les gens du peuple, les paysans qui étaient là, regardaient comme s'ils voyaient Dieu le Père. Il faut contempler leurs figures surtout devant la statue de saint Pierre. Ils affluent tour à tour en s'étouffant pour baiser le pied de bronze, qui maintenant est tout usé ; ils le caressent, ils y collent leur front ; beaucoup d'entre eux, pour venir, ont fait à pied dix ou douze milles, et ne savent pas où ils coucheront. Quelques-uns, alourdis par le changement d'air, dorment debout contre un pilier, et leurs femmes les poussent du coude. Plusieurs ont une tête de statue romaine, le front bas, les traits anguleux, l'air sombre et dur ; d'autres, le visage régulier, l'ample barbe, le beau coloris chaud, les cheveux naturellement frisés des peintures de la Renaissance. On n'imagine pas une race plus forte et plus inculte. Leurs costumes sont étranges : vieilles casaques en peaux de bique ou de mouton, guêtres de cuir, manteaux bleuâtres cent fois trempés par la pluie, sandales de peau comme aux temps primitifs ; de tout cela sort une odeur insupportable. Leurs yeux sont fixes, éclatants comme ceux d'un animal ; plus éclatants encore et comme ensauvagés luisent ceux des femmes jaunies et minées par

la fièvre. Ils arrivent ici poussés par une crainte vague pareille à celle des anciens Latins, pour ne point déplaire à une puissance inconnue, dangereuse, qui peut à volonté leur envoyer la maladie ou la grêle, et ils baisent l'orteil de la statue avec le sérieux d'un Asiatique qui apporte le tribut au pacha.

Le bourdonnement de la messe roule demi-perdu dans le lointain, et les grandes formes enveloppées dans l'encens accompagnent de leur noblesse et de leur gravité sa mystérieuse harmonie. Quel puissant seigneur et quelle splendide idole pour ces paysans que le maître de cette église! Pensez, pour comprendre leur impression devant ces magnificences, ces dorures et ces marbres, à leur cahute enfumée, à leur campagne désolée, aux apres montagnes brûlées, aux lacs noirâtres, à la lourde chaleur de l'été fiévreux, aux songes sourds, inquiétants, qui s'enchevêtrent dans le cerveau des pâtres pendant les heures solitaires, ou lorsque la nuit, avec son cortége de formes lugubres, s'appesantit sur la plaine! Un ciel rougi comme celui d'hier, au bout de cette plaine livide et dans les mornes fumées du soir, fait frissonner. L'implacable soleil du midi, dans une fondrière de roches ou devant la pourriture d'un marécage, donne le vertige. On sait, par les anciens Romains, quelle prise la superstition trouvait dans l'homme parmi ces eaux stagnantes, ces solfatares éparses, ces montagnes cassées, ces lacs métalliques, et les paysans que voici n'ont pas l'esprit plus assaini, plus cultivé, plus rassis que les soldats de Papirius.

Tout le monde sort et attend le pape, qui doit paraître sur le grand balcon de Saint-Pierre et donner la bénédiction. La pluie redouble, et, à perte de vue sur la

place, dans les rues, sur les terrasses, la multitude s'entasse et fourmille, cavalerie, infanterie, voitures, piétons sous leur parapluie, paysans ruisselants sous leur peau de bique. Ils s'accroupissent par familles, et regardent, mangeant des lupins ; ce qui les stupéfie le plus, ce sont les uniformes et le long défilé des troupes françaises. Leurs enfants, en peaux de mouton, juchés sur les piliers, semblent des poulains farouches.

Le balcon reste vide, le pape n'a pu achever, il est trop malade. La foule se disperse dans la pluie et dans la boue. Décidément, comme disent les gens du peuple, le pape est *jettatore;* nous avons ce mauvais temps parce qu'il a pu accomplir une moitié de la cérémonie.

Voici, après quatorze siècles, le *finale* de la pompe romaine: car c'est bien l'ancien empire romain qui aujourd'hui vit ici et se continue. Il s'est enfoncé en terre sous le coup de masse des barbares ; mais, avec le rajeunissement universel des choses, il a reparu sous une forme nouvelle, spirituel et non plus temporel. Toute l'histoire de l'Italie tient dans ce mot en raccourci : elle est restée trop *latine*. Les Hérules, les Ostrogoths, les Lombards, les Francs, ne se sont point assis ou n'ont pas assez dominé chez elle ; elle n'a point été germanisée comme le reste de l'Europe ; elle s'est retrouvée au dixième siècle à peu près telle que trois cents ans avant Jésus-Christ, municipale et non féodale, étrangère à cette fidélité du vassal et à cet honneur du soldat qui ont fait les grands États et les paisibles sociétés modernes, livrée comme les cités antiques aux haines mutuelles, aux violences intestines, aux séditions républicaines, aux tyrannies locales, au droit de la force, et par suite au règne de la violence privée à l'oubli de

l'esprit militaire, à la pratique de l'assassinat. Lorsqu'un centre menaçait de se former, le pape armait contre lui les résistances municipales : Lombards, Hohenstaufen du nord, Hohenstaufen du sud, il les a tous détruits; le souverain spirituel ne pouvait souffrir à ses côtés un grand roi laïque, et, pour rester indépendant, il empêchait la nation de se faire. C'est pourquoi au seizième siècle, tandis que dans toute l'Europe le moule de la société, élargi et transformé, dressait, les unes à côté des autres, des monarchies régulières, appuyées sur le courage des sujets et des États organisés, soutenus par la pratique de la justice, l'Italie, dispersée en petites tyrannies, éparse en faibles républiques, gâtée dans ses mœurs, amollie dans ses instincts, se trouva enfermée dans les formes étroites de la civilisation antique, sous le patronage impuissant du César spirituel, qui l'avait empêchée de s'unir, sans être capable de la protéger. Elle fut envahie, pillée, partagée et vendue. En ce monde, quiconque est faible devient la proie d'autrui; sitôt qu'un peuple acquiert une forme d'organisation supérieure, ses voisins sont tenus de l'imiter : celui qui aujourd'hui oublie de fabriquer des canons rayés et des vaisseaux cuirassés sera demain un protégé qu'on épargne, après-demain un marchepied qu'on foule, le jour d'après un butin qu'on mange. Si l'Italie a subi pendant trois siècles la décadence et la servitude, c'est faute d'avoir secoué les traditions municipales et romaines. Elle les secoue en ce moment; elle comprend que, pour se tenir debout en face des grandes monarchies militaires, elle doit devenir elle-même une grande monarchie militaire, que la vieille forme latine a produit et prolongé sa faiblesse, que, dans le monde tel

que nous l'avons, un assemblage de petits États sous les bénédictions et les manœuvres d'un prince cosmopolite appartient aux voisins forts qui veulent l'exploiter ou le prendre. Elle reconnaît que les deux prérogatives qui faisaient son orgueil sont les deux sources d'où est sortie sa misère, que l'indépendance municipale et la souveraineté pontificale, libératrices au moyen âge, sont pernicieuses aux temps modernes, que les institutions qui l'ont protégée contre les envahisseurs du treizième siècle la livrent aux envahisseurs du dix-neuvième, que, si elle ne veut pas rester une promenade d'oisifs, un spectacle de curieux, un séminaire de chanteurs, un salon de sigisbés, une antichambre de parasites, elle est obligée de devenir une armée de soldats, une compagnie d'industriels, un laboratoire de savants, un peuple de travailleurs. Dans cette transformation si vaste, elle a pour aiguillons le souvenir des maux passés et la contagion de la civilisation européenne. C'est beaucoup; est-ce assez?

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES




Taine, Hippolyte Adolphe
Voyage en Italie.
DG
427
.T134
v.1

